A1

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

JUILLET 1770.

TOME XXXIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
JUILLET 1770.

EXTRAIT.

Inſtituts de Chymie de M. JACQUES-REINBOLD SPIELMANN, *Docteur en philoſophie & en médecine, Profeſſeur public ordinaire en chymie, en botanique & en matiere médicale, dans l'Univerſité de Strasbourg, Aſſocié des Académies impériale des Curieux de la Nature, & de Pétersbourg, de celles de Berlin, de Mayence & de Heydelberg, & Chanoine du Chapitre de Saint-Thomas, traduit du latin ſur la ſeconde édition, par M.* CADET *le jeune, ancien Apothicaire-Major de l'Hôtel-Royal des Invalides. A Paris, chez* Vincent, 1770, *in*-12, *deux volumes.*

NOus donnâmes, dans notre Journal de Janvier 1764, un Extrait aſſez étendu des *Inſtituts de Chymie de M.* SPIELMANN, dans lequel nous nous attachâmes ſur-tout à faire

Digitized by Google

connoître l'ordre & la méthode qu'il avoit ſuivis. Le public paroît avoir confirmé le jugement que nous portâmes dès-lors de cet Ouvrage. Cette premiere Edition fut rapidement enlevée ; ce qui engagea l'Auteur à en publier, en 1766, une ſeconde, à laquelle il fit quelques Additions : c'eſt ſur celle-ci qu'a été faite la Traduction que nous annonçons aujoutd'hui. Comme l'Auteur n'a rien changé à ſon ordre ni à ſa méthode, nous nous diſpenſerons de répéter ce que nous en avons dit dans l'Extrait que nous venons de citer. Nous ne nous occuperons ici que des Additions & des Notes nombreuſes dont M. Cadet a enrichi ſa Verſion ; Additions & Notes qui, ayant eu l'approbation de l'Auteur, peuvent faire regarder cette Traduction comme une nouvelle Edition, beaucoup plus ample & plus complete que les précédentes.

Il y a une infinité d'expériences de chymie, dont le ſuccès dépend de la juſte proportion des ſubſtances qu'on y emploie ; delà la difficulté qu'on éprouve ſouvent à répéter les expériences qu'on trouve décrites dans certains livres, ſur-tout lorſque ces livres ont été écrits par des étrangers. Pour remédier, en quelque ſorte, à cet inconvénient, M. Spielmann avoit cru devoir donner une Table des rapports des poids des différens pays ; Table qu'il avoit

Digitized by Google

tirée principalement du *Traité des Poids & Mesures* d'EISENSCHMIDT, du *Banquier universel* de BLÉVILLE, du *Dictionnaire de Commerce*, &c.; mais les rapports de ces Auteurs sont la plupart inexacts. L'Editeur a donc cru devoir substituer à la Table de l'Auteur celle que M. Tillet a dressée d'après la comparaison & la vérification qu'il a faite lui même des poids de ces différens pays, dont il s'est procuré des étalons fideles & exacts. Pour faire sentir la différence de ces deux Tables, nous nous contenterons de citer deux exemples. M. Spielmann fait la livre d'Amsterdam exactement égale à la livre poids de marc de Paris; au lieu que, dans la Table de M. Tillet, le marc d'Amsterdam excede celui de Paris de huit grains, & par conséquent la livre de seize. Le même M. Spielmann fait la livre *troye* de Londres, égale à quatorze onces cinq gros, poids de marc de Paris; & la livre *avoir du poids*, de dix-sept onces cinq gros, au lieu que, dans la Table de M. Tillet, la premiere n'équivaut qu'à douze onces un gros trente-sept grains de notre poids de marc, & la seconde, qu'à quatorze onces six gros quarante-deux grains.

Lorsqu'on laisse tomber, à plusieurs reprises, l'alkali fixe du tartre en *deliquium*, il reste un sel sec, qui n'attire pas

l'humidité de l'air. M. Spielmann, qui n'oſe prononcer ſur la nature de ce ſel, dit cependant que, d'après quelques expériences qu'il a faites à ce ſujet, il a remarqué *que les cryſtaux qu'il donnoit, reſſembloient plus ſouvent au ſel marin qu'au tartre vitriolé :* il convient, à la vérité, que cette expérience ne lui a pas toujours également réuſſi, & qu'il a quelquefois vu le contraire. M. Cadet remarque, à ce ſujet, que l'opinion la plus commune & la plus conforme à l'expérience, fait regarder ce ſel comme du tartre vitriolé ; mais il prétend que ce tartre vitriolé ne doit pas ſon origine uniquement à l'acide vitriolique de l'atmoſphere, & qu'il exiſte un tartre vitriolé dans le tartre du vin antérieurement au *deliquium.* Il croit également que le ſel marin, trouvé par M. Spielmann, étoit primordialement dans ce tartre. Il en donne pour preuve les vins de l'iſle de Ré, *qui*, dit-il, *ſont ſalés au point qu'on ne les emploie guere que pour faire de l'eau-de-vie, & qu'il n'y a que les habitans du pays qui en puiſſent boire. Les étrangers*, ajoute-t-il, *trouvent que ce vin ne déſaltere pas : il produit à la bouche des aphthes fort incommodes ; ce qui vient*, ſelon lui, *de ce que les vignobles de cette iſle ne ſe fument qu'avec l'algue :* d'où il conclut que la diverſité des réſultats provenant de la différence

des tartres, on ne peut guere établir de théorie à ce ſujet, ſans courir les riſques de la voir démentie par d'autres expériences particulieres.

Les vins ſalés de l'iſle de Ré lui ſervent encore à confirmer le ſentiment de M. Spielmann qui, en parlant des ſels eſſentiels des plantes, veut qu'on les diſtingue des ſels neutres, qu'on retire quelquefois de leurs ſucs, & qu'il croit être fournis par le terrein où elles croiſſent; ſels qui, ſelon lui, ne changent pas de nature dans le végétal. Le Traducteur remarque, à ce ſujet, dans une Note, que les ſucs de tous les végétaux ne donnent pas indifféremment des ſels eſſentiels: il y en a beaucoup plus qui en refuſent, qu'il n'y en a dont on l'obtient. On apperçoit quelquefois dans les extraits des cryſtalliſations qu'il ne veut pas qu'on confonde avec les ſels eſſentiels, dont elles différent éminemment; tel eſt l'extrait de creſſon & l'*elaterium*, qui contiennent un vrai nitre fuſant ſur les charbons; tel peut être auſſi l'extrait de bourrache. Il ajoute enſuite: Ce produit n'eſt pas toujours le même, ni auſſi abondant dans ces plantes cultivées indifféremment dans toute ſorte d'endroits. Il en donne pour preuve une obſervation de M. du Hamel, qui, ayant ſemé de la graine du kali dans le Gatinois, en a retiré, par la combuſtion & la leſſive,

du tartre vitriolé, de l'alkali fixe, du sel marin, de l'alkali qui est la base de ce sel, enfin une petite quantité d'un sel insipide, soyeux, talqueux, & d'un blanc argentin. Il sema de nouveau la graine de cette récolte : il en retira, par les mêmes procédés, à-peu-près les mêmes produits, à l'exception que l'alkali fixe y étoit plus abondant, & l'alkali marin en plus petite quantité.

C'est sur-tout dans l'article où M. Spielmann traite du sel sédatif, que M. Cadet a fait les remarques les plus nombreuses : il y indique les travaux que son frere a fait sur le borax. Il observe d'abord que le choix du borax n'est pas indifférent, lorsqu'on veut en retirer le sel sédatif : il veut qu'on donne la préférence au borax de la Chine ; & la raison qu'il en donne, est qu'il a subi une purification de moins que celui de Hollande, & que, par conséquent, il est moins dépouillé d'une terre vitrifiable, à laquelle son frere attribue la formation du sel sédatif. Il ne veut pas qu'on cherche à saisir le point de saturation dans le mêlange de l'acide vitriolique avec le borax, dont on veut retirer ce sel sédatif ; & il prescrit de mettre un excès d'acide, si l'on veut retirer la plus grande quantité possible de ce sel.

Les Chymistes ont toujours vu avec étonnement que le sel sédatif, dissous dans

l'eſprit-de-vin, donnoit une couleur verte à la flamme. M. Geoffroy attribuoit cette couleur à un phlogiſtique très-concentré, uni à une terre vitrifiable, dont le développement étoit dû à l'acide qui entre dans la compoſition du ſel ſédatif. M. Cadet l'ainé, qui regarde cette conjecture comme l'idée la plus heureuſe & la plus belle que la chymie ait fournie ſur le ſel ſédatif, attribue cette couleur verte au cuivre ſeul, qui, ſelon lui, eſt un des principes conſtituans du borax. Il a remarqué qu'un papier humecté d'eſprit-de-vin, & ſaupoudré de verdet, donne une flamme verte, bien moins ſenſible qu'un papier ſaupoudré de ſel ſédatif; ce qui vient, à ce qu'il croit, de ce que, dans la préparation du verdet, le cuivre n'y eſt pas aſſez atténué & développé par l'acide végétal. En effet, ſi l'on ſubſtitue les cryſtaux de Vénus, on eſt sûr d'obtenir une couleur verte, bien plus décidée, auſſi foncée & auſſi belle que celle que donne le ſel ſédatif. Sans le concours des acides, le borax ne donne point de couleur verte à la flamme.

Dans une Note ſur la nature du borax, M. Cadet annonce que ſon frere a levé toutes les difficultés. » Il y a plus de dix » ans, dit-il, qu'il a fait voir à l'Académie » un verre qu'il a tiré du borax, qui ſe » ſouffle à la lampe d'émailleur, qui réſiſte

» à l'air, qui n'eſt point ſoluble dans l'eau, » comme le ſont le borax & le ſel ſédatif, mis » en fuſion. Ce verre n'eſt pas de la même » nature que le verre ordinaire. Il eſt le pro- » duit d'une terre blanche, inſipide, que » fournit le borax dans ſes différentes diſſo- » lutions. Cette terre blanche eſt métal- » lique; & c'eſt d'elle que mon frere a re- » tiré le régule de cuivre qu'il a dépoſé à » l'Académie. Cette terre eſt d'une nature » bien compoſée & bien ſinguliere. Diſſoute » par les acides, elle ne donne point la » moindre couleur bleue avec l'alkali vo- » latil, quoiqu'elle ſoit cuivreuſe; au lieu » que, dans l'état de diſſolution, elle pro- » cure une belle couleur à la flamme de » l'eſprit-de-vin; ce qui a fait ſoupçonner à » mon frere que ce métal étoit maſqué » dans le borax par quelques cauſes ſingu- » lieres. « Il annonce qu'il eſt parvenu à en développer le myſtere, & que l'on ne tardera pas à avoir ſur cela des expériences ſatisfaiſantes. Il ajoute enſuite: » Cette même » terre métallique, combinée avec la baſe » alkaline du ſel marin, & attaquée enſuite » par un acide quelconque, donne des » cryſtaux ſemblables à ceux du ſel ſédatif. » Mon frere croit qu'il y a encore bien des » choſes à examiner ſur les ſels ſédatifs, pro- » duits par les différens acides. Il n'eſt point » du ſentiment de Baron ſur l'exiſtence du ſel

» sédatif, tout formé dans le borax, & pense,
» au contraire, que ce sel est le produit de la
» base du sel marin, de la terre vitrifiable mé-
» tallique du borax (qui a été originairement
» attaquée par l'acide marin) & de la plus
» grande partie de l'acide vitriolique, qu'on
» emploie à sa préparation, puisqu'il a
» prouvé d'une maniere évidente, qu'il y
» entre plus de deux livres neuf onces d'hui-
» le de vitriol sur six livres de sel sédatif. «

En parlant de la nature du sel sédatif, M. Cadet dit : » Je ne pense point que ce
» soit l'acide vitriolique qui constitue le
» borax, sur-tout depuis les expériences
» savantes & délicates que M. Bourdelin
» a données sur le sel sédatif (voyez les
» Mémoires de l'Académie, année 1755),
» & d'après celles que mon frere a don-
» nées, depuis ce célebre Chymiste. Je
» crois, à n'en point douter, que c'est
» l'acide marin, qui est l'acide propre du
» borax. La base alkaline du sel marin y
» étant en aussi grande quantité, il étoit plus
» vraisemblable de croire que c'étoit l'acide
» de ce dernier qui jouoit le plus grand
» rôle dans le borax..... Si le sel sédatif,
» fait par l'acide vitriolique, décompose le
» nitre & le sel marin, c'est l'acide vitrio-
» lique, un des principes de ce premier sel,
» qui donne lieu à la décomposition des deux

» autres ; ce qui fait que mon frere doute » encore ſi les ſels ſédatifs, préparés par » l'acide marin, ou par l'acide végétal, ſont » en état de décompoſer le nitre, comme » celui qui l'eſt par l'acide vitriolique : dans » ce cas, ces différens acides, engagés dans » la terre vitrifiable du borax, changeroient » entiérement de nature, & prendroient le » caractere d'acide vitriolique. «

Nous nous ſommes arrêtés principalement ſur cet article, parce que c'eſt celui où le Traducteur paroît s'écarter le plus des notions reçues, & que les faits ſur leſquels il appuie ſes idées nous ont paru mériter l'examen des Chymiſtes. Nous allons donner encore quelques-unes de ſes obſervations, que nous prendrons au haſard : en voici une plus relative à la médecine qu'aux procédés de la chymie. Il s'agit des vertus de l'huile animale de Dippel : nous la rapporterons dans les propres termes de l'Auteur. » J'avois ſouvent entendu dire à » M. Rouelle, que, d'après pluſieurs ten- » tatives qu'il avoit faites ſur l'huile ani- » male de Dippel, il avoit preſque toujours »vu réuſſir ce remede, quand on l'admi- » niſtroit à grandes doſes ; que celle de dix- » ſept, vingt ou trente gouttes, n'appor- » tant que peu d'altération dans la machine, » ne procuroit jamais de guériſon. Croyant

Digitized by Google

» pouvoir jurer sur la parole d'un tel maître, » j'attendis l'occasion d'en faire faire usage » à la dose de soixante ou soixante-dix gout- » tes que prescrit M. Rouelle. On porta aux » infirmeries de l'Hôtel royal des Invalides » un homme attaqué, depuis bien des an- » nées, du mal caduc : ses accès étoient » devenus si fréquens, qu'il en tomboit dix » à douze fois par jour, & en étoit réduit à » un état d'imbécillité. M. Meunier, Mé- » decin de l'Hôtel, à qui je fis part de » mes réflexions, ou plutôt de celles de » M. Rouelle, consentit que je lui admi- » nistrasse ce remede, & m'abandonna » presque la direction de ce malade. Je lui » donnai d'abord cinquante gouttes d'huile » animale de Dippel. Le second jour je » l'augmentai de dix, & de dix autres le troi- » sieme, & je laissai le malade à cette dose. » Non-seulement les accès diminuerent de » jour en jour, mais, au bout du septieme, » il n'en eut plus, & sortit de l'infirmerie, » radicalement guéri. Peu de tems après, » j'eus occasion de répéter le même traite- » ment sur deux malades qui en tirerent les » mêmes secours. «

La saine chymie paroît avoir banni l'idée où l'on étoit autrefois que les sels fixes des plantes retenoient quelque chose de leur vertu : cependant M. Spielmann n'est pas éloigné d'adopter le sentiment de Gmelin

Digitized by Google

qui penſe qu'il peut bien y avoir entre ces ſels quelques différences, ſuivant les plantes qui les auront produits. M. Cadet rapporte, à ce ſujet, une obſervation tirée des *Anecdotes de médecine*, qu'il croit très-propre à juſtifier le ſentiment de ces deux Savans. Un jeune homme avoit une telle antipathie pour l'abſynthe, qu'il ſe trouvoit mal, de quelque maniere qu'on lui en fît prendre, & ſans que ſon goût ou ſon odorat ſe trouvaſſent affectés de l'amertume ou de la partie aromatique de cette plante. *Un Médecin, pour terminer la querelle touchant la nature des alkalis, relative ou non à celle de la plante dont on les retire, fit prendre à notre jeune homme du ſel fixe d'abſynthe, qui produiſit, dans l'inſtant, l'accident où le jettoient toujours de pareilles tentatives.*

On connoît la propriété que les alkalis concentrés ont de détruire le *gluten* des ſolides. » Il eſt peut-être bien des perſonnes, » obſerve, à cette occaſion, M. Cadet, » qui ignorent la vertu particuliere qu'à » l'alkali fixe de favoriſer la cuiſſon des lé- » gumes. Il s'agit d'en verſer quelques » gouttes dans l'eau où on les fait bouillir, » & ils ne tardent pas à s'attendrir. Je crois » qu'on doit attribuer un tel effet à l'action » de ce ſel ſur le *gluten* de ces ſubſtances, » ou peut-être à la décompoſition qu'il fait

» des matieres salines à base terreuse, con-
» tenues dans certaines eaux, & qui s'op-
» posent, on ne peut plus, au ramollisse-
» ment des légumes. «

Nous aurions pu multiplier ces exemples, mais ceux-ci suffiront, sans doute, pour justifier ce que nous avons dit, au commencement de notre Extrait, que cette Traduction peut être regardée comme une nouvelle Edition de l'Ouvrage de M. Spielmann, beaucoup plus ample & plus complete que les précédentes. On y trouve, en effet, une infinité de choses intéressantes & essentielles, qui avoient été omises par l'Auteur. Nous nous contenterons de citer la Note sur le *minium*, & celle sur le tartre stibié, auxquelles nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs. Mais ce qui rend encore cette Edition plus précieuse, ce sont les Additions intéressantes que M. de Villiers, Bachelier de la Faculté de médecine de Paris, a faites à la Bibliotheque chymique que M. Spielmann avoit insérée à la fin de son Ouvrage. Les articles les plus curieux son sur-tout ceux de Bécher, Stahl, Glauber, &c. M. de Villiers a rassemblé les titres de cinquante-six Traités de ce dernier, dont la collection est très-rare & très-difficile à trouver. Les Traductions & les Editions qu'on a publiées des Œuvres de cet Auteur, sont toutes incom-

Digitized by Google

pletes : les Auteurs même des Bibliographies chymiques les plus eſtimées paroiſſent ne les avoir pas tous connus.

Il eſt échappé à M. de Villiers une erreur qu'il me pardonnera, ſans doute, de relever, puiſqu'il m'attribue un travail qui ne m'appartient pas : il s'agit du Recueil des Mémoires de l'Académie de Suede, traduits par M. le Baron d'Holbac. Il y dit que j'ai été chargé de la traduction de la partie latine de ces Mémoires. S'il m'eût conſulté, je lui eus appris que je n'ai eu d'autre part à cet Ouvrage que de veiller à ſon impreſſion. Il aura confondu, ſans doute, la Traduction des Œuvres de Henckel, à laquelle j'ai travaillé réellement, & ai même ajouté un Tableau de l'Analyſe végétale, que j'ai tracé d'après les leçons de M. Rouelle. Ces légeres inadvertances n'ôtent rien du mérite de ce Catalogue, qui paroît fait avec goût, & dans lequel M. de Villiers s'eſt montré profondément verſé dans la connoiſſance des Auteurs de chymie.

Digitized by Google

MÉMOIRE ET OBSERVATIONS

Sur les Effets des Eaux de Bourbonne-lès-Bains en Champagne, dans les maladies hyſtériques & chroniques ; par M. CHEVALIER, ci-devant Chirurgien à l'Hôpital royal & militaire de Bourbonne, & Maître en chirurgie de la même ville.

Altiſſimus creavit de terrâ medicamenta ; & vir prudens non abhorrebit illa.

Eccléſiaſt. chap. 38.

En liſant le *Traité des affections vaporeuſes des deux Sexes*, je n'ai pu voir ſans ſurpriſe que l'Auteur y proſcrit, à la page xxj de ſa Préface, quatrieme édition, toutes les eaux thermales, en général, du traitement de ces maladies. Si, moins prévenu, il eût examiné les Auteurs qui ont bien traité des eaux thermales, qu'il eût viſité les lieux où elles ſourdent, ou qu'il eût daigné conſulter les perſonnes de l'art qui les dirigent, il auroit tout au moins appris qu'il n'y en a aucune d'elles qui ne renferme, en général, toutes les qualités de l'eau commune, & qui ne puiſſe, à juſte titre, revendiquer les guériſons opérées par ce fluide, ſi même elles ne ſont pas plus efficaces.

Digitized by Google

Les eaux minérales & thermales ſont regardées de tous les Chymiſtes & Naturaliſtes comme des eaux ſimples ou communes, chargées d'une certaine quantité de matiere minérale, qu'elles détachent & charrient, pendant leur circulation, dans les entrailles de la terre, pour enſuite les porter au dehors : d'où ils concluent que ce n'eſt que par accident qu'elles ſont conſtituées telles, & que leurs propriétés, qui les rendent d'un uſage particulier, leur ſont étrangeres.

D'après ces principes, qui ſont conformes à la plus ſaine raiſon, les eaux minérales & thermales ſont toutes les eaux communes, qui tiennent en diſſolution telle ou telle matiere minérale, ſuivant les diverſes mines qu'elles traverſent dans le ſein de la terre, avant que d'arriver à ſa ſurface.

Sous ce point de vue, on ne peut certainement refuſer aux eaux thermales toutes les qualités & les vertus de l'eau commune, encore moins les proſcrire du traitement des maladies des nerfs, deſquelles elles triomphent plus promptement & plus ſûrement que l'eau ſimple, comme je le prouverai par l'obſervation.

Outre les qualités de l'eau commune, qui réuniſſent les eaux thermales, elles en renferment encore d'autres par la combi-

Digitized by Google

naiſon de différens minéraux qui les mettent bien au-deſſus de celle-là, dans la cure des affections vaporeuſes, & des maladies chroniques. Celles de Bourbonne ſont claires & limpides comme une eau chaude ordinaire, ont un goût légérement ſalé. Elles ſont plus légeres, abſtraction faite de leurs minéraux, que la meilleure eau commune. Elles contiennent un ſel neutre, plus doux & plus léger qu'aucun de ceux que prépare le feu de la chymie, dont les proportions ſont de ſoixante-trois grains par livre d'eau, de la terre abſorbante, un peu de ſélénite, & une légere portion de mars. Je n'entrerai dans aucuns détails chymiques ſur ces produits, ce travail ne pouvant trouver place ici, & devant faire la matiere d'un Traité particulier ſur ces eaux. Je me bornerai ſeulement à faire obſerver que ces principes, préparés par les mains de la nature, dans une eau légere, portés dans les plus petits tuyaux de la machine, en délayant les humeurs, & ſollicitant doucement les parties ſolides des viſceres, évacueront les matieres qui y ſont cantonnées, ou prodigieuſement ralenties, en rétabliront le reſſort & le ton, apporteront le calme, corrigeront le vice des digeſtions, & enfin rempliront la triple indication ſi ſavamment détaillée par M. Laugier, dans le Journal de médecine, mois de Juillet 1759, pag. 50. Il a donc fallu

Digitized by Google

le génie le plus ſubtil, & l'éloquence la plus perſuaſive, pour condamner ce remede, ſans le connoître, & convaincre le public d'une erreur auſſi impardonnable. Il n'a pas moins fallu la même ſubtilité & la même éloquence pour lui donner comme nouveau un ſyſtême qui n'eſt que renouvellé. Qui ignore que les Hoffman, les Smith, les Hancock, Noguez, de Mairan, Mauwaring, Keill, Baynard, Prat, Floyer, Elliot, Harvey, Zecchi, Sennert, Browne, Cheyne, Sydenham, Pitcarn, Vander Heyden, Geoffroi, Hecquet & le R. P. Bernardo de Caſtrogiaanne, Capucin à Malthe, ont écrit de l'eau commune, bien long-tems avant l'Auteur moderne, & ont reconnu qu'elle pouvoit être employée dans les affections vaporeuſes, ſans néanmoins proſcrire de leur traitement les eaux minérales & thermales? M. Smith, après lui, MM. Allen & Browne, conſeillent l'uſage de l'eau commune dans l'hypochondriacie, la folie, la mélancolie & les vapeurs (*a*).

Dans la *Diſſertation de M.* HOFFMAN *ſur les Vertus de l'Eau commune*, on lit, pag. 3 : » Mon deſſein n'eſt pas de » rapporter ici, pour confirmer ce que » j'avance, les effets ſalutaires des eaux mi» nérales, tant chaudes que froides, & de

(a) Voyez le *Traité des Vertus médicinales de l'Eau commune*, pag. 66, 112, 128 & 129.

» prouver leur efficacité dans la guériſon » des infirmités qui attaquent le corps hu» main. «

Le même, pag. 39, en parlant des maladies chroniques, & de leurs cauſes, s'exprime ainſi » : Tout le monde convient, & » l'expérience prouve très-clairement, que » les eaux minérales, tant chaudes que » froides, font des merveilles dans la cure » des maladies chroniques. «

M. Smith, dans le Traité déjà cité, pag. 98, dit : » On peut ajouter à ce qu'on vient de » dire, une obſervation, ſavoir que, lorſ» que les meilleurs Médecins ne peuvent » pas venir à bout de certaines maladies, » ils conſeillent à leurs malades l'uſage de » quelqu'eau minérale. «

M. Noguez, dans ſon *Explication phyſique des Effets de l'eau*, dit auſſi, pag. 441, Tome II, des vertus médicinales de l'eau commune : » Juſqu'ici je n'ai parlé que des » propriétés médicinales de l'eau pure & » ſimple. Si nous jettons les yeux ſur les » eaux thermales, combien d'eſpeces n'en » trouverons-nous pas? Combien n'ont-elles » pas de vertus admirables ? « Et, après avoir fait l'énumération des différentes eaux thermales & minérales, & des divers mineraux qui les conſtituent telles, il ajoute : » Ces eaux, comme on ſait, produiſent

» des effets tout-à-fait merveilleux, & qui » ſemblent ſouvent tenir du miracle. «

MM. Hancock, Geoffroi & Hecquet font les mêmes éloges des eaux minérales; mais, comme les détails pourroient devenir trop longs, je renvoie le lecteur au Traité ci-deſſus, pag. 194, 327, 328, 374 & 375.

Peut-on, après de ſemblables autorités & des faits ſi authentiques, donner enfin pour nouveau un ſyſtême qui n'a pour lui que le prétendu racorniſſement, & une quatrieme édition? Peut-on, dis-je, d'après ces mêmes autorités, interdire les eaux thermales de la cure des affections vaporeuſes, & les enviſager, ſans autre examen que la prévention, comme dangereuſes, & agiſſant avec trop de fougue dans ces ſortes de cas? Peut-on encore, ſinon par les mêmes raiſons, & par d'autres que le public devinera aiſément, les regarder comme inefficaces dans les rhumatiſmes, les ſciatiques, les obſtructions du foie & des autres viſceres du bas-ventre? Que l'Auteur ſe dépouille de ſon ſyſtême; qu'il abjure ſa pathologie racorniſſante; qu'il apprenne à connoître la nature des eaux thermales, & leurs principes conſtitutifs; qu'il s'inſtruiſe des cures ſurprenantes qu'elles ont opérées dans les différens cas où il pré-

Digitized by Google

tend leur donner l'exclusion, il ralentira son vol, ne méprisera plus le fils d'Apollon & de Coronis, lui présentera l'encens qu'on lui offroit à Epidaure, & deviendra alors ami de l'humanité. Si donc, moins asservi au prétendu racorniſſement ſi bien relevé & discuté par MM. Roſtain, Paris, Marteau, d'Amiens, Laugier, &c. il eût cherché ou voulu chercher les vraies causes de ces maladies, & que, pour se singulariser, il n'eût pas bâti une æthiologie & une thérapeutique aussi spécieuse qu'illusoire pour quelques-uns, il n'eût certainement pas prononcé aussi légérement ni aussi hardiment sur les effets des eaux thermales. N'est-il pas étonnant qu'il craigne leur activité dans le traitement des vapeurs, & qu'il prescrive avec beaucoup de sécurité, à la pag. 19 de son Traité, premier volume, quatrieme édition, diverses eaux minérales acidules, entr'autres celles de Passy & de Calsabigi? Ces dernieres, suivant les Analyses de MM. Vénel, Bayen, Rouelle, Cadet & Monnet, sont regardées comme les seules eaux minérales vitrioliques martiales, singulieres, & véritablement uniques; elles sont, dis-je, regardées par ces grands Maître, comme contenant un sel ou vitriol de mars, dont les proportions sont de vingt-cinq grains par livre d'eau, &, par conséquent comme capables de fortement agacer

les poitrines foibles, & les nerfs délicats. Plusieurs exemples prouvent que des eaux, bien moins abondantes en sels métalliques, &, par conséquent, moins énergiques, ont produit ces effets (*a*). C'est donc de la nature & des différens principes des eaux minérales & thermales, que doit dépendre leur choix pour le traitement des différentes maladies. C'est aussi autant de leur connoissance clinique que chymique, que doit dépendre la maniere de prononcer pour ou contre. Sur ces principes, j'ose assurer, d'après l'expérience la plus certaine, que les eaux thermales de Bourbonne, dirigées avec connoissance, parviendront, d'une maniere plus sûre & plus prompte, au but que se propose l'Auteur, & que, sans recourir aux deux extrêmes (l'eau chaude & l'eau à la glace) elles triompheront du prétendu racorniſſement, & amolliront le parchemin desséché.

Pour monter notre machine à l'unisson, suivant le système renouvellé, on ordonne, pour humectans & délayans, de la glace & du marrube blanc. Quel contraste! Voilà, en effet, tracer une route nouvelle, & donner, sous le terme générique d'*humectans* & de *délayans*, des irritans, des agaçans, des toniques & des échauffans (la glace, les

(*a*) Voyez le Journal de Médecine, mois d'Avril 1769, pag. 330.

les eaux vitrioliques, le marrube blanc, &c.) Comment donc, par ces moyens, corriger le prétendu vice qu'on attaque (le racornissement des nerfs, ou leur tenſion?) C'eſt-là ce qui s'appelle une contradiction; & c'eſt-là vouloir apprendre aux connoiſſeurs ce qu'ils n'auroient jamais pu imaginer ni concevoir; induire en erreur ceux qui ne peuvent démêler le faux d'avec le vrai, & entretenir la pareſſe de ceux qui, peu ſtudieux, & par un certain penchant, préferent leurs plaiſirs à leur état, & qui, pour en jouir, adoptent des idées plus agréables que juſtes.

Comment encore concilier la glace, les bains & les lavemens à la glace avec les obſtructions du foie, de la rate, du pancréas, de l'eſtomac & autres viſceres du bas-ventre? Cette méthode glaciale, en faiſant refouler le ſang de la circonférence au centre, & en répercutant l'humeur de l'inſenſible tranſpiration, augmentera les engorgemens, les embarras, les ſtaſes, &, par conſéquent, les accidens.

Que l'on ouvre les Auteurs qui ont écrit des eaux thermales, que l'on conſulte les plus célebres Médecins, que l'on en appelle à l'expérience même, tout parlera en leur faveur, dans ces circonſtances, & les juſtifiera de l'injuſte reproche qu'on leur fait. MM. Huber Jacob, Chirurgien, &

Thibault, Médecin, qui ont écrit de celles de Bourbonne, l'un, en 1600, & l'autre, en 1658, ont dès-lors reconnu leur efficacité dans les maladies convulsives. M. Jacob, en parlant des maladies auxquelles ces eaux conviennent, dit: » Les autres mala-» dies, comme vertige, léthargie, endor-» missement, mélancolie, débilité de mé-» moire, y trouvent notable soulagement, » moyennant que le tout soit conduit par » l'expert Médecin.

» La paralysie, maladie si grande & de » si difficile cure, y est guérie, si on prend » résolution d'y demeurer long-tems.

» Les convulsions des bras, des jambes, » du col, des épaules, les nerfs endurcis & » retirés s'y fortifient, & reçoivent gué-» rison.

» Les tremblemens de membres, & au-» tres affections du cerveau, y sont gué-» ris. «

M. Thibault, chap. vj, pag. 36, en parlant des maladies auxquelles les eaux de Bourbonne profitent en particulier, dit aussi: » Les tremblemens & débilité de » membres, provenant d'une obstruction » de nerfs, & non d'un âge décrépit, les » paralysies, les convulsions, tant la géné-» rale, qui occupe tout le corps, que la » spéciale de quelque partie, comme celle » du visage, du nez, de l'œil, des levres,

Digitized by Google

» reçoivent, par la boiſſon de ces eaux, & » par les bains, un très-notable allégement, » moyennant que le tout ſoit conduit par » l'avis & les conſeils d'un expert Mé» decin. «

Depuis eux, combien de cures admirables & ſurprenantes n'ont-elles pas opérées? Mais, hélas! les faits les mieux connus, les guériſons les mieux avérées, ne feront jamais qu'une trop légere impreſſion ſur les eſprits, ou trop prévenus, ou trop peu inſtruits de la nature de ces eaux. Conduits par des vues particulieres & perſonnelles, ils ne craindront pas, pour en écarter leurs malades, de les leur faire enviſager, ou comme dangereuſes, ou comme meurtrieres.

Hoffman, dans ſa *Diſſertation ſur les Eaux du bas Selter*, & dans celle ſur les *Eaux & le Sel de Sedlitz*, ſe plaint de ce que le faux préjugé, l'orgueil, l'ignorance & l'envie ſont ſi grands chez quelques Médecins, qu'ils ne diſcontinuent pas de décrier ces eaux, juſques-là qu'un Médecin aſſez connu avoit oſé avancer en bonne compagnie, que ces eaux contenoient de l'arſenic, & que c'étoit de ce poiſon qu'elles tiroient leur qualité purgative. Cette imputation odieuſe eſt ſi bien réfutée par ce grand maître, que je crois devoir rapporter ici ce qu'il dit à ce

ſujet, afin de *convaincre les mécréans, & d'ouvrir les yeux aux aveugles volontaires.*

1° » La terre même ne produit de l'arſenic nulle part; mais c'eſt une choſe » connue que ce poiſon eſt une production » de l'art, & qu'on le tire du cobalt, ou » de la mine de cuivre, par la violence du » feu, à meſure qu'on fait le bleu.

2° » C'eſt encore une choſe qu'on ſait, » que les eaux qui ſe trouvent dans les endroits d'où le cobalt ſort, ne ſont ni venéneuſes ni purgatives; &, par conſéquent, » quand même nos eaux couleroient par » une ſemblable mine, elles n'en feroient » point, pour cela, empoiſonnées, & » n'en tireroient point leur vertu purgative.

3° » On ne trouve pas même dans les » environs de Toplitz, ni dans le voiſinage » de notre ſource amere, la moindre appa» rence de cobalt.

4° » L'arſenic étant le plus fort de tous » les poiſons, & le plus mortel, il ſuffiroit » que nos eaux en euſſent la plus légere » teinture, pour que l'uſage en fût ſuivi de » la mort. Mais, ſuppoſé qu'on ne fût pas » en faire l'analyſe, pour ſavoir ce qu'elles » contiennent, & de quoi elles ſont capa» bles, l'expérience journaliere ne prouve t-

» elle pas qu'elle ne ſont pas mal-faiſantes, » mais qu'au contraire elles produiſent des » effets ſalutaires.

5°» Je voudrois donc bien ſavoir com- » ment & ſur quel fondement on voudroit » prouver *à priori*, par des expériences » faites ſur nos eaux, qu'elles contiennent » de l'arſenic, ou ſeulement un ſubſtance » qui en approche; car je ſuis pleinement » perſuadé que la choſe n'eſt pas poſſible. » Si l'on prétendoit trouver cette preuve » dans leur vertu purgative même, il fau- » droit dire auſſi, par la même raiſon, que » les eaux de Carlsbad, le ſel d'Epſom, la » magnéſie, contiennent auſſi de l'arſenic; » ce qui cependant eſt abſurde. «

En imitant un ſi beau modele, ne pourrois-je pas dire que je voudrois bien ſavoir comment & ſur quel fondement on exclut du traitement des affections vaporeuſes toutes les eaux thermales? En éludant le motif, on ſe contentera, ſans doute, de répondre qu'elles ſont dangereuſes, & agiſſent avec trop de fougue. Ne ſerai-je pas en droit de demander que l'on me prouve *à priori* le pourquoi & le comment? En attendant cette preuve, je vais oppoſer des faits contraires à ceux préſentés par l'Auteur, que je ſoumets volontiers à ſa critique, & qui peut-être le feront ceſſer de parler auſſi déſavantageuſement des eaux thermales.

Digitized by Google

Ire OBSERVATION. Mademoiſelle de la Salle, de Sar-Louis, âgée de dix-huit à dix-neuf ans, d'un tempérament fort, vif & ſanguin, point réglée, étoit ſujette, depuis un an, à des attaques de ſuffocations hyſtériques, accompagnées de mouvemens convulſifs & ſpaſmodiques dans preſque toutes les parties du corps. Les paroxyſmes, qui étoient aſſez fréquens, s'annonçoient, ou par un étranglement à la gorge, ou par un ou deux cris perçans, qui étoient auſſi-tôt ſuivis de ſpaſmes dans les bras, les jambes, les cuiſſes, & enſuite de convulſions dans les mêmes parties. Un plus long & plus violent qu'à l'ordinaire ſe termina par une paralyſie de toutes les extrêmités inférieures. Le ventre, qui étoit pareſſeux, le devint un peu davantage par cet accident. Ce fut dans cet état, & après avoir uſé d'eau ferrée avec les clous rouillés, de lait, de petit-lait, de bouillon de mou de veau, & de beaucoup de lavemens, qu'elle fut envoyée aux eaux thermales de Bourbonne, dans le mois de Juin 1753. Trois mois de leur uſage en boiſſon, bains & douches, pendant leſquels elle eſſuya une dixaine de paroxyſmes avec les mêmes ſymptômes que ci-deſſus, lui rendirent une parfaite ſanté, dont elle jouit juſqu'au mois de Février 1766, qu'elle périt à la ſuite d'une couche.

II. OBS. Mademoiſelle de Serriere, de

Sar-Louis, âgée de dix-ſept ans, d'un tempérament ſanguin, vive & robuſte, eut, dans le courant de Novembre 1764, à la ſuite d'une longue ſyncope, après une ſaignée au bras, un accès de vapeur ſi conſidérable, qu'il fut ſuivi, à l'inſtant, d'une paralyſie complete depuis la ceinture juſqu'en bas. Les remedes uſités en pareil cas, ayant été ſans effets, on l'envoya aux aux eaux de Bourbonne le 23 Janvier ſuivant : elle logea chez moi.

Elle n'eut point, depuis ſon premier accident juſqu'à ce jour, aucun accès vaporeux.

Sa paralyſie étoit à un ſi haut degré, qu'elle étoit inſenſible à une épingle enfoncée profondément dans ſes jambes & ſes cuiſſes.

Deux jours après ſon arrivée, elle fut miſe à l'uſage des eaux en boiſſon : le troiſieme qu'elle en but, elle eut, ſur le ſoir, un ſerrement à la gorge, qui fut auſſi-tôt ſuivi de perte de connoiſſance, accompagnée, tantôt de hoquets très-violens, tantôt de cris aigus & perçans, enfin de mouvemens convulſifs ſi terribles, que quatre hommes eurent peine à la contenir ſur ſon lit : cet accident dura quinze heures.

Depuis ce jour, qui étoit le 28 Janvier, les mêmes ſymptômes reparurent, tous les deux ou trois jours, avec la même vio-

lence, la malade éprouvant de plus, dans les muſcles de la reſpiration & du bas-ventre, quelquefois les plus rudes ſecouſſes. Dans ces inſtans, le diaphragme s'élevoit & s'abaiſſoit avec une telle vîteſſe, que la poitrine imitoit très-bien alors le mouvement d'une vague fortement agitée par la tempête. Une autre fois, elle ouvroit de grands yeux, fixoit quelqu'un, & tout-à-coup ſe précipitoit deſſus, comme pour le dévorer. Si, en cherchant à l'éviter, quelques-uns de ſes vêtemens lui tomboient ſous la main, elle ne les quittoit pas qu'elle n'eût emporté la piece. Cette triſte & cruelle ſituation duroit des dix-huit, vingt heures, pendant leſquelles elle avoit quelques courts moments de rémiſſion, & revint à-peu-près dans le même ordre juſqu'au 12 de Mars.

Depuis cette époque juſqu'au 15 Avril, les accidens s'éloignerent, furent moins longs, & ne revinrent que tous les cinq, ſix ou huit jours. Leurs commencemens étoient alors en tout ſemblables aux autres; mais, une heure ou deux après, les mouvemens convulſifs ceſſoient comme par enchantement, & étoient ſuivis de rêves, dans leſquels elle racontoit toutes ſes affaires particulieres & domeſtiques, & tout ce qu'elle avoit vu ou entendu les jours précédens. Malgré ces orages, qui auroient pu en impoſer à un Médecin peu au fait des eaux ther-

Digitized by Google

males, & qui, en les faiſant ceſſer, n'eût certainement pas manqué de leur donner la brillante épithete de *fougueuſes*, elles furent néanmoins continuées, dans les tems de rémiſſion, tantôt en boiſſon, tantôt en bains ou en douches, juſques ſur la fin de Mai, qui fut le moment de ſa guériſon, comme de ſa bonne ſanté.

III. OBS. Madame..... L. C. D. âgée de trente-ſix à trente-ſept ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, vive, d'une conſtitution aſſez délicate, fut envoyée à Bourbonne, en 1763, pour une hémiplégie vaporeuſe, bien complete, à laquelle ſe joignoit une obſtruction douloureuſe au foie. Une certaine répugnance qu'on lui avoit inſpirée pour la boiſſon des eaux, lui permit à peine d'en boire un ou deux petits gobelets par jour, pendant les huit ou neuf premiers jours de leur uſage; en ſorte que, dans l'eſpace d'un mois qu'elle y reſta, le tems fut employé particuliérement en bains, douches & frictions qui, à la vérité, rappellerent, à un peu de foibleſſe près, le bras, la jambe & la cuiſſe paralyſés. Ce ſuccès, auſſi prompt qu'inattendu, détermina la malade à s'en retourner, bien contente de ſon voyage. L'hiver ſuivant, quelques-uns des accidens qui avoient donné naiſſance à l'hémiplégie, dont la cauſe n'avoit été qu'effleurée par la boiſſon, reparurent,

& porterent de nouveau ſur le côté malade. Ils l'affoiblirent aſſez pour qu'elle pût à peine s'en ſervir. Elle revint à nos eaux, l'été ſuivant, & en fit uſage, ſelon la méthode ordinaire, en boiſſon, bains, douches, pendant près de ſix ſemaines ; ce qui les fit triompher de la maladie & de ſa cauſe. La confiance que cette dame prit en ce remede lui a mérité ſa reconnoiſſance par deux voyages qu'elle y a encore faits depuis.

IV. OBS. Mademoiſelle Denay, de Vicq en Lorraine, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament ſanguin, d'un caractere gai, naturellement vive, d'une conſtitution robuſte, ſe trouvant dans le même cas que mademoiſelle de la Salle, citée à la premiere obſervation, fut envoyée à Bourbonne au mois de Juillet 1761, où, en deux mois, elle guérit, comme elle, par le même traitement. Elle s'eſt mariée depuis, & ſe porte bien.

V. OBS. Mademoiſelle de Horne, de Verdun, âgée de trente-deux ans, d'un tempérament ſec & bilieux, mélancolique, & mal réglée, étoit devenue paralytique de toutes les extrêmités inférieures, depuis trois ans, à la ſuite de pluſieurs accès de vapeurs. Sa ſituation étoit telle qu'elle ne pouvoit aller d'un endroit à un autre qu'on ne l'y portât comme un enfant. Dans cet état,

Digitized by Google

elle fut envoyée aux eaux de Bourbonne le 10 Juin 1763, plus pour lui persuader qu'on ne vouloit rien négliger pour lui procurer des secours, que dans l'espérance d'une guérison. Elle trompa tous ceux qui s'intéressoient à elle. Quatre mois d'usage des eaux en boisson, bains & douches, pendant lesquels elle eut plusieurs accidens, précédés & suivis de mouvemens spasmodiques & convulsifs, & où elle perdoit tout-à-coup la connoissance aussi subitement que dans l'apoplexie, la guérirent très-bien, & la mirent en état d'aller à pied, à l'extrêmité de Bourbonne, rejoindre sa voiture. Un second voyage, qu'elle y fit l'année suivante, la mit à l'abri de tous ces accidens hystériques.

VI. Obs. Mademoiselle Robinet, de Verdun, âgée de vingt-huit ans, d'un tempérament sec & sanguin, vive, d'une humeur gaie, vint aux eaux de Bourbonne, dans les commencemens de Juin 1764, pour une hémiplégie légere, à la suite d'une affection hystérique, & une obstruction au foie. Pendant trois mois qu'elle fit usage de ces eaux en boisson, bains & douches, elle eut quinze à seize paroxysmes, qui s'annoncerent par des mouvemens spasmodiques & convulsifs, dans les jambes, les cuisses, les bras, & sur-tout du côté malade. La fin du sixieme se termina par la perte subite des

jambes, qui ne ſe rétablirent qu'au bout de trois ſemaines. Elle s'en retourna, à la fin de Septembre, en bon état, & revint, l'année ſuivante, à cauſe d'un peu de foibleſſe qu'elle reſſentoit encore à la jambe, & de ſon obſtruction, qui céderent à cette ſaiſon.

VII. OBS. Madame.....âgée de quarante ans, d'un tempérament phlegmatique, parfois mélancolique, vint aux eaux de Bourbonne, dans le mois de Juillet 1764, pour une hémiplégie précédée de mouvemens ſpaſmodiques : elle ſe plaignoit auſſi d'étourdiſſemens, de foibleſſe d'eſtomac, & d'une douleur aiguë vers l'occipital. Environ ſoixante jours d'uſage des eaux, pendant les années 1764 & 1765, en bains, douches, & particuliérement en boiſſon, l'ont délivrée de ces accidens.

VIII. OBS. Mademoiſelle Terraſſe, de Bourbonne, d'un tempérament ſanguin, d'une conſtitution forte & robuſte, fut attaquée, au commencement de l'année 1754, à la ſuite d'un grand chagrin, d'un hoquet qui, en imitant un aboiement, ſe faiſoit entendre au loin.

Pendant ſix mois qu'elle en fut tourmentée preſque journellement, à différentes heures, elle éprouvoit, tantôt des ſuffocations, tantôt des convulſions : d'autres fois elle chantoit, pleuroit, rioit ou

déraiſonnoit. Toute cette ſcene ſe termina enfin, à la ſuite d'un accès très-violent, par une émiplégie complete, qui, après ſix mois d'uſage des eaux en boiſſon, bains, douches, pendant leſquels elle eut pluſieurs fois le hoquet & des convulſions, céda avec les autres accidens : elle s'eſt toujours bien portée depuis.

IX. OBS. La fille Thomas, de Bourbonne, mariée aujourd'hui au nommé *Roux*, Invalide, âgée de vingt-ſix ans, d'un tempérament bilieux, mélancolique, ayant la poitrine délicate, fut attaquée, en 1757, d'un ſerrement à la gorge, avec perte de connoiſſance pendant une demi-heure, qui fut ſuivi d'hémiplégie. Elle prit quelques bains de nos eaux thermales, qui guérirent la jambe : quelque tems après le bras ſe trouva mieux. Différens accès, ſemblables au premier, que ſon indocilité pour les eaux & pour le régime lui fit eſſuyer, pendant le cours de ſix ans, porterent de nouveau ſur le bras ſeulement, & le rendoient paralytique pour huit, quinze jours, un mois, ſix ſemaines, plus ou moins. Fatiguée de ces alternatives toujours alarmantes, elle ſe détermina à faire un uſage régulier & ſoutenu des eaux, qui, dans quatre mois, lui donnerent une ſanté conſtante. Elle eſt accouchée, il n'y a pas long-tems, de ſon troiſieme enfant.

Digitized by Google

X. OBS. Mademoiſelle Prémiral, de Metz, âgée de vingt-ſix ans, après avoir eſſuyé des maux de tête & d'eſtomac violens, perdit pluſieurs fois la connoiſſance, éprouva des mouvemens convulſifs, qui ſe paſſoient & revenoient, à des intervalles de quelques jours: il s'y joignoit des étouffemens & des ſuffocations ſpaſmodiques, qui faiſoient craindre pour elle. A ces accidens ſuccéda la paralyſie la plus complete des parties inférieures, qu'éluda, pendant ſix mois, l'action des topiques, bains domeſtiques, frictions, &c.

Le retour des accidens menaçoit d'une apoplexie foudroyante, & il fut réſolu, en 1751, au mois de Janvier, qu'elle viendroit à Bourbonne, où elle arriva avec un Chirurgien, qui la ſaigna du pied en chemin; ce qui ſe pratiquoit, tous les huit ou quinze jours. Elle y paſſa le reſte de l'hiver, qui fut rude, s'y baigna ſeulement. Au bout de deux mois elle recouvra l'uſage de ſes jambes: ce ſuccès la fit reſter tout l'été. Elle éprouva encore des ſymptômes hyſtériques, violens, mais non ſi fréquens, qui la firent revenir en 1746 & 1747, date de la ſanté permanente dont elle jouit.

Elle n'a point reçu de douches, point uſé des eaux en boiſſon: ſa répugnance, qui étoit invincible, a, ſans doute, retardé ſa guériſon.

Digitized by Google

XI. OBS. Mademoiſelle Lange, de Beſançon, âgée de vingt-deux ans, eſſuyoit depuis cinq à ſix ans des coliques inteſtinales, ſtomacales, hémorrhoïdales, trois ou quatre fois par an; les regles étoient dérangées: il s'y joignoit des foibleſſes incompletes, qui la fatiguoient à l'excès par leur longue durée. Les inquiétudes, la mélancolie, la pareſſe exceſſive de la malade, qui par elle-même eſt gaie, vive; une tenſion ſpaſmodique abdominale, qui précédoit & accompagnoit ces accidens, qui duroient huit à quinze jours, & ſe terminoient par des ténesmes & des hémorrhoïdes internes, de deux à trois jours, qui la déſoloient, & lui faiſoient oublier ſes autres maux. M. ſon pere, Profeſſeur en médecine, eut autant à ſouffrir par ſa tendreſſe que par l'inutilité de ſes conſeils: les bains domeſtiques froids, chauds; rien ne fut omis. Elle employa en vain les eaux de Luxeuil, tant intérieurement qu'extérieurement, pendant les années 1764 & 1765. Deux ſaiſons, pendant leſquelles elle ſe tint à la boiſſon ſeule de celles de Bourbonne, en 1766, lui rendirent toute ſa ſanté.

La ſuite dans le Journal prochain.

REPONSE

De M. DESCEMET, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, ancien Professeur de chirurgie, Professeur de médecine, & Censeur royal, à la Lettre de M. DEMOURS, Bachelier de la même Faculté, Médecin ordinaire Oculiste du Roi, de l'Académie royale des Sciences, Censeur royal, & ancien Démonstrateur & Garde du cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Novembre dernier.

En 1758 je fis imprimer une These dans laquelle je fis la description de la membrane de l'humeur aqueuse. En 1760, je présentai à l'Académie un Mémoire sur l'origine de la choroïde, dans lequel mes observations sur la membrane de l'humeur aqueuse, confirmées par de nouvelles expériences, & mises dans un plus grand jour, furent favorablement accueillies de cette savante Compagnie. Je ne fus pas peu surpris, sept ans après, de voir M. *Demours* s'approprier ma découverte, & quelques observations relatives au traitement des maladies de l'œil, dans une Lettre adressée à M. Petit, mon confrere. Je ne

Digitized by Google

vis, dans sa démarche qu'un plagiat, contre lequel je devois m'inscrire. Je réclamai mes recherches, dans une Lettre insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1769, en citant les passages de mon Mémoire qui démontrent ce que j'avance. M. *Demours* a lui-même trouvé ces preuves si convaincantes, qu'il n'a pas jugé à propos de les combattre. La seule ressource qui lui restoit, étoit de contester ma découverte : aussi prétend-il *qu'elle est consignée dans ses papiers depuis plus de trente ans ; que la description que j'ai donnée de la membrane de l'humeur aqueuse, tant dans ma These que dans mon Mémoire, est erronée, & si mal faite, qu'on peut à peine m'accorder de l'avoir entrevue ; & que l'honneur, en pareil cas, doit rester à celui qui a le mieux décrit.* Il en appelle, sur le tout, au jugement des Maîtres de l'art. Pour lui éviter la recherche pénible de témoins qui aient vu ce qu'il a toujours tenu fort caché, M. *Demours* nous permettra d'excepter du nombre des Maîtres de l'art, dont le jugement doit lui être si favorable, la Faculté de médecine qui a porté le sien en 1758, l'Académie qui a prononcée en 1760, & l'illustre M. de Fouchy, qui dit expressément, dans la Préface du cinquieme volume des Savans étrangers, d'après le rapport de MM. Ferrein & Tenon, au sujet

Digitized by Google

de la membrane de l'humeur aqueuſe, » qu'il » eſt ſingulier que, malgré toutes les re- » cherches qui ont été faites ſur l'œil, une » partie auſſi conſidérable que celle dont » nous venons de parler ait pu échapper » aux regards des Anatomiſtes. «

Je n'ai pas connu juſqu'à préſent de meilleurs juges en pareille matiere. S'il eſt d'autres Maîtres de l'art, au jugement deſquels M. *Demours* veuille s'en rapporter, qu'il les faſſe connoître : cette découverte lui eſt réſervée.

La queſtion préſente ſe réduit à ſavoir ſi je ſuis l'auteur de la découverte de la membrane, & des obſervations relatives au traitement des maladies de l'œil, qui ſont le ſujet de notre diſpute; ou ſi c'eſt à M. *Demours* qu'en eſt due l'invention ? Mes écrits, le jugement de l'Académie, & le ſilence profond de mon adverſaire juſqu'en 1767, ſembloient ne laiſſer aucun doute là-deſſus, lorſque M. *Demours* a cru pouvoir s'approprier le fruit de mes recherches. Pour le faire d'une maniere capable d'en impoſer, il a fallu déguiſer des époques, ſuppoſer que mon Mémoire n'eſt qu'une paraphraſe de ma Theſe, me faire dire ce que je n'ai pas dit, donner un ſens différent à mes expreſſions, nier des faits & enfin prendre ce ton aſſuré que donne ordinairement la défenſe de la vérité. Que ne puis-je me

Digitized by Google

diſpenſer de dévoiler l'eſprit qui a conduit M. *Demours !* Mais il me fait entrer en lice. Le combat eſt engagé : il faut que l'un ou l'autre ſuccombe. Si, par haſard, j'avois réclamé ce qui n'eſt point à moi, je ſerois certainemenr coupable de la témérité la plus répréhenſible ; &, s'il eſt vrai que la découverte m'appartienne, que faudra-t-il penſer de M. *Demours ?*

Avant de combattre les moyens qu'il a employés pour ſa défenſe, je demande à mes Lecteurs s'il eſt poſſible que j'aie corrigé, en 1766, l'épreuve de mon Mémoire, & que ce même Mémoire n'ait été imprimé qu'en 1768, comme M. *Demours* ne balance pas de le dire ? s'il eſt poſſible que je ſois convenu de ce renverſement d'époques, en avançant que ce Mémoire n'avoit pas été publié, quand M. *Demours* a donné ſa Lettre ? Il eſt aiſé d'appercevoir l'intérêt qu'il a eu de confondre l'époque de l'impreſſion avec celle de la publication. Qui croiroit que M. *Demours* annonce l'analyſe de ma Theſe & de mon Mémoire, pour ſe juſtifier des plagiats dont je l'ai accuſé, & qu'au lieu de tenir parole, il ne ſe ſert de cette prétendue analyſe que pour me faire de nouveaux larcins ? Qui croiroit que M. *Demours* osât ſoutenir aux yeux du public inſtruit, que mon Mémoire n'eſt qu'une traduction paraphraſée de ma Theſe ?

Digitized by Google

qu'il me fît un crime de l'avoir accuſé de plagiat dans un autre endroit, tandis que je me ſuis contenté de rapporter ſes propres paroles ? d'avoir voulu qu'il eût puiſé dans ma Theſe & dans mon Mémoire des réflexions relatives à la pratique que je réclamois, tandis que je ne me plaignois que du larcin qu'il m'avoit fait dans le dernier Ouvrage ?

Entrons en matiere, écoutons les raiſons de M. *Demours*, peſons-les ; peut-être, après les avoir examinées, aurons-nous lieu d'être plus ſurpris encore. Mais je ne dois ici que réclamer mes découvertes : je dépouillerai mon adverſaire de ce qui m'appartient, ſans me permettre d'ailleurs aucune réflexion.

M. *Demours* prétend prouver pour ſa juſtification,

1° Que la lame cartilagineuſe de la cornée, dont il a donné la deſcription dans ſa Lettre à M. Petit, differe entiérement, quant à ſon origine & à ſon étendue, de ma membrane de l'humeur aqueuſe.

2° Qu'il n'y a rien, ni dans ma Theſe ni dans mon Mémoire, qui ait le moindre rapport avec les uſages qu'il en a indiqués.

3° Qu'il connoiſſoit cette partie, bien des années avant que j'en euſſe parlé.

La lame cartilagineuſe de la cornée differe

entiérement, quant à ſon origine & à ſon étendue, de ma membrane de l'humeur aqueuſe. J'accorde à M. *Demours* cette propoſition toute entiere : elle ſeroit encore vraie, ſi, au lieu de la deſcription qu'il a traduite de ma Theſe, & qu'il n'a pas entendue, il avoit cité celle de mon Mémoire.

Pour mettre le public en état de juger du procédé de M. *Demours*, je vais rapporter le paſſage qu'il cite de ma Theſe, la deſcription de la membrane de l'humeur aqueuſe que j'ai donnée dans mon Mémoire (on ſentira aiſément les raiſons qui ont dirigé ſon choix) & les deſcriptions qu'il a données de ſa lame cartilagineuſe de la cornée dans ſa Lettre à M. Petit, & dans le Journal de Médecine.

La ſeconde tunique (*a*), qui ſe laiſſe

(a) *Tenuis deinde tunica, quæ ſe præbet conſpicienda, choroïdea audit, cavam ſuperficiem ſcleroticæ ſuccingit, in binas lamellas, infinitis diverſo reptatu nervis & arteriolis præditas, dividitur, quarum interior, Ruyſchiana dicta, à ſclerotică, propè nervum opticum, naſcitur, exterioremque perforat ferè cartilaginea, alibida, colore cæruleo partim depicta, ſenſim gracileſcens; deinde pergit ad locum ubi ſclerotica corneam facit, ab eâ recedit, inter fibras ligamenti cilarii ſeſe inſinuat, poſteriorem uveæ faciem veſtit; ejus limbum facit, mox reflectitur in anteriorem uveæ fa-*

appercevoir, rapporte M. *Demours*, eſt connue ſous le nom de *choroïde :* elle tapiſſe la concavité de la ſclérotique, & ſe diviſe en deux lames, ſur leſquelles on apperçoit un grand nombre de nerfs & d'arteres. L'intérieure, qu'on nomme *la lame Ruyſchienne*, naît de la ſclérotique, près du nerf optique; perce la lame externe, eſt preſque cartilagineuſe, blanchâtre, bleuâtre en quelques endroits, & devient inſenſiblement plus mince, à meſure qu'elle s'éloigne de ſon origine. Parvenue à l'endroit où la ſclérotique forme la cornée, elle s'en écarte, s'inſinue entre les fibres du ligament ciliaire, revêt la face poſtérieure de l'uvée, dont elle forme le limbe, ſe réfléchit enſuite ſur la face antérieure de cette membrane, & ſe prolonge juſqu'à ſa circonférence : delà elle ſe porte enfin, ſous la forme d'une membrane diaphane très-élaſtique, juſqu'à la concavité de la cornée qu'elle tapiſſe, & à laquelle elle eſt adhérente dans l'endroit qui répond à la prunelle. Elle eſt entiérement détachée dans les adultes, dans

tiem, & ad illius circumferentiam ſerpit ; tandem progreditur ſummè diaphana, claſtica valdè ad concavitatem corneæ quam induit, & cui adhæreſcit è regione pupillæ : in adultis, in recens natis, & juvenibus animalibus omninò libera, aquei humoris membrana meritò nuncupanda.

les animaux nouveaux nés, & dans ceux qui ſont jeunes : on peut lui donner le nom de *membrane de l'humeur aqueuſe.*

Comparons cette deſcription à celle que j'ai donnée dans mon Mémoire, pag. 179. Au lieu de la faire venir de la membrane Ruyſchienne, comme je le croyois, dans le tems que j'ai fait ma Theſe, je la décris comme un appendice de la partie antérieure du cercle de la choroïde ; & je dis que la choroïde ne ſe termine pas au grand cercle de l'uvée, comme Heiſter & tous les Anatomiſtes l'ont cru, mais qu'elle forme un *globe* parfaitement ſemblable à celui que la cornée fait avec la ſclérotique ; que le complément de ce globe ſe fait par le moyen d'une membrane que je regarde comme nouvelle, puiſqu'aucun Anatomiſte n'en a donné la deſcription ; que l'uvée eſt recouverte par une membrane très-fine, qui ne ſe termine pas au grand cercle de l'uvée, mais qui ſe prolonge, pour former, avec l'extrêmité du bord antérieur du cercle ciliaire, auquel elle s'unit, une membrane tranſparente, élaſtique, ſemblable à la membrane du cryſtallin ; &, pour fixer l'idée que j'en donne, de maniere à ôter toute équivoque, j'ajoute, à la page 186, que la premiere fois que j'apperçus la membrane de l'humeur aqueuſe, ce fut dans un œil de cheval, dont je diſſéquois la cornée, pour

Digitized by Google

ſavoir en combien de lames on peut la diviſer. Comme je conduiſois ma diſſection avec ménagement, j'apperçus une membrane tranſparente, qui adhéroit au cercle de la choroïde, & qui faiſoit le même effet qu'un verre de montre ſur ſon chaſſis.

On voit donc que je n'ai donné le nom de *membrane de l'humeur aqueuſe*, qu'à la partie qui fait le complément du globe avec la choroïde ; que cette partie vient & naît de la partie antérieure du cercle de la choroïde ; qu'enfin ſon étendue eſt la même que celle de la cornée, & que la membrane de l'humeur aqueuſe n'eſt pas *la lame Ruyſchienne elle-même ; qu'elle n'eſt point continue avec la lame Ruyſchienne ; qu'elle ne fait pas intérieurement un globe ſemblable à celui que forment la cornée & la ſclérotique ; qu'elle ne renferme point également le corps vitré, le cryſtallin & l'humeur aqueuſe* : C'eſt cependant ce que M. *Demours* me fait dire. Comment cet Oculiſte peut-il me prêter des choſes auſſi abſurdes ? Comment peut-on confondre, ainſi qu'il l'a fait, la membrane de Ruyſch, depuis ſon origine juſqu'au ligament ciliaire, & ſon prolongement entre les fibres du ligament ciliaire, & ſur les faces de l'uvée, avec la membrane de l'humeur aqueuſe ? Il m'étoit permis de le croire, lorſque je fis ma Theſe. Mais, ſi c'eſt-là tout

ce

ce que fait M. *Demours*, je puis lui apprendre des choſes qu'il ignore ſur la différence qu'il y a entre ces parties.

La membrane de Ruyſch eſt déſignée par des caracteres ſi différens de ceux de la membrane de l'humeur aqueuſe, que la mépriſe de la part d'un Oculiſte eſt étrange : l'une, preſque cartilagineuſe, comme je la croyois en 1750, eſt qualifiée des épithetes de *blanchâtre* & de *bleuâtre*, & l'autre, de celles de *diaphane* & d'*élaſtique*. En admettant même que la deſcription de la membrane de l'humeur aqueuſe fût telle, dans ma Thèſe, que M. *Demours* le ſuppoſe, comment, d'après celle que j'ai tranſcrite de mon Mémoire, les conciliera-t-il avec ce qu'il a avancé dans ſa derniere Lettre, que la deſcription que j'en donne dans mon Mémoire eſt la même que celle qui ſe trouve dans ma Thèſe, & que mon Mémoire n'eſt qu'une traduction paraphraſée de ma Thèſe ? S'il me permet de me ſervir de ſes propres paroles, *je le livre là-deſſus à ſes propres réflexions.*

M. *Demours* définit, dans ſa Lettre à M. Petit, » la lame poſtérieure de la cor» née [c'eſt le nom qu'il lui a donné » alors] (*a*), *une membrane formée de*

(*a*) Il l'a auſſi nommée, dans la même Lettre, *lame interne de la cornée*. Nous avertiſſons, pour comprendre M. *Demours*, que *lame poſtérieure*

» *fibres eſſentiellement tranſparentes.* Sa dia-
» phanéité, dit-il, ne dépend pas de ſa
» fineſſe : elle a beaucoup plus d'épaiſſeur
» que la lame externe ; elle reſſemble fort
» à la partie antérieure de la capſule du
» cryſtallin. Cette lame eſt plutôt contiguë
» qu'adhérente à la cornée. Il ajoute enſuite
» qu'il a obſervé qu'elle ſe réfléchit ſur l'u-
» vée ou *iris*, où il l'a ſuivie environ une
» ligne, toujours ſur l'œil de bœuf, mais
» qu'elle devient ſi mince, qu'il n'eſt pas
» poſſible de pouſſer la ſéparation plus loin,
» d'autant plus que ſes fibres n'ont pas la
» conſiſtance de celles qui forment les mem-
» branes ordinaires, & ſe ſéparent les unes
» des autres toujours d'une façon nette,
» comme il arrive aux déchirures des carti-
» lages auxquels cette lame poſtérieure de
» la cornée, ainſi que la partie antérieure
» de la capſule du cryſtallin elle-même, ne
» reſſemble pas mal. *Seroit-ce une conjec-*
» *ture trop hardie, que d'avancer qu'il eſt*
» *vraiſemblable qu'elle recouvre entiérement*
» *l'uvée, tant ſa partie antérieure que ſa*
» *partie poſtérieure, & que, ſe prolongeant*
» *ſur les procès ciliaires, elle fournit une*
» *lame à la partie antérieure de la capſule*
» *du cryſtallin ?* «

Ce qui ſurprendra beaucoup d'autres per-

de la cornée, lame interne de la cornée, & *lame cartilagineuſe de la cornée* ſont ſynonymes.

sonnes que moi, c'est que M. *Demours*, qui connoît, à ce qu'il assure, cette membrane, depuis plus de trente ans, en ait donné une définition différente dans le Journal de Médecine, & ait avancé comme faits certains ce qu'il ne regardoit, quelque tems auparavant, que comme des conjectures.

» La lame postérieure de la cornée est » une membrane *cartilagineuse*, transpa» rente & *élastique*, qui n'a rien de com» mun avec la lame Ruyschienne à sa nais» sance, & se continue sur la face anté» rieure de l'uvée, en devenant insensible» ment plus mince. J'ai ajouté, dit M. *De» mours*, qu'il étoit vraisemblable qu'elle » se prolongeoit sur la face postérieure de » cette membrane, & que delà elle se ré» fléchissoit sur les procès ciliaires & sur la » capsule du cristallin. *C'est ainsi qu'elle » forme un vrai sac capsulaire, qui ne con» tient que la férosité qui remplit la cham» bre.* «

La lame cartilagineuse de la cornée differe donc réellement, quant à son origine & à son étendue, de ma membrane de l'humeur aqueuse. M. *Demours* a même tenu au-delà de sa promesse ; car il a prouvé qu'il ne connoît point l'origine de sa lame cartilagineuse de la cornée, & qu'il ne l'a pas vue dans toute l'étendue qu'il lui donne.

A l'égard de ſon origine, il ne lui en aſſigne aucune : il y a plus, c'eſt que, ſoit qu'il la conſidere du côté de la cornée, ou du côté de la capſule du cryſtallin, il me ſemble dans une égale impoſſibilité de la déterminer. Il dit, dans ſa Lettre à M. Petit, que la lame interne de la cornée eſt plutôt contiguë qu'adhérente à la cornée; & il s'en eſt aſſuré dans les yeux des grands animaux, ſur-tout dans celui de bœuf: or, ſi cette membrane n'eſt point adhérente à la cornée, la cornée ne peut pas être regardée comme ſon origine. Elle eſt cependant, ſuivant lui, une lame de la cornée: c'eſt une partie qui n'eſt pas eſſentielle au tout. *Je le félicite de cette découverte.*

Seroit-ce du côté de la capſule du cryſtallin qu'il feroit venir cette membrane; car il ne s'explique point là-deſſus? Alors il s'attirera le même reproche que celui qu'il m'a fait, au ſujet de l'origine que je lui ai donnée dans ma Thèſe. Il s'enſuivroit, de même qu'il l'a déduit, que *la cornée eſt l'endroit où elle doit avoir le moins d'épaiſſeur :* d'ailleurs il lui ſeroit impoſſible de démontrer qu'elle naît de la partie antérieure de la capſule du cryſtallin, puiſqu'il convient qu'*il ne l'a ſuivie qu'environ une ligne ſur la face antérieure de l'uvée, & qu'elle devient enſuite ſi mince, qu'il n'eſt pas poſſible de pouſſer la ſéparation plus loin.*

Digitized by Google

Ne ſuis-je pas en droit de conclure que M. *Demours* ne connoît pas l'origine de la membrane dont il parle ?

Quant à ſon étendue, il eſt de la derniere évidence qu'il ne l'a pas vue dans toute celle qu'il lui donne, puiſqu'il ne l'a ſuivie qu'environ une ligne ſur la face antérieure de l'uvée, *toujours ſur l'œil de bœuf*, & qu'il ajoute qu'il eſt vraiſemblable qu'elle ſe prolonge ſur la face poſtérieure de cette membrane, & que delà elle ſe réfléchit ſur les procès-ciliaires, & ſur la capſule du cryſtallin, & que c'eſt ainſi qu'elle forme un vrai ſac capſulaire: voilà une vérité anatomique d'un nouveau genre. C'eſt ſur une *vraiſemblance*, ſur une *conjecture* qu'elle eſt établie ; c'eſt dans cette vraiſemblance que conſiſte la découverte de M. *Demours*. Il y auroit de l'humeur à la trouver fauſſe: elle fait la partie eſſentielle de ſa deſcription. Je n'ai jamais prétendu la lui diſputer ; & je conviens qu'elle eſt de ſon invention. En attendant la démonſtration, *ce dont j'oſe le défier*, je puis dire, ſans l'offenſer, qu'il n'a pas vu ſa membrane dans toute l'étendue qu'il lui donne.

M. *Demours* n'avoit-il pas raiſon de dire que la lame cartilagineuſe de la cornée differe entiérement, quant à ſon origine & à ſon étendue, de ma membrane de l'humeur aqueuſe ? Mais ne pourrois-je pas, à

mon tour lui assurer que la description qu'il en a donnée, tant dans sa Lettre à M. Petit, que dans celle du Journal de Médecine du mois de Novembre dernier, *est si erronée, & si mal faite, qu'on ne peut pas* même *lui accorder de l'avoir entrevue?* Il seroit étonnant que M. *Demours* en eût jugé ainsi! J'espere que l'on en sera convaincu, lorsque j'aurai fait remarquer les changemens qu'il a faits à sa description, depuis sa Lettre à M. Petit, du 20 Mars 1767. Alors sa membrane *ne ressembloit pas mal à un cartilage*: depuis ce tems, elle est devenue *cartilagineuse* (a), & même *élastique*. Puisqu'en sept mois elle est devenue cartilagineuse, elle ne tardera pas à être osseuse; car, de l'état de cartilage à l'ossification, il n'y a pas bien loin. Je ne conseillerois pourtant à personne de s'alarmer, en conséquence, pour sa vue. Il est permis de ne pas craindre un tel accident, depuis que M. *Demours* nous a appris que ce qu'il donne pour vrai, n'est que vraisemblable, ainsi qu'il s'en explique dans le Journal de Médecine. » Il est vraisemblable que la lame cartilagineuse de la cornée se prolonge sur la face postérieure de l'uvée, & que delà elle se réfléchit sur les procès ciliaires, & sur la capsule du cristallin, & que c'est ainsi qu'elle forme

(a) Journ. de Méd.

un vrai ſac capſulaire. « Cette métamorphoſe tient du prodige ! M. *Demours* croyoit donc ſa premiere deſcription erronée, mal faite, & *telle qu'elle*, puiſqu'il a corrigé la ſeconde. Néanmoins il aſſure qu'il connoît ſa membrane depuis trente ans, & plus; & il n'a découvert ſon élaſticité que depuis quelques mois. Il n'a point parlé de cette propriété dans ſa Lettre à M. Petit. Que répondra-t-il, lorſque je lui prouverai que la membrane de l'humeur aqueuſe porte cette épithete, & dans ma Thèſe, & dans mon Mémoire ?

Si M. *Demours* prétend avoir mieux décrit que moi ſa membrane dont il parle, d'après ce qu'il a ajouté à la mienne, de ſon imagination, ſur des conjectures & ſur des vraiſemblances, je lui accorde volontiers, à ce prix, l'honneur auquel il aſpire ſi ardemment d'être l'auteur d'une découverte Anatomique. Quoiqu'elle ne ſoit pas le fruit de l'obſervation, elle n'en aura pas moins le mérite de l'invention. Mais, ſi l'on retranche de ſon ſac capſulaire la portion qui recouvre la face antérieure de l'uvée juſqu'à la face antérieure de la capſule du cryſtallin incluſivement, dont l'exiſtence n'eſt que vraiſemblable, que reſtera-t-il ? la portion qui revêt la face interne de la cornée, c'eſt-à-dire, la membrane de l'humeur aqueuſe, telle que je l'ai décrite dans ma

Thèſe & dans mon Mémoire. La ſeule différence qu'il y ait entre l'un & l'autre ouvrage, à cet égard, ne regarde que l'origine. Dans le premier, je la fais venir de la membrane Ruyſchienne, &, dans le ſecond, de la partie antérieure du cercle ciliaire. Des obſervations, faites pendant pluſieurs années conſécutives ſur des milliers d'yeux humains de tous les âges, ſur ceux de chevaux, de bœufs, de moutons, de cochons, de lapins, &c. m'ayant fait trouver le moyen d'enlever la choroïde & la membrane de l'humeur aqueuſe d'une ſeule piece, j'ai corrigé l'erreur dans laquelle j'étois auparavant.

M. *Demours* eſt-il bien fondé à dire que je qualifie la membrane de l'humeur aqueuſe de *preſque cartilagineuſe*, & que je refuſe de reconnoître la lame interne de la cornée comme telle ? C'eſt par un ſophiſme qu'il prétend le prouver : le voici.

» La choroïde ſe diviſe en deux lames, » dont l'intérieure, que l'on nomme *la lame* » *Ruyſchienne*, naît de la ſclérotique, près » du nerf optique, perce la lame externe, » eſt preſque cartilagineuſe, &c. ; mais la » membrane de l'humeur aqueuſe en eſt la » continuation : or, ſi elle eſt preſque carti- » lagineuſe à ſa naiſſance, elle doit l'être » encore lorſqu'elle eſt parvenue juſqu'à » la chambre antérieure. Cette membrane,

Digitized by Google

» selon moi, est donc presque cartilagi-
» neuse. «

Si la majeure & la mineure de ce raisonnement sont fausses, que deviendra la conséquence ?

Je n'ai jamais dit que la membrane Ruyschienne & la membrane de l'humeur aqueuse fussent la même chose : c'est une fausse interprétation que M. *Demours* fait de ma Thèse, ou au moins un contre-sens ; ce n'est pas le seul qu'il ait fait, en traduisant les passages qu'il cite, comme je le prouverai dans un moment. Or, si j'ai distingué la membrane Ruyschienne de la membrane de l'humeur aqueuse, cette même membrane Ruyschienne pourroit être presque cartilagineuse, & même cartilagineuse, sans que la membrane de l'humeur aqueuse fût telle ; & c'est une vérité reconnue en anatomie, que les parties continues ne sont pas toujours de même nature. Si j'avois été du sentiment que M. *Demours* me prête, je n'aurois pas manqué de le dire dans ma Thèse & dans mon Mémoire. L'omission que j'ai faite, à cet égard, dans l'un & l'autre ouvrage, prouve que j'ai toujours été persuadé du contraire, parce qu'elle a, quoi qu'il en dise, des caracteres & des usages diamétralement opposés à ceux des cartilages.

M. *Demours*, toujours attaché à ma Thèse comme à un champ fertile en occasions de

faire briller la juſteſſe de ſa critique, & ſa fidélité dans la traduction, *veut bien*, dit-il, *m'épargner les réflexions qu'un autre que lui ſe permettroit, mais ne doit pas pouſſer la complaiſance juſqu'à ne pas relever les erreurs multipliées qui ſont contenues dans le premier paragraphe.* Examinons ſa réſompté (*a*).

» La lame interne de la choroïde ne naît » point de la ſclérotique, comme je le dis, » ne perce pas la lame externe, & n'eſt » aucunement cartilagineuſe. «

S'il eſt vrai, comme je crois l'avoir démontré dans mon Mémoire, que la choroïde naiſſe de la ſclérotique, la membrane de Ruyſch n'étant pas ſéparée naturellement de la lame externe, on peut donc dire que la lame interne de la choroïde naît de la ſclérotique. » Elle ne perce pas la lame » externe, & n'eſt aucunement cartilagi- » neuſe. «

M. *Demours* n'a pas même le mérite d'avoir fait cette obſervation, puiſqu'il convient lui-même (*b*) que la membrane de Ruyſch, *mieux examinée, eſt qualifiée de* fibreuſe *dans mon Mémoire*, où il n'eſt point dit que la membrane de Ruyſch, & non pas

(*a*) On appelle *réſompte*, en Faculté, la critique que les Bacheliers font de la theſe de celui qui ſoutient, avant que les Docteurs argumentent.

(*b*) Journ. de Méd. page 413.

la membrane de l'humeur aqueuſe, s'inſinue entre les fibres du ligament ciliaire, ni qu'elle ſoit cartilagineuſe. Seroit-il le ſeul qui ignorât que l'opinion d'un Auteur, à laquelle on doit s'arrêter, ſoit celle qu'il publie en dernier, ſur-tout lorſque de nouvelles obſervations l'ont mis à portée de corriger les erreurs dans leſquelles il étoit tombé ? Quel rôle joue alors un Critique ?

Je voudrois n'avoir que ces reproches à faire à M. *Demours* : il ne me mettroit pas encore dans le cas de lui prouver, ou qu'il n'a pas entendu les paſſages qu'il critique, ou qu'il les a mal interprétés à deſſein.

Je n'ai point dit que la rétine paſſe ſur la capſule du cryſtallin, comme il le prétend, mais qu'elle embraſſe le cryſtallin (*a*). Il a *lu* & *relu* ma Thèſe, & cependant il n'a pas vu ce que j'ai dit, pag. 5 (*b*), que le troiſieme genre de caractere vient de l'obſcurciſſement de la rétine qui eſt étendue ſur le cryſtallin.

Quant à la queſtion qu'il ſe fait : A quoi ſerviroit la rétine, ſi elle paſſoit ſur la cap-

(a) *Denique medulloſa nervi optici portio ingreſſa oculi bulbum, expanditur undique in fundo bulbi, ſuper vitreum aſſurgit, lentem cryſtallinam amplectitur.*

(b) *Tertium genus cataractæ reperies in obnubilatione retinæ ſuprà lentem cryſtallinam expanſæ.*

ſule du cryſtallin ? elle me ſurprend de ſa part : il a bien donné des uſages à la portion fictice de ſon ſac capſulaire ; il auroit bien pu en attribuer à celle-là.

M. *Demours* termine ſon Analyſe par dire que *j'ai des idées bien neuves de la ſtructure de l'œil.* Si je voulois tirer vanité du rapport que MM. les Commiſſaires ont fait de mon Mémoire, je lui prouverois qu'il dit vrai, ſans s'en douter, & même encore lorſqu'il trouve nouveau que l'arachnoïde tire ſon origine de la choroïde ; qu'elle y ſoit attachée par des filets nerveux, & qu'elle embraſſe la rétine de tous les côtés, & enfin que la cornée eſt une continuation de la ſclérotique.

J'avouerai volontiers que M. *Demours* a des idées bien ſingulieres de la ſtructure de l'œil. Il faut auſſi qu'il convienne que celles dont il ſe dit ici l'Auteur ne ſont pas neuves, puiſqu'il donne pour telles des découvertes imprimées depuis douze ans.

M. *Demours* s'eſt donc engagé très-légérement dans une diſpute qui ne devoit pas tourner à ſon avantage : ſa deſcription eſt erronée, & il n'y a de vrai que ce qu'il a copié de ma Thèſe & de mon Mémoire ; encore s'y eſt-il repris à deux fois.

Voilà les vérités qui réſultent de ce qu'on vient de lire. Comment M. *Demours* a-t-il

Digitized by Google

pu ne pas preſſentir d'avance l'amertume de ce reproche ? Pourquoi ne m'a-t-il pas évité le déſagrément de le lui faire ?

M. *Demours* avance encore qu'il n'y a rien, ni dans ma Thèſe, ni dans mon Mémoire, qui ait le moindre rapport avec les uſages de ſa lame de la cornée, qu'il a indiqués, & que tout ce qu'il y a trouvé, ſe réduit à avoir reconnu que la membrane de l'humeur aqueuſe conſerve ſa tranſparence dans l'eau. Ne ſuffit-il pas, pour le convaincre du contraire, d'apprendre au public, qu'il a pris de mon Mémoire, ſans le citer, la propriété qu'a la membrane de l'humeur aqueuſe de ſe rouler ſur elle-même, quand on la détache ? J'ai dit de plus, que cette membrane ne perd point ſa tranſparence ni ſon élaſticité dans l'eau bouillante, & que, ſi on la roule ſur elle-même, qu'on la chiffonne, pour ainſi dire, & qu'on la faſſe deſſécher dans cet état, elle conſerve ſa tranſparence, de même que la cornée, mais que, ſi on les jette dans l'eau, la membrane de l'humeur aqueuſe s'étend avec une rapidité étonnante ; ce que la cornée ne fait pas.

Il s'enſuit, ſans doute, ajoute M. *Demours*, de cette propriété qu'a la membrane de l'humeur aqueuſe de conſerver ſa tranſparence dans l'eau, qu'elle n'eſt pas ſuſceptible de macération, & qu'elle eſt

deſtinée à en garantir la cornée. Cette conſéquence, toute naturelle qu'elle eſt, m'a échappé, à ce qu'il prétend, puiſque je n'ai pas employé le mot de *macération*. Comment ſe fait-il qu'il ſoit *imprimé*, ce mot, pour cet uſage, à la même page & à la ligne au-deſſus de l'article où ſe trouve la ſeule propriété qu'il convient que j'aie connue, où on lit ce qui ſuit? » Il y a lieu de croire que la propriété qu'elle a (la membrane de l'humeur aqueuſe) de ſe rouler ſur elle-même, lui eſt particuliere, & qu'elle n'eſt pas l'effet de l'exſiccation, puiſqu'elle la conſerve dans l'eau, ſans la perdre par la *macération*. « Niera-t-il que j'en aie fait l'expérience, lorſqu'à la page 189 de mon Mémoire, je dis qu'ayant fait *macérer* la membrane de l'humeur aqueuſe avec une portion de la cornée, la cornée devint fort épaiſſe, perdit ſa tranſparence, au lieu que la membrane de l'humeur aqueuſe y conſerva ſa tranſparence & ſon élaſticité?

Paroîtra-t-il ſurprenant, d'après ce que je viens de dire, que M. *Demours* ait donné deux explications différentes du même phénomene?

Dans ſa Lettre à M. Petit, page 19: » La lame externe de la cornée devient » opaque, dès qu'elle s'épaiſſit; ce qui » lui arrive, toutes les fois que le ſang, » franchiſſant les bornes que la nature

» ſemble lui avoir preſcrites par le tiſſu » fibreux & ſerré qui unit la cornée à » la ſclérotique, ſe gliſſe dans les vaiſſeaux » lymphatiques, dont elle eſt parſemée ; « & à la page 22 de la même Lettre : » La cornée » des animaux terreſtres, plongée pendant » quelques heures, dans l'eau, y devient » plus épaiſſe par l'introduction des par- » ties aqueuſes qui s'inſinuent entre ſes » fibres. «

Il eſt aiſé de voir que la premiere explication, qui eſt celle de preſque tous les Phyſiologiſtes, étoit auſſi celle de M. *Demours*, avant qu'il eût pris connoiſſance de mon Mémoire, où je dis, pag. 184 : On ſait que les yeux des enfans nouveaux-nés ſont blanchâtres : on ſait auſſi que les yeux des vieillards ont un cercle blanc. Or, voyant que les cornées que j'avois fait macérer dans l'eau devenoient blanchâtres, & qu'elles perdoient leur tranſparence, j'ai été porté à croire que la couleur blanchâtre des yeux des enfans nouveaux-nés vient de ce que leur cornée eſt ſurchargée d'humidité. Pour vérifier ma conjecture, j'ai fait deſſécher, en même-tems, des cornées d'enfans nouveaux-nés & des cornées d'adultes, que j'avois rendu blanches par la macération.

Le motif qui a engagé M. *Demours* a affirmer que je n'ai pas employé le mot de

macération, n'eſt plus une énigme. Il eſt encore moins difficile, d'après les expériences que j'ai rapportées, de comprendre quel eſt l'uſage de la membrane de l'humeur aqueuſe. Il me ſeroit auſſi aiſé de prouver que l'obſervation qu'il rapporte dans ſa Lettre à M. Petit, où il dit que la lame interne de la cornée avoit réſiſté à la ſuppuration, ne m'eſt pas inconnue, puiſque, dans le troiſieme paragraphe de ma Thèſe, on trouvera que la membrane de l'humeur aqueuſe (*a*) s'obſcurcit par ſa ſéparation de la cornée, comme il arrive dans les petites-véroles & dans les ophthalmies; qu'alors ce défaut de contiguité ne repréſente pas mal la ſuffuſion.

M. *Demours*, perſuadé intérieurement, ſans doute, du peu de vérité & de ſolidité des raiſons qu'il a alléguées pour prouver les deux propoſitions que je crois avoir détruites, veut faire valoir un titre qu'il aſſure être conſigné dans ſes papiers depuis plus de trente ans : c'eſt ſur lui qu'il compte particuliérement pour faire croire qu'il connoiſſoit avant moi la membrane en queſtion.

Il m'accuſe obligeamment d'infidélité envers l'Académie, de lui avoir donné pour

(a) *Cataracta ſeu obnubilatione afficitur (aquei humoris membrana) vel ejus ſeparatione à corneâ, ut in variolis & ophthalmiis contingit: tunc contiguitatis vitio non malè ſuffuſionem repræſentat.*

nouvelle une choſe dont j'avois déjà parlé dans ma Thèſe. Il ne m'auroit pas fait ce reproche, s'il avoit eu ma replique avant de me l'avoir adreſſé : il auroit ſu que l'origine de la membrane de l'humeur aqueuſe n'eſt pas la même dans ma Thèſe & dans mon Mémoire, & qu'indépendamment de celle de la choroïde, que j'ai décrite, le Mémoire contient encore pluſieurs obſervations intéreſſantes, qui ſeules auroient pu faire le ſujet d'un Mémoire. Ne ſerois-je pas mieux fondé à dire qu'il a fait une infidélité à l'Académie de ne lui avoir pas communiqué ſa prétendue découverte, plutôt que de l'avoir donnée au public ? Non, parce que l'Académie ſait le contraire de ce que M. *Demours* veut perſuader au public. Me permettroit-il de lui demander l'uſage qu'il en vouloit faire, & quelle raiſon l'a déterminé à la laiſſer vieillir dans ſon porte-feuille ? Selon lui, elle n'eſt pas le ſiege de la cataracte ; ainſi ce n'eſt pas intérêt de ſa part. Nous ne le ſoupçonnons pas d'être du nombre de ceux qui gardent & jouiſſent en ſilence d'un tréſor dont ils pourroient ſe faire honneur, & par-là même ſe rendre utiles à leur patrie : ſes Ouvrages prouvent le contraire ; & il conviendra que cette découverte ne lui étoit pas néceſſaire pour faire ſa réputation, & qu'il avoit encore moins beſoin de s'emparer du travail

& des découvertes d'un autre, pour mériter toute la considération dont il jouit.

Il est néanmoins vrai de dire que, dans cette affaire, il joue de malheur. En effet, indépendamment de la lame postérieure de la cornée, dont il a transcrit la description de ses cahiers, une autre observation, qu'il a communiquée au public par la même occasion, se trouve encore imprimée dans mon Mémoire.

A la page 455 du Journal de Médecine, il dit qu'il a séparé aussi de la surface interne de la cornée de l'homme une membrane, mais qui se déchiroit moins aisément, se séparoit plus difficilement; & à la page 187 de mon Mémoire, on lit : Dans les dissections, je m'apperçus que la membrane de l'humeur aqueuse avoit, tantôt plus, tantôt moins d'adhérence avec la cornée. Je voulus savoir d'où elle procédoit. Je soupçonnois qu'elle varie, suivant les différens âges..... Dans les yeux de fœtus humain, la membrane de l'humeur aqueuse étoit adhérente à la cornée dans toute son étendue; mais, dans les yeux de veaux & de poulains mort-nés, je la soulevois dans une petite étendue de sa circonférence..... Dans les yeux des enfans âgés de quatre ans, la membrane de l'humeur aqueuse se soulevoit à peu-près comme dans les veaux morts-nés..... Quoique le

plus ou le moins d'adhérence varie suivant les différens sujets, je puis dire, sans craindre de me tromper, qu'elle diminue, à mesure que les animaux avancent en âge.

Enfin, pour derniere vraisemblance, M. *Demours* espere *que ce qu'il a dit*, pour établir ses prétentions, *paroîtra au moins vraisemblable à quiconque réfléchira au travail qu'il a dû faire sur la cornée, pour découvrir qu'elle n'est pas une continuation de la sclérotique*, & *convient qu'il y auroit tant d'impudence à controuver de pareils faits* (à ceux qu'il a extraits de ses cahiers) *qu'il ose se flatter qu'on ne l'en croira pas capable.* Si c'est une grace qu'il demande aux Maîtres de l'art, dont il attend le jugement, ils la lui accorderont sans doute. Mais comment veut-il qu'ils le croient sur sa parole, depuis que j'ai démontré qu'il a altéré & déguisé le sens des passages qu'il a critiqués, pour me faire dire le contraire de ce que j'ai avancé, tant sur l'origine & l'étendue de la membraue de l'humeur aqueuse, que sur la maniere dont la rétine se termine, lorsqu'il a fait de nouvelles entreprises sur mon Mémoire, sans le citer; lorsqu'il assure que je n'ai pas employé le mot de *macération*, & qu'il s'y trouve imprimé plusieurs fois; lorsqu'il avance que je conviens que le volume des Savans étrangers n'étoit pas imprimé quand il a publié sa Lettre, &

que je dis seulement qu'il n'étoit pas publié ; lorsqu'il décide que ma description est erronée, & mal faite, tandis que ce qu'il y a ajouté est imaginaire ; enfin que je n'ai qu'entrevu une membrane que j'ai observée dans une multitude presqu'infinie d'yeux humains de tout âge, & d'animaux de plusieurs especes, & que c'est *toujours sur l'œil de bœuf* qu'il a fait ses observations ? En vain protestera-t-il, d'après cela, qu'il n'a eu aucune communication de mon Mémoire avant sa Lettre à M. Petit ; la conformité de ses prétendues découvertes avec les miennes prouve trop évidemment le contraire.

Il resulte de ce que j'ai dit ci-dessus, que M. *Demours* n'a fait ni la découverte de la membrane de l'humeur aqueuse, ni les observations relatives au traitement des maladies de l'œil, dont il veut se faire croire l'Auteur ; qu'il a pris le tout dans mon Mémoire, comme je l'ai prouvé dans ma Lettre. J'ai démontré de plus que, si l'exactitude de la description méritoit seule l'honneur de la découverte, ce n'est pas d'après l'observation qu'il l'auroit méritée ; que la date est encore moins en sa faveur, puisque ma Thèse a paru en 1758, mon Mémoire a été lu en 1760, & sa Lettre à M. Petit est de 1767.

Que restera-t-il donc à M. *Demours* ?

Digitized by Google

ce qui lui appartient, & que je n'ai jamais prétendu lui disputer ; c'est son sac capsulaire. (Il trouvera peut-être mauvais, si je le nomme *imaginaire*) que je lui donne, depuis la face antérieure de l'uvée jusqu'à la face antérieure de la capsule du cristallin inclusivement.

Me permettra-t-il à mon tour de lui proposer un problême à résoudre ? J'en ai plusieurs assez importans ; mais, pour ne point abuser d'un tems que ses grandes occupations rendent fort précieux, je me bornerai à lui en donner un qui doit être pour lui d'autant moins difficile, qu'il a beaucoup travaillé sur la cornée.

PROBLÊME. *Démontrer par des expériences tirées de mon Mémoire, que la cornée & la sclérotique sont continues, & de même nature.*

Nota. J'aurois pu donner ici l'Extrait d'un Discours que j'ai fait aux Ecoles de Médecine, il y a quelques années, dans lequel je suis entré dans un très long détail sur les propriétés qu'a la membrane de l'humeur aqueuse de s'opposer à l'imbibition ou à la macération de la cornée dans l'état naturel. J'ai regardé cette preuve comme insuffisante, quoique j'aie le public pour témoin ; & je n'ai rapporté ce fait que pour faire sentir le ridicule de l'allégation de

M. *Demours* qui n'a que lui pour garant de ce qu'il avance.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie royale des Sciences.

Du 4 Juin 1760.

Nous avons examiné, par ordre de l'Académie, un Mémoire ſur la choroïde, par M. Deſcemet, Médecin de la Faculté de Paris.

Le principal objet de M. Deſcemet, dans ce Mémoire, a été de fixer plus préciſément qu'on ne l'a fait encore, l'origine de la choroïde, & ſur-tout de déterminer la maniere dont finit cette ſeconde tunique de l'œil. L'Auteur y entre auſſi dans quelques conſidérations concernant la nature de la ſubſtance fibreuſe de cette membrane.

On ſait que les Anatomiſtes ſont partagés ſur l'origine de la choroïde. Il y en a beaucoup, tant parmi les anciens que parmi les modernes, qui croient, après Galien, que la choroïde naît de la pie-mere. Maître-Jan, en s'élevant fortement contre cette opinion, en a fondé une nouvelle, qui a été embraſſée depuis, en totalité ou en partie, par des Anatomiſtes d'une très grande réputation. Cet Auteur eſt d'avis, dans une deſcription de l'œil, qu'il a miſe à la tête de

ſon *Traité des Maladies des Yeux*, imprimé à Troyes en 1707, que la choroïde eſt formée des principes communs, dès la premiere formation ; que cette tunique commence où finit la pie-mere ; & il remarque expreſſément qu'elle s'attache, 1° autour du nerf optique, à ſon entrée dant l'œil ; 2° à toute la face interne de la ſclérotique, & cela par des arteres, des veines & des nerfs ; 3° près du bord de la ſclérotique, par le moyen d'un cercle blanc en maniere de petite couronne. On n'a rien ajouté, depuis Maître-Jan, à la deſcription qu'il donne des attaches & de l'origine de la choroïde.

Quant à la maniere dont ſe termine cette membrane, il a été reçu généralement juſqu'ici, qu'elle ne formoit pas une tunique, ou coque complete, comme la ſclérotique & la cornée jointes enſemble, mais qu'elle étoit tronquée à l'extrêmité antérieure du cercle ou anneau ciliaire, d'où elle ſe réfléchiſſoit devant le cryſtallin, pour former l'uvée ou cloiſon feneſtrée, & diverſement colorée, connue ſous le nom d'*iris*.

M. Deſcemet, après avoir diviſé la choroïde en deux parties, l'une *poſtérieure*, qui s'étend depuis le nerf optique juſqu'au cercle ciliaire excluſivement ; l'autre *antérieure*, qui commence où finit la premiere,

& comprend le cercle ciliaire, l'uvée, & une membrane nouvelle, qui tapiſſe toute la cornée intérieurement ; &, en admettant les trois attaches ou origines décrites ci-deſſus, en ajoute une quatrieme dans la partie de cette membrane, qu'il appelle *poſtérieure.* Cette nouvelle attache eſt formée, dit notre Auteur, par un faiſceau de fibres blanchâtres, dont l'aſſemblage repréſente, dans l'œil humain, le pédicule d'un *lycoperdum.* J'ai recherché cette adhérence, d'après M. Deſcemet, & je me ſuis convaincu de ſon exiſtence. Elle eſt placée, comme il le dit, à une petite diſtance de l'origine de la rétine. On l'obſerve non-ſeulement dans l'homme, mais dans le cheval, le mouton & le cochon. M. Deſcemet, qui l'a ſuivie dans les différens animaux, remarque qu'elle s'y trouve ſous la forme d'une bande oblongue, placée tranſverſalement, & plus ou moins large, ſelon les différens animaux & les différens âges.

Nous ne ſuivrons pas plus loin notre Auteur dans tout ce qu'il dit des origines & des différens points d'adhérence de la partie poſtérieure de la choroïde. Mais une choſe que nous ne devons pas paſſer ſous ſilence, eſt une propriété de la ſclérotique, commune à la choroïde & à la cornée, que M. Deſcemet a découverte, du moins dans ces deux premieres parties. M. Deſcemet

fait

fait voir que la ſclérotique, étant dégagée de toutes les autres enveloppes de l'œil, nétoyée & parfaitement deſſechée, perd ſa blancheur ordinaire, & acquiert la tranſparence de la cornée ; qu'enſuite la même ſclérotique revient à ſon premier état, ſi, la plongeant dans l'eau, on la laiſſe aſſez long-tems dans ce fluide pour s'en pénetrer. L'Auteur aſſure que la choroïde a les mêmes propriétés. Ces obſervations intéreſſantes, en même tems qu'elles répandent quelques lumieres ſur la nature de la choroïde & ſur celle de la ſclérotique, jettent un grand jour ſur certaines maladies des yeux, où le fond de cet organe eſt blanchâtre, avant que les malades ſoient parvenus à un âge aſſez avancé pour que la choroïde ſoit blanchie par les ſeules circonſtances de l'âge, ainſi que nous ſavons qu'il doit arriver, d'après les obſervations de M. Petit, le Médecin autrefois de cette Académie.

M. Deſcemet, conduit par ſes propres obſervations, recherche ſi la blancheur qu'on remarque dans la cornée des enfans nouveaux nés, & ſi un cercle blanc qui s'obſerve quelquefois à la circonférence de la cornée, dans les yeux des vieillards, ne ſeroient point l'effet d'une trop grande imbibition de ces parties. Il a fait deſſécher, pour s'en aſſurer, des cornées de nouveaux nés, & des cornées d'adultes. Ces

dernieres étoient ſeulement blanchies par la macération dans l'eau ; & il a obſervé qu'après qu'elles eurent perdu leur humidité, elles devinrent auſſi tranſparentes qu'elles le ſont naturellement. Quelqu'intéreſſantes que ſoient ces recherches, elles le ſont encore moins que celles qu'a faites M. Deſcemet ſur ce qu'il appelle *la partie antérieure de la choroïde*, à laquelle nous allons paſſer.

La partie antérieure de la choroïde, avons-nous dit ci-deſſus, comprend le ligament ciliaire, l'uvée, le cercle ciliaire, & une membrane nouvelle, étendue ſur toute la cornée. M. Deſcemet laiſſe entrevoir beaucoup de recherches qu'il paroît avoir faites ſur les deux premieres de ces parties, dont il ſeroit à déſirer qu'il nous fît part. Il décrit un demi-canal orbiculaire, formé dans l'épaiſſeur & à la jonction du cercle des *proceſſus* du ligament ciliaire & de l'uvée. Ce canal lui a paru s'ouvrir dans les vaiſſeaux que Nuck nomme *aqueduc*, & qu'Hovius appelle *vaiſſeaux abducteurs*. C'eſt préciſément le cercle veineux, dont la découverte eſt due à Hovius, & qu'on trouve gravé, d'après cet Auteur, dans le *Theatrum anatomicum* de MANGET, Planche CII, Figure 7 & Figure 12.

M. Deſcemet a des droits bien mieux établis ſur le prolongement de la choroïde

qui tapiſſe toute la cornée intérieurement, & qu'il appelle *membrane de l'humeur aqueuſe.* Perſonne, que nous ſachions, n'a connu & décrit comme lui cette membrane. Il a remarqué ſeulement que M. Ferrein parle, dans ſes Leçons, d'une pellicule qui ſe trouve derriere la cornée, mais dont il avoue lui-même n'avoir pas connu l'origine & la nature, & que M. Tenon a vu & fait graver une membrane venant de l'uvée & de l'extrêmité antérieure du cercle ciliaire, qu'il a conduit juſqu'à la cornée ſeulement. C'eſt proprement, dit M. Deſcemet, l'origine de la membrane dont je vais donner la deſcription; mais, ajoute-t-il, & avec raiſon, il ne l'a pas connue comme le principe d'une membrane qui faiſoit le complément de la choroïde, & qui tapiſſoit toute la cornée intérieurement.

La découverte, que M. Deſcemet a faite d'une membrane tranſparente & élaſtique, qui procede de la choroïde & de l'uvée, & s'étend ſous toute la cornée, nous apprend que la choroïde forme dans l'œil une coque ou tunique qui comprend, ainſi que la ſclérotique jointe à la cornée, toutes les humeurs & les autres tuniques ou membranes intérieures de cet organe; &, parce que le nouveau prolongement de la choroïde borne antérieurement la chambre anté-

rieure, & contient par-devant l'humeur aqueuſe, l'Auteur l'appelle *membrane de l'humeur aqueuſe.*

Cette membrane eſt tantôt plus, & tantôt moins adhérente avec la cornée : ce plus ou moins d'adhérence pouvoit tenir à certaines circonſtances dont il étoit bon d'être inſtruit. M. Deſcemet étudie ces circonſtances ſur des yeux humains, & ſur des yeux d'animaux, mais de différens âges. Le réſultat de toutes ces recherches eſt que l'adhérence diminue, à meſure que les animaux avancent en âge ; enſorte qu'à ne conſidérer ici que ce qui ſe paſſe dans les yeux humains, cette membrane de l'humeur aqueuſe eſt adhérente à toute la face interne de la cornée dans le fœtus humain. A vingt-cinq ans elle eſt ſéparée, dans toute l'étendue d'une ligne, de toute la circonférence de la cornée : à quarante ans elle eſt encore plus ſéparée, & à ſoixante elle eſt, pour l'ordinaire, entiérement détachée.

Ici, l'Auteur répond par des faits très-curieux à une objection qu'il ſe propoſe, & qu'il ſeroit naturel qu'on lui fît, qui eſt qu'on pourroit ſoupçonner la membrane de l'humeur aqueuſe de n'être qu'un feuillet de la cornée détaché avec l'âge. Il détruit cette objection, en faiſant voir que la mem-

Digitized by Google

brane de l'humeur aqueuſe eſt d'une nature différente de la cornée.

En effet la cornée, miſe en macération dans l'eau, s'y gonfle, s'y blanchit, & perd ſa tranſparence. La membrane de l'humeur aqueuſe, ſoumiſe à la même expérience, ne ſubit aucun changement.

La cornée qu'on vient de couper, rentre ſur elle-même par une force de reſſort. La membrane de l'humeur aqueuſe n'a pas cette ſorte de contractilité; mais elle ſe roule ſur elle-même, & dans toutes ſortes de ſens. Il y a lieu de croire, dit M. Deſcemet, que la propriété qu'elle a de ſe rouler ſur elle-même, lui eſt particuliere, & qu'elle n'eſt pas l'effet de l'exſiccation, puiſqu'elle la conſerve dans l'eau, & ne la perd pas par la macération.

La membrane de l'humeur aqueuſe, ayant été deſſéchée, roulée & chiffonnée, conſerve ſa tranſparence, de même que la cornée, qui auroit été pareillement deſſéchée. Si, réduites à cet état, on les jette l'une & l'autre dans l'eau, la membrane de l'humeur aqueuſe ſe déplie & s'étend ſubitement; ce que ne fait pas la cornée.

Ce Mémoire nous a paru contenir des recherches délicates, & des découvertes intéreſſantes. Nous le jugéons digne d'être imprimé dans le Recueil des Savans étran-

gers ; & nous exhortons ſon Auteur, qui annonce encore d'autres travaux ſur la même matiere, à en faire part à l'Académie. *Signés* FERREIN & TENON.

» Je certifie l'Extrait ci-deſſus conforme à ſon Original, & au jugement de l'Académie. A Paris, le 10 Mars 1770.

GRANDJEAN DE FOUCHY,
Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.

OBSERVATION

Sur la Réunion de la troiſieme Phalange du Pouce, après ſection parfaite ; par M. BOSSU, Chirurgien à Arras.

Quelques célebres Praticiens, fondés ſur l'expérience, ont ſagement recommandé de ne point achever la ſéparation d'une partie, telle qu'un bras, une jambe, un doigt, &c. quoique quelque inſtrument tranchant en ait coupé la peau, les muſcles, & les os, ſans la détacher entiérement, qu'après en avoir tenté infructueuſement la réunion : d'autant que ſi la portion non coupée renferme les principaux vaiſſeaux, ou du moins quelques branches conſidérables, re-

Digitized by Google

lativement à la partie léſée, on peut eſpérer que le commerce de la circulation, qui s'y conſervera, aidé des ſecours de l'art, en procurera la réunion. La facilité avec laquelle on explique ce phénomene, & un nombre de cures de cette eſpece, dont pluſieurs ſe ſont faites ſous mes yeux, ont depuis long-tems confirmé la ſolidité de ce précepte. Mais qu'une partie totalement ſéparée du tout, rejouiſſe enſuite d'une vie commune avec lui, c'eſt ce qui répugne. Un Auteur célébre nous a cependant prouvé par deux Obſervations, que la nature a opéré à cet égard des prodiges auſſi admirables que difficiles à développer. Les faits rapportés par M. de Garengeot (*a*), m'ont d'abord, comme à bien d'autres, paru ridicules; & j'avoue franchement que j'ai douté de leur poſſibilité, juſqu'à ce que l'expérience m'eût déſabuſé.

Antoine Mignot, garçon Couvreur, demeurant au village d'Hamégicourt, près de la Fere, accommodant un coin de bois avec une ſerpe, s'amputa obliquement la troiſieme phalange du pouce de la main gauche, un peu au-deſſus de l'ongle, de façon que l'articulation étoit ouverte à ſa partie latérale interne. Il vint me trouver d'abord, le coup reçu, n'étant éloigné de

(a) *Traité des Opérations de Chirurgie*, troiſieme édition, Tome III, pag. 55 & ſuiv.

chez moi que d'environ une portée de fusil ; je trouvai la plaie encore saignante : je pris le bout de son pouce, qu'il avoit dans sa poche, couvert d'ordures & de miettes de pain : je le lavai dans du vin tiede, le rappliquai, & le soutins avec un appareil convenable. Je lui mis le bras en écharpe, lui recommandant de tremper assez souvent son pouce dans de l'eau-de-vie, pour qu'autant que faire se pourroit il ne se trouvât jamais sec.

Le lendemain, je trouvai un léger gonflement à la main, qui fut dissipé sous six ou sept jours, tems auquel je levai l'appareil ; je vis alors avec satisfaction, que la réunion commençoit à se faire, une légere suppuration, que j'y trouvai, m'engagea à envelopper le pouce d'une languette de linge, enduite de baume d'Arcœus, & de lever de tems en tems l'appareil. Le trentieme jour environ, l'extrêmité rejointe se dépouilla de son épiderme, & de son ongle, en forme le doigt de gant, & fit appercevoir une cicatrice circulaire, parfaitement solide. Il y revint un nouvel ongle, & l'articulation recouvra sa flexibilité ; mais l'extrêmité du pouce ne jouit que d'un tact imparfait.

La longueur & la figure naturelle du pouce, le mouvement de l'article, la cicatrice circulaire, & l'ongle très-bien figuré,

Digitized by Google

qui s'y régénéra, prouvent évidemment que la portion s'eſt rapprochée & revivifiée.

Je n'entreprendrai point d'expliquer la cauſe de ces merveilles de la nature : il me ſuffit de joindre ce fait à ceux de cette eſpece qui nous ont été tranſmis, pour prouver que leurs Auteurs ne ſont point auſſi peu dignes de foi qu'on ſe le perſuade, & que nous devons tenter ces ſortes de réunions toutes les fois que l'occaſion ſe préſente ; car, quoiqu'il puiſſe arriver que nous n'ayons pas toujours le même ſuccès, ces tentatives ne peuvent jamais être d'aucun préjudice, pourvu qu'on ait l'attention d'obſerver ce qui ſe paſſe dans la partie, & d'agir ſelon les événemens.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	Thermometre. A 2 h. & d. du soir.	Thermometre. A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	Barometre. A midi. pouc. lig.	Barometre. Le soir. pouc. lig.
1	6 1/2	14 1/2	6 2/3	28 3/4	28	28
2	3	9 3/4	5 1/4	28	27 11 1/2	27 10 1/2
3	1 1/2	6 1/2	3	27 10 1/2	27 10 2/3	27 11 3/4
4	2	9	6	27 11 2/3	27 10 2/3	27 9 1/2
5	6 3/4	13 1/2	9 1/2	27 9	27 9	27 9
6	7 1/2	10	8	27 9	27 9 1/2	28
7	6 1/2	14	8	27 10	28	28 1
8	14	13	10	28	28	28 1
9	9	14	11	28	28	28 1
10	9	19	15	27 8	28	28
11	13	15	14	27 10	27 9	27 9
12	11	15	11	27 9	27 9	27 9
13	10 1/2	17 3/4	11 1/4	27 10 1/2	27 11	27 11 3/4
14	11 3/4	19	14 3/4	27 11 1/2	27 10 3/4	27 9 3/4
15	14 1/4	19 1/2	14 1/2	27 9 1/2	27 10 1/2	27 11
16	13	21	14 3/4	27 11 1/2	28	28
17	11 1/2	17 1/2	10 3/4	28	28	28 1/2
18	10 1/2	15 1/2	11	28 1/2	28 1/4	28 1/4
19	10 1/2	15	13	28 1/4	28 1/4	28 1
20	13	18	14	28	28	28
21	15	17 1/2	13 1/2	28	27 11 1/2	27 11 1/2
22	13	15	11	27 11	27 10 3/4	27 11 3/2
23	13	18	13	27 11 1/2	28	28
24	14	17	12 1/2	28	28	28 1
25	13	17	13 1/2	28 1	28 3/4	28 1/2
26	13	19 1/4	16	28	28	27 11
27	14 3/4	22	15 1/3	27 10 1/4	27 10 3/4	27 10 1/2
28	12 1/2	18	10 3/4	27 10	27 10 1/4	27 11
29	9 1/2	11	8 1/2	27 11 1/2	28	28 1/4
30	7 1/2	14 3/4	8 3/4	28 1/4	28 1/4	28 1/4
31	11 1/2	15 3/4	11 1/4	28	27 11 3/4	27 11

Digitized by Google

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. c. nuages.	N. nuages. pl.	Couv. vent.
2	N. nuages.	N. n. couv. pl.	Couvert.
3	N. n. c. pluie.	O. pl. gr. n.	Beau.
4	S-O. n. couv.	S-O. couv. pl.	Pluie.
5	S-O. pl. couv.	S-O. couv. n.	Nuages.
6	S-O. nuages.	S. pl. nuages.	Couvert.
7	S-O. nuages.	S-O. pluie. n.	Nuages.
8	S-S-O. nuag.	S. ép. n. pluie.	Nuages.
9	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
10	S-E. nuag. b.	S-E beau. c.	Couvert.
11	S-E. lég. nuages. ondées.	S-S-E. nuages. couvert. pluie.	Nuages.
12	S-S-E. n. v. pl.	S. pl. cont. n.	Beau.
13	S-S-E. n. p. ond	S-S-E. n. é. pl.	Pluie.
14	E-S-E. nuages.	E-S-E. nuages.	Nuages.
15	S-E. couvert.	S-E. nuages. écl. ton. pluie.	Couvert.
16	N. nuages.	N. écl. ton. pl.	Nuages.
17	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
18	N-N-O. couv.	N-N-O. nuag.	Couvert.
19	N-O. nuages.	S-E. b. nuag.	Beau.
20	S-O. n. pluie.	S. pl. nuages.	Nuages.
21	S. nuages. pl.	S. nuages.	Beau.
22	S-O. n. couv.	O-S-O. pl. n.	Beau.
23	O-S-O. couv.	O-S-O. nuag.	Nuages.
24	O-N-O. couvert. pet. pl.	N-E. tonnerre. écl. gr. pluie.	Nuages.
25	N. couvert.	N-N-E. n. p. pl.	Nuages.
26	E. nuages.	E. n. éclairs.	Nuages.
27	N. lég. nuag.	E. n. p. pl. écl.	Nuages.
28	N. gr. pl. n.	N. nuages.	Nuages.
29	N-N-E. couv.	N. couvert.	Couvert.
30	N. nuages.	N. n. couvert.	Nuages.
31	O. nuages.	O-S-O. n. c.	Couvert.

Digitized by Google

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 1 $\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 20 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.
3 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
2 fois de l'E.
1 fois l'E-S-E.
4 fois du S-E.
3 fois du S-S-E.
5 fois du S.
6 fois du S-S-O.
3 fois du S-O.
1 fois de l'O-S-O.
1 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
2 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 8 jours beau,
tous les jours des nuages.
16 jours couvert.
2 jours du vent.
19 jours de la pluie.
1 jour de la grêle.
6 jours des éclairs & du tonnerre.

Digitized by Google

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1770.

Les affections catarrhales ont encore continué pendant la plus grande partie de ce mois : elles n'ont paru se calmer que vers la fin. On a observé également quelques péripneumonies gangréneuses, contre lesquelles l'art n'a fourni que des secours insuffisans. Les véficatoires, appliqués à tems, ont paru être le seul moyen qui ait eu quelques succès, quoiqu'ils n'aient pas toujours réussi.

Les fievres intermittentes ont aussi persisté pendant tout ce mois ; & un assez grand nombre de ceux qui en ont été attaqués, ont été exposés à des rechutes fréquentes, pour peu qu'ils se soient écartés du régime, ou qu'ils aient négligé de se mettre à l'abri des variations de l'atmosphere.

Digitized by Google

Observations météorologiques faites à Lille au mois d'avril 1770, par M. BOUCHER, Médecin.

Les pluies du commencement du mois ont encore retardé la remise des grains de Mars, qui n'étoit pas même totalement achevée à la fin du mois. Le tems a été pluvieux, depuis le premier jusqu'au 10, & depuis le 17 jusqu'au 28. Il a été froid, tout le mois, le thermometre ne s'étant point élevé au-dessus du terme de 12 à 13 degrés : il y a eu même encore quelques jours de gelée.

Le mercure, dans le barometre, a toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte trois ou quatre jours à la fin du mois. Le 5 il est descendu à 27 pouces 1 ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 12 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été le terme précis de la congélation. La différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de

27 pouces 1 ligne. La différence entre ces deux termes eſt de 14 lignes.

Le vent a ſoufflé 10 fois du Nord.
8 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois du Sud vers l'Eſt.
5 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ou.
8 fois de l'Oueſt.
2 fois du N. vers l'Oueſt.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.
7 jours de grêle.
3 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais moindre à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille au mois d'Avril 1770.

Les vents du nord, joints à l'humidité prédominante de l'atmoſphere, ont cauſé, ce mois, un grand nombre de fievres catarrheuſes, de pleuréſies & péripneumonies, ainſi que des rhumatiſmes inflammatoires. Les pleuréſies & pleuropneumonies étoient, dans la plupart des malades, accompagnées de crachemens de ſang: il y avoit néanmoins ſouvent complication de

ſaburre dans les premieres voies, qu'il étoit eſſentiel d'enlever par un émético-cathartique, ou par quelques purgatifs doux, immédiatement après avoir déſempli ſuffiſamment les vaiſſeaux ſanguins. Nonobſtant ces précautions, les fluxions de poitrine & les fievres catarrheuſes ont été ſouvent rebelles, & même récidives. L'expectoration purulente, néceſſaire pour la sûreté de la guériſon, s'obtenoit avec plus ou moins de difficulté.

Nombre de femmes en couches ont eſſuyé des accidens, quoiqu'accouchées heureuſement, & même de celles qui alaitoient leurs enfans. Il leur eſt ſurvenu, ſans cauſe apparente, des dépôts laiteux, même au bout de quinze jours & de trois ſemaines de couches. Le lait s'eſt amaſſé dans le ſein à pluſieurs nourrices, & y a produit des abſcès, ou a laiſſé dans les mamelles des nodoſités & des duretés ſquirrheuſes.

LIVRES NOUVEAUX.

De l'Expérience en Médecine; Ouvrage traduit de l'Allemand de M. *Zimmerman*. A Paris, chez *Vincent*, ſous preſſe.

Traité des Léſions de la Tête, par contre-coup, & des Conſéquences pratiques; par

Digitized by Google

M. *Dupré de Liſle*, Docteur en Médecine. A Paris, chez *Coſtard*, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, 1770, in-12.

C'eſt chez le même Libraire qu'on trouve le Traité de la Phthiſie pulmonaire du même Auteur, qui a été annoncé par erreur chez *Contar*, dans le Journal de Décembre dernier.

Eſſai ſur les Maladies des gens du monde, par M. *Tiſſot*, D. M. de la Société royale de Londres, avec cette épigraphe:

O bienfaiſante Hygie! ô ſanté déſirable!
Aux richeſſes des grands mille fois préférable,
Trop heureux le mortel qui goûte tes douceurs!
Ep. à MONTULL.

A Lauſanne, chez *François Greſſet* & Compagnie; & à Paris, chez *Didot* le jeune & *Deſaint*, 1770, in-12. Prix 1 l. 16 ſ. broché.

Mémoires ſur les Argiles, ou Recherches & Expériences Chymiques & Phyſiques ſur la Nature des terrres les plus propres à l'agriculture, & ſur le Moyen de fertiliſer celles qui ſont ſtériles; par M. *Baumé*, Maître Apothicaire de Paris, & Démonſtrateur de Chymie. A. Paris, chez *Didot* le jeune, 1770. Prix broché 1 livre 4 ſols.

Digitized by Google

PLANCHES ANATOMIQUES EN COULEUR

De M. GAUTIER D'AGOTY, pere, Anatomiſte penſionné du Roi, 1770.

Nous avons déjà publié, dans notre Journal de Mai dernier, un Proſpectus *de M.* GAUTIER *; mais cet Artiſte célebre, ayant reconnu que les Souſcripteurs des nouvelles Editions de ſes Planches anatomiques préféroient celle de deux tiers de nature à celle qui étoit de grandeur naturelle, & même qu'il y en avoit beaucoup qui déſiroient une Edition plus petite que celle de deux tiers de nature, s'eſt déterminé à ſuſpendre l'Edition de grandeur naturelle, & à lui en ſubſtituer une autre plus petite & plus commode encore pas celle de deux tiers de nature ; en ſorte que cette derniere ſera déſormais celle qu'il nommera* ſa grande Edition, *& la nouvelle, celle qu'il déſignera par le nom de* petite. *Ces changemens l'ont engagé à publier l'avis ſuivant.*

Les obſtacles qui avoient arrêté les ſecondes Editions de ces Planches, ayant été ſurmontés, on fait les premieres diſtri-

Digitized by Google

butions de la *grande* & *petite Edition* aux Souſcripteurs, & on continue de recevoir les Souſcriptions pour les Diſtributions ſuivantes.

La grande Edition eſt compoſée de vingt Planches ſur grand papier, qui forment dix Cartes anatomiques, où ſont repréſentées des Figures de couleur naturelle, de deux tiers de nature, qui démontrent toutes les parties du corps humain. Chaque Carte anatomique eſt, par conſéquent, compoſée de deux grandes Planches, & on donne deux Cartes anatomiques à chaque Diſtribution, dont le prix eſt de 18 livres : on ſouſcrit, en même tems, pour la Diſtribution ſuivante.

Les cinq Diſtributions de cette Edition montent à 90 livres. Il y aura une Diſtribution tous les deux mois : la premiere eſt faite depuis le premier Avril 1770.

Ceux qui ne ſouſcrivent pas, paient chaque Diſtribution 24 livres, au lieu de 18 livres.

La petite Edition ſera compoſée de vingt-quatre Planches anatomiques, qui repréſentent, comme la précédente, des Figures diſſéquées, où toutes les parties du corps humain ſont repréſentées avec leurs couleurs naturelles : chaque Figure forme une Carte anatomique, & eſt compoſée de deux Planches.

Digitized by Google

On donne, à chaque Diſtribution, 6 livres, & on ſouſcrit pour la Diſtribution ſuivante.

Chaque Diſtribution eſt de trois Planches. Il y aura en tout huit Diſtributions pour cette Edition, qui monteront à 48 livres.

Il y aura une Diſtribution tous les mois: la premiere ſe fera au premier Juillet 1770.

Les perſonnes qui ne ſouſcriront pas paieront chaque Diſtribution 8 *livres*, *au lieu de* 6 *livres*, ce qui fera 64 livres.

La grande Edition peut être reliée; & on peut auſſi la mettre en tableau, & orner des amphithéatres, les grands cabinets, & les ſalles Académiques.

La petite Edition ſe relie avec les Tables qui accompagnent les Figures, & eſt d'une grande commodité pour les Amateurs, & les Etudians en médecine & en chirurgie.

L'Auteur, *qui demeure à Verſailles*, *au Petit-Montreuil*, prie les Etudians & les Amateurs qui déſirent ſouſcrire & avoir ſes Planches anatomiques, de lui écrire, en affranchiſſant leurs Lettres, & en indiquant à Paris leurs adreſſes, ou celles de leurs commiſſionnaires, pour faire tenir les Planches, & recevoir les Souſcriptions.

On peut auſſi s'adreſſer *à Paris*, *au Bu-*

Digitized by Google

reau royal de la Correſpondance générale, Place des Victoires, &, dans les Provinces, à MM. les Correſpondans dudit Bureau, pour ſouſcrire & pour recevoir les Planches, qui, ſi on le déſire, donneront les grandes Figures collées ſur toile, & vernies.

N. B. L'Auteur va pareillement continuer ſes entrepriſes des Plantes en couleur naturelle, ſur des fonds blancs; & on annoncera inceſſamment le projet de cet Ouvrage,

Chez le ſieur *Bourret*, au café Allemand, rue & Croix-des-Petits-Champs: on met par écrit ce que l'on déſire du ſieur *Gautier* pere, ſi on ne veut pas ſe donner la peine de lui écrire à Verſailles.

La réputation que M. *Gautier* s'eſt faite par ſes Planches anatomiques en couleur naturelle, eſt un préjugé très-favorable en faveur de ſa nouvelle entrepriſe. La premiere Carte de ſa nouvelle Edition, que nous avons examinée avec ſoin, nous a paru l'emporter ſur tout ce qu'on a vu en ce genre, tant par l'exactitude des formes & des poſitions, que par la vérité des couleurs. Rien ne peut donc être plus utile à tous ceux qui s'appliquent par devoir ou par goût à l'étude de l'anatomie, que cette

Collection que le Public éclairé encouragera, sans doute, comme il a fait tous les autres ouvrages de l'Auteur. Nous ne doutons point qu'il n'attende avec impatience les Planches Botaniques qu'il annonce.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

De M. LAFOSSE, Docteur en Médecine, & Membre de la Société royale de Montpellier.

Dans votre Journal de Mars de cette année, il y a un article portant pour titre : *Nouvelles Observations sur le Bronchocèle guéri par la poudre de coquilles d'œufs calcinées, prise intérieurement ; par M. d'APEYRON DE CHEYSSIOL, Médecin à Pléaux en Auvergne.* L'Auteur annonce en titre, que ces Observations ont été lues à l'assemblée publique de l'Académie royale des Sciences de Montpellier.

Comme ces Observations n'ont été lues que dans une assemblée particuliere, & que l'Académie n'admet aucun choix là-dessus, & qu'elle écoute patiemment tout ce qu'on juge à propos d'y lire, on m'a

chargé de vous prier d'avertir le public qu'elle ne réſerve pour ſes ſéances publiques, que des Mémoires compoſés par ſes Membres, & approuvés par des Commiſſaires nommés à cet effet. Elle prie encore MM. ſes Correſpondans de ne pas prendre, à la tête de leurs ouvrages, le titre de *Membres de la Société*, &c. mais celui de *Correſpondans*, conformément aux réglemens.

Digitized by Google

TABLE.

EXTRAIT des Inſtituts de Chymie de M. Spielmann, *traduits par* M. Cadet, page 3
Mémoires ſur les Eaux de Bourbonne-lès-Bains. Par M. Chevalier, *Chirurgien*, 17
Réponſe de M. Deſcemet, *Médecin, à* M. Demours, *ſur la Membrane de l'Humeur aqueuſe*, 40
Obſervation ſur la Réunion de la troiſieme Phalange du Pouce. Par M. Boſſu, *Chirurgien*, 78
Obſervations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Mai 1770, 82
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1770, 85
Obſervations météorologiques faites à Lille au mois d'Avril 1770. Par M. Boucher, *Médecin*, 86
Maladies qui ont régné à Lille au mois d'Avril 1770. Par le même, 87
Livres nouveaux, 88
Proſpectus *pour les Planches anatomiques en couleur, de* M. Gautier d'Agoty *pere*, 90
Extrait d'une Lettre de M. de la Foſſe, *Médecin*, 94

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

AOUST 1770.

TOME XXXIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1770.

EXTRAIT.

Sanctorii - Sanctorii Juſtinopolitani, Doctoris Medici, & Medicinæ olim Profeſſoris primarii in Lycæo Patavino, de Medicinâ ſtaticâ Aphoriſmi; Commentaria Notaſque addidit A. C. Lorry. *C'eſt-à-dire: les Aphoriſmes de Médecine ſtatique de* Sanctorius Sanctorius *de Capo d'Iſtria, Docteur & Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Padoue; avec des Commentaires & des Notes par M. A. C. Lorry. A Paris, chez* Cavelier, 1770, *in-12.*

LEs Aphoriſmes de Médecine ſtatique, publiés par *Sanctorius*, ſont regardés depuis long-tems comme une des baſes les plus ſolides de l'æthiologie noſologique: il s'en faut de beaucoup cependant que cet

Digitized by Google

homme juſtement célebre ait épuiſé la matiere. Les corps perſpirables ſont ſi ſuſceptibles d'altération, qu'ils cedent à la moindre cauſe ; & ces cauſes ſont ſi nombreuſes, il en réſulte des phénomenes ſi multipliés, que rien n'eſt plus difficile que de les recueillir tous. On ne doit, par conſéquent, point être étonné ſi, lors même qu'on admire le plus la ſagacité & la patience de cet inventeur, on s'écarte quelquefois de ſa doctrine, étant aiſé de démontrer qu'il n'a pas tout vu, & qu'il s'eſt même égaré quelquefois. Rien ne pouvoit donc être plus utile aux progrès de la médecine, que de réduire ſes obſervations & ſes préceptes à leur juſte valeur ; que d'indiquer les fondemens ſur leſquels ils ſont établis ; que de montrer les vuides qui reſtent encore à remplir dans cette théorie : c'eſt ce que M. Lorry vient d'entreprendre dans le Commentaire que nous annonçons, & dont nous allons tâcher de préſenter une eſquiſſe à nos Lecteurs.

Il expoſe d'abord, dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ſon Edition, les obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette doctrine ; obſtacles que *Sanctorius* ne paroît pas même avoir entrevus. De ce nombre ſont, 1° l'abſorbtion des matieres qui nagent dans l'air : c'eſt ainſi que nous voyons les perſonnes qui habitent des appartemens

nouvellement peints, rendre des urines qui ſentent la violette ; odeur qui eſt due à l'huile de térébenthine qu'on emploie toujours dans ces peintures. D'ailleurs, il y a des perſonnes qui ne ſauroient reſter dans un air humide, manier des linges mouillés, ni même des fleurs chargées de roſée, ſans être priſes d'enchifrenement, ou de ſuffocation ; accidens qu'un bon feu, ou même la chaleur du ſoleil, diſſipent avec la même facilité, ou qui, après avoir produit des friſſons vagues & irréguliers, ſe terminent par un flux abondant d'urine. On pourroit peut-être vouloir attribuer ces phénomenes à la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration ; mais les expériences de MM. J. Linings & Lionel's Charmer, faites dans un pays très-humide, ne permettent pas de douter de l'abſorbtion d'une humidité étrangere, puiſque le premier s'eſt aſſuré qu'en une heure de tems ſon corps étoit augmenté d'une livre à un air humide ; ſurcroît de poids qui fut diſſipé, dans le même eſpace de tems, lorſqu'il eut paſſé dans une atmoſphere plus ſeche : cette expérience a été faite dans la Caroline méridionale. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on pût découvrir les loix ſuivant leſquelles ſe fait cette abſorbtion, & pourquoi il arrive que telles perſonnes, qui ont réſiſté long-tems à un air contagieux,

finissent par y succomber, lorsqu'ils croyoient être à l'abri de ses atteintes.

Sanctorius a fait un très-grand nombre de découvertes utiles, touchant l'action de l'air sur l'insensible transpiration : il reste cependant encore un grand nombre de problêmes à résoudre sur cet objet important. Par exemple, quelle est l'influence d'une atmosphere électrique, ou chargée de ces nuées noires qui portent la foudre ? Il y a des personnes qui en sentent l'effet, avant même que le barometre en ait été affecté. Mais, pour ne pas s'arrêter à des causes si cachées, combien ne reste-t-il pas d'observations à faire sur le plus grand chaud & le plus grand froid que les animaux peuvent supporter sans mourir ? Gmelin a vu dans la Sibérie des animaux résister à un froid qui avoit fait descendre le thermometre de Fahrenheit à 55 degrés au-dessous du terme de la glace, tandis qu'en Allemagne, les animaux de même espece périssent, lorsque le froid fait descendre le thermometre à quelques degrés au-dessous de zéro. Boerhaave a démontré par des expériences qui ne peuvent laisser aucun doute, qu'aucun animal ne pouvoit vivre quelques minutes dans une atmosphere échauffée au point de faire monter le même thermometre au 90e degré au-dessus de

Digitized by Google

zéro. M. Lerch, ſavant Médecin, a obſervé qu'à Aſtracan, la chaleur le faiſoit monter quelquefois à 110 degrés : on y vit cependant, parce que cette chaleur ne parvient à ce degré que peu-à-peu.

Cette habitude, qui donne, en quelque ſorte, une nouvelle nature aux corps, dépend particuliérement de la ſtructure phyſique de la fibre ſenſible : delà vient qu'on n'apperçoit rien de ſemblable dans les végétaux ni dans les autres corps qui ne ſont gouvernés que par un organiſme purement méchanique. Mais, dans les animaux, pourvu qu'ils y ſoient ſoumis, dès les premiers momens de leur exiſtence, elle concourt à leur ſanté, & met des différences très-marquées entre leurs eſpeces. Il n'en eſt cependant point ſur leſquels elle ait une plus grande influence que ſur l'homme ; car preſque tous les autres animaux ont un climat hors duquel ils ne peuvent vivre ſains, ni même multiplier leur eſpece ; au lieu que l'homme habite, vit, engendre dans tous les lieux que le ſoleil éclaire de ſes rayons, ſans qu'il éprouve que quelques légeres variétés qui n'en changent ni le genre ni l'eſpece. Or, quelle différence ne doit-il point y avoir entre la tranſpiration d'un Lapon & celle d'un habitant des climats brûlés de la Guinée ? Le Hottentot s'enduit le corps d'un vernis ; le Caraïbe ſe le peint d'une terre

rouge : d'autres peuples plongent leurs enfans dans les fleuves glacés, ou les roulent dans la neige. Nous, moins prudens, nous renfermons les nôtres dans des chambres bien chaudes, pour les garantir des impreſſions de l'atmoſphere. La nature bienfaiſante veille également ſur la conſervation des uns & des autres, & on les voit croître & ſe bien porter, malgré la différence de leur éducation. C'eſt à la chaleur, que les anciens appelloient *innée*, que ces avantages ſont dûs. Cette chaleur, que le thermometre fait voir être la même, lorſqu'on eſt vêtu, dans les froids les plus rigoureux de l'hiver, & dans les chaleurs brûlantes de la canicule, ſupplée, en quelque ſorte, à celle de l'atmoſphere ; ce qui fait que les fonctions continuent à s'exécuter avec exactitude, quelques variations que celle-ci éprouve. Il n'y a de différence bien marquée que dans l'abondance & la forme des ſécrétions, qui ſe ſuccedent & ſe ſuppléent l'une l'autre.

Il eſt aiſé de déduire de ce que nous venons de dire, combien nous ſommes éloignés de pouvoir donner une théorie entiere & abſolue de l'inſenſible tranſpiration. M. Lorry propoſe, pour l'étendre de plus en plus, de faire des expériences ſur les enfans nouveaux nés, qui, n'étant point expoſés aux travaux ni aux paſſions, & qui

d'ailleurs, étant nourris d'une nourriture ſimple & uniforme, préſenteroient des phénomenes moins compliqués. Mais un obſervateur attentif s'appercevra ſans peine combien leur tranſpiration differe de celle d'un adulte. Leur corps eſt, pour ainſi dire, gorgé de lait : il paroît qu'il tranſpire au travers de leur peau, & quelquefois même il s'y accumule & s'y condenſe en croûtes acides, & en quelque ſorte caſéeuſes : leurs urines même frappent l'odorat par leurs exhalaiſons acides, & tachent les ſondes d'argent qu'on leur introduit. Tout cela change dans l'adulte. Dans le vieillard, on n'apperçoit qu'une tranſpiration ténue, & purement aqueuſe ; auſſi les humeurs plus épaiſſes s'accumulent-elles de toutes parts : delà viennent les crachats & la pituite dont ils ſont inondés. Quelles différences n'apperçoit-on pas dans la tranſpiration des goutteux, des mélancoliques, des hypochondriaques, des vaporeux, &c. ?

Ce ſont autant d'objets de recherche pour quiconque voudroit épuiſer cette matiere importante ; mais il ſeroit imprudent de vouloir les examiner tous à la fois. Il faudroit peſer avec ſoin un homme bien électriſé, afin de s'aſſurer juſqu'à quel point ce fluide, qui remplit l'univers, favoriſe l'inſenſible tranſpiration ; examiner combien le vomiſſement, ou une diarrhée, dé-

tournent cette excrétion. Les maréchaux ont obſervé que les corps des chevaux auxquels on avoit fait prendre de l'antimoine, ſe couvroient d'une plus grande quantité de matiere excrémentitielle. Les boiſſons exceſſives, dont un empyriſme aveugle a ſi fort multiplié l'abus, en dérangeant les digeſtions, diminuent d'autant la tranſpiration : les urines augmentent dans la même proportion ; mais cela compenſe mal la premiere de ces excrétions, & l'ignorance ſeule peut s'applaudir de cet effet. Quel eſt l'état de la tranſpiration dans la petite-vérole, dans les perſonnes attaquées de dartres, de gale, & ſur tout dans les impuberes, lorſque le ſyſtême glanduleux commence à ſe développer ? N'y a-t-il pas des ſubſtances qui, admiſes dans le corps par la voie de la bouche & des inteſtins, temperent ſubitement la chaleur, & produiſent un froid ſenſible au thermometre ; d'autres, au contraire, qui engendrent tout-à-coup de la chaleur ? M. Lorry n'eſt pas éloigné de croire qu'il exiſte de telles ſubſtances.

Les vues que nous venons d'expoſer, ſont celles qu'il propoſe à ceux qui entreprendroient de perfectionner la doctrine de *Sanctorius* ſur l'inſenſible tranſpiration : c'eſt pour y concourir, qu'il publie le Commentaire que nous annon-

cons. Il a mis à la tête de chacune des sept sections des Aphorismes de cet Auteur une Introduction dans laquelle il expose tout ce que les modernes ont ajouté de lumieres à ce qui en fait l'objet, & applique leurs découvertes à la doctrine de l'insensible transpiration. Dans l'impossibilité d'extraire tout ce qu'on trouve d'utile dans les Remarques qui accompagnent chaque Aphorisme, nous nous contenterons de présenter à nos lecteurs un précis de ces Introductions, en les exhortant de recourir à l'Ouvrage même pour le Commentaire : nous ne doutons point qu'ils ne jugent, comme nous, que l'Auteur y soutient avec avantage l'idée qu'on s'est faite de son savoir & de ses lumieres dans les différentes branches de la médecine.

M. Lorry donne d'abord l'histoire de la doctrine de l'insensible transpiration dans l'Introduction à la premiere section qui traite du poids de cette excrétion. Les Anciens savoient que nos corps exhaloient continuellement une rosée subtile ; ils n'ignoroient pas qu'ils étoient capables d'absorber les matieres les plus atténuées dont l'air étoit chargé. Hippocrate avoit même découvert que cette exhalaison & cette absorbtion avoient lieu, jusques dans les cavités intérieures du corps & des visceres. C'est en conséquence de cette observation,

ou plutôt des sensations qu'on éprouve, lorsqu'on trouve quelque difficulté à exercer les fonctions de la vie, que les Anciens disoient qu'on étoit *pesant*. En effet, toutes les fois que nous nous sentons moins disposés à agir, toutes les fois que l'exercice de la vie nous gêne, nous éprouvons un sentiment de pesanteur qui nous avertit de notre indisposition. Cette pesanteur, que les Anciens regardoient comme un avant-coureur assuré de quelque maladie, se fait sentir quelquefois lors même que la santé n'a encore reçu aucune atteinte. Jusques-là cette doctrine n'étoit fondée que sur le rapport de nos sens, qui en effet doivent être d'un très-grand poids dans une machine dont la sensibilité est un des premiers mobiles. Nicolas de Cusâ est le premier qui, dans un Dialogue assez rare, sur des expériences de statique, imprimé en 1550, ait proposé de soumettre les corps animés à la balance, & qui ait annoncé qu'on tireroit de grandes lumieres, si l'on pesoit exactement tous les excrémens sensibles ou insensibles.

C'est cet Auteur qui paroît avoir indiqué la route que *Sanctorius* a suivie cinquante ans après. On sait avec quelle patience il a passé la plus grande partie de sa vie dans une chaise suspendue à une balance, & l'attention scrupuleuse avec laquelle il pesoit tous les excrémens sensibles qu'il rendoit.

Digitized by Google

A peine eut-il publié le réſultat de ces expériences, que ſa doctrine fut attaquée, de ſon vivant même, par Obicius, dans un petit livre qu'il intitula *Statico-Maſtyx*; mais, en revanche, elle fut accueillie avec applaudiſſement par des hommes célebres, qui eurent le courage de marcher ſur ſes traces. Le fameux Keill répéta ſes expériences, à Northampton en Angleterre, par le 51° de latitude. Denis Dodart, profita, à Paris, du tems du Carême pour s'aſſurer combien le jeûne faiſoit perdre de poids à un corps bien ſain, & combien il falloit peu de tems pour réparer cette perte. Mais le plus célebre de tous ceux qui ont cultivé cette doctrine, a été Jean de Gorter, qui a fait ſes obſervations dans l'air froid & marécageux de la Hollande, vers le 51° de latitude. Au jugement de M. Lorry, il auroit complété la doctrine de l'inſenſible tranſpiration, ſi un ſeul homme eût pu obſerver toutes les différences que les lieux, l'air & le genre de vie y peuvent apporter. On doit mettre encore au nombre de ceux qui ont illuſtré cette doctrine, Bryan Robinſon, qui vivoit à Dublin; George Rye, qui pratiquoit à Corck; le premier, à 53°, & le ſecond, à 52° de latitude; Jean Linings, qui a fait uſage de la balance dans la Caroline méridionale, par le 33° de latitude, &c.

Digitized by Google

Pour faire connoître les avantages que la médecine a retirés des expériences de ces hommes célebres, M. Lorry observe que ce sont elles qui nous ont appris que la quantité de matiere qui s'exhale de nos corps d'une maniere invisible, est très-grande, qu'elle n'est cependant pas la même dans tous les tems ; mais qu'elle est proportionnée à la quantité d'alimens qu'on digere parfaitement. Un dogme, non moins important, qui en résulte encore, c'est que la sensation d'une augmentation de poids dans le corps, ne s'accorde pas toujours avec ce que la balance indique : d'où l'on peut déduire quatre corollaires essentiels dans l'art de conserver la santé ; car, ou les sens & la balance nous indiquent que le corps est devenu plus pesant ; ou on se sent léger, quoique la balance indique une augmentation de poids ; ou la balance & les sens s'accordent à indiquer la légéreté du corps, ou bien enfin on se sent pesant, lorsque le corps est réellement plus léger à la balance. Dans le premier de ces cas, il est évident que les forces sont opprimées, & qu'il y a une véritable pléthore, dont les effets ne peuvent manquer d'être funestes, si elle ne se dissipe pas promptement. Dans le second cas, le poids est, à la vérité, augmenté ; mais les forces sont plus que suffisantes pour le supporter, & même pour le

Digitized by Google

vaincre. Il ne faudroit cependant point, dans cette circonſtance, accabler la nature, en la ſurchargeant d'alimens trop abondans, ou capables de faire une trop forte réſiſtance. Le troiſieme eſt un des plus favorables : non-ſeulement il indique que les forces ſont entieres, mais même que le corps a beſoin de réparation, & qu'il faut le nourrir. Le quatrieme cas eſt le plus déſavantageux, puiſqu'il n'y a pas de ſurcharge ; mais les forces manquent. On ſent combien il réſulte delà de principes utiles pour l'hygiène ; car il n'eſt pas queſtion de conſulter le poids du corps dans les maladies graves, dans leſquelles on ne doit pas s'attendre que l'inſenſible tranſpiration puiſſe ſe faire réguliérement.

M. Lorry, pour jetter plus de jour ſur la doctrine de l'inſenſible tranſpiration, & ſur les avantages qui pourroient en réſulter pour la conſervation de la ſanté, a cru devoir diſtinguer l'exhalation du fluide ſubtil, que les forces de la vie portent continuellement de la peau, de cette matiere cuite, qui réſulte de l'élaboration parfaite des alimens, & qui ne s'exhale pas continuellement ni également dans tous les tems, mais ſe prépare, pendant la nuit, & s'évacue avec rapidité, le matin, comme Gorter l'a démontré, en faiſant voir que la tranſpiration étoit moins conſidérable, pendant la nuit,

quoique *Sanctorius* ait avancé le contraire. Cette distinction est pleinement démontrée, indépendamment des expériences faites à la balance, par la raison & l'observation. Pour ne nous arrêter qu'à cette derniere, n'observe-t-on pas, toutes les fois que les pores de la peau, resserrés par le froid ou par toute autre cause, refusent une libre issue à l'insensible transpiration, sur-tout dans le tems où elle a coutume d'être le plus abondante, qu'elle reflue du côté des urines, qui deviennent alors beaucoup plus abondantes, & surpassent même quelquefois le poids de l'insensible transpiration, malgré ce que *Sanctorius* a avancé, que celle-ci surpassoit toujours toutes les autres évacuations? Il est d'ailleurs de fait que ceux qui mangent beaucoup, & digerent bien, ont besoin de changer plus souvent de linge, & que, lorsqu'ils n'ont point cette attention, leur linge est beaucoup plus sale; on peut même s'assurer, en le pesant, combien il est augmenté de poids. Bien plus, celui des grands mangeurs, lorsqu'on le garde quelque tems, avant de le faire blanchir, contracte une odeur rance; &, lorsqu'on le secoue à l'air, il s'en détache une poussiere très-fine, mais abondante, & d'une odeur fétide. Enfin on peut, en quelque sorte, dire que la matiere de la transpiration se manifeste aux yeux, & même au

tact, dans les hommes qui s'expoſent à un froid vif, au ſortir du lit, ou qui digerent mal : leur ſang eſt infecté d'une croûte muqueuſe, blanche & ténace, qui, lorſqu'elle ſe dépoſe ſur les poumons, les étouffe, ou eſt rejettée par des ſecouſſes redoublées de toux ſous la forme de catarrhe ; & c'eſt une choſe très-connue, que ceux qui crachent une grande quantité de matieres épaiſſes, tranſpirent peu, comme le ſavent très-bien ceux qui ne peuvent pas ſe livrer le ſoir à leur appétit, que *leur nez ne ſe rempliſſe*, ſuivant l'expreſſion d'Hippocrate, ou, ce qui eſt plus dangereux, leurs poumons.

Après avoir démontré que l'inſenſible tranſpiration ne ſe fait que lorſque la coction des alimens eſt achevée, après avoir indiqué les différences qu'on obſerve dans celle qui s'exhale des différentes parties, M. Lorry recherche quelle eſt la nature de cette humeur excrémentitielle, quelles ſont les parties qui la compoſent. Il conjecture qu'elle eſt formée d'une grande quantité d'eau ſimple, d'une matiere mucilagineuſe, ou plutôt d'un ſavon muqueux & huileux, lequel, lorſqu'il eſt deſſéché, ne ſe laiſſe diſſoudre que difficilement dans l'eau. Il eſt vraiſemblable qu'avec elle s'exhalent les parties les plus volatiles du corps, dont il ſeroit difficile d'aſſigner la nature & les pro-

portions. Une remarque que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que, de toutes les excrétions, l'urine est celle qui a le plus d'analogie avec l'insensible transpiration, & celle qui la supplée le plus sûrement.

L'introduction à la seconde section, est destinée à exposer les effets de l'air sur l'insensible transpiration. M. Lorry explique d'abord ce que les Anciens entendoient par un *air pesant*, le même que celui que nous appellons *épais*; il en indique les effets: delà il passe à celui de l'air que nous appellons *vif*, tel que celui qu'on respire sur les montagnes. Il parcourt ensuite ceux de l'air froid & humide, froid & sec, chaud & sec, chaud & humide, pour passer enfin à ceux des vens. Nous n'extrairons de ce morceau que ce qu'il dit sur les effets des changemens susdits; une observation constante nous apprend que rien ne nuit plus à la transpiration. Si, comme s'explique Hippocrate, chaque saison avoit sa température propre, il n'arriveroit aucun dérangement dans la transpiration, qui se mettroit bientôt en équilibre; avantage dont *Sanctorius* paroît avoir joui dans le climat qu'il habitoit, & sans lequel il auroit sûrement observé de plus grandes variations à sa balance; variations qu'il seroit difficile de suivre en détail dans nos climats. Mais on ne

Digitized by Google

doit jamais perdre de vue que, pour bien juger des impreſſions extérieures, il n'eſt rien de plus sûr que nos ſens : ainſi, pour évaluer les effets du chaud & du froid, il faut moins s'en rapporter au thermometre & à la balance, qu'aux ſenſations & aux impreſſions qui en réſultent. Ainſi un petit vent frais, dont on reçoit les impreſſions, au ſortir du lit, ſupprime plus sûrement la tranſpiration, que le vent du nord le plus froid, lorſqu'on y eſt accoutumé. Le froid des pieds produit plus ſouvent des catarrhes, qu'un froid univerſel. Il eſt moins sûr de s'expoſer le matin au froid, que de reſter toute la journée & même la nuit, ſans feu, dans les rigueurs de l'hiver: delà vient que les habitans de la campagne ſont moins ſujets aux catarrhes, que ceux des villes, les pauvres que les riches, &c.

C'eſt dans cette même Introduction que M. Lorry traite de l'eau comme boiſſon : il y expoſe avec clarté & préciſion la plus ſaine doctrine. Il dit même quelque choſe, en paſſant, de l'uſage des eaux minérales, dont l'effet, relativement à la tranſpiration, ſe borne au rétabliſſement des forces concoctrices. Les plus efficaces à cet égard, ſont les eaux martiales ; mais qui n'ont d'avantage bien prompt, qu'autant que leur action porte ſur l'eſtomac. M. Whytt en

avoit même conclu que le fer, qui en fait la vertu, ainſi que toutes les autres préparations martiales, ne paſſoit jamais dans les ſecondes voies. M. Lorry oſe aſſurer le contraire, fondé ſur l'expérience d'un Prêtre qui, ayant pris des eaux martiales pendant un mois, avoit fait, chaque jour, l'eſſai de ſes urines avec la noix de gale : elle ne donna, à la vérité, de teinture qu'au bout de ce tems; mais elle continua de les noircir, pendant un tems à-peu-près égal.

Les alimens & la boiſſon, qui font le ſujet de la troiſieme ſection, fourniſſent la matiere de la nutrition & de toutes les excrétions Celles-ci ſont compoſées principalement, les unes, des parties des alimens qui ont éludé toutes les forces qui tendoient à leur faire prendre la nature à l'animal qu'il s'agiſſoit de nourrir; les autes, de ces fèces que la nature produit néceſſairement dans le travail qu'elle fait pour donner aux parties alimentaires la forme de ſuc nourricier. Pour mieux développer ſa doctrine, M. Lorry a cru devoir s'étendre ſur les ſubſtances nutritives, & ſur l'appareil néceſſaire pour leur donner la nature animale : il les ſuit même dans tous les changemens qu'elles ſubiſſent. Il fait obſerver que les parties les plus groſſieres, les moins propres à ſubir les changemens, ſe ſéparent dans le canal

inteſtinal, & forment les gros excrémens, tandis que les parties les plus fluides paſſent dans le ſang, où elles excitent une légere irritation, & même, dans les perſonnes foibles, un froid léger, bientôt ſuivi d'une augmentation de chaleur. Mais, de même que la premiere coction n'a rien fourni à l'inſenſible tranſpiration, cette ſeconde n'y fournit rien encore; car ces matieres, quoique cuites dans cette premiere élaboration, doivent cependant être conſidérées comme crues, relativement à la ſeconde, ainſi, malgré que, lorſque le chyle eſt ſurchargé d'eau ou de matieres volatiles, il puiſſe s'en échapper une grande partie par la voie de l'exhalation, on ne peut cependant point la qualifier de *tranſpiration*; dénomination que M. Lorry réſerve, comme nous l'avons déjà obſervé, pour le réſidu de la troiſieme coction.

Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe l'influence du ſommeil & de la veille ſur la ſanté. M. Lorry conſidere ces deux états, relativement à la tranſpiration, dans l'Introduction à la quatrieme ſection; &, après avoir tracé le tableau des phénomenes de l'un & de l'autre, il en déduit les phénomenes qui en réſultent; phénomenes qui tendent tous à démontrer que, pendant le ſommeil, la matiere de la tranſpiration ſe

Digitized by Google

prépare & s'accumule dans les vaiſſeaux de la ſurface du corps, à raiſon de la diminution de la force expultrice, & de celle de la chaleur; diminution ſenſible même au thermometre. Mais, dans la premiere heure qui ſuit le réveil, elle eſt expulſée avec force. *Sanctorius* avoit entrevu cette vérité, & de Gorter l'a démontrée d'une maniere à ne laiſſer aucun doute. La force tonique, qui ſuccede au relâchement du ſommeil, ſecoue tout, preſſe tous les organes, en exprime & en expulſe tout ce qui les ſurcharge : delà vient que, dans aucun tems, les urines ne ſont plus abondantes, lorſqu'on s'expoſe imprudemment au froid. C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer l'abondance des crachats que rendent, le matin, les perſonnes qui ont les poumons foibles, & la tranſpiration peu réguliere.

Dans l'Introduction à la cinquieme ſection, après avoir expoſé les effets les plus généraux de l'exercice & du repos, & avoir décrit plus particuliérement ceux qu'ils opérent ſur la coction des alimens, M. Lorry conſidere ceux qui ont rapport à l'inſenſible tranſpiration, & qui découlent néceſſairement des effets précédens. Un exercice immodéré augmente, à la vérité, prodigieuſement l'exhalation ; mais cette évacuation, qui deſſeche le corps, ne doit pas, dans ſes

Digitized by Google

principes, être appellée *transpiration*; car non-seulement elle entraîne les parties inutiles, mais encore toutes celles qui ont un certain degré d'atténuation, parmi lesquelles il doit s'en trouver beaucoup de propres à la nutrition. Ainsi, pour que l'exercice puisse être utile à la véritable transpiration, il faut le prendre dans le tems que la matiere qui doit la former, est disposée à l'évacuation, c'est-à-dire lorsque la coction est achevée, c'est-à-dire six à sept heures après le repas, ou le matin, à l'issue du sommeil, comme les Anciens le pratiquoient, & il faut qu'il soit proportionné à la quantité d'alimens qu'on a pris. Mais il est peu d'hommes assez libres & indépendans pour pouvoir ne consulter que leur santé: des travaux souvent indispensables forcent presque toujours le plus grand nombre d'agir & de marcher. On doit seulement leur recommander d'éviter de trop violens exercices immédiatement après leurs repas, & les avertir de ne pas croire pouvoir réparer les pertes que l'exercice leur fait faire, en prenant une plus grande quantité d'alimens. Nous ne suivrons pas M. Lorry dans ce qu'il dit sur les différens genres d'exercices: la nature d'un Extrait ne comporte pas ces sortes de détails.

Avant de pouvoir prononcer sur la salu-

Digitized by Google

brité de l'acte vénérien, M. Lorry a cru devoir faire observer d'abord que l'émission de la semence n'etoit pas l'évacuation simple & facile d'une humeur inutile, mais l'éjaculation d'une liqueur extrêmement élaborée, accompagnée d'un effort, & même d'une agitation convulsive de tout le corps. C'est en le considérant sous ce double point de vue qu'il en trace les effets : il l'envisage encore relativement à la passion violente qui l'accompagne ; & il en conclut que l'abus de ce plaisir est le plus souvent nuisible aux hommes ; que les femmes en éprouvent moins d'inconvéniens, parce que, comme les hommes, elles ne perdent pas une liqueur précieuse, qui ne contribue pas peu à augmenter la force du corps ; qu'en général on ne doit s'y livrer que lorsque les forces sont bien entieres, & dans le tems où la coction des alimens est parfaite.

Les passions sont comme le ressort qui vivifie l'homme : sans elles il ne différeroit pas d'un végétal. Mais qu'il rachete cruellement les avantages qu'il en retire, par les inconvéniens qui en résultent souvent pour sa santé ! Leur influence sur la transpiration fait l'objet de la septieme & derniere section des Aphorismes de *Sanctorius*. M. Lorry observe dans son Introduction, que celles qui sont accompagnées de la joie,

joie, ne peuvent avoir que de bons effets, à moins qu'elles ne soient portées à l'excès: il n'est rien qui favorise davantage l'insensible transpiration. Il n'en est pas de même de celles qu'accompagne la tristesse : les unes produisent un engourdissement général, & suspendent toutes les fonctions, mais plus particuliérement la transpiration, & sont, par conséquent, suivies de tous les inconvéniens qui résultent de sa suppression; les autres portent un trouble universel dans la machine. Parmi ces dernieres, il n'en est point de plus funestes que la colere & la haine. Il faut lire dans l'Ouvrage même la peinture de leurs effets : elle est tracée de main de maître. Les avantages de l'étude y sont peints avec des couleurs aussi vraies, mais plus agréables. On y reconnoît facilement que l'Auteur, qui a su les présenter d'une maniere si attrayante, en jouit lui-même; & son Ouvrage est une preuve qu'il n'en jouit pas pour lui seul.

SUITE DU MÉMOIRE ET OBSERVATIONS

Sur les effets des Eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne, dans les maladies hyſtériques & chroniques; par M. CHEVALIER, ci-devant Chirurgien à l'hôpital royal & militaire de Bourbonne, & Maître en chirurgie de la même ville.

XII. OBS. Françoiſe Garnier, de Bourbonne, âgée de trente-un ans, d'un tempérament ſanguin, d'une conſtitution forte & robuſte, fut attaquée, le 23 Août 1760, d'une douleur de tête qui ſe faiſoit ſentir particuliérement vers l'occipital, en s'étendant le long de la partie poſtérieure du col, accompagnée de fievre aſſez forte. Une ſaignée du bras & une du pied, ſuivies d'un catartico-émétique, & d'un léger minoratif, apporterent beaucoup de diminution à cette douleur, & éteignirent la fievre. Malgré le régime le mieux obſervé, ce calme apparent ne ſe ſoutint que cinq ou ſix jours. Alors la douleur revint avec la même force: il s'y joignit de plus des mouvemens ſpaſmodiques & convulſifs dans les bras, les jambes, les cuiſſes, les muſcles de la face, ceux de la mâchoire, &c. Ces

nouveaux accidens, qui furent combattus, pendant deux mois, avec les délayans, les humectans, les pédiluves, ne laisserent pas que de se reproduire une quinzaine de fois dans cet espace de tems, & de se terminer par une hémiplégie bien complete.

L'inutilité de ces moyens me détermina à lui conseiller nos eaux, & à lui en faire faire usage en boisson, bains & douches. Dans les premieres six semaines qu'elle en usa, les mêmes symptômes reparurent encore six fois; mais enfin ils cesserent. La jambe commença à prendre du mouvement, & se rétablit en entier six autres semaines après.

Indépendamment de ces succès, le bras resta encore paralytique pendant onze mois. Impatiente & fatiguée de ce que cette partie, qui lui étoit très-nécessaire à cause de son état, ne revenoit pas, elle résolut d'aller trouver un empyrique du voisinage, qui avoit la réputation de guérir toutes les paralysies : elle y alla, en effet. Dès le lendemain de son arrivée on lui prépara des fumigations avec différentes herbes & bois aromatiques, sur lesquels le bras malade étoit exposé & frictionné pendant une heure, avec des sommités de genévrier vertes & épineuses, & ensuite enveloppé d'une flanelle bien chaude.

Un mois entier, qui fut employé à cette

méthode, diamétralement oppoſée à celle renouvellée par l'Auteur du *Traité des Affections vaporeuſes*, & pendant lequel elle fut purgée trois fois avec des draſtiques, lui rendit ſon bras, duquel elle s'eſt toujours bien ſervie depuis.

XIII. OBS. Françoiſe le Gros, de Bourbonne, âgée de vingt-ſept à vingt-huit ans, hémiplégique à la ſuite de hoquets, de ſuffocations, de foibleſſes, de ſpaſmes (à un peu de ſenſibilité près, dans le cas de chagrin) a été guérie par l'uſage ordinaire des eaux de Bourbonne.

XIV. OBS. M. Sigault, de Dijon, étoit atteint de douleurs lombaires & ſciatiques, ſi opiniâtres & ſi violentes, que, depuis trois ans, quoique jeune & vigoureux, il falloit qu'il fût toujours au lit. Les articulation ſupérieures des fémurs étoient embarraſſées & indociles : les vertebres des lombes avoient une fauſſe direction, qui, pour peu qu'elle eût augmenté, auroit amené la paralyſie des extrêmités inférieures.

Homme d'eſprit, & ne ſachant rien négliger pour ſortir de ſon état, où il étoit en proie aux douleurs les plus atroces, douleurs qui lui donnoient des entraves que tous les moyens imaginables ne purent rompre, il vint à nos eaux en 1763.

Cette maladie devint l'opprobre de la médecine délayante ou ordinaire. (Enfin,

dans ce cas, comme dans tant d'autres, vit-on jamais oublier les délayans, ſous quelque forme que ce ſoit, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement ?) Elle céda à un uſage de deux mois & demi de boiſſon fort modérée, & de pratiques extérieures. M. Sigault noya ſes douleurs dans nos eaux, redevint droit, & marcha bien.

Il y revint, l'année ſuivante, en bonne ſanté, capable de faire des voyages à pied, de chaſſer & de danſer, & depuis ne connoît pas même le local de ſes maux.

XV. OBS. Je ne puis omettre un exemple de guériſon ſemblable à celui-ci, & d'autant moins que le malade avoit été traité très-ſcrupuleuſement ſelon la méthode relative au racorniſſement, & ſous les yeux de ſon Auteur.

Il y avoit long-tems que M. le Séneſchal, de Paris, Receveur des Domaines & Bois, avoit mal aux reins & aux cuiſſes. Il remarquoit que, depuis quatorze ou quinze ans, il ne pouvoit ſe tenir aiſément debout, ou marcher comme les jeunes gens de ſon âge: tout étoit cependant ſupportable, & lui ſeul connoiſſoit ſa ſituation.

Deux ans avant ſon arrivée ici, en 1768, les douleurs augmenterent aſſez rapidement pour devenir, de tems en tems, inſupportables : leur progreſſion ne lui laiſſant, dans la ſuite, preſque plus de relâche,

l'empêcha de marcher aiſément. Les reins s'engagerent alors à un ſi haut point, & les douleurs ſciatiques devinrent ſi fortes, que la colonne vertébrale ſortit de ſa direction : le ſommeil & la faculté de marcher ceſſerent. On conſulta de tout côté; & il n'y eut pas de tentatives qu'on ne fît. Le triomphe fut réſervé (tout bien examiné & jugé inutile) à la méthode nouvelle, à la ſeule, l'unique, la miraculeuſe, qui fut employée en vain comme le reſte.

M. le Seneſchal prit, pendant trois mois conſécutifs, les bains, chacun de deux heures, ſelon les nouveaux principes, qui d'ailleurs étoient la bouſſole du régime.

La maladie perſiſta : on conſulta de nouveau; on craignit beaucoup pour une diſlocation des vertebres, ou une ankyloſe du fémur. Après une mûre délibération il fut décidé qu'on enverroit à Bourbonne M. le Seneſchal. Il donna aux eaux près de deux mois, pendant leſquels il les but, les employa en bains & en douches : ces bains étoient au même degré de chaleur que ceux qu'il avoit pris à Paris. Il en partit, pouvant marcher, dormir, & ſans ces craintes qu'il y avoit apportées, dont les fondemens s'écroulerent, & laiſſerent place aux plus grandes eſpérances d'une guériſon complete & radicale.

Elles étoient telles, qu'ayant éprouvé,

Digitized by Google

pendant l'hiver, quelques difficultés de marcher, quelques insomnies, il revint aux eaux, en 1769, y resta six semaines, ne fit que les boire, & est actuellement infiniment mieux.

Par une Lettre que ce M. vient d'écrire à M. notre Subdélégué, & dont je joins ici copie, il fait une peinture de son état qui pourroit autoriser un enthousiaste à s'écrier : *Quelle métamorphose !*

» A Paris ce 27 Mars 1770.

» Je vais satisfaire avec plaisir, Monsieur, » au détail que vous me demandez au sujet » de mon rhumatisme. Il a commencé, en » 1766, dans l'été, & je souffrois alors de » tems en tems ; mais la chaleur de la sai- » son, sans doute, dissipoit l'humeur au » point de me laisser beaucoup de relâche. » Au mois d'Octobre de la même année, » le mal se fit sentir beaucoup plus violem- » ment, & augmenta de telle façon, que » je fus, à la fin du mois, au point où vous » m'avez vu, à mon premier voyage de » Bourbonne. Je quittai la campagne où » j'étois, & je vins à Paris, consulter mon » Médecin, qui m'ordonna de prendre des » bains & des douches à Paris ; ce que je » fis, pendant vingt jours, sans ressentir » de soulagement. Il me purgea ensuite de » tems en tems, & me dit qu'il falloit pa-

» tienter jusqu'au printems, pour prendre
» les eaux de Bourbonne. Je fus tout l'hiver
» à vivre de régime, & à prendre, tous les
» matins, du lait coupé avec de la salsepa-
» reille; ce qui me faisoit beaucoup suer.
» Je vous passe beaucoup de topiques de
» bonne-femme, de graisse de pendu, re-
» medes dont je crois qu'il est aussi inutile
» de parler que de s'en servir. Enfin, au
» mois de Mai 1767, je sentis quelques sou-
» lagemens que j'attribuois aux remedes,
» & que je devois bien plutôt à la tempéra-
» ture de l'air. Alors je cessai les remedes,
» & j'espérai que l'été acheveroit ma gué-
» rison. Je ne voulus point entendre parler
» de Bourbonne, d'autant que j'avois un
» voyage indispensable à faire dans ma géné-
» ralité. Je le fis, & le mal recommença
» aux mois d'Octobre & de Novembre;
» à peu-près comme l'année précédente.
» De retour à Paris, ayant beaucoup en-
» tendu parler des guérisons des maladies
» de nerfs, que faisoit M. Pomme, je fus
» le consulter. Il me fit grand plaisir, en
» me disant qu'il étoit bien éloigné de me
» conseiller les eaux; que, si j'y avois été,
» mon mal auroit été incurable. Il me con-
» seilla de me mettre au lait pour toute nour-
» riture, & de prendre, tous les jours, des
» bains domestiques, pendant deux heures.
» Je fus obligé de quitter le lait, au bout

» d'un mois, parce qu'il m'incommodoit
» trop ; mais je continuai toujours les bains
» pendant trois mois, c'eſt-à-dire juſqu'au
» mois de Mars 1768. Alors, ne trou-
» vant aucun ſoulagement, je renvoyai
» M. Pomme, & je revins à mon Médecin
» ordinaire, & à M. Morand, très-fameux
» Chirurgien, qui tous deux, après m'avoir
» bien examiné, me conſeillerent les eaux
» de Bourbonne, &, en attendant la ſaiſon,
» me firent prendre différens remedes &
» frictions ſeches, qui n'opérerent rien du
» tout. Enfin je fus aux eaux, au mois de
» Juin 1768 : j'en pris deux ſaiſons, qui me
» ſoulagerent un peu. Je les ai repriſes en
» 1769 ; & je m'en ſuis trouvé infiniment
» mieux. Je dors actuellement environ ſix
» heures ; & je n'en dormois tout au plus
» que trois. Je puis marcher pendant au
» moins une heure ; & vous ſavez que je
» ne pouvois que me traîner. Mon corps
» eſt revenu dans ſon état naturel ; & tout
» le mal que je reſſens préſentement eſt,
» lorſque je me réveille, & que j'ai marché
» un peu de tems, des cuiſſons très-violentes
» dans la plante des pieds ; ce qui ſe paſſe
» un quart d'heure après que je ſuis levé ou
» repoſé. Voilà, Monſieur, au juſte mon
» état paſſé & préſent : je ſouhaite que ce
» récit détermine la perſonne à laquelle
» vous vous intéreſſez, à prendre confiance

» au ſeul & unique remede auquel je dois » ma guériſon.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé LE SENESCHAL.

XVI. OBS. Madame de Chelincourt, Religieuſe de la Préſentation à Metz, âgée de quarante-un ans, eſſuya, pendant près de deux ans différens accès de vapeurs, avec perte de connoiſſance, ſpaſmes univerſels qui affectoient particuliérement les muſcles intercoſtaux, & le diaphragme, de façon à mettre les poumons & le cœur ſous le joug le plus violent. La compreſſion de ces organes étoit ſi forte, qu'il s'enſuivoit des crachemens de ſang terribles. Ces hémoptyſies étoient ſi abondantes, qu'elles paroiſſoient plus redoutables que les aſphyxies. On oppoſoit conſtamment, & avec ſuccès, aux premieres des ſaignées très-fréquentes, & ſi bien placées, que chaque fois qu'elles étoient employées, une eſpece de réſurrection prenoit la place d'une mort imminente. Pendant le cours de ces deux années, elle fut ſaignée deux cens fois : il ſe joignoit même à ces hémoptyſies des hémorrhagies utérines ou vaginales.

Enfin l'hémiplégie ſuccéda à ces accidens, fut rebelle à tous les moyens employés, délayans & autres, & on crut indiſpenſable de l'envoyer à Bourbonne, pour

le recouvrement de ſes membres paralyſés, & même des mouvemens de la langue, qui ne faiſoit que balbutier, ou tout au plus graſſeyer. Elle y arriva en 1753. Malgré la contre-indication apparente du retour des hémoptyſies & des hémorrhagies à craindre, elle y fit uſage, pendant tout l'été, tant intérieurement qu'extérieurement, des eaux, qui furent ménagées par la malade & le Médecin avec une circonſpection mêlée de terreur relative à la crainte du retour des irruptions ſanguines.

Il reparut, ſous l'uſage même des eaux, des ſymptômes vaporeux, que l'on combattoit autant par la ſuſpenſion de cet uſage, que par des ſaignées, préſervatives de nouvelles hémorrhagies, que l'on pratiquoit, ſoit au bras, ſoit au pied, ſi heureuſement, que, pendant cet été & dans la ſuite, il n'en fut plus queſtion; ce qui ne contribua pas peu à raſſurer la malade & le Médecin ſur l'emploi des eaux, qui mirent fin à l'hémiplégie pour quelque tems.

Elle paſſa l'hiver à Metz, pendant lequel elle éprouva encore de nouveaux accidens, non compliqués, mais ſimplement vaporeux. Elle revint, en 1754, pour mettre le ſceau à ſa guériſon. Elle parut complete à ce ſecond voyage, ne lui reſtant aucun veſtige d'hémiplégie.

Deux ans s'écoulerent avec ſécurité,

quelques atteintes vaporeuſes & paſſageres à part, qui ſe terminerent tout à-coup par le retour de la paralyſie d'une jambe, qui réſiſta aux eaux l'eſpace de deux ans & demi, pendant leſquels on vit renaître plus d'une fois les aſphyxies menaçantes même pour ſes jours.

Tous ces orages, contre leſquels les reſſources médicinales paroiſſoient échouer, ne découragerent & n'impatienterent perſonne. Etayé par le paſſé, on enviſageoit toujours un avenir heureux. Ces eſpérances ne furent point trompeuſes, & le moment déſiré arriva. Rentrant chez elle (fatiguée par les efforts d'un très-petit voyage,) avec ſes béquilles, & à l'aide de deux perſonnes, d'un étrier qui, à la faveur du bon bras, ſoulevoit la jambe malade, elle eut, après un quart d'heure de repos dans ſon lit, où des domeſtiques la mettoient comme ils l'en ſortoient, un beſoin preſſant, qui, par un mouvement machinal, l'excita à le quitter; ce qu'elle exécuta ſi bien & ſi promptement, que, ſans ſe connoître, ni la révolution ſubite de ſon état, elle paſſa dans l'appartement voiſin, ſans béquilles & ſans aides, en appellant d'une voix coutumiere, & plus forte qu'à l'ordinaire, des domeſtiques, qui ſurpris lui obſerverent avec répétition, qu'elle marchoit bien, qu'elle n'avoit pas beſoin d'eux. Elle continua néan-

Digitized by Google

moins les eaux encore pendant deux mois, & s'en retourna si bien guérie, que, depuis ce tems, elle a toujours joui d'une bonne santé.

Si les eaux thermales, que l'on regarde comme redoutables, à raison de leur fougue, devoient mériter l'exclusion dans le traitement des affections vaporeuses, c'étoit certainement dans le cas que présente la malade qui fait le sujet de cette observation. Il semble, sur l'idée qu'on en donne, qu'elles doivent augmenter l'orgasme des liqueurs, le spasme des solides, & conséquemment les accidens; mais les effets contraires qu'elles ont produits, la guérison constante de la malade, doivent bannir & faire cesser toute crainte, imposer silence, & atérer le faux préjugé.

XVII. OBS. Quoique cette observation ne paroisse pas être du genre des maladies vaporeuses, on ne pourroit pas nier qu'elle ne le fût dans son origine. Si les vapeurs sont plus particuliérement la maladie du beau sexe, & se présentent avec des caracteres distinctifs, tout le monde sait que les hommes y sont quelquefois sujets. Quoiqu'on ne puisse point les désigner, chez eux, sous le titre d'*hystériques*, il ne s'ensuit pas delà qu'ils ne soient susceptibles du désordre des nerfs & de l'ataxie des esprits.

ceci eſt connu des gens de l'art, & même de ceux qui ne le ſont pas.

M. Caziot, Doyen & Profeſſeur en Droit en l'Univerſité de Reims, arriva, l'an paſſé, à nos eaux, paralytique des quatre extrêmités, dont il conſervoit néanmoins quelques uſages ſi imparfaits, qu'à table il étoit néceſſaire de lui couper ſes morceaux; qu'il falloit qu'on l'habillât & déshabillât: il ne pouvoit écrire, ne pouvoit marcher, qu'il ne chancelât, & ne courût les riſques de tomber par terre; ce qui lui arrivoit de tems ten tems, tant ſa foibleſſe étoit grande! Une difficulté d'avaler, une conſtipation opiniâtre, une incontinence d'urine étoient compagnes de la paralyſie; & les facultés de l'ame répondoient, en quelque ſorte, à celles du corps; ce qui l'inquiétoit plus que ſa paralyſie.

Il étoit tombé dans cet état, depuis environ deux ans, par gradation, & à la ſuite d'une apoplexie qui lui ſurvint pendant l'hiver de 1768, qui fut accompagnée de convulſions. Il a les nerfs irritables, & d'autant plus ſuſceptibles de ſpaſme & de délicateſſe, qu'il s'eſt livré, dans tous les tems, aux occupations du cabinet les plus ſérieuſes, ſans cette modération qu'elles exigent ſouvent, mais avec tout ce feu que donne la vivacité du génie, & cette rapidité d'exécu-

Digitized by Google

tion, qui ne détend que trop les nerfs, après les avoir prodigieuſement tendus.

Après pluſieurs conſultations, celle même de l'Auteur des *Affections vaporeuſes*, tout fut tenté pour empêcher le progrès du mal : les évacuans, les délayans de toutes eſpeces, & ſous toutes les formes, devinrent inutiles.

A la ſuite d'un uſage de deux mois & demi des eaux de Bourbonne, tant intérieur qu'extérieur, il eſt retourné à Reims auſſi malade qu'à ſon arrivée ; mais, par une Lettre de ſon épouſe, du 22 Avril 1770, écrite à M. Juvet, ſon Médecin, j'apprends que M. Caziot eſt abſolument, parfaitement & radicalement guéri. Voici les expreſſions de Madame :

» Je crois, Monſieur, vous devoir un » compte exact de la façon dont M. Caziot » a paſſé l'hiver. Il a toujours été en em- » pirant, au point que je croyois être, chaque » jour, à la veille de le perdre. L'inconti- » nence d'urine l'a prodigieuſement incom- » modé. Il n'étoit plus queſtion de rac- » quérir des jambes : le ſacrifice en étoit » fait. Mais, au grand étonnement de tout » le monde, au mien en particulier, & » ſûrement au vôtre auſſi, qui ne m'avez » jamais promis de rétabliſſement, M. Ca- » ziot eſt abſolument, parfaitement & ra- » dicalement guéri. Le mieux a com-

» mencé le 6 Février, & a augmenté » tous les jours. Sa tête eſt tellement ré- » tablie, qu'il a prononcé lui-même, le » jeudi ſaint la Décrétale ordinaire des » écoles. Il marche on ne peut mieux; il » ne reſſent enfin aucune incommodité; » plus de conſtipation, qui a duré juſqu'au » mois de Mars. Nous ſommes fort portés à » attribuer cette guériſon aux eaux; & ce- » pendant nous n'y retournerons point, » tant nous nous portons bien! Je ſuis tou- » jours dans l'admiration, & il a été réelle- » ment ſi mal, que c'étoit un pauvre dé- » ſeſpéré. Je ſouhaite bien ſincérement que » tous vos malades ſe trouvent auſſi bien de » vos eaux ſalutaires. D'après la ſituation » de M. Caziot, il ne faut plus déſeſpérer. » J'ajouterai qu'il eſt rajeuni de vingt ans, » & que votre fontaine eſt la véritable fon- » taine de Jouvence. «

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé PETIT-CAZIOT.

Monſieur ajoute au-deſſous de cette Lettre : » L'ancien malade veut vous dire » un mot.

» *Vitam vivo novam firmamque.* J'en » ſuis moins étonné que le public, parce » que je n'ai point connu tout le déſeſpéré » de mon état, pendant la plus grande » partie de l'hiver. Tout eſt rétabli; relâ-

Digitized by Google

» chement d'un côté ; de l'autre, conſtipa-
» tion opiniâtre, refus des jambes ; quelque
» déſordre dans la cervelle. Votre eſpé-
» rance ou prédiction n'a été défectueuſe
» qu'en parlant de ſemaines, au lieu de mois.
» Je pardonne la mépriſe, du meilleur de
» mon cœur, & je m'eſtime le plus heureux
» des hommes d'avoir à dire : Il vaux mienx
» tard que jamais, *e meglio tardi che mai !* «

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé CAZIOT.

OBSTRUCTIONS

XVIII. OBS. Madame la Ducheſſe de . . . âgée de vingt-cinq ans, inoculée en 1765, ayant encore du lait aux ſeins, après avoir nourri, on ne put mieux, & plus heureuſement, pendant vingt mois, eut, après l'inoculation, une fievre-tierce opiniâtre, accompagnée de jauniſſe & d'obſtruction au foie. La fievre fut emportée par les remedes ordinaires : la jauniſſe & l'obſtruction s'opiniâtrerent. On employa quelqu'eau minérale ; & ſon conſeil finit, en 1766, par l'envoyer aux eaux de Bourbonne. L'uſage qu'elle en fit, particuliérement en boiſſon, diſſipa la jauniſſe, & fondit ſon obſtruction de plus de moitié. Elle y revint en 1767 ; elle s'en trouva bien encore. Ce ſuccès progreſſif la fit revenir, en 1768 & 1769, pour fondre un noyau que l'on regardoit

Digitized by Google

comme le centre de ſon obſtruction. Elle eſt guérie.

XIX. OBS. Madame l'Intendante de Breſt, âgée de trente-huit dans, eut, à la fin de l'hiver de 1768, la fievre, des vomiſſemens habituels, une obſtruction au foie; tomba dans la plus grande maigreur, avec dégoût, perte de ſes regles. Les eaux de Vichy furent employées : elles firent merveille, mais ne fondirent point l'obſtruction pour laquelle cette dame vint ici, où elle reſta trois mois. Les regles ont reparu conſtamment; l'obſtruction n'exiſte plus, & la ſanté eſt bonne.

XX. OBS. Mademoiſelle de M..... en 1766, eut une fievre double-quarte opiniâtre : elle fut menacée de leucophlegmatie, eut une obſtruction au foie, la jauniſſe, un dégoût général, ſuppreſſion de regles. Tous les remedes qu'on fit furent inutiles : on finit par l'envoyer à Bourbonne en 1767. La fievre fut emportée avec le dégoût, l'œdême des jambes, la jauniſſe : l'obſtruction ne fit que diminuer; &, en 1768, un ſecond voyage aux eaux acheva ſa guériſon, convertit en embonpoint ordinaire une eſpece d'éthiſie, lui rendit ſes forces & ſes regles.

XXI. OBS. Madame M..... âgée de vingt-cinq ans, eſſuya, en 1767, pluſieurs accès de coliques ſtomacales & inteſti-

nales, ſi violentes, qu'elles devenoient inflammatoires. Le canal inteſtinal, de l'éréthiſme trop ſouvent répété, paſſa à l'atonie, au météoriſme, ſur-tout au-deſſous de l'ombilic. Il repréſentoit une tumeur plus réſiſtante que flatueuſe, qui imitoit aſſez bien une groſſeſſe de neuf mois, au travers de laquelle on diſtinguoit avec beaucoup d'attention une tumeur réſiſtante, même rénitente, que les meilleurs Anatomiſtes reconnurent pour une obſtruction de la matrice. Comme ils accuſerent le canal inteſtinal, dans cette région, d'embarras ou d'engorgement dans ſes membranes conſtituantes, les ſymptômes concouroient avec ce jugement; elle avoit des vomiſſemens aſſez fréquens, des déjections preſqu'involontaires, des gonflemens variables dans le canal, la ſuppreſſion des regles: tout fut tenté, & on n'oublia point les eaux de Vichy: le voyage de Bourbonne fut réſolu. Après trois mois de boiſſon & de quelques bains, le canal inteſtinal ſe rétablit; la réſiſtance & ſa tenſion s'amollirent par gradation, ſon engorgement finit avec les parties environnantes de la matrice, qu'on avoit peine à diſtinguer: on la trouva alors elle-même, telle qu'elle étoit, obſtruée. L'obſtruction diminuant de jour à autre, comme celle du canal qui la maſquoit auparavant, les regles revinrent, &

emporterent avec elles tous les accidens. Cette dame jouit d'une bonne ſanté.

Si les bornes que me preſcrit un ſimple Mémoire, & que déjà je crois avoir franchies, me permettoient de m'étendre davantage ſur la cure de quantité de maladies chroniques, opérée par les eaux thermales de Bourbonne, combien d'exemples ne citerois-je pas en leur faveur ? On reconnoîtroit que les rhumatiſmes, les rhumatiſmes goutteux, les écrouelles, les pâles-couleurs, les paralyſies, celles à la ſuite des coliques métalliques, la colique elle-même (*a*), les fievres lentes, quartes, &c. y ſont détruites, & ces dernieres, d'une maniere plus sûre & plus agréable que par le quinquina, les amers & autres fébrifuges connus.

(*a*) M. le Vicomte de la Rochefoucauld, Brigadier des Armées du Roi, Colonel du Régiment Royal-Champagne, cavalerie, étoit atteint d'une colique de Poitou minérale, qui paroiſſoit régulièrement tous les quinze jours, en duroit huit ou dix, & le fatiguoit cruellement. La méthode de la Charité de Paris, employée pluſieurs fois en vain, détermina ſon conſeil à l'envoyer à Bourbonne, en 1767, où il arriva avec une certaine maigreur, ayant le teint jaune, du dégoût, proſtration de forces, & ſouffrant toujours de ſa colique. Six ſemaines de leur uſage en boiſſon, pendant cette année, & autant en 1768, le renvoyerent avec une ſanté forte & robuſte, de belles couleurs & de l'embonpoint.

Digitized by Google

Ceux qui ſouhaiteroient des détails, des éclairciſſemens, & s'inſtruire ſur cette matiere, pourront conſulter la Diſſertation de M. Juvet, Médecin du Roi pour ſon hôpital à Bourbonne, Praticien auſſi conſommé qu'éclairé ; & le Journal de médecine, mois de Mars 1759.

L'expérience prouve, & il eſt très-eſſentiel d'obſerver, pour ôter aux malades toutes frayeurs déjà trop fortifiées par le préjugé ſur les eaux thermales, que, pendant leur uſage, dans ces derniers cas, comme dans les maladies hiſtériques, les paroxyſmes ou accès vaporeux ſe renouvellent & ſe rapprochent à-peu-près comme ceux des fievres intermittentes, après les premieres doſes de l'écorce du Pérou ; les réveillent même, après avoir été aſſoupies pendant un certain tems (ce qui en aura ſans doute impoſé plus d'une fois aux perſonnes peu au fait de ces phénomenes, & leur aura fait enviſager les eaux comme contraires dans bien des cas) ; mais que ces accidens, occaſionnés par le paſſage des particules minérales dans les petits vaiſſeaux engoués, qui n'étonnent point les gens de l'art accoutumés à les diriger, diminuent d'intenſité, à meſure qu'on avance dans le traitement, & ſe terminent toujours favorablement pour les malades.

Ces preuves & les faits multipliés, plus

encore que les connoiſſances analytiques, les raiſonnemens les plus ingénieux & les plus ſubtils, militent donc pour les eaux thermales de Bourbonne, & leur méritent, ſans comparaiſon, la préférence ſur l'eau ſimple, la glace, l'eau à la glace, &c.

Que l'on compare la méthode du traitement de l'Auteur que j'oſe attaquer, avec la mienne (celle des eaux thermales de Bourbonne); que l'on juge après de la différence; que l'on compare auſſi ſes obſervations avec celles-ci. Dans les unes, à peine y reconnoîtra-t-on les ſymptômes pathognomoniques ou caractériſtiques des affections vaporeuſes; dans les autres, on y verra les vapeurs toutes pures. Que l'on jette un coup d'œil ſur la onzieme de mes obſervations, on remarquera aiſément que la premiere méthode de traitement, qui a été infructueuſe dans ces maladies, eſt la méthode humectante, délayante, celle connue depuis long-tems des grands Maîtres, les eaux de Bain & de Plombieres n'étant, au rapport du ſavant M. Monnet, que des eaux chaudes ſimples, qui peuvent, à la vérité, avoir leur mérite dans certaines circonſtances, comme beaucoup d'autres.

Je vais rapporter ici, pour ne pas être ſoupçonné de partialité, les réſultats de l'examen que cet habile Chymiſte a fait de ces eaux. La ſupériorité de ſes talens lui

ayant mérité la confiance du Gouvernement, on fit choix de sa personne pour analiser les eaux minérales & thermales du royaume, & jetter un nouveau jour sur cette partie de l'histoire naturelle, trop peu connue de nos jours. En conséquence de sa commission, il se rendit dans ces pays-ci, dans l'été de 1768, & me fit l'honneur de m'adresser de Plombieres la Lettre suivante :

MONSIEUR

» Je m'acquitte de la parole que je vous » ai donnée de vous faire connoître ma » façon de penser à l'égard des eaux de » Plombieres. Elles sont précisément ce » que j'avois prévu, de l'eau chaude sim- » ple, ainsi que celles de Luxeuil & de » Bain. Cependant, comme ces eaux ont » beaucoup de réputation, & qu'elles ont » été examinées diverses fois par des hom- » mes qui en ont aussi, j'ai cru devoir en » entreprendre l'analyse, non comme eau » minérale, mais comme eau simple, afin » qu'on ne pût pas m'accuser de négli- » gence. Le résultat de cette analyse a été » vingt-quatre grains d'une terre quartzeuse, » & dix-huit grains d'alkali fixe sur cinquante » livres d'eau. Jugez maintenant ce que l'on » peut attendre de cette abondance de ma-

Digitized by Google

» tiere, pour produire quelques effets mé-
» dicinaux.

» Cette analyse a été cause que j'ai quitté
» ici mon ami, dont j'ai été bien fâché,
» attendu que je voyois bien que le sujet
» pour lequel je m'en séparois n'en valoit
» pas la peine.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé MONNET.

A Plombieres ce 28 *Juin* 1768.

Ces faits, aussi authentiques que publics, que je soumets sans peine à la censure des ennemis du vrai, & contre lesquels j'assure d'avance que je ne répondrai point qu'ils ne les aient détruits, enleveront peut-être aux apoplectiques, aux paralytiques, aux personnes affectées de maladies chroniques, & sur-tout aux histériques, les craintes qu'on voudroit leur inspirer sur les effets & la nature des eaux de Balaruc, avec elles, toutes eaux thermales, quelles qu'elles soient, &, en particulier, de celles de Bourbonne.

Après de semblables faits, pourra-t-on encore les accuser de tumulte, & d'agir avec trop de fougue? Ce seroit alors montrer des vues aussi bornées qu'opposées au bien de l'humanité.

Depuis vingt-quatre ans que je suis Chirurgien

rurgien, dont douze employés à l'hôpital militaire de Bourbonne, j'ai vu arriver, tous les ans, des différentes parties du royaume, une quantité de soldats qui fourniroient, comme d'autres malades que la nécessité y conduit, des preuves sans nombre de l'insuffisance des méthodes humectantes, délayantes, adoucissantes, qui toujours ont été mises en usage par les plus grands Praticiens, avant que de partir pour les eaux.

Pour ce qui regarde les soldats, les examens qu'on en fait ailleurs & ici, sont si rigoureux, qu'avant les envois, & même lorsqu'ils sont arrivés à Bourbonne, si ces méthodes ou d'autres n'eussent pas été employées, les envois n'auroient pas lieu, & même les malades seroient renvoyés, & non admis à l'hôpital.

A l'égard des autres malades, il n'est pas possible de supposer que, sans avoir épuisé toutes les ressources connues dans le pays & au loin, ils arrivent à Bourbonne, au mépris de leurs affaires, de leurs commodités, de leurs bourses, de leurs amis, & de la perte du tems, sans une perspective raisonnée, qui leur est souvent présentée par des gens instruits & désintéressés, ou fortifiés par l'exemple d'autrui.

(*Adeò sunt multa*) *loquacem delassare valent Fabium.*

OBSERVATION

Sur une morſure de Serpent, guérie par l'uſage de l'alkali volatil ; par M. BAJON, ancien Chirurgien ordinaire de l'iſle de Cayenne.

Le 15 du mois de Juillet 1767, une habitante de Cayenne m'envoya, d'environ quatre lieues, un Negre qui avoit été mordu à la partie interne & inférieure de la jambe gauche, par un ſerpent à grage. Lorſque je viſitai le malade, je le trouvai ſans connoiſſance, & avec quelques mouvemens irréguliers dans les membres : tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur gluante & froide. Le pouls étoit ſi petit & ſi lent, qu'à peine pouvoit-on l'appercevoir. Je commençai d'abord à lui faire prendre ſix gouttes d'eſprit volatil de ſel ammoniac dans un petit verre d'eau : je répétai cette même doſe quatre fois dans la premiere journée. Le ſoir, le pouls me parut un peu élevé, & plus fréquent : la ſueur étoit moins abondante & moins viſqueuſe ; la peau paroiſſoit moins froide, & les mouvemens irréguliers, moins ſenſibles. Le malade ſembloit entendre, & répondoit même quelquefois aux queſtions qu'on lui faiſoit ; mais

Digitized by Google

tout de ſuite il retomboit dans une eſpece d'aſſoupiſſement léthargique. Pendant cette même journée on lui avoit fait prendre quelques cuillerées de bouillon mêlé avec autant de vin. Le lendemain, je lui redonnai la même quantité d'eſprit volatil; &, dans le courant de la même journée, la connoiſſance lui revint entiérement. Il lui reſtoit ſeulement quelques petites foibleſſes: le pouls ſe rétablit, & les ſueurs diminuerent conſidérablement. Pendant cette derniere journée, il prit du bouillon & de la ſoupe. Le lendemain, qui étoit le troiſieme jour, je ne lui donnai que ſix gouttes d'eſprit volatil le matin, & autant le ſoir. J'en continuai l'uſage ainſi pendant huit jours, au bout deſquels le malade me parut entiérement hors d'affaire. Juſqu'à ce terme il eut, tous les jours, quelques légeres foibleſſes, qui diſparurent enfin totalement.

Comme il y avoit deux jours que le malade avoit été mordu (*a*) par le ſerpent, lorſqu'on me l'apporta, la gangrene s'étoit déjà emparée de la jambe, qui d'abord avoit été conſidérablement gonflée. Je fis tout

(*a*) On voit par-là que le venin de cette eſpece de ſerpent n'eſt pas auſſi violent que celui du ſerpent à ſonnettes, qui ordinairement fait périr le malade, peu d'inſtans après qu'il en a été mordu.

de ſuite de grandes & profondes ſcarifications, & j'appliquai deſſus un grand cataplaſme de racine de maignoc (*a*), qui eſt un excellent anti-ſeptique dont je m'étois ſouvent ſervi. Je renouvellai ce cataplaſme deux fois par jour : bientôt il borna la gangrene, en produiſant une inflammation aſſez vive à l'extrêmité des vaiſſeaux ſains; de ſorte qu'au bout de cinq à ſix jours les eſcarres furent totalement tombées, & l'ulcere bien détergé. Je le traitai enſuite avec les topiques convenables, & le malade fut très-bien guéri, dans l'eſpace d'un mois & demi.

RÉFLEXIONS

Sur l'utilité du Forceps courbe ; par M. LEVRET, Conſeiller honoraire du Comité perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, Aſſocié de celle de Botanique & d'Hiſtoire naturelle de Cortone, Accoucheur de Madame la Dauphine, &c.

On trouve, dans le Journal de Septembre 1767, pag. 273 & ſuivantes, que

(*a*) Il y a long-tems que la qualité anti-ſeptique du maignoc eſt connue dans cette colonie. Il y a environ deux ans que j'ai communiqué à l'Académie royale de Chirurgie quelques remarques que j'ai faites ſur ſa vertu.

Digitized by Google

M. Sauſſerot (*a*) ſe plaint avec raiſon, que quelques perſonnes de l'art s'élevent contre l'uſage du *forceps*, & que quelques-uns même avancent qu'ils terminent tous les accouchemens ſans ſon ſecours. Ils donnent pour motifs de leur ſentiment, qu'ils ont reconnu que cet inſtrument étoit toujours nuiſible à la mere & à l'enfant. M. Sauſſerot oppoſe judicieuſement à cette opinion, qu'il eſt vrai que ce moyen peut être pernicieux en certaines mains, & ne pas l'être dans d'autres. Il ajoute d'ailleurs qu'il peut proteſter l'avoir vu employer, dans beaucoup d'occaſions, par des perſonnes inſtruites dans ſon manuel, ſans qu'aucun accident en fût la ſuite; & il affirme s'en être ſervi lui-même pluſieurs fois, ſans le moindre dommage du côté de la mere ni de l'enfant; ce qui met ce Chirurgien en droit de dire que les perſonnes ſans prévention pourront juger, par l'obſervation dont il donne le détail, ſi le *forceps* eſt meurtrier, comme on voudroit l'inſinuer, & s'il auroit bien fait de ne pas l'employer dans la circonſtance où il ſe trouvoit.

Cet Obſervateur termine cette eſpece d'avant-propos par dire qu'il eſpere que

(*a*) Maître-ès-Arts & en chirurgie, & Chirurgien du feu Roi de Pologne, Correſpondant de l'Académie royale de Chirurgie.

l'exposition du fait, qu'il va décrire, contribuera à bannir les alarmes dans lesquelles les adversaires de l'utilité du *forceps* ont déjà jetté quelques esprits.

En effet, quand on lit avec attention l'Observation de M. Saussérot, & qu'on y réfléchit sans partialité, peut-on blâmer, à aucuns égards, sa conduite, sans se refuser aux judicieuses réflexions qu'elle inspire, & dont l'observateur a fait usage dans sa conclusion; conclusion qui est appuyée aujourd'hui d'une si grande quantité de faits, qu'ils en sont devenus redondans, & dont quelques-uns seulement ont été rendus publics? Parmi ce nombre, il y en a sept de nous, qui ont paru, pour la premiere fois, il y a vingt ans ou environ; huit de M. du Mourier-Charpentier, Maître en chirurgie à Saint-Malo (*a*); un de fraîche date, de M. Dolignon, Chirurgien à Créci-sur-Seine (*b*) *, & dont parle très-

(*a*) Voyez le Journal de Médecine de Juillet 1768, pag. 72 & suiv.

(b) *Ib.* dans le II. Cahier du Suppl. pour Avril 1770. pag. 187 & suiv.

* Je ne puis me dispenser de joindre ici l'Extrait suivant d'une Lettre que j'ai reçu, depuis la rédaction de ce Mémoire, de M. Buttet, Associé de l'Académie royale de Chirurgie, & Chirurgien à Etampes.

» Je fis, il y a quatorze jours, à quatre lieues » d'ici, ma quarante-troisieme expérience de votre

avantageuſement M. Renard, Docteur en médecine à la Fere (*a*). Quoique ce Docteur ſemble dédaigner (au moins) notre *forceps* dans le cas même où il eſt le plus utile : on peut voir ce dédain dans une Obſervation que ce Médecin a donnée ſur ce ſujet (*b*), dont nous avons extrait ce qui nous concerne eſſentiellement, & auquel nous avons joint les réflexions que cette Obſervation nous a ſuggérées, ſoit pour éclairer ceux qui ont encore quelque doute, ſoit pour mettre en évidence les progrès de notre art, ſoit enfin pour le bien public, qui eſt le plus eſſentiel de tous ceux que l'on pourroit avoir en vue, en mettant ſon ſentiment au jour ſur ce qui concerne l'art des accouchements.

Premiérement ſur les Signes de la vie ou de la mort de l'Enfant.

M. Renard dit, page 146 du Journal, 1° que » la premiere choſe, qui ſe préſenta » ſous ſa main, fut le cordon ombilical, » qui lui parut très-froid : il n'y avoit plus de » pulſation dans les arteres ; « 2° (page 150

» *forceps* : la mere & l'enfant s'en ſont bien trou- » vés. Je l'ai même appliqué cinq fois ſur une » ſeule & même femme de cette ville, & toujours » avec le même ſuccès. «

(a) *Ib.* d'Août 1768, pag. 155 & ſuiv.

(b) *Ib.* pag. 145 & ſuiv.

& 151) » qu'il ne put pas porter sa main » jusqu'au nombril, pour s'en assurer en- » core mieux; 3° ni présenter son doigt à » la bouche de l'enfant, qui a coutume de le » sucer quand il est vivant; 4° qu'il ne re- » connut aucun mouvement d'arteres aux » deux tempes; 5° que les sutures de tout le » crâne lui parurent lâches & flasques. «

Lorsque le cordon ombilical est *sorti*, qu'il est *froid*, & sans *pulsation*, on doit être assez sûr que l'enfant est mort, pour ne point regretter de n'avoir *pu porter la main jusqu'au nombril, pour s'en assurer mieux*, & *à la bouche de l'enfant*, pour se faire *sucer le doigt*, en cas qu'il soit vivant : il falloit d'ailleurs s'attendre à ne pouvoir reconnoître *aucun mouvement* d'artere aux tempes, mais à trouver *les sutures du crâne lâches & flasques*. Ces deux derniers pronostics, qui sont confirmatifs des premiers, quoique redondans pour le pronostic sur la mort de l'enfant, ne sont point déplacés ici. Il n'en est point tout-à-fait de même de ceux qu'on auroit désiré y assimiler, si la chose avoit été possible; car c'est exciter tacitement les commençans à faire des tentatives qui pourroient quelquefois devenir dangereuses, suivant telles ou telles circonstances qui en deviendroient les causes déterminantes; ce qui, à mon avis, n'est pas de petite conséquence.

Digitized by Google

A l'égard de la prétendue fiction de l'enfant, lorſqu'on met un doigt dans la bouche de ces enfans encore renfermés dans la matrice, à deſſein de ſavoir s'ils ſont en vie ou morts, ce mot de *ſucer* eſt avancé gratuitement, ſelon nous; car nous nous en ſommes aſſurés par des expériences réitérées. Il eſt bien vrai qu'en pareilles circonſtances les enfants ſerrent quelquefois le doigt avec les mâchoires, & que cela eſt ſuffiſant pour ſavoir que l'enfant eſt en vie dans ce moment. Mais c'eſt faute d'attention, ſans doute, que notre Auteur s'eſt ſervi du mot de *ſucer;* car il n'eſt pas poſſible qu'il ignore que l'enfant, renfermé dans la matrice, n'y reſpire point, & qu'il n'a point de déglutition; conſéquemment qu'il ne peut rien ſucer, puiſque le machinal de la ſuction ne peut ſe faire ſans pomper de l'air. Si ceci avoit beſoin de preuve négative, on en trouveroit une bien ſenſible dans les enfans qui naiſſent avec des becs-de-lievre, & communication d'ouverture des os palatins dans les foſſes nazales.

Secondement ſur la ſituation de la tête de l'Enfant.

M. Renard dit, page 146, *que la tête étoit engagée dans le petit baſſin, & que la face étoit tournée vers l'os* pubis; que, dans cette ſituation, la tête étoit enclavée; car

il y avoit une tumeur deſſus; ce qui prouve inconteſtablement que la tête étoit enclavée réellement, & que non-ſeulement elle l'étoit avant l'arrivée de M. Renard, mais que l'enfant étoit en vie avant l'enclavement, ſans quoi il n'y auroit point eu de tumeur ſur cette tête; enfin que ſi cet obſervateur a trouvé l'enfant mort, comme il le dit, & comme cela devoit être, le cordon, qui étoit ſorti, étant *très-froid* & *ſans pulſation*, ce n'étoit point uniquement parce que la tête s'étoit enclavée que l'enfant étoit mort, mais eſſentiellement parce qu'en s'enclavant, elle l'avoit fait périr par la compreſſion extrême du cordon; car nous avons un grand nombre d'exemples d'enfans qui ont réſiſté très-long-tems à l'enclavement de la tête, ſans perdre la vie, & très-peu qui ne l'aient perdu fort promptement, quand le cordon eſt comprimé totalement, n'importe quelle partie de l'enfant ſe ſoit préſentée la premiere, ſoit que le cordon ſoit ſorti de la matrice, ſoit qu'il y ſoit encore renfermé.

Troiſiémement ſur le Manuel de l'Accouchement.

M. Renard dit judicieuſement, pag. 146, qu'il loua la prudence de la Sage-femme d'avoir appellé du ſecours. Elle auroit été bien plus louable, ſi elle eût ſu ſon métier, &

qu'en conſéquence elle eût retourné cet enfant, ſi-tôt qu'elle s'eſt apperçue de la chute du cordon ombilical, avant que la tête fût engagée; car il doit être arrivé, de toute néceſſité, que le cordon l'ait précédée : par ce procédé, elle auroit tenté ſagement de ſauver la vie à l'enfant, en ſuppoſant qu'elle fût arrivée à tems; & il y a grande apparence qu'elle y étoit aſſez de bonne heure pour faire à propos ce coup de main, puiſque, quand notre obſervateur arriva, il y avoit vingt-quatre heures que la femme étoit en travail, & au point ci-deſſus expoſé. Enfin, ſi *cette Sage-femme étoit très-vieille*, comme on le dit, & *qu'elle ſe méfiât de ſes forces, & peut-être de ſon habileté*, comme on le préſume, il falloit qu'elle appellât à tems; & alors on auroit pu ſauver l'enfant, & affranchir la mere de bien des dangers.

N'importe. Dans cet état, M. Renard, qui eſt appellé, & qui reconnoît parfaitement les choſes pour ce qu'elles ſont, commence par avouer qu'il n'a point de *forceps*, comme ſi cette excuſe étoit bien valable, n'importe pour qui; car n'eſt-il pas naturel à tout le monde de penſer qu'une perſonne qui exerce publiquement l'art des accouchemens, ſoit munie de tout ce qui peut être utile pour les terminer avan-

tageuſement dans les diverſes circonſtances qui ſe préſentent dans le cours de la pratique, afin d'aider la nature, lorſqu'elle en a beſoin ? Mais il y a grande apparence que M. Renard n'approuve point ce moyen ; car il dit formellement *qu'il ne voulut ſe ſervir que de ſes mains ;* & pourquoi faire ? *pour eſſayer* en vain, & cela *pendant quatre ou cinq heures, à différentes repriſes, de ſaiſir avec ſes doigts la tumeur qui étoit ſur la tête de l'enfant, à deſſein de dégager cette tête, & d'en faciliter la ſortie ;* tandis qu'en moins de cinq minutes, ſans bleſſer la mere, ni mutiler le cadavre de l'enfant, on pouvoit terminer cet accouchement avec le *forceps* courbe. Ce n'eſt pas tout.

M. Renard avoue de bonne foi, pag. 147, qu'*il ne réuſſit pas mieux, en tentant de repouſſer la tête de l'enfant au-dedans de la matrice, pour pouvoir, après cela, terminer tout de ſuite l'accouchement par les pieds* : ce qui ne nous ſurprend point du tout ; car il eſt certain qu'il n'eſt plus tems de retourner un enfant, quand la tête eſt tombée dans le vagin, ainſi que lorſqu'elle eſt enclavée (& elle étoit l'un & l'autre) : axiôme inaltérable, que nous avons fait imprimer dans notre *Compendium* ſur l'Art des Accouchemens, §. 735, & qui doit être ſtrictement ſuivi par toutes les

Digitized by Google

perſonnes qui profeſſent l'art des accouchemens, ſans quoi ils s'expoſent ſouvent à commettre de grandes fautes.

C'eſt pourtant de ces non-ſuccès que M. Renard a avoué que cet Obſervateur part pour avancer que *tous les Accoucheurs veulent qu'on ſe ſerve d'inſtrument dans ces circonſtances ;* &, pour prouver ſon dire, il en cite quatre qui ont propoſé des moyens meurtriers, lorſqu'on en fait uſage ſur des enfans vivans. Nous voilà donc englobés tacitement dans le nombre des Accoucheurs qui ſont blâmables d'avoir conſeillé des moyens qui font horreur. En effet cet Auteur, après avoir dit qu'*il n'avoit pas de forceps*, ajoute *qu'il vouloit éviter juſqu'à la moindre apparence du carnage.*

Enfin, après avoir fait l'extrait de quelques paſſages de ces quatre Auteurs donnés pour *tous*, vient notre tour, tout ouvertement, à la vérité, avec une ſorte de correctif dont nous dirons, par la ſuite, notre ſentiment. » On pourroit très-ſouvent, » dit M. Levret dans ſon *Livre ſur l'Art des* » *Accouchemens*, prévenir tous les déſor- » dres qui peuvent ſuivre de l'enclavement » de la tête de l'enfant, ſi on prenoit promp- » tement le parti de terminer l'accouche- » ment par le moyen du *forceps*..... » Il eſt, ajoute-t-il, également utile pour » déclaver, dans tous les cas, la tête de

» l'enfant, soit que la face soit tournée du » côté du *pubis*, soit qu'elle regarde l'os » *sacrum*.

» Il est bon d'observer (conclut ici » M. Renard) qu'on doit s'en servir promp- » tement, mais que, pour cela, il faut être » appellé de bonne heure (pour sauver » la vie à l'enfant) & être muni de l'instru- » ment : (pourquoi n'en être pas muni ?) » sans cela, l'accouchement est impossible, » (non pas pour nous) & la mort de » l'enfant certaine. «

Voilà trois propositions concluantes ; dont la premiere dépend du cas fortuit ; la seconde, de la volonté de l'Accoucheur ; & la troisieme, du concours de diverses circonstances qui en peuvent devenir les causes déterminantes. On n'a pas besoin de differter pour accorder la premiere & la troisieme de ces propositions ; mais il n'en est pas tout-à-fait de même de la seconde. En effet, pourquoi M. Renard n'est-il pas muni de notre *forceps*, puisqu'il pratique les accouchemens, & qu'il semble n'en pas désapprouver tout-à-fait le mérite, en s'appuyant d'un passage de M. Astruc qui » conseille, pour faire l'extraction d'un en- » fant *mort*, de se servir du *forceps* courbe » de M. Levret, dont le *succès* est sûr, & » sans danger ? «

C'est M. Astruc qui prononce que *le*

Digitized by Google

succès de notre forceps courbe eſt sûr, & ſans danger ; & c'eſt M. Renard qui fait cette citation que la vérité lui arrache, malgré ſa prévention contre l'utilité de ce moyen, ſur-tout pour le cas qu'il expoſe ; car quand notre Obſervateur eſt arrivé auprès de la ſouffrante qui fait le ſujet de ſon obſervation, l'enfant étoit mort : il n'y avoit donc plus rien à craindre pour cet infortuné ; il ne s'agiſſoit donc plus que de tirer d'affaire promptement la mere, puiſque M. Aſtruc, dont M. Renard s'appuie, l'aſſure que cela ſe pouvoit faire *ſans danger*, &, par conſéquent, avec avantage. Il ne l'a cependant pas fait ; il y a plus, il ſemble s'en féliciter. En effet ce Médecin prit volontairement le parti de s'en rapporter à la nature ſur l'événement ; &, de ce que le hazard ſervit fortuitement cette pauvre ſouffrante, il prend occaſion de s'en féliciter, au point qu'après avoir avoué que l'enfant avoit *un œil éraillé, & la peau du ſynciput excoriée*, il dit avec exclamation : » Auroit-on cauſé moins de » déſordre en ſe ſervant du *forceps ?* L'en» fant auroit-il été moins bleſſé, & l'accou» chement moins heureux ? « A quoi nous pouvons répondre affirmativement, 1° que, quand notre *forceps* courbe eſt bien fait, bien manié, & appliqué à propos, comme, par exemple, dans le cas expoſé par notre Obſervateur, il ne cauſe jamais *de déſordre ;*

d'où il réſulte, 2° qu'alors il n'a jamais *bleſſé* de mere ni d'enfant, & 3° que la ſouffrante l'a échappé belle, quoique pour peu de tems.

Mais nous ne devons pas paſſer ici ſous ſilence que, ſi nous avons de l'obligation à M. Aſtruc de nous avoir loués ſur l'utilité de notre *forceps* courbe, pour déclaver la tête des enfans, ſans danger pour les meres, nous ne pouvons pas nous diſpenſer de faire remarquer que c'eſt à tort que cet Auteur a donné, quoique tacitement, l'excluſion de ce moyen aux cas où l'enfant ſeroit en vie, en diſant qu'*il le conſeille pour faire l'extraction d'un enfant mort.* En effet cette façon de penſer ſeroit ſi éloignée de la vérité, que, ſi la bienſéance nous permettoit de donner ici la liſte des ſuccès de notre *forceps* courbe, on y verroit combien il y a eu de meres & d'enfans ſauvés par ſon uſage, non-ſeulement par nous & par nos Collegues, &c. mais auſſi par des Profeſſeurs, aujourd'hui célebres dans l'Europe, qui la plupart ont d'abord été témoins oculaires de ces ſuccès, pendant qu'ils apprenoient ſous nous l'art des accouchemens, & qui depuis en ont fait autant que nous pour d'autres éleves, avec l'applaudiſſement général de leurs Concitoyens. Mais une liſte ſemblable, quoique ne contenant que des vérités utiles, ne convient point à no-

Digitized by Google

tre façon de penſer ; & il ſeroit d'ailleurs très-ennuyeux pour les Lecteurs de lire toutes les obſervations qu'il y auroit à leur donner ſur ce ſujet, depuis près de vingt ans que les premieres ont vu le jour.

Nous ne ſavons ſi, malgré ce grand nombre de ſuccès, nous ſerons aſſez heureux pour déterminer M. Renard à ſe munir d'un *forceps courbe :* en tout cas, nous aurons fait à ſon égard & à celui du bien public l'acquit de notre conſcience & de nos lumieres. Si cependant M. Renard déſiroit avoir un bon *forceps* de notre derniere correction, nous offrons volontiers de lui en faire faire un par notre Coutelier, & de l'examiner ſcrupuleuſement, comme nous l'avons annoncé pour tout le monde dans le Journal de Médecine du mois de Juin dernier.

Je ne puis me diſpenſer, avant de terminer ces Réflexions, de rapporter ici l'extrait d'une Lettre de M. du Mourier-Charpentier que j'ai cité : elle ſuffira pour démontrer les avantages qu'un Accoucheur éclairé peut retirer de l'uſage du *forceps*, & des obſtacles que la prévention oppoſe à l'uſage qu'on devroit en faire dans les cas d'enclavemens réels.

» Je n'accouche & ne délivre que ſur les principes que j'ai puiſés dans les trois Cours que j'ai eu l'honneur de faire chez vous,

Digitized by Google

& ſur les avis particuliers que vous avez bien voulu me donner, relativement aux différens cas que je pouvois rencontrer dans ma pratique. Je ne dirai rien ſur la manière dont je les ai ſuivis : l'amour-propre s'en mêleroit. «

» De retour dans ma province, j'eus occaſion de faire pluſieurs accouchemens ſans le ſecours de votre *forceps :* cependant le maniement de cet inſtrument m'eſt familier, & je ne crains point de l'employer : je m'en ſuis même ſervi quelquefois dans les cas où j'ai cru qu'il pouvoit être utile, comme après quelques heures de retardement produit par un enclavement réel. Dans ce cas, j'ai préféré de l'employer de bonne heure, plutôt que de laiſſer la femme s'exténuer de fatigue. Je n'ai pas cru devoir attendre de la nature des ſecours qu'il ne lui eſt pas toujours poſſible de donner, inſtruit qu'elle aggrave ſouvent les accidens par des efforts impuiſſans. J'ai été déterminé le plus ſouvent par l'annonce d'une perte, & en voyant les douleurs s'éloigner ; ce qui, dans vos principes, indique l'atonie de la matrice. «

» Mais je me dois à moi-même la juſtice de publier que c'eſt moins chez les femmes qui m'ont fait appeller le premier, que chez celles qui avoient eu d'abord recours à des Sages-femmes ou à d'autres Accoucheurs,

Digitized by Google

que j'ai été obligé d'employer cet inſtrument; & c'eſt peut-être à la jalouſie de ces derniers que je dois la réputation qu'on m'a faite, ſur-tout parmi les grands, de n'accoucher qu'avec le *forceps*. On me rendroit vraiſemblablement plus de juſtice, ſi l'on conſultoit les femmes que j'ai ſecourues. Il n'en eſt preſqu'aucune de celles que j'ai délivrées avec le ſecours de cet inſtrument, qui ne m'en ait fait des remerciemens dans les termes les plus expreſſifs: leur formule la plus ordinaire eſt: *J'étois perdue ſans vous.* Il y en a même qui, m'ayant fait appeller, lorſqu'elles étoient épuiſées par les fatigues d'un long travail, & que j'ai délivrées, en peu de minutes, m'ont dit *de ne pas oublier mon outil, ſi elles refaiſoient des enfans:* leur confiance eſt rejaillie ſur moi. Mais, je le répete, quoiqu'il n'y ait guere de mois où je ne faſſe quelqu'accouchement, il ne m'eſt pas arrivé quatre ou cinq fois de me ſervir du *forceps* pour les femmes qui m'ont fait appeller le premier: le plus ſouvent, c'eſt lorſque j'ai été appellé après d'autres. Entre un grand nombre d'exemples que je pourrois citer, je me contenterai de rapporter les deux cas ſuivans. «

» Je fus appellé, vers le mois d'Août 1768, près la Chauſſée, pour délivrer une jeune femme d'environ dix-huit à dix-neuf

ans, laquelle étoit en travail depuis ſoixante & quelques heures. La veille, la Sage-femme à qui elle s'étoit confiée, l'avoit fatiguée extrêmement, ſuivant le rapport qui m'en fut fait. Le troiſieme jour les douleurs s'étoient entiérement abolies. Cette malheureuſe n'en pouvant plus de fatigue, on envoya chercher un de mes confreres, qui n'exerce cependant pas l'art des accouchemens. Celui-ci employa tous les moyens qu'il crut convenables, tant pour rétablir les forces, que pour rappeller les douleurs utérines. Comme tous ces moyens furent infructueux, que les ſyncopes devinrent fréquentes, & que les convulſions ſe mirent de la partie, il me fit appeller le quatrieme jour à midi. Nous décidâmes de lui faire donner l'Extrême-Onction le plus promptement poſſible : à peine l'eut-elle reçue, qu'elle entra en agonie. L'ayant touchée, & ayant jugé que je pouvois appliquer le *forceps*, je fis l'extraction d'un enfant mort depuis cinq à ſix heures, autant que je pus le préſumer, tant par les réponſes qu'on fit à mes queſtions, que par une tumeur conſidérable, qu'il avoit au cuir chevelu, & que je trouvai toute affaiſſée, & très-molle. Cette femme ne donna aucun ſigne qui pût faire eſpérer qu'on pût la rappeller à la vie : la matrice reſta dans ſon inertie; les vuidanges ne parurent point. Je tentai de

ranimer ce viſcere, en portant dans ſon intérieur la main, avec laquelle je fis pluſieurs mouvemens de circonduction, afin de l'exciter à ſe contracter : tout fut inutile. J'engageai ſes gardes à lui appliquer des compreſſes trempées dans un vin aromatique, tant ſur le ventre qu'à la plante des pieds : elle vécut encore ſept à huit heures, & mourut vers la nuit. «

» Une ſeconde femme, voiſine de cette premiere, ayant été priſe de mal d'enfant, le mois d'après, fut travaillée, pendant trois jours, par une vieille Sage-femme : à la fin, les douleurs s'évanouirent. La Sage-femme prétendoit que c'étoit ſa faute ſi elle n'étoit pas accouchée ; ce qui donna de l'humeur à la malade, & aggrava ſon état. On m'appella enfin. Le toucher me fit bientôt reconnoître la mauvaiſe manœuvre. Je ſentis le front de l'enfant : le *vertex* étoit fixe ſur le *pubis* ; en conſéquence, il s'étoit formé à ſa tête comme deux bourrelets ſillonnés, le premier antérieurement, & le ſecond poſtérieurement. J'appliquai le *forceps* avec la précaution de paſſer un lac dans l'ouverture des branches, afin de combiner ces deux puiſſances réunies. Je manœuvrai avec toutes les précautions requiſes, & délivrai cette femme, dans l'eſpace de trois ou quatre minutes, d'un en-

Digitized by Google

fant vivant, fort robuſte, & bien conſtitué, lequel jouit d'une bonne ſanté, ainſi que la mere. J'avois quelqu'inquiétude ſur le volume de la tumeur du cuir chevelu. Je fus quatre jours ſans faire autre choſe qu'appliquer ſur la partie affectée quelques compreſſes trempées dans le vin miellé. Cette tumeur ne diminua point : au contraire, les deux bourrelets ne firent plus qu'une poche conſidérable. Je me rappellai que vous m'aviez enſeigné, & que M. Petit conſeille dans ces ſortes de circonſtances, d'ouvrir ces ſortes de tumeurs, leſquelles ne contiennent, pour l'ordinaire, que du ſang, tantôt coagulé, tantôt diſſous, & quelquefois marbré de pus. J'ouvris donc cette poche, & en tirai deux grands gobelets de ſang purulent ; enſuite je panſai cette plaie avec les précautions que la circonſtance exigeoit ; je dis exigeoit, parce que le péricrâne étoit détruit ſur l'un des pariétaux, & qu'il ſe fit une ſorte d'exfoliation. Je fis un bandage capable de contenir le cerveau & les os qui auroient pu tendre à l'écartement. «

» Je pourrois multiplier ces exemples, ſi je ne craignois pas d'abuſer de votre patience. Ils vous convaincroient ſûrement que je n'ai jamais fait uſage du *forceps* que dans des cas indiſpenſables : cela n'a pas

Digitized by Google

empêché qu'on n'ait cherché à détruire ma réputation, ſur-tout parmi les gens d'un certain rang, & qu'on ne m'ait fait une foule d'objections plus puériles les unes que les autres. Quelques-uns ont prétendu que, ſi les branches du *forceps* peuvent paſſer, la main peut paſſer auſſi, & qu'elle eſt préférable, d'autant mieux qu'elle ne peut pas faire de contuſions comme l'inſtrument. J'ai répondu que l'inſtrument ne faiſoit de contuſion que lorſqu'il étoit mal appliqué, ou qu'on faiſoit de fauſſes manœuvres; qu'au pis aller, on eſt trop heureux de ſauver la vie à l'enfant, & quelquefois à la mere, au riſque de lui faire quelques contuſions. D'autres s'écrient : comment ont fait tous les Accoucheurs anciens? & comment font encore tous ceux qui ne ſont pas munis de cet inſtrument? N'accouchent-ils pas comme vous, & avec un appareil moins effrayant? J'en conviens pour l'inſtant; mais je demande à mon tour, combien ne périt-il pas entre leurs mains de meres & d'enfans auxquels on auroit pu ſauver la vie, en ſuivant votre méthode, &c.? «

Digitized by Google

RÉPONSE

A la Lettre de M. TILLOLOY, inſérée dans le Journal de Médecine du mois de Février dernier; par M. MARTIN, *Maître en chirurgie, ci-devant principal Chirurgien de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.*

MONSIEUR,

Je n'ai point été dans le cas de faire les expériences que vous me rapportez, pour prouver qu'il ſe fait toujours une exfoliation dans les os découverts; &, quand je les aurois faites, je n'aurois pas moins de déférence pour vos réflexions que j'en ai. Mais, en convenant avec vous, Monſieur, que les choſes ſe paſſent ainſi dans les animaux, vous me permettrez de vous dire qu'il peut ne pas en être de même dans les hommes, & il me ſemble que l'obſervation me l'a ainſi appris. Pendant ſix années que j'ai été à la tête de la chirurgie dans l'Hôtel-Dieu de cette ville, il m'a paſſé dans les mains un grand nombre de malades affligés de découvertures d'os, ſoit qu'elles fuſſent le produit des cauſes extérieures, ou des ſuppurations du périoſte; &, dans un très-grand nombre, j'ai eu la ſatisfaction de guérir

guérir les malades, ſans aucune apparence d'exfoliation, & auſſi promptement que s'il n'y avoit qu'une plaie ſimple. Mais, me direz-vous, Monſieur, quoique l'exfoliation n'ait pas été ſenſible, elle n'a pas moins exiſté, comme exiſtent les débris des vaiſſeaux dans les grands abſcès, quoiqu'ils ne ſe diſtinguent point dans la décompoſition des humeurs qui, avec eux, forment le pus. Cela peut être, Monſieur; & je ne nierai pas la comparaiſon, parce que je n'ai pas de faits qui me démontrent phyſiquement le contraire de cette objection. Mais je crois avoir d'auſſi bonnes raiſons pour prouver que les os ne s'exfolient pas toujours, lorſqu'ils ſont à découvert, que vous en avez pour penſer le contraire. En effet, Monſieur, j'ai apporté la plus grande attention pour tâcher de découvrir ſi cela arrivoit; &, dans pluſieurs malades, j'ai eu la ſatisfaction de les guérir auſſi promptement que s'ils n'avoient eu qu'une plaie ſimple. Mais, dans les animaux, il s'en fait toujours, comme vous nous l'apprenez par de bonnes obſervations. Je répondrai à cela, que cela peut dépendre d'une ſtructure de la partie que l'anatomie comparée ne m'a pas encore appris, & que vous nous avez laiſſé ignorer, ou de quelques circonſtances propres à la pathologie vétérinaire. Du reſte, Monſieur, vous n'ignorez point que les expériences

faits ſur les animaux, pour déterminer l'uſage de nos parties, ont ſouvent trompé les Phyſiologiſtes; & il pourroit bien en être de même de celles que l'on fait pour connoître la marche que la nature tient dans la guériſon des maladies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Plaie ſurvenue au périnée, avec ulcération de la veſſie; par M. HÉRAUD VALLANDRÉ, Maître en chirurgie, Chirurgien dans les ponts & chauſſées, au pont de Neuilly.

Le 4 Octobre de l'année derniere, je fus appellé pour ſecourir le nommé *Verdun*, Charpentier, âgé de vingt-trois ans, travaillant au nouveau pont de Neuilly. Je trouvai ce jeune homme ſans force, ayant les extrêmités froides, le viſage pâle, & ſe plaignant d'une grande douleur au périnée. Je m'informai de ceux qui avoient été préſens à ſon accident, des différentes circonſtances qui l'avoient cauſé; mais, tous troublés d'un malheur qu'ils venoient d'éviter, ils ne purent m'inſtruire que très-imparfaitement. Ils me dirent ſeulement qu'une piece de bois, de vingt pieds de long

Digitized by Google

ſur quatorze pouces d'équarriſſage, ayant échappé à leur cri, lui étoit tombée d'une extrêmité ſur le bas-ventre, & que, depuis ce tems, il n'avoit ceſſé de ſe plaindre de la douleur dont je viens de parler. L'ayant examiné, lorſqu'il fut couché, je fus aſſez ſurpris de voir le ſang qui ruiſſeloit, & par le canal de l'uretre, & par l'anus : de plus le *ſcrotum* étoit échymoſé dans toute ſon étendue ; & il y avoit une tenſion conſidérable au périnée. Le danger me parut d'abord évident : je le fis ſentir à ceux qui s'intéreſſoient à ſa conſervation. MM. les Ingénieurs n'oublierent rien pour lui procurer tous les ſecours néceſſaires à ſon état ; ce qui me mit à portée de lui donner mes ſoins avec ſuccès. Voici quel fut le traitement que je crus devoir employer. J'ai dit plus haut que le malade étoit très-foible, ce qui m'empêcha de recourir à la ſaignée, & m'engagea à lui donner une potion légérement vulnéraire. Sa tiſane fut faite avec la graine de lin, le nitre & la feuille de pariétaire. Je lui fis des applications répercuſſives & camphrées ſur le *ſcrotum* ; je lui appliquai ſur le bas-ventre des flanelles trempées dans une décoction très-émolliente, après y avoir fait une embrocation avec l'huile roſat. Je lui donnai pluſieurs lavemens anodins, & lui preſcrivis une diete très-exacte. Le 5 je trouvai mon

malade avec de la fievre, la région de la veſſie très-élevée, & la tenſion du périnée très-rouge & très-douloureuſe. Je m'informai pour lors s'il avoit uriné, l'on me répondit qu'il en avoit eu de légeres envies, ſans avoir rendu une ſeule goutte d'urine. Je lui fis, à l'inſtant, une très-grande ſaignée, que je réitérai, deux heures après, la premiere ayant été ſans ſuccès. Après cette ſeconde ſaignée, le malade ſe ſentit un grand beſoin d'uriner. Pour lors je ne vis pas de moyen plus prompt pour le ſoulager que l'introduction de la ſonde, ce que je tentai, mais en vain : & l'obſtacle, que je ſentois à l'entrée du *ſphincter* de la veſſie, me parut inſurmontable. Après pluſieurs tentatives, je laiſſai à la nature le ſoin d'opérer, dans le deſſein toutefois de chercher quelques autres moyens, ſi le malade ſe trouvoit plus fatigué. Peu de tems après, M. Sue, Maître Chirurgien de Paris, qui avoit été prié de venir le voir, arriva, & me fit avertir. Après avoir conféré enſemble, il examina le malade. Pendant cet examen, le malade nous dit que, depuis que je l'avois ſondé, il avoit uriné; ce qui avoit été fait par regorgement, l'élévation de la veſſie étant toujours la même. M. Sue, craignant l'irritation de ces parties, ne jugea point à propos de le ſonder de nouveau; mais, regardant cette maladie comme dé-

Digitized by Google

ſeſpéré, me dit de continuer, & partit. Je lui fis deux ſaignées dans la journée; ce qui, ayant diminué un peu l'inflammation, laiſſa couler plus librement les urines, & donna un peu de relâche au malade. Le 6 je lui fis prendre deux bols faits avec le ſavon d'Alicante, & la farine de graine de lin. Les urines, toujours ſanguinolentes, ſortirent aſſez abondamment, quoique par regorgement. Le 9 il parut au périnée une élévation : je l'examinai; &, ayant ſenti la fluctuation, j'y appliquai le cataplaſme ſuivant. Je pris donc des limaçons, de l'oignon de lys, du *baſilicum* & de la poirée, que je réduiſis en forme de cataplaſme, & le lui appliquai ſur cette tumeur, qui, par ce moyen, s'abſcéda, pendant la nuit, dégorgea la veſſie, & procura au malade un prompt ſoulagement. Je m'éclaircis alors d'un doute dans lequel j'étois. Ayant introduit ma ſonde par le canal de l'uretre, & mon doigt *index* par la plaie, je vis clairement que le canal étoit entiérement ſéparé de la veſſie. Je panſai cette plaie comme une plaie ſimple, y faiſant des injections déterſives & anti-ſeptiques : j'eus ſoin d'introduire des bougies dans le canal de l'uretre, crainte qu'il ne ſe collât; ce qui ſeroit infailliblement arrivé, les urines paſſant toutes par la plaie du périnée. Je conduiſis mon malade, ſans accident, juſqu'au 3 Novembre

ſuivant, tems où je me propoſois de cicatriſer la plaie. Ce fut alors que je trouvai les plus grandes difficultés, les urines étant un obſtacle à la réunion. J'employai tous les deſſicatifs les plus propres à y parvenir; ce qui rendit la plaie ronde, les bords calleux, & me fit craindre une fiſtule. Je mis mon malade de nouveau au régime; je lui preſcrivis des bouillons faits avec la rouelle de veau, la graine de lin & la racine de guimauve, eſpérant qu'en modérant l'acrimonie des urines, je pourrois parvenir à fondre les bords de cette plaie, devenus calleux; &, pour y parvenir plus sûrement, j'y appliquai un emplâtre fondant, après y avoir fait des frictions mercurielles. Je parvins, par ce moyen, à rendre la plaie capable de ſe cicatriſer. Il ne reſtoit d'autre obſtacle à vaincre que celui qu'oppoſoit le paſſage continuel de l'urine: il n'en paſſoit pas une goutte par la voie ordinaire, trouvant plus de facilité à paſſer par cet endroit. Que faire? Je pris le parti d'appliquer ſur l'emplâtre des compreſſes graduées, ſoutenues par le bandage appellé *double T*; ce qui oppoſant une plus grande réſiſtance à l'urine, que l'embouchure du canal de l'uretre, tenu dilaté par le moyen des bougies, l'a forcé à prendre la route la plus facile. J'ai fait prendre enſuite, tous les ſoirs, au malade ſix gouttes de baume de Canada dans le

syrop de grande consoude ; ce qui n'a pas peu contribué à consolider la plaie. Parce moyen le malade a été parfaitement guéri, sans qu'il lui soit resté aucun vestige de son accident.

OBSERVATION

Sur une Hernie avec Gangrene, guérie sans opération ; par M. PAVIOT, Chirurgien à Châteauneuf-sur-Sarthe, en Anjou.

Le 15 Avril 1768 je fus appellé pour voir la nommée *Chevalier*, femme de basse-cour chez M. le Marquis de Chaillou, Seigneur de Châteauneuf-sur-Sarthe, à cinq lieues d'Angers. Elle se plaignoit d'une douleur gravative dans l'aîne droite. L'ayant fait placer convenablement, j'apperçus une tumeur d'un rouge érysipélateux, qui avoit une base dure & rénitente. Elle étoit accompagnée d'un gonflement pâteux, & on sentoit un léger mouvement de fluctuation. Ces signes, si peu ordinaires dans les autres abscès, me déterminerent à caractériser cette tumeur de *dépôt stercoral*. En conséquence, j'appliquai un emplâtre d'onguent de la Mere, mêlé avec le suppuratif, des compresses & le bandage inguinal ordinaires. Le lendemain, au pansement,

j'en vis ſortir quantité de matiete fétide ; avec un ver de dix pouces de long, & gros comme un tuyau de plume. Je fus fort ſurpris de voir cet animal à moitié ſorti de la plaie ; & très-vigoureux. Préſumant qu'il pouvoit y en avoir quelques autres, & pour donner une plus ample iſſue à la matiere, je pratiquai une petite ouverture ſur la partie éminente de la tumeur, obſervant de ne point toucher à l'inteſtin, afin de ne pas détruire ſes adhérences, perſuadé que la guériſon en dépendoit. Je panſai la malade, pendant quinze jours, avec une décoction miellée, & quelque peu de charpie, le tout couvert d'un emplâtre d'onguent de la Mere. Par un panſement auſſi ſimple, joint à une diete des plus ſéveres, avec quelques minoratifs & une tiſane de quinquina, j'eus la ſatisfaction de voir la plaie entiérement guérie, les excrémens ayant repris leur cours naturel.

Je n'entreprendrai point de citer les différens cas où cette méthode pourroit être employée : je laiſſe aux Maîtres de l'art à en juger. Je puis ſeulement aſſurer que la malade jouit actuellement d'une ſanté parfaite, n'étant ſujete à aucune colique, & les excrémens paſſant tous par la voie naturelle.

Digitized by Google

OBSERVATION

Sur un Coup de Feu à la Tête; par M. PAGÉS, ancien Aide-Major de l'armée, Chirurgien-Major de Royal-Piémont, cavalerie.

Le nommé *Monplaiſir*, Grenadier au régiment de Touraine, reçut, à la bataille de Minden, un coup de feu à la partie ſupérieure latérale gauche du coronal: d'hôpital en hôpital, il fut évacué à celui d'Hanaw, où j'étois chargé du ſervice.

J'examinai ſcrupuleuſement le bleſſé, & portai mon doigt dans la plaie. Je trouvai que les tégumens étoient totalement ſéparés de l'os, au point de me permetre d'y reconnoître pluſieurs inégalités; ce qui me décida à y pratiquer une inciſion cruciale aſſez étendue. Comme l'effuſion du ſang étoit conſidérable, je ne pus m'aſſurer que d'un léger enfoncement: j'appliquai un bandage tel qu'il convient en pareil cas, & fis ſaigner le bleſſé au bras & au pied.

Le lendemain, je levai l'appareil, & je trouvai une fente aſſez conſidérable à la ſurface de l'os, jointe à une noirceur dans ſon centre. Je pris ma rugine pour m'aſſurer du corps étranger: c'étoit une partie de la balle enchâſſée dans l'épaiſſeur de l'os; ce

qui me détermina à appliquer une couronne de trépan à la partie inférieure. Je fus très-surpris, après plusieurs tours de trépan, de voir, en retirant ma couronne, qu'une partie de la premiere table étoit séparée de la seconde, & collée sur la dure-mere. Je portai ma curette dans l'ouverture du trépan; mais il ne me fut pas possible de la faire entrer que du côté inférieur, où je jugeois que quelques esquilles devoient agacer la dure-mere; ce qui me décida à appliquer une seconde couronne au-dessus de l'enfoncement, lieu où ma curette avoit trouvé un obstacle.

Comme, dans cet endroit, il n'y avoit nulle séparation des deux tables, le trépan fut plus heureux; & je relevai, en partie, la seconde table, qui pressoit la dure-mere. Je ne fus guere plus satisfait de mon opération, jugeant bien que, puisqu'une portion de la seconde table avoit été détachée de la premiere, par conséquent les esquilles ne manqueroient pas de produire des accidens.

Effectivement, malgré les saignées réitérées, les calmans & délayans, administrés à propos, ils ne tarderent pas à se déclarer. Il survint une grosse fievre, bouffissure à toute la face, de même qu'un grand assoupissement. Comme le danger me parut pressant, j'appliquai promptement trois cou-

ronnes de trépan à côté des premieres, le plus près les unes des autres qu'il me fut poſſible, & je ne fis qu'une ouverture des cinq. J'enlevai tout le contour de la portion de l'os enfoncé : au moyen de ce, j'apperçus, à côté du ſecond trépan, le corps étranger, que je tirai avec les pinces. C'étoit une partie de la balle, du diametre d'une piece de ſix ſols. En examinant la piece d'os que j'avois enlevée, je remarquai que les deux tables étoient ſéparées en total du côté inférieur.

Le bleſſé fut panſé, en premier appareil, avec un ſindon armé d'un fil trempé dans la décoction émolliente, bien exprimé, des bourdonnets & plumaſſeaux mollets ; le tout maintenu par un bandage contentif : je le fis ſaigner, & le mis à un régime exact. Je ne levai le premier appareil que le troiſieme jour, tems où la ſuppuration fut bien établie, ſans nul accident. Je le panſai, deux jours de ſuite, avec le digeſtif ſimple, dont je dorois les plumaſſeaux & bourdonnets ; enſuite je ne me ſervis d'aucune eſpece d'onguent juſqu'à parfaite guériſon ; & le bleſſé joignit ſon régiment, au bout de quatre mois & huit jours de traitement, étant parfaitement guéri.

Cette Obſervation peut ſervir à démontrer la ſageſſe de la méthode que M. Pibrac nous indique dans le quatrieme volume des

Mémoires de l'Académie de Chirurgie, page 65, pour le traitement des plaies avec perte de ſubſtance.

OBSERVATION

Sur un Eryſipele phlegmoneux compliqué, à la jambe & au pied droit, avec déperdition de ſubſtance, par M. LEAUTAUD, Chirurgien-Juré de la ville d'Arles, ancien Prévôt de ſa compagnie, ci-devant Chirurgien en chef de l'hôpital-général du Saint-Eſprit & de Saint-Lazare de la même ville, &c.

Les Maîtres de l'art ont toujours regardé l'éryſipele phlegmoneux compliqué comme une maladie très-dangereuſe. Celle dont j'entreprends l'hiſtoire étoit une tumeur d'une nature extraordinaire, par ſon étendue, tant en largeur qu'en profondeur, accompagnée d'une grande douleur, inflammation, fievre, inſomnie, & de dévoiement, & je ne doute pas qu'elle ne paroiſſe aux yeux du public, & à ceux qui ont une connoiſſance parfaite de l'art de guérir, un fait remarquable & inſtructif.

Un jeune homme, âgé d'environ vingt ans, d'un tempérament robuſte, & replet, à qui la nature n'avoit rien refuſé pour la

Digitized by Google

taille & la bonne mine, fut porté à notre hôpital, pour un éryſipele phlegmoneux à la jambe & au pied droit. Les ſaignées copieuſes & réitérées, les cataplaſmes émolliens & anodins furent mis en uſage, mais inutilement; de façon qu'il ſe forma un dépôt ſi conſidérable dans cette partie, que je fus obligé de donner iſſue par deux inciſions, l'une interne, & l'autre externe. Il ſurvint une fonte générale de graiſſes de la jambe & du pied: les cellules ſe pourrirent; la capſule ligamenteuſe, & les petits ligamens, qui ſoutiennent l'article, furent totalement détruits: l'articulation s'abreuva; & la plupart des os du tarſe étoient vacillans & ébranlés. Que faire dans un cas ſi critique? Je réſolus dès-lors de faire appeller trois de mes confreres en conſultation, conjointement avec les quatre Médecins de l'hôpital, tous hommes de mérite; &, après en avoir circonſtancié le fait, ces Meſſieurs examinerent à loiſir la partie malade; & ils opinerent, contre mon avis, d'amputer la jambe. Le jeune homme parut y conſentir avec peine. Le lendemain, les parens, & quelques autres perſonnes de leurs amis, informés du réſultat de la conſultation, vinrent lui ſouffler aux oreilles de ne point ſe laiſſer opérer: il n'en fallut pas moins pour ébranler ſon aveu. Je continuai alors à le panſer, & à y prendre tout le ſoin

poſſible. Croira-t-on que le *calcaneum* & le ſcaphoïde ſe ſéparent ? que les chairs, par ſucceſſion, prirent une meilleure qualité, devenant grenues & vermeilles ? & qu'ayant eu la précaution de contenir le pied par un bandage convenable, de panſer méthodiquement, & avec beaucoup de précaution, la plaie s'incarna ? Cette grande perte de ſubſtance ſe régénéra, environ ſix ſemaines après, & il ſe forma une cicatrice des plus heureuſes. Le malade jouit depuis d'une ſanté parfaite, n'ayant d'autre incommodité que la difformité du coup de pied.

Voilà de ces cas extraordinaires, qui ſemblent renverſer les regles de l'art. Cette Obſervation nous prouve qu'il ne faut point ſcrupuleuſement ſuivre ce que l'art nous preſcrit, & qu'il eſt de la prudence d'un Chirurgien éclairé de plier ou étendre ces mêmes regles ſuivant les occurrences ; ce que l'on ne peut apprendre que par une expérience sûre & réfléchie. La nature paroît avoir joué le principal rôle dans la cure de cette grande maladie : heureux celui qui a l'avantage de la connoître & de l'épier dans ſes opérations !

Digitized by Google

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12	13	8 1/5	27 9 3/4	27 9	27 11 1/2
2	9 1/4	15 1/2	12	28	28 1/2	28 1
3	15	17 1/2	16	28 1	28 1	28
4	14	18 1/4	15 1/2	28 1/2	27 11 1/2	28
5	12 1/2	15	12	28 1/2	28 1	28 1/2
6	11 1/2	17 3/4	12 1/2	28 3	28 2 1/2	28 3 3/4
7	12 1/2	19	14 3/4	28 3 1/3	28 2 1/2	28 1
8	15	20 1/4	14 1/4	28	28	28 1 1/2
9	14	20 1/4	16 1/4	28 2	28 1 1/2	28 1/4
10	17	22 1/2	14 3/4	28	27 11 3/4	28
11	13	17 3/4	15	28	28 1/2	28 1/2
12	15	18	12	28 1/4	28 1/4	28 4
13	11	17 1/2	13	28 4	28 4 1/2	28 4 1/2
14	14	20 1/4	16	28 4	28 3 2/3	28 2 1/2
15	14	17	12	28 2	28 2	28 1 3/4
16	12	16 3/4	11	28 1 2/3	28 2	28 2 1/2
17	10	16 1/2	11 1/2	28 1 1/2	28	27 10 1/4
18	11 1/2	14	11	27 8	27 7	27 7
19	10	14 1/4	11 1/2	27 7 1/4	27 8	27 9 1/4
20	12 1/2	14 1/2	9 1/3	28 10 1/2	28	28 1 3/4
21	9 1/2	15 1/2	12 3/4	28 2	28 2	28 2
22	10	16	12 1/2	28 2 1/3	28 2 1/4	28 2
23	11	17 1/2	13	28 1 1/2	28 1	28 1/2
24	13	16 1/2	12	28 1/2	28	28 1/2
25	11 1/2	20	13	28 1	28 1 1/2	28 1 1/2
26	13 3/4	19 1/2	16 3/4	28 1 1/4	28 2/4	27 11 3/4
27	14 1/2	19 1/4	13 1/2	27 11 1/2	27 11 1/2	27 11
28	12	17 3/4	13	27 11 1/2	27 11 3/4	27 11 3/4
29	13	15	13	27 11	27 10 1/2	27 10
30	11 3/4	16 1/3	11	27 10	27 10 1/2	27 10 1/2

Digitized by Google

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-O. pl. c. v.	O. pl. nuages.	Beau.
2	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
3	S-O. couvert. nuages.	S-S O. nuag. tonnerre. écl.	Nuages.
4	S. nuages.	S - O. v. écl. ton. pl. grêle.	Pluie.
5	S-O. couv. pl.	S S-O. pl. n.	Pluie.
6	O-S-O. c. p. pl.	O-N-O. nuag.	Nuages.
7	S-O. couvert. pet. pluie. n.	S. nuages.	Nuages.
8	S. nuages. pl.	S - O. nuages.	Nuages.
9	O-N-O. c. n.	N. nuages.	Nuages.
10	E. n. pluie.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
11	O. nuages. v.	O. nuages.	Nuages.
12	O-S-O. c. n.	S - O. nuages.	Beau.
13	N-O. nuages	N-N-O. n. b	Beau.
14	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
15	O. couvert.	O. pl. cont.	Couvert.
16	O. couvert.	O-N-O. pl. n.	Beau.
17	N-N-E. nuag.	N-E. c. pluie.	Pluie.
18	S. pl. cont.	O. pl. couv.	Nuages.
19	S. couvert. n. pluie.	S-O. couvert. pet. pl. nuag.	Nuages.
20	O. pl. vent.	N. v. nuages	Nuages.
21	O nuages.	O. nuages.	Nuages.
22	S-S O. n. p. pl.	O. nuages.	Nuages.
23	S-S O. nuages.	S-S-O. n. pl.	Nuages. pl.
24	O-S O. nuag.	O. pl. nuages.	Nuages.
25	N-O. nuages.	N - O. nuages.	Beau.
26	S-S-O. nuag.	S-E. nuages. c.	Couv. pluie.
27	S-O. pluie. c.	O-S-O. n. pl.	Pluie.
28	S-O. n. vent.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
29	O-S-O. n. v. pl.	O. pl. nuages.	Pluie.
30	O. pluie. cou.	O. é. ton. pl. n.	Pluie.

Digitized by Google

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 22 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 8 $\frac{1}{3}$ degrés au - deſſus du même terme : la différence entre ces deux points eſt de 14 $\frac{1}{6}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4$\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 9$\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du N.
1 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S-E.
5 fois du S.
5 fois du S-S-O.
10 fois du S O.
7 fois de l'O S-O.
13 fois de l'O.
2 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 6 jours beau.
preſque tous les jours des nuages.
15 jours couvert.
21 jours de la pluie.
1 jour de la grêle.
6 jours du vent.
3 jours du tonnerre & des éclairs.

Digitized by Google

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1770.

Les fievres intermittentes ont régné encore pendant tout ce mois : elles ont été la plupart fort irrégulieres dans leur marche, & n'ont paru céder que très-difficilement aux meilleures méthodes.

On a auſſi continué à voir des péripneumonies du même caractere que celles dont nous avons parlé le mois précédent : on en a obſervé, en outre, du genre des catarrhales, qui n'ont pas moins embarraſſé les Médecins.

Digitized by Google

Observations météorologiques faites à Lille au mois de Mai 1770, par M. BOUCHER, Médecin.

Le tems a été pluvieux au commencement & dans le milieu du mois. Le barometre, pendant tout ſon cours, a été plus ſouvent obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces, qu'au-deſſus de ce terme.

Quoiqu'il n'y ait pas eu de chaleurs conſidérables, nous avons eſſuyé quelques orages.

La liqueur du thermometre ne s'eſt pas portée plus haut que le terme de 20 degrés ; & il ne s'eſt approché de ce terme que trois ou quatre jours, vers le milieu du mois. Dans les premiers jours, elle eſt deſcendue au terme de 2 à 3 degrés.

Le vent a été plus ſouvent *nord* que *ſud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & ſa moindre chaleur a été de 2 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes ; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27

pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 11 lignes.

Le vent a ſoufflé 6 fois du Nord.
10 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois de l'E.
8 fois du Sud vers l'Eſt.
5 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ou.
3 fois de l'O.
4 fois du N. vers l'Oueſt.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.
3 jours de grêle.
1 jour de neige.
5 jours de tonnerre.
4 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la ſéchereſſe à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille au mois de Mai 1770.

Les vents du nord, qui ont ſoufflé, la plus grande partie du mois, ont entretenu le cours des fievres catarrheuſes, portant à la poitrine, des pleuréſies & péripneumonies, & des rhumatiſmes inflammatoires; la fievre catarrheuſe participoit ſouvent de la double-tierce continue. Les rhumes ont auſſi été fort répandus; ils ne cédoient pas

Digitized by Google

aiſément aux remedes même adminiſtrés convenablement.

La fievre putride-maligne, qui faiſoit encore du ravage dans certains cantons de la campagne, & ſur-tout vers le midi, ne ſe faiſoit appercevoir en ville que dans un petit nombre de maiſons; & elle étoit bornée à des indigens. J'ai traité de ce genre de fievre une femme de quarante-cinq ans, d'un tempérament atrabilaire & ſcorbutique, à qui, dès le quatrieme jour de la maladie déclarée, il a paru ſur tout le corps de grandes taches noires, en forme de vibices, & qui a ſuccombé, au neuvieme, à ſon mauvais ſort, ſans qu'il ait été poſſible de tirer aucun parti des remedes appropriés à cet état. Heureuſement perſonne, ni de la maiſon ni du voiſinage, n'a rien contracté de cette fâcheuſe maladie.

LIVRES NOUVEAUX.

L'Art de ſe traiter ſoi-même dans les maladies vénériennes, & de ſe guérir de pluſieurs différens ſymptômes; Ouvrage fondé ſur une nouvelle théorie de ces maladies, & dans lequel on explique, d'une maniere plus vraiſemblable, l'opération des remedes employés à leur traitement. Par

M.**, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris. A Paris, chez *Coſtard*, 1770, in-8°.

Comme il ne faut que la plus légere faute de typographie dans un Ouvrage de cette nature, pour faire un tort conſidérable à l'humanité, & qu'en général les contre-façons ne peuvent être d'aucune sûreté à cet égard, le Libraire nous a priés d'avertir que tous les exemplaires qui ne ſeront pas ſignés de lui au revers du frontiſpice ou titre, doivent être regardés comme faux, non avoués, & très-préjudiciables.

Lettre de M. *Royer*, ancien Chirurgien-Aide-Major des Armées du Roi, à M. *J. J. Gardane*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. A Bouillon, de l'Imprimerie de la Société typographique, 1770, brochure in-12 de 24 pages.

Manuel des Pulmoniques, ou Traité complet des Maladies de la Poitrine, où l'on trouve la théorie la plus naturelle, les regles de pratique les plus ſimples & les plus sûres pour combatre les maladies de cette cavité. On y a joint une nouvelle Méthode de reconnoître ces mêmes maladies par la percuſſion du thorax, traduite du Latin d'Avenbrugger. Par M. *de Roziere de la Chaſſagne*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même ville, & Aſſocié

étranger de l'Académie de Clermont-Ferrand, &c. avec cette épigraphe :

O quantùm difficile eſt curare morbos pulmonum ! O quantò difficilius eaſdem cognoſcere, & de iis certum dare præſagium !

BAGL. *Prax. med. l.* 1, *c.* 9.

A Paris, chez *Humaire*, 1770, in-12. Prix broché 2 livres 8 ſols.

Elémens de l'Art vétérinaire. Eſſai ſur les Appareils & ſur les Bandages propres aux Quadrupedes, à l'uſage des Eleves des Ecoles royales vétérinaires, avec Figures. Par M. *Bourgelat*, Directeur & Inſpecteur-Général des Ecoles vétérinaires, &c. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1770, in-8°.

Traité des Maladies des Yeux, & des Moyens & Opérations propres à leur guériſon ; par *Louis-Florent Deshais-Gendron*, Profeſſeur & Démonſtrateur royal pour les maladies des yeux, aux Ecoles de Chirurgie, & Adjoint de l'Académie royale de Chirurgie. A Paris, chez *Claude-J. B. Hériſſant*, 1770, in-12, deux volumes.

Digitized by Google

TABLE.

EXTRAIT des Aphorismes de Médecine statique de Sanctorius, *commentés par* M. Lorry, page 99
Suite du Mémoire sur les Eaux de Bourbonne-les-Bains. Par M. Chevalier, *Chirurgien*, 122
Observation sur une Morsure de Serpent, guérie par l'alkali volatil. Par M. Bajon, *Chirurgien*, 146
Réflexions sur l'Utilité du Forceps courbe. Par M. Levret, *Chirurgien*, 148
Réponse à la Lettre de M. Tilloloy *sur les Exfoliations des Os.* Par M. Martin, *Chirurgien*, 168
Observations sur une Plaie au périnée, avec ulcération de la vessie Par M. Héraud Vallandré, *Chirurgien*, 170
—— *Sur une Hernie avec gangrene, guérie sans opération.* Par M. Paviot, *Chirurgien*, 175
—— *Sur un Coup de Feu à la Tête.* Par M. Pagés, *Chirurgien*, 177
—— *Sur un Erysipele compliqué.* Par M. Leautaud, *Chirurgien*, 180
Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Juin 1770, 183
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1770, 186
Observations météorologiques faites à Lille au mois de Mai 1770. Par M. Boucher, *Médecin*, 187
Maladies qui ont régné à Lille au mois de Mai 1770. Par le même, 188
Livres nouveaux, 189

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

SEPTEMBRE 1770.

TOME XXXIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1770.

EXTRAIT.

Medicina ex Pulſu, ſive Syſtema Doctrinæ ſphygmicæ. *C'eſt-a-dire : la Médecine du Pouls, ou Syſtême de la Doctrine du Pouls. A Vienne, chez* Græffer, 1770, *in*-8°.

LA doctrine du pouls, renouvellée en Eſpagne, perfectionnée en France, paroît avoir été peu cultivée dans le reſte de l'Europe. M. Wetſch, Médecin de Vienne, aura l'honneur d'avoir donné l'exemple à ſes compatriotes. Les *Recherches ſur le Pouls, par rapport aux criſes, de M.* DE BORDEU, & l'Extrait, que nous avons donné dans notre Journal, de l'*Eſſai ſur le*

Digitized by Google

Pouls de M. FOUQUET, le déterminerent à étudier avec le plus grand soin une doctrine qui lui paroissoit promettre de si grands avantages ; &, pour ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à l'y perfectionner, il crut, à l'exemple des anciens Philosophes de la Grece, devoir venir en France consulter les Médecins qui s'en étoient le plus occupés. De retour dans sa patrie, après avoir pris les leçons de MM. Fouquet & Coulas à Montpellier, & de M. de Bordeu à Paris, il s'est hâté de l'enrichir des connoissances nouvelles qu'il avoit acquises. C'est le but qu'il s'est proposé en publiant l'Ouvrage que nous annonçons ; Ouvrage que nous croyons pouvoir regarder comme d'excellens élémens de la doctrine du pouls.

Il est difficile de ne pas être frappé des raisons par lesquelles il prétend avoir été déterminé à embrasser cette doctrine. » J'ai » vu, dit-il dans sa Préface, des Médecins » qui, dans les maladies aiguës, n'avoient » recours qu'à la saignée ; d'autres qui ne » saignoient jamais, ou presque jamais : » quelques-uns qui donnoient l'émétique » dans presque toutes les maladies ; quel- » ques autres qui trembloient lorsqu'ils » étoient obligés d'ordonner quelques grains » d'ipécacuanha. J'ai vu traiter les coliques » les plus cruelles avec les huileux, & je

» les ai vus guérir parfaitement avec les pur-
» gatifs les plus forts. Il y a des pays où les
» malades boivent toujours chaud, d'autres
» où ils n'ont pour boiſſon que l'eau à la
» glace. J'ai vu ſuivre ces méthodes ſi op-
» poſées, dans ces tems même, pour ne
» pas parler de celles qui ſe trouvent con-
» ſignées dans les Faſtes de la médecine. Il
» n'en eſt aucune qui ne ſoit fondée ſur
» quelques raiſons, aucune qui ne ſoit étayée
» ſur des expériences faites ſouvent dans un
» même pays, quelquefois dans la même
» ville. Je n'ai pas vu qu'aucune de ces mé-
» thodes guérît tous ceux ſur qui on les pra-
» tiquoit ; & je n'en ai rencontré aucune
» qui fît périr tous ceux pour qui on l'avoit
» employée. A quoi donc s'en rapporter ?
» Sont-elles toutes bonnes ? N'y en a-t-il
» aucune de bonne ? La médecine eſt-elle
» ſans regles ? Si elle en a quelqu'une,
» quelles ſont les meilleures ?

» Ces réflexions pourroient faire la ma-
» tiere d'un très-grand Ouvrage : voici ce
» qui ranime mes eſpérances. Il n'eſt point
» de Médecin rationel qui ne reconnoiſſe
» que la nature guérit les maladies ; c'eſt le
» ſentiment d'Hippocrate, le pere de la mé-
» decine. Que fait donc le Médecin avec
» ſes remedes ? On peut en reconnoître trois
» claſſes : les uns ſont bons, d'autres mau-
» vais, d'autres indifférens. On doit re-

» garder comme bons ceux qui, étant em-
» ployés dans les vues de la nature, y ré-
» pondent, en diminuant les accidens, sou-
» tenant les forces, ouvrant les voies par
» lesquelles elle se propose de se débar-
» rasser de la matiere qui l'opprime, & qui,
» par conséquent, rendent la maladie plus
» supportable, plus sûre, & peut-être même
» plus courte. On doit mettre au rang des
» remedes pernicieux ceux qui s'opposent
» aux vues de la nature, & produisent les
» effets contraires à ceux que produisent les
» bons. Mais la classe des indifférens est de
» beaucoup plus d'étendue : on doit sou-
» vent même y rapporter les remedes que,
» dans d'autres circonstances, on peut re-
» garder comme bons, ou comme mauvais.
» Les bons peuvent être mis au rang des
» indifférens, toutes les fois que les acci-
» dens ne sont pas graves, les voies ou-
» vertes, & que la nature eût suffi toute
» seule pour guérir la maladie, quoiqu'elle
» y eût peut-être employé un peu plus de
» tems & de travail. Les remedes les plus
» mauvais peuvent quelquefois être regardés
» comme indifférens, lorsque l'épuisement
» des forces est tel que rien ne peut aider la
» nature, ou que le principe divin, qui
» veille sans cesse à la conservation de l'indi-
» vidu, est en état de détourner le coup
» fatal que les remedes mal administrés

Digitized by Google

» peuvent lui porter, quoiqu'il réſulte de » leur application des ſymptômes plus gra- » ves, & qu'ils prolongent la maladie; ce » que les ignorans ſavent bien rejetter ſur » la force de la maladie. «

Notre Auteur conclut de ces réflexions, que » l'art du Médecin doit conſiſter princi- » palement à marcher ſur les traces de la na- » ture, à obſerver ſcrupuleuſement toutes » ſes opérations, à deviner ſes intentions, » & à lui obéir fidélement..... Dans ce » cas, le Médecin ne peut avoir de bouſſole » plus sûre que le pouls. La doctrine de ce » ſigne, ſur-tout telle que l'enſeignent les » modernes, eſt le flambeau le plus propre » à le guider dans ſa pratique: c'eſt le moyen » le plus sûr que la nature emploie pour ma- » nifeſter ſon intention. Il indique parfai- » tement l'interruption des actions qui conſ- » tituoient la ſanté: il nous apprend lorſque » la nature eſt occupée à cuire la matiere qui » l'opprime, de peur qu'elle ne nuiſe, lorſ- » qu'elle cherchera à s'en débarraſſer; il » indique parfaitement le couloir par lequel » la matiere cuite doit s'évacuer: ce qui eſt, » en quelque ſorte, l'abrégé de tout l'art; » car, ſelon Hippocrate, toutes les mala- » dies n'ont qu'une ſeule forme; & M. de » Bordeu, dans ſa Thèſe ſur les Eaux d'A- » quitaine, enſeigne que *toutes les maladies* » *ne ſont que les efforts de la nature qui tra-*

» vaille à procurer l'excrétion d'une matiere » nuiſible : ſi elle eſt poſſible, l'excrétion » doit la terminer. «

L'Ouvrage de M. Wetſch eſt diviſé en quinze chapitres. Le premier traite de la méthode qu'on doit ſuivre pour s'inſtruire de la doctrine du pouls. Pour pouvoir ſe flatter d'y faire quelques progrès, il eſt eſſentiel d'avoir le tact fort fin : on doit enſuite étudier avec le plus grand ſoin les Auteurs qui ont traité de cette doctrine, parmi leſquels Galien tient le premier rang. Malgré les longueurs & les inutilités dont ſes Livres ſur le Pouls ſont remplis, ils contiennent un nombre infini d'obſervations précieuſes, très-propres à accélérer les progrès de cette doctrine. Après Galien, les Ouvrages de MM. de Bordeu & Fouquet, que nous avons cités, ſont ceux qu'on doit étudier avec le plus d'application : on ne doit pas négliger les obſervations de Solano, de Cox, de Michel, Ménuret, le Camus, Balme, Strack, &c. ni même la doctrine des Chinois. Lorſqu'on ſe ſera fait un fond ſuffiſant de connoiſſances, il eſt néceſſaire d'avoir en diſpoſition un grand hôpital, la meilleure, pour ne pas dire la ſeule école où l'on puiſſe s'inſtruire de cette doctrine : c'eſt-là qu'à force d'application & de patience on parviendra à acquérir l'habitude ſi néceſſaire dans l'uſage

Digitized by Google

de ce signe. On ne doit pas se rebuter, si les premieres tentatives sont infructueuses. Lorsqu'une fois on est parvenu à bien distinguer un ou deux pouls organiques ou critiques, les autres s'offrent d'eux-mêmes sans difficulté. Galien assure qu'il fut plusieurs années sans faire aucun progrès dans cette étude ; ce qui le fit douter de la vérité de ce qu'Hérophile & Agathinus avoient avancé. Mais, lorsqu'une fois il eut commencé à distinguer quelques modifications, toutes les autres se présenterent d'elles-mêmes ; ce qui nous apprend le jugement qu'on doit porter de ces Praticiens qui se sont dégoûtés de cette doctrine, après deux ou trois expériences où l'événement n'a pas répondu à leur pronostic. Mais ils sont bien plus répréhensibles lorsqu'ils en prennent occasion de rejetter les observations de Praticiens qui, plus patiens qu'eux, ont consacré vingt ans, & plus, à cette étude.

Le chapitre second est destiné à indiquer les cas dans lesquels l'art est en défaut. M. Fouquet a averti que le pouls capital n'indique, ni la partie de la tête affectée, ni le genre d'affection qu'elle éprouve, & qu'il en est de même de tous les autres. Nous n'avons point de signe qui nous indique que les reins, le dos, le pancréas, les parties génitales, les membres sont-

léſés, &c. Il eſt très-difficile de porter un jugement bien sûr dans les perſonnes très-irritables, nerveuſes, dans celles qui ſont cachectiques, & dans les maladies véritablement malignes. » Dans tous ces ſu-» jets, dit M. de Bordeu, le pouls eſt » preſque toujours *acritique*, n'eſt preſque » jamais développé : il eſt ſerré, convulſif, » inconſtant, ne préſentant rien de fixe; » &, quoiqu'il paroiſſe quelquefois criti-» que, il n'eſt ſuivi d'aucune évacuation » critique. « Le pouls des enfans & celui des vieillards n'offre pas moins de difficultés. Il y a, outre cela, des perſonnes dont le pouls peut être appellé *irrégulier* ou *monſtrueux*. Galien a obſervé qu'ils dépendoient très-ſouvent d'une conformation ſinguliere de l'artere, ou de ſa poſition, qui eſt quelquefois trop enfoncée, ou trop ſuperficielle, ou tortueuſe, &c. Quelquefois, ſelon M. de Bordeu, ces irrégularités dépendent de quelque maladie chronique, cachée, qui ôte au pouls ſa liberté.

Le troiſieme chapitre apprend ce qu'il convient de faire avant de tâter le pouls. Le premier précepte, que M. Wetſch donne, eſt de ne point tâter le pouls, en arrivant chez le malade, de peur que la ſurpriſe ou la crainte n'en dérange les modifications : il faut enſuite s'informer s'il y a quelque redoublement, & quel eſt ſon

période ; *car, lorsqu'on attend la crise*, comme l'observe M. de Bordeu, *le pouls n'indique rien, dans le commencement du redoublement, mais seulement dans son état & dans son déclin.* On doit éviter également de tâter le pouls immédiatement après l'exercice, après le sommeil, dans l'action d'un remede, à la suite d'une saignée, d'un bain, dans le tems de la digestion, &c.

Le quatrieme chapitre indique la meilleure maniere de tâter le pouls. L'Auteur a adopté entiérement celle que M. Fouquet a indiquée dans son Essai, & que nous avons rapportée dans l'Extrait que nous en avons donné dans notre Journal : nous ne la répéterons pas ici.

Le cinquieme a pour objet les différences les plus ordinaires des pouls : ce qu'il dit à ce sujet est entiérement puisé dans les Ouvrages de Galien. Il distingue les différences qu'on observe dans les pulsations qui sont composées d'une systole & d'une diastole de l'artere, de celles que présente le pouls proprement dit, qu'il fait consister dans une suite continue d'un certain nombre de pulsations. Il en compte cinq de la premiere espece, qui constituent, 1° le pouls vîte ou tardif, 2° le pouls grand ou petit, 3° le pouls fort ou foible, 4° le pouls mol ou dur, 5° le pouls plein ou vuide. Les diffé-

rences que préſente le pouls proprement dit, donnent, 1° le pouls fréquent ou rare, 2° le pouls régulier ou irrégulier, 3° le pouls égal ou inégal, 4° le pouls réglé ou déréglé. Il y a quelques années que ces diſtinctions formoient toute la doctrine du pouls. Si les Médecins parloient de quelques autres différences, ce n'étoient que des mots vuides, qui ne ſignifioient rien.

Le chapitre ſixieme traite des différences que certaines cauſes mettent dans le pouls, différences qui y produiſent des altérations qu'il eſt eſſentiel de bien reconnoître, pour n'être pas expoſé à les confondre avec celles que la maladie produit, &, d'après leſquelles il doit ſe régler. Notre Auteur diſtingue les cauſes qui produiſent ces altérations, en *naturelles*, telles que le ſexe, le tempérament, l'âge, le ſommeil, le tems de l'année, le pays qu'on habite, l'air qu'on reſpire, & même la taille; en *non naturelles*, & il met de ce nombre, l'exercice, les bains, les alimens; en *cauſes contraires à la nature:* il met de ce nombre, les paſſions de l'ame, & les cauſes morbifiques.

Le ſeptieme chapitre eſt deſtiné à l'expoſition du diagnoſtic qu'on peut tirer de différentes affections du pouls. Ces affections conſiſtent en des impreſſions variées, que la ſurface de l'eſpace pulſant de l'artere

fait, tantôt sur un, tantôt sur plusieurs doigts qui la touchent, tantôt sur les interstices des doigts: ce sont, ou de petites éminences, ou de petites ondes plus ou moins sensibles, plus ou moins figurées dans quelque partie de l'espace pulsant, ou dans l'élévation plus ou moins notable, plus ou moins circonscrite de cet espace pulsant, ou dans quelqu'autre modification de cette partie de l'artere. Galien paroît avoir eu quelque connoissance de ces modifications, comme il paroît par un passage du Livre I, chapitre 2, du Traité *de dignoscendis Pulsibus*, dans lequel il dit: » On remarque » évidemment, lorsqu'on presse les différentes parties de la longueur de l'artere, » qu'elles ne sont pas également affectées; » que la modification des supérieures (qu'il » appelle *les plus voisines du cœur*) est » différente de celle des inférieures. Ces » petites parties paroissent, tantôt comme » des cercles plus ou moins grands; tantôt » une des surfaces paroît plus concave, » d'autres fois plus convexe. « On pourroit même conclure de certaines prédictions, qu'il avoit une parfaite connoissance des pouls organiques, qu'on a observés dans ces divers tems; mais il n'a point décrit leurs modifications particulieres. Il étoit réservé à M. Fouquet de les faire connoître: en conséquence M. Wetsch rapporte le

Digitized by Google

caractere des différens pouls organiques, que M. Fouquet a décrits, auxquels il joint les remarques particulieres, que MM. Coulas, de Bordeu & Fouquet même lui ont communiquées, ou qu'il a empruntées d'un Mémoire de M. Balme, que nous avons imprimé dans le Journal de Juillet 1768. Comme nous avons fait suffisamment connoître ces caracteres des pouls organiques dans l'Extrait que nous avons donné de l'Essai de M. Fouquet, nous ne les répéterons pas ici.

Le huitieme chapitre a pour objet les changemens que le pouls éprouve dans les maladies aiguës. Notre Auteur en admet trois principaux avec MM. de Bordeu & Fouquet, le pouls de *crudité*, de *coction* & d'*excrétion*. Il observe, d'après le premier de ces deux Auteurs, que, dans le commencement des maladies, le pouls est vif, fréquent, dur, sec, comprimé, concentré; c'est le pouls de crudité. Il reconnoît avec M. Fouquet, que ce pouls a une très-grande affinité avec le pouls convulsif des anciens, & qu'on peut le diviser en deux especes: l'un, qui est le plus fréquent, est tel que celui qu'il vient de décrire, après M. de Bordeu; l'autre a quelque chose de plein, ou une espece de grandeur, tantôt avec fréquence, tantôt sans fréquence; & même quelquefois il est accompagné de

lenteur : il eſt élevé. Quoique cette élévation ſoit toujours accompagnée d'une eſpece de contraction ſpaſmodique, notre Auteur compare ce dernier au pouls vibré de Galien. M. Fouquet, que notre Auteur ſuit, admet deux pouls de coction, dont le premier indique les premiers momens de cet orgaſme, ou de ce mouvement inteſtin des organes, qui agite la matiere morbifique, la rappelle du fond de ſa retraite, & l'expoſe à l'action vive des organes. Ce tems eſt le commencement de la coction, dans lequel la matiere morbifique, agitée par l'action des organes, commence, pour ainſi dire, à mûrir, & à ſe convertir en matiere puriforme. Le pouls du commencement de ce période eſt dilaté, développé, élevé, plein, fréquent, avec un certain effort & un certain déſordre qui trouble ſouvent le caractere organique, ſans cependant le détruire entiérement. Mais, lorſque la matiere morbifique, ainſi battue, eſt aſſez atténuée, adoucie, élaborée, & diſpoſée à l'évacuation, & que l'action des organes eſt devenue plus libre & plus facile, le pouls devient plus mol, en quelque ſorte arrondi, & on y apperçoit des eſpeces de ſoubreſauts ou d'inégalités ; le développement eſt, en quelque ſorte, plus manifeſte ; le caractere organique eſt mieux exprimé, & plus conſtant : c'eſt le pouls critique par

excellence. Le pouls de l'excrétion eſt plus véhément : les ſoubreſauts ou l'inégalité ſont plus marqués ; l'expreſſion du caractere organique eſt plus vive & plus diſtincte. Hippocrate a remarqué, dans ſes *Coaques*, que le pouls, dans le commencement des maladies, étoit petit, & qu'il devenoit plus fort dans le tems de la criſe ; & Galien obſerve que la coction parfaite eſt toujours ſuivie de l'excrétion ; qu'un pouls grand & véhément ne préſage pas toujours cette excrétion, lorſqu'il n'eſt pas inégal ; que les meilleures criſes ſont précédées d'un pouls élevé, mais, en même-tems, accéléré dans ſes contractions ; que les excrétions, qui ne ſont pas accompagnées d'un pouls grand & accéléré dans ſes contractions, ſont très mauvaiſes. M. Wetſch diviſe avec M. de Bordeu les pouls critiques en *ſupérieurs* & en *inférieurs*, & chacun de ceux-ci en *ſimples*, *compoſés* & *compliqués*.

Il a réſervé pour le neuvieme chapitre, qui porte pour titre *du Diagnoſtic tiré du Pouls*, les caracteres des pouls critiques ſimples. Comme il a puiſé ces caracteres dans les *Recherches* de M. de Bordeu, dont ce chapitre n'eſt, à proprement parler, qu'un abrégé, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter : nous ferons obſerver ſeulement qu'aux caracteres particuliers aſſignés

à chaque pouls critique par M. de Bordeu, il a joint plusieurs remarques & observations tirées de Galien, de M. Fouquet, &c. & les autres signes qui doivent accompagner le pouls critique, pour qu'on puisse être assuré que la crise paroîtra sûrement.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup non plus sur le chapitre X, qui traite du *diagnostic* & du *pronostic composés*. C'est dans ce chapitre que M. Wetsch traite des pouls combinés ou compliqués de M. de Bordeu. Il observe d'abord que les révolutions particulieres de chaque organe changent singuliérement le pouls, ou y produisent un changement particulier : d'où il résulte que les révolutions des divers organes doivent imprimer au pouls des modifications particulieres, dans lesquelles on peut distinguer des changemens produits par ceux que les organes éprouvent. Le pouls combiné est donc celui dans lequel on observe deux ou plusieurs modifications qui dépendent chacune d'un organe particulier affecté, ou indiquent chacune une évacuation particuliere. Ce pouls s'observe plus fréquemment que le pouls simple, & se distingue plus difficilement.

Notre Auteur annonce, au commencement de son onzieme chapitre, qui traite *des indications curatoires, qu'on peut tirer du*

pouls, qu'il n'a presque rien trouvé sur cette matiere dans les anciens, & que tout ce qu'il va dire est puisé dans les Ouvrages de MM. de Bordeu, Michel & Fouquet. Il établit d'abord que c'est la nature qui guérit toutes les maladies, & que le Médecin doit nécessairement suivre les indications qu'elle présente, s'il ne veut pas la troubler dans ses opérations, &, par conséquent, aggraver le mal, au lieu de le guérir. Le pouls, comme nous l'avons déjà dit, est la bousole la plus sûre qu'il puisse suivre, pour ne pas s'écarter dans cette route. Il distingue le tems de *crudité*, celui de *coction* & celui d'*excrétion*.

On observe dans les maladies aiguës trois especes de mouvemens naturels, chacun desquels peut amener un effort critique. Le premier est un mouvement parfait & salutaire; le second est un mouvement violent & troublé; le troisieme est un mouvement foible & paresseux. Le premier s'observe principalement dans les éphémeres salutaires, dans lesquelles les remedes sont presque toujours superflus, lorsque le pouls, outre la fréquence, n'a presque rien qui tienne de l'irritation, se développe promptement, & est suivi d'une excrétion salutaire, qui dissipe en peu de tems la maladie. Si, dans ce cas, le Médecin croit devoir

Digitized by Google

faire quelque choſe, cela ne peut entraîner rien de fâcheux, parce que les forces ſont entieres. Dans le ſecond cas, lorſque le pouls eſt convulſif, on peut tirer du ſang avec fruit, pourvu qu'on ne paſſe pas les bornes, & que les forces ſoient ſuffiſantes. On obſerve ſouvent le troiſieme mouvement dans les fievres véritablement malignes, dans leſquelles, ou il ne faut point tirer de ſang, ou il n'en faut tirer que de très-petites quantités, ou même employer d'autres moyens que l'ouverture de la veine, tels que les ventouſes, les ſang-ſues: au reſte, dans les cas où l'on croit devoir en tirer, il faut le faire du côté où le pouls indique la plus grande irritation.

Outre les ſignes d'irritation, le pouls a ſouvent auſſi, ſur-tout dans les fievres bilieuſes ou malignes, un caractere gaſtrique ou inteſtinal. Lorſqu'il eſt gaſtrique, on emploie avec ſuccès l'émétique, ſur-tout lorſqu'il y a d'autres ſignes de ſaburre; & ſi le caractere gaſtrique eſt bien décidé, on ne doit pas héſiter, ni être arrêté par le crachement de ſang, le point de côté, ni le tems de la maladie. Après l'opération de l'émétique, la maladie paroît comme finie; mais bientôt après la fievre ſe réveille, & parcourt tous ſes tems. Que ſi le pouls eſt inteſtinal, & qu'il n'y ait point

de ſigne d'inflammation, il faut purger, ſi les lavemens ne ſuffiſent pas : on emploie, en même-tems, les boiſſons humectantes & variées. M. Wetſch obſerve, avec raiſon, qu'il eſt inutile d'en ſurcharger l'eſtomac, & qu'on doit ſe régler, pour la quantité, ſur la ſoif du malade.

Ces ſecours ſuffiſent pour commencer la cure : ils l'achevent rarement, à moins que la maladie ne ſoit très-légere. Ils en diminuent ſouvent l'intenſité, en faiſant ceſſer quelques ſymptômes qui l'aggravent, mais qui ne ſont pas eſſentiels à la maladie. Les purgatifs délivrent les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins d'une matiere qui les irrite : la ſaignée diminue la tenſion des ſolides ; en conſéquence, les forces de la nature, trop éparpillées, ſe concentrent, & elle a plus de liberté pour attaquer le noyau de la maladie.

Le tems & ces ſecours amenent peu-à-peu le période de la coction, qui peut ſeul ſoulager le malade, & faire l'eſpérance du Médecin. Lorſque le pouls l'indique, on ne doit employer que les ſeuls humectans, à moins qu'il ne ſurvienne de nouveaux ſignes d'irritation, auquel cas on auroit de nouveau recours aux évacuans. Dans tout autre cas, le Médecin doit être docile au précepte d'Hippocrate : *Quæ judicantur, neque mo-*

Digitized by Google

vere oportet, neque novare, neque medicamentis, neque aliis irritamentis, sed finere. Il arrive quelquefois que le pouls d'irritation prédomine toujours : il faut alors examiner avec soin si quelque chose n'entretient pas cette complication, ce que le pouls organique indique souvent : alors on aura recours aux évacuans avec les précautions requises. Que s'ils ne conviennent pas, on pourra employer les véficatoires, qui augmentent quelquefois la vîteſſe du pouls, mais qui le plus souvent le développent, en appellant à l'extérieur la trop grande irritation des viſceres ; ce qui favoriſe la coction, &c.

L'excrétion, comme nous l'avons déjà remarqué, ſuit naturellement la coction ; mais il importe preſque toujours de connoître le couloir par lequel elle doit ſe faire. La doctrine du pouls remplit pleinement cet objet. La premiere regle, qu'on doit ſe preſcrire, en général, eſt que, ſi la nature paroît ſe ſuffire à elle-même, il ne faut rien innover, & s'abandonner entiérement à elle ; ou, ſi elle a beſoin de ſecours, il faut tâcher de ſuivre la route qu'elle indique.

Lorſque le pouls annonce une hémorrhagie du nez, & que cependant on ne voit point couler le ſang des narines, ou qu'il coule en trop petite quantité, & qu'il ſur-

vient des ſymptômes graves, qui menacent la tête, il faut tâcher de l'exciter. Nihell a réuſſi, en faiſant renifler ſouvent aux malades de l'eau tiede. Freind faiſoit ſaigner de la jugulaire. M. Robert dit avoir ſuppléé avec ſuccès à cette évacuation critique, en faiſant appliquer des ſang-ſues à la racine du nez, & en appliquant un véſicatoire à la nuque. Je ſuis toujours étonné, dit M. Wetſch, qu'on néglige aujourd'hui de tirer du ſang du nez même; ce qui paroît pouvoir être d'une très-grande utilité dans pluſieurs maladies, ſur-tout dans celles qui affectent la tête.

Dans le pouls guttural critique, on doit ſur-tout avoir la plus grande attention à ne rien faire qui dérange la nature. Il y a long-tems qu'Hippocrate a obſervé qu'elle a coutume de juger les maladies de la gorge par les crachats. Ne pourroit-on pas ſoupçonner que les purgatifs & les ſaignées, dont on abuſe ſi ſouvent dans ces maladies, ne peuvent que troubler ces efforts ſalutaires? Lors donc que le pouls commence à donner quelque ſigne de coction, on ne doit avoir recours qu'à quelque liqueur humectante, qu'on fera tenir dans la bouche du malade le plus long-tems qu'il le pourra. Mais, s'il ne ſurvient pas d'évacuation, & que le malade coure riſque d'étouffer, on peut avoir

Digitized by Google

recours à l'émétique, qui arrache ſouvent les malades des portes du tombeau. On peut cependant quelquefois employer les purgatifs, lorſque le pouls devient inteſtinal; ce qui arrive quelquefois à la fin de la maladie. On peut donner à-peu-près les mêmes regles, lorſque le pouls eſt pectoral. On doit éviter avec ſoin les ſaignées & les évacuations; ce que la nature ſemble nous indiquer, puiſque nous voyons que, lorſque l'expectoration va bien, le ventre ſe reſſerre, ſans que le malade s'en trouve plus mal, & que, lorſque le ventre eſt trop libre, les crachats ſe ſuppriment, comme on l'obſerve tous les jours dans les phthiſiques.

De tous les pouls critiques, l'inteſtinal eſt le plus fréquent. Lorſqu'on l'obſerve, on peut attendre, ſans inconvénient, le réſultat des efforts de la nature. Il y a cependant des hommes très-célebres qui donnent toujours un léger purgatif, lorſqu'ils l'apperçoivent: de ce nombre ſont Cox, Michel, Ménuret, &c. Mais M. de Bordeu a obſervé qu'on doit d'autant plus craindre d'attirer une ſuperpurgation, que le caractere critique de ce pouls eſt plus diſtinct & plus décidé. M. Fouquet condamne également les purgatifs, lorſque les vents du ſud regnent, & dans les ſujets hyſtériques, nerveux, mélancoliques. Mais, ſi ce pouls

Digitized by Google

ſubſiſte, même après l'évacuation critique, Solano conſeille un lavement : s'il ne ſuffit pas pour diſſiper tous les ſymptômes, & que le pouls perſiſte toujours à être inteſtinal, on doit pour lors recourir à un purgatif, qu'on peut employer également, ſi la criſe eſt trop fatigante pour le malade, & ſi elle eſt accompagnée de coliques, de météoriſme, &c.

Le douzieme chapitre a pour objet *les jugemens qu'on peut porter des effets des remedes par le moyen du pouls.* M. Wetſch entend par-là l'action que ces remedes exercent ſur le pouls d'irritation, de coction & d'excrétion. » On doit juger, dit-il, qu'un » remede eſt ſalutaire, ſi, à la ſuite de ſon » opération, le pouls ſe développe, & » devient excrétoire, ou ſi, de non critique » ou compliqué, il devient critique & ſim- » ple : il eſt nuiſible, au contraire, ſi le » pouls, de critique & de développé, de- » vient convulſif & non critique, ou ſi, de » ſimple & d'excrétoire qu'il étoit, il de- » vient compliqué, & non excrétoire. Il » eſt indifférent, s'il n'opere aucun chan- » gement ſur le pouls, & ſi celui-ci reſte » tel qu'il étoit avant ſon application. « Le reſte du chapitre eſt deſtiné à expoſer les obſervations de M. de Bordeu ſur les effets de l'*opium*, celles de M. Fouquet ſur les véſicatoires,

véſicatoires, & à donner les caracteres que le pouls prend dans les convaleſcences, ou aux approches de la mort.

Le treizieme chapitre contient l'*expoſition phyſiologique de la doctrine du pouls.* Selon M. Wetſch, qui en cela n'a fait qu'adopter la doctrine de M. de Bordeu & de ſes diſciples, les nerfs du mouvement & du ſentiment conſtituent proprement l'homme : dans le principe, ils contiennent toutes ſes parties, comme les boutons contiennent les fleurs & les fruits ; car tout ce que l'embryon s'applique par la nutrition, n'ajoute rien à l'eſſence de l'homme. C'eſt la moëlle allongée, qui eſt le tronc principal des nerfs : ſes racines ſont implantées dans le cerveau, & ſes rameaux s'étendent à toutes les parties du corps. Les branches, qui ſe diſtribuent dans l'*abdomen*, communiquent avec tous les autres nerfs ; de ſorte que preſque tous les nerfs paroiſſent être autant de rameaux de ceux-ci. Faites que le mouvement aille & vienne dans ces rameaux, & ſe communique de l'un à l'autre, pouvu qu'il y ait une ame, il en réſultera la vie & ſes effets. Faites que ces branches, diſtribuées dans toutes les parties, aient formé ces parties de la ſubſtance muqueuſe, & qu'elles ſoient ſoutenues par les os, vous aurez un corps vivant. M. de

Bordeu a cru pouvoir comparer tout le ſyſtême nerveux à un polype. Leurs branches s'étendent & ſe retirent : leurs rameaux, diverſement entrelaſſés, s'entr'aident mutuellement ; de ſorte qu'aucun ne ſe meut que par les forces, & avec le concours des autres ; ce qu'Hippocrate a bien vu, lorſqu'il dit, dans ſon Livre *de Morbis : Minima pars, quidquid pertulerit, ad cognatas refert ; unaquæque ad ſuam, ſive bonum, ſive malum, ſingula transfert, omnia denuntiat.* Ainſi chaque organe a ſa vie propre, ſes facultés & ſon action particulieres : le mouvement tonique, l'action des fibres, le *ſtimulus*, le ſpaſme des autres, &c. tout paroît réagir ſur lui, c'eſt-à-dire ſur l'activité des nerfs & ſur leur domaine univerſel ſur le corps, que Gliſſon a appellé *irritabilité.* De la vie particuliere de chaque organe, & de l'enchaînement univerſel des nerfs réſulte donc évidemment leur action, ſoit médiate, ſoit immédiate, ſur tout le ſyſtême des vaiſſeaux. Dans l'état de ſanté, dans lequel chaque organe agit également, il en naît une action uniforme ſur le pouls ; dans celui de maladie, qui n'eſt autre choſe que le déſordre des fonctions, provenant de la léſion de la conſtitution, c'eſt-à-dire de l'augmentation ou de la diminution de la force de quelque partie,

Digitized by Google

il faut néceſſairement que l'effet de ce déſordre differe de celui de la ſanté. Nous ne ſuivrons pas l'Auteur dans le développement de ces idées, ni dans l'examen qu'il fait des explications que M. Flemming a eſſayé de donner de l'action des différens organes ſur le pouls : on y retrouve la doctrine que M. de Bordeu a expoſée dans ſes différens Ouvrages.

Pour ne rien omettre de ce qui pouvoit tendre à la perfection de la ſcience du pouls, M. Wetſch a cru devoir conſacrer un article particulier *à ce qu'il faudroit ajouter aux obſervations qu'on a déjà pour la rendre complete* : c'eſt l'objet de ſon quatorzieme chapitre. Le quinzieme eſt conſacré à expoſer l'*utilité de cette doctrine.* Nous le répéterons, ſon Ouvrage nous paroit un excellent abrégé des différens Ecrits qui ont paru en France ſur cette matiere, & nous ne doutons point qu'il ne contribue à étendre cette doctrine dans l'école de Vienne, où l'on s'occupe avec tant de ſuccès aux progrès de la médecine.

REMARQUES

Sur les Vaiſſeaux ſanguins pulmonaires, par M. PORTAL, & communiquées à M. ROUX, Auteur du Journal de Médecine, par M. BOUHOULLE, Médecin.

MONSIEUR,

Perſonne n'eſt plus ennemi des ſyſtêmes que vous l'êtes, parce que perſonne n'en ſent mieux l'inutilité. Vous tâchez, depuis long-tems, par vos ſavans Ecrits périodiques, de ramener à l'obſervation les Médecins qui s'en étoient écartés, par le goût dépravé d'expliquer les faits même démentis par l'expérience. C'eſt ce goût que vous avez pour l'obſervation qui me fait eſpérer que vous voudrez bien faire uſage des Remarques de M. Portal ſur les vaiſſeaux pulmonaires : il nous en a fait part dans pluſieurs de ſes leçons. C'eſt à vous, Monſieur, à juger de leur conſéquence ; &, comme je connois, par ma propre expérience, le plaiſir que M. Portal a de communiquer ſes idées, j'eſpere qu'il ne trouvera pas mauvais que je les rende publiques par la voie de votre Journal, & qu'il regardera mon zele comme une preuve du cas que je fais de ſes travaux.

Digitized by Google

Il n'eſt point de ſyſtême qu'on n'ait imaginé pour expliquer la formation du ſang : preſque toute l'antiquité croyoit, d'après Eraſiſtrate, que le foie en étoit le principal organe. Thomas Bartholin fut un des premiers qui oſa le contredire ; &, après bien des diſputes, ſon opinion a été reçue ; mais, ayant dépouillé le foie de cette noble fonction, il falloit l'accorder à un autre viſcere. Les Phyſiologiſtes modernes ont été diviſés ſur cet objet : les uns ont trouvé dans le cœur une eſpece de preſſoir qui pouvoit, en rapprochant les différens globules de la lymphe, former les globules rouges du ſang. Les expériences de Lewenoëk n'ont pas peu contribué à établir cette opinion. Un autre parti qui s'eſt élevé, a accordé au poumon le noble uſage de former le ſang ; &, comme ce qu'ils ont avancé ſur ce ſujet, n'étoit que le fruit de leur imagination, ils n'ont point été d'accord. Une partie de l'air, qui ſert à la reſpiration, s'inſinue-t-elle dans le ſang ? ou n'y pénetre-t-elle pas ? Ce ſont ces deux queſtions qui ont diviſé les Phyſiologiſtes.

Jean-Claude-Adrien Helvétius, premier Médecin de la Reine, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, & de l'Académie des Sciences, ſoutint, en 1718, que l'air ſe mêle avec le ſang..... que les arteres ſont

plus amples & plus nombreuſes que les veines du poumon : or, dit-il, cet excès de capacité des arteres ſur les veines prouve que le ſang ſe condenſe dans les poumons. M. Helvétius entre dans de plus longs raiſonnemens, & tous auſſi peu concluans. Michellotti, célebre Profeſſeur en médecine de Boulogne, & de l'Académie des Sciences de Paris, les attaque par diverſes preuves; mais il a omis les meilleures. Il croit que l'air, en ſe mêlant avec le ſang, le raréfie, & que la couleur rouge dépend de cette raréfaction. Il conclut que le ſang eſt plus raréfié & plus rouge dans les veines que dans les arteres : il tâche de le prouver par divers raiſonnemens d'algebre & de géométrie, & il ne fait aucun uſage de l'anatomie, qui lui eût fourni des armes bien plus puiſſantes pour combattre l'opinion de ſon reſpectable adverſaire.

Le ſentiment de M. Helvétius ſur le nombre & la capacité des vaiſſeaux pulmonaires a été ſuivi des Anatomiſtes. M. Winſlow même n'a pu s'en défendre, malgré ſa grande exactitude. » Il faut remarquer, » dit-il, dans ſon *Expoſition anatomique*, » que les ramifications des arteres pulmo» naires ſont plus nombreuſes & plus amples » que celles des veines ; au contraire des » autres parties du corps, où les veines ſur-

» paſſent les arteres en nombre & en groſ-» ſeur. « Une telle autorité, faite pour décider les Anatomiſtes, avoit donné lieu à M. Portal de penſer que les arteres du poumon étoient plus amples & plus nombreuſes que les veines : cependant il crut devoir ſoumettre à l'obſervation ce qu'il ne tenoit que de ſes lectures : un poumon, ſur lequel il jetta les yeux, lui démontra le contraire. J'ai été témoin de ſes recherches : voici le réſultat de ſes obſervations.

Les veines pulmonaires ſont beaucoup plus nombreuſes, & ſont différemment arrangées qu'on ne le croit communément : il y en a autant en arriere qu'il y en a au-devant des bronches. De deux extrêmités latérales de l'oreillette gauche ſortent quatre gros vaiſſeaux veineux, de ſept à huit lignes de longueur : deux ſont à droite, & deux à gauche. Les premiers ſont plus longs que les autres : chacun d'eux eſt moins ample que le tronc de l'artere pulmonaire ; mais la capacité de deux veines enſemble eſt beaucoup plus ample que celle de l'artere pulmonaire. De ces quatre veines, les deux ſupérieures, celle du côté droit, & celle du côté gauche, ſont un peu plus grandes que les inférieures. Elles paroiſſent d'une maniere non équivoque, lorſqu'on examine la partie poſtérieure du cœur, dont on a ou-

vert le péricarde : on les voit même, lorſque le péricarde eſt entier, mais d'une maniere moins évidente. Ces veines forment, par leur concours l'oreillette, une eſpece d'X ; mais les deux veines ſupérieures ſont moins obliques que les inférieures. Chacune de ces quatre veines, avant de parvenir aux bronches, ſe diviſe en deux gros troncs ; l'un eſt antérieur, & l'autre poſtérieur : celui-ci eſt placé un peu plus bas que le précédent. Ces deux conduits ont au moins demi-pouce de longueur : dans l'adulte, chacun d'eux ſe diviſe de nouveau en deux autres canaux ; ce qui donne le nombre de quatre groſſes veines de chaque côté, avant qu'elles parviennent dans les poumons : voilà huit veines pulmonaires, dont on ne connoiſſoit que la moitié.

Je vais décrire les vaiſſeaux droits, qui ſe diſtribuent au poumon ; je décrirai enſuite ceux qui ſont à gauche. De quatre vaiſſeaux veineux droits deux ſont antérieurs. Le ſupérieur eſt un peu plus poſtérieur que l'inférieur : il paſſe par-deſſus les bronches primitives, & ſe diviſe en deux rameaux, dont le premier s'inſinue entre la premiere & la ſeconde ramification de la bronche droite. Il fournit, vers le bas, & antérieurement, à un gros travers de doigt de ſa naiſſance, une autre veine moins groſſe,

Digitized by Google

& pénetre le poumon, en paſſant entre la ſeconde & la troiſieme bronche. La ſeconde branche de ce premier tronc veineux pénetre les poumons plus bas, mais ſuit à-peu-près la même marche. En un mot, ces vaiſſeaux, plongés dans les poumons, fourniſſent à chaque diviſion de bronches deux rameaux, dont l'un paſſe en arriere, & l'autre en avant; & cet ordre s'obſerve juſqu'à l'extrêmité des bronches.

Le ſecond rameau antérieur primitif eſt un peu plus long que le précédent : il s'inſinue entre les ſeconde & troiſieme diviſions bronchiques, & fournit des rameaux qui ſe diſpoſent dans le même ordre. Les deux troncs primitifs, veineux & antérieurs, paroiſſent en avant, vers les parties latérales du péricarde, paſſent par-devant les arteres pulmonaires; par ce moyen, les premieres branches antérieures ſont placées au milieu des veines, ſavoir, entre les veines pulmonaires antérieures, & les veines poſtérieures; particularité intéreſſante, omiſe de tous les Anatomiſtes que j'ai conſultés à ce ſujet.

Les veines pulmonaires poſtérieures, & du même côté droit, paroiſſent poſtérieurement, & font ſaillie, en élevant le péricarde, chacune d'elles forme d'abord un gros canal qui s'ouvre dans la veine primitive, ou com-

mune à une des veines antérieures, & à une des veines postérieures. Chaque veine postérieure a environ demi-pouce de longueur, & est plus bas que la premiere bronche particuliere des veines pulmonaires antérieures : elles se divisent en deux branches. La premiere passe postérieurement sur l'extrêmité inférieure de la bronche droite : elle est plus bas que la premiere ramification veineuse antérieure. La seconde branche postérieure est plus inférieure & plus postérieure que la premiere postérieure, & que la seconde branche inférieure : elle pénetre le poumon au travers les premiere & seconde ramifications.

De cette seconde veine postérieure naît une autre veine qui est plus postérieure & plus inférieure : cette veine paroît au derriere du péricarde. De ces rameaux, le supérieur est le plus gros ; l'inférieur est le plus pétit : ils percent le péricarde, & se distribuent dans le poumon, en se croisant avec les bronches.

Les veines pulmonaires gauches ressemblent en tout aux veines pulmonaires droites : elles commencent, comme les autres, par un seul canal qui est commun aux veines antérieures & aux veines postérieures. Cette veine n'a pas plus de trois ou quatre lignes de longueur : elle est la moitié moins

longue que la veine pulmonaire commune droite. Deux canaux proviennent de ce tronc veineux : l'un va en avant des bronches, & l'autre en arriere, &c.

On ne voit qu'une partie de ces vaiſſeaux, quand on conſidere les vaiſſeaux de devant en arriere, ou de derriere en devant. Il y a cependant une différence dans la poſition, entre les veines pulmonaires gauches & les droites. Les premieres ſont placées dans une ligne preſqu'horizontale : les droites ſont plus relevées vers le poumon. Ces différences ſont apparentes dans tous les poumons ; & il eſt ſi extraordinaire qu'on n'y ait point fait attention, que j'ai lieu d'être ſurpris qu'elles aient échappé aux meilleurs obſervateurs. Avec un peu de ſoin dans la diſſection, on peut ſe convaincre qu'il y a pour le moins deux fois autant de veines que d'arteres dans le poumon..... Les pieces & deſſeins d'anatomie, que M. Portal conſerve dans ſon cabinet, pourroient achever de convaincre les incrédules.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Tumeur cancéreuſe qui occupoit la cavité de l'inteſtin rectum, *communiquée par M.* **, *Docteur-Régent de la Faculté de médecine en l'Univerſité de Paris.*

M. B..... âgé de cinquante-quatre ans paſſés, a toujours été d'une conſtitution délicate, que ſon goût pour le travail du cabinet, & tout ce qui exigeoit de la contention d'eſprit, a encore augmentée. Une très-grande exactitude à remplir ſes devoirs dans l'état eccléſiaſtique, qu'il avoit embraſſé; les contradictions que ſon zele & ſa façon de penſer lui ont fait eſſuyer, & auxquelles il étoit on ne peut plus ſenſible, ont rendu ſa ſanté encore plus mauvaiſe; & ſa fibre, naturellement trop irritable, l'eſt devenue à un point exceſſif. Ses digeſtions ſe ſont trouvées dérangées: il a cru devoir les aider par un peu de vin pur, & par du café à l'eau. Ce régime, au lieu de le ſoulager, a aggravé le mal. Loin de vouloir ſe prêter aux conſeils qui lui avoient été donnés de ſe mettre à l'eau pour toute boiſſon, d'éviter tous les alimens ſalés & âcres, de ne point prendre abſolument de café, il a toujours continué de vivre comme à ſon

ordinaire, entraîné sans doute par le petit soulagement momentané qu'il ressentoit après avoir pris du vin ou du café, mais qui étoit la cause des douleurs de coliques plus vives qu'il éprouvoit, quatre, cinq ou six heures après le repas. On avoit conseillé au malade, outre le régime susdit, des bains, des doux laxatifs, qui n'ont pas été suivis avec l'exactitude requise : d'ailleurs le mal étoit déjà fort ancien, lorsque le malade demanda des conseils. Découragé du peu de succès apparent de ces remedes & de ce régime, qui ne pouvoit avoir quelqu'effet que par un usage long-tems suivi, il crut devoir tout quitter, & se livrer de nouveau à tout ce que son zele & sa piété lui inspiroient. Les douleurs de colique augmenterent, & un excès de ferveur l'ayant emporté la Semaine sainte derniere, il fut tourmenté de coliques très-vives, qui firent craindre pour sa vie, d'autant plus que les déjections étoient sanguinolentes ; que l'engorgement, qu'on avoit trouvé dans le foie, il y avoit plus de quatre ans, augmentoit sensiblement depuis du tems, & que le malade n'avoit jamais voulu consentir à l'usage des doux apéritifs de toute espece, qui lui avoient été proposés. On vint cependant à bout de calmer la violence des accidens, & le malade retomba dans le premier état où il étoit précédemment. Ennuyé de sa

ſituation, il prit, en deux fois, une priſe & demie des poudres du ſieur Aillaud, qui lui occaſionnerent des douleurs atroces, & des vomiſſemens qui ne l'ont quitté qu'à la mort. Seulement on a obſervé que le ventre, qui avoit toujours été prodigieuſement tendu, depuis l'époque des poudres du ſieur Aillaud, s'étoit beaucoup vuidé, vingt-quatre heures avant la mort: cette évacuation fut regardée comme l'effet du relâchement général, à la ſuite d'une inflammation portée au dernier degré.

Voici le procès-verbal de l'ouverture faite en préſence d'un Médecin & de deux Chirurgiens, le 23 Juin dernier.

Tout l'extérieur du corps a préſenté le dernier degré du maraſme: la peau étoit comme parcheminée. Une circonſtance particuliere, c'eſt que, lorſque le malade mourut, les extrêmités, & preſque toute l'habitude du corps, étoient d'un froid glacial, & que, lorſque l'on procéda à l'ouverture, au bout de dix-ſept heures, la chaleur, tant du corps que des extrêmités, étoit à un degré au-deſſus du naturel; & on obſervera qu'il n'y avoit à l'extérieur aucun degré de putréfaction.

Ayant procédé à l'ouverture de la poitrine, les poumons ont paru être dans l'état naturel, au deſſéchement près: cependant

le cœur étoit mou, flaſque & dépourvu de graiſſe. Les cellules, qui l'auroient dû renfermer, étoient pleines d'un ſuc gélatineux, ayant un peu plus de conſiſtance que le blanc d'œuf, mais de la même couleur : le péricarde contenoit très-peu de liqueur.

Dans le bas-ventre, l'épiploon s'eſt trouvé preſque détruit. Le foie étoit plus que du double de ſon volume ordinaire, dur, ſquirrheux, plein de tubercules blancs, de différentes groſſeurs, contenant tous une humeur ſtéatomateuſe, un peu plus liquide dans le centre de chacune de ces tumeurs : une d'elles, ſituée ſur le bord tranchant du grand lobe de ce viſcere, partie inférieure, répondant à une ligne tirée droit du cartilage xyphoïde, étoit ulcérée de la profondeur d'un demi-pouce, & de la largeur d'un pouce ; elle étoit inégale, calleuſe, & rendoit un *ichor* jaunâtre : tous ces tubercules faiſoient ſaillie, tant dans la partie convexe, que dans la partie concave de ce viſcere, qui occupoit, par ce volume extraordinaire, toute la région épigaſtrique, s'avançant juſqu'aux côtes du côté gauche, & la plus grande partie de la région ombilicale, recouvrant, par conſéquent, entiérement le ventricule. La véſicule du fiel étoit dans ſon état naturel, pleine d'une bile verte. Il s'eſt trouvé dans la capacité du

ventre à-peu-près une chopine d'une eau verdâtre, très-fétide.

Ayant enlevé le foie, l'eſtomac s'eſt trouvé très-petit, & participant à une phlogoſe générale, dont tous les inteſtins étoient attaqués : les grêles, ainſi que les gros, étoient remplis d'air ; & le colon principalement étoit prodigieuſement tendu, beaucoup au-delà de ſa groſſeur ordinaire, & cédant à peine ſous les doigts qui le preſſoient. Ces viſceres avoient contracté des adhérences au péritoine de chaque côté : elles étoient fort multipliées. En ſuivant le canal d'un bout à l'autre, il ne s'eſt trouvé aucune obſtruction depuis l'eſtomac juſqu'au *rectum* ; mais ce dernier s'eſt trouvé, depuis ſa naiſſance, occupé par une tumeur intérieure, ayant à-peu-près ſix pouces de trajet : elle commençoit à la partie ſupérieure de l'os *ſacrum*, & étoit ſéparée en deux, dans ſa longueur, par un léger étranglement. Cette tumeur ayant été détachée de ſes connexions extérieures, antérieures & poſtérieures, & ayant voulu ſoulever l'inteſtin *rectum*, il ſe rompit, ſe ſépara en deux, au plus léger effort, & fit voir & découvrir un ulcere cancéreux, dont les parois étoient d'un bleu-noirâtre, rendant, outre les matieres dont cet inteſtin eſt le réceptacle, une ſanie dont l'odeur étoit ab-

Digitized by Google

ſolument inſoutenable, & qui, malgré ſa petite quantité, a ſuffi pour infecter tous les appartemens. Ayant eu cependant la conſtance de l'enlever, après l'avoir lavé dans beaucoup d'eau, on vit que cet ulcere, dans toute ſa longueur, avoit non-ſeulement oblitéré le canal de l'inteſtin, mais l'avoit ſéparé en quatre. Le plus grand de ces ſinus occupoit le centre ; & les autres, plus petits, étoient diſpoſés en triangle, deux ſupérieurs & un inférieur : le reſte de l'inteſtin, c'eſt-à-dire à-peu-près trois travers de doigt, qui s'eſt trouvé de la tumeur à l'anus, étoit ſain. Le pancréas étoit deſſéché, fort petit, & dur : la rate s'eſt trouvée également petite & deſſéchée ; le reſte des viſceres étoit dans l'état naturel.

Il n'eſt pas difficile de concevoir, d'après cet examen, la difficulté que le malade avoit de recevoir des lavemens : auſſi celui qui donnoit ſes ſoins au malade ayant ſenti quelque choſe de rénitent au bout de la canule, n'inſiſta plus à eſſayer de lui en donner.

On ne fera aucune réflexion ſur l'expoſé qui vient d'être fait : on obſervera cependant une choſe eſſentielle, c'eſt que, dans les différentes inciſions indiſpenſables dans l'ouverture d'un cadavre, il n'a coulé aucune goutte de ſang, pas même des plus gros vaiſſeaux : le peu qui s'eſt trouvé

dans ceux-ci, étoit si coagulé, qu'il ne s'en est écoulé aucun liquide.

En revenant à la chaleur que le corps conservoit, dix-sept heures encore après la mort, & en faisant attention qu'il n'y avoit ni putréfaction extérieure, ni roideur dans les membres, on demande quelle peut être la cause de cet effet singulier, & si on doit l'attribuer à l'humeur cancéreuse, dont le corps étoit infecté?

REPONSE

De M. PRESSAVIN, Maître en Chirurgie à Lyon, aux Objections que M. POMME *a faites contre sa Théorie des Maladies vaporeuses, dans une Lettre à M. TISSOT, insérée dans le Journal encyclopédique du mois de Juin* 1770.

MONSIEUR,

M. Pomme, avec qui j'avois résolu de garder le plus profond silence, me force aujourd'hui à le rompre par une sortie bien imprudente contre mon système sur la cause prochaine des vapeurs.

Elle est insérée dans une Lettre adressée à M. Tissot, qui se trouve dans le Journal encyclopédique du mois de Juin 1770, page 129.

Digitized by Google

M. Pomme ſe plaint amérement, dans cette Lettre, de la critique que M. Tiſſot a faite de ſon ſyſtême ſur les vapeurs : ſa défenſe le conduit à faire des diſtinctions, & à reſtreindre ſa méthode, qu'on lui a ſi ſouvent reproché de trop généraliſer, ſans ſentir les inconvéniens & les dangers dont elle eſt ſuſceptible. Mais, quoique, dans la pratique, il paroiſſe avoir profité des ſavantes leçons que pluſieurs bons Auteurs ont pris la peine de lui donner, il continue néanmoins de ſoutenir, toujours avec la même opiniâtreté, ſa mauvaiſe théorie, & de s'effaroucher de tout ce qui eſt capable d'y porter quelqu'atteinte.

J'oſe, ſelon lui, entrer en lice (*a*) avec des armes bien foibles, lorſque je compare les nerfs des adultes vaporeux à ceux des enfans. Les convulſions, dit-il, auxquelles ces derniers ſont ſujets, *viennent toujours d'un vice dans le cerveau* : celles, au contraire, qui ſurviennent dans les adultes, dépendent d'un vice particulier de leurs nerfs, qu'il trouve dans leur prétendu racorniſſement. C'eſt un avis qu'il veut bien donner (ce ſont les termes de ſa Lettre) à ceux qui ignorent de pareilles vérités.

Il faut l'avouer, de quelque côté qu'on enviſage ces deux aſſertions, on n'y trouve

(*a*) Voyez le Journal encyclopéd. pag. 129, derniere ligne.

qu'inconséquences & qu'absurdité : elles paroissent même si puériles, qu'on ne sauroit se déterminer à les combattre sérieusement : cependant, comme de pareils principes, déjà trop accrédités parmi le vulgaire, peuvent devenir très-nuisibles par la pratique qu'ils indiquent, je me crois obligé de les réfuter, & j'espere d'en démontrer si clairement l'erreur, que tous les gens de l'art, excepté M. Pomme, ne pourront la méconnoître.

Dans mon *Traité des maladies des Nerfs*, j'ai indiqué, pour cause prochaine des vapeurs, la foiblesse de forces centrales, que je place dans la région épigastrique, jointe à une trop grande délicatesse du genre nerveux, qui le rend susceptible d'entrer, à la plus petite cause, dans des mouvemens irréguliers.

Pour prouver que la délicatesse simple des nerfs, & le défaut de ressort dans les forces centrales, donnoient lieu à tous les accidens qui assiegent les vaporeux, j'ai comparé l'état de leurs nerfs avec celui des enfans, que l'on sait être très-sujets aux convulsions. Je crois nécessaire de rappeller ici la maniere dont je me suis expliqué dans mon *Traité des maladies des Nerfs*, page 203 : » Les enfans, les personnes du sexe, & les » hommes d'un tempérament délicat, ont » naturellement le genre nerveux plus ma-

» bile, plus ſenſible, &, en conſéquence, » ſont plus ſujets aux maladies nerveuſes, » que les adultes & les hommes d'une » conſtitution plus robuſte.

» Cette premiere réflexion commence » donc à nous annoncer que la mobilité & » la ſenſibilité des nerfs ſont toujours pro- » portionnées à la délicateſſe de toute l'ha- » bitude du corps.

» Examinons maintenant l'état des nerfs » dans un ſujet délicat, & prenons pour » exemple la conſtitution de l'enfant : ſon » tempérament humide ne nous permettra » pas de ſoupçonner aucun racorniſſement » dans ſes nerfs. L'accroiſſement auquel » ſon corps eſt à chaque inſtant ſoumis, » exige, dans la fibre qui le compoſe, une » ſoupleſſe & une ductilité qui ne ſau- » roient permettre une tenſion démeſurée. » L'impulſion des fluides, qui, par leur » effort du centre à la circonférence, dé- » veloppent & augmentent le volume de » ſes organes, doit maintenir la fibre ner- » veuſe dans un ton oppoſé au relâche- » ment : il eſt donc néceſſaire de conclure » que ce n'eſt ni le relâchement ni la ten- » ſion, *& encore moins le racorniſſement*, » qui occaſionnent la grande mobilité & la » grande ſenſibilité qu'on remarque dans les » nerfs de l'enfant. Si nous conſidérons » enſuite la conſtitution du ſexe, nous re-

Digitized by Google

» connoîtrons en lui une idioſyncraſie qui le » rapproche beaucoup du tempérament des » enfans ; &, ſi on en excepte le relâche- » ment de la fibre nerveuſe, qui, chez les » femmes, peut, dans certaines circonſ- » tances, avoir lieu, la tenſion & le racor- » niſſement ſeront toujours des états con- » traires à leur tempérament.

» Cette ſeconde réflexion nous démon- » tre que la trop grande délicateſſe de la » fibre nerveuſe eſt la ſeule cauſe de ſa » trop grande mobilité, & de ſa ſenſibilité » trop exquiſe.

» La délicateſſe de la fibre nerveuſe ne » doit pas cependant être regardée comme » la cauſe prochaine des maladies des nerfs, » parce qu'elle n'eſt point incompatible avec » l'état d'une parfaite ſanté, puiſqu'il peut » régner dans une perſonne très-délicate » ce juſte équilibre entre les ſolides & les » fluides, qui facilite & favoriſe toutes les » fonctions ; mais auſſi ſera-t-il plus ſuſcep- » tible de ſe déranger par une cauſe légere, » que celui qui exiſte dans une perſonne » plus robuſte. Nous voyons que les enfans » tombent facilement dans un état de ſpaſme » & de convulſions : le ſéjour des vers dans » l'eſtomac ou les inteſtins, une légere acri- » monie dans leurs humeurs ſuffiſent pour » leur cauſer ces accidens ; & il ne faut rien » moins, dans un homme robuſte, que

Digitized by Google

» l'âcreté corrosive d'un poison, l'humeur » délétere d'une fievre maligne, une vive » irritation de quelques parties tendineuses » ou aponévrotiques, pour produire de » pareils effets.

» Par cette troisieme réflexion, nous ap- » prenons que la délicatesse du genre ner- » veux ne sauroit être la cause prochaine » des vapeurs, mais seulement sa cause pré- » disposante.

» Dans mes *Recherches sur les vrais* » *Principes de l'Animalité*, j'ai démontré, » page 41, que c'est dans l'action réci- » proque des quatre principaux organes de » l'animal, qui sont le cœur, le diaphragme, » le canal intestinal & le cerveau, que » consiste tout le jeu de la machine; que la » santé dépend du juste équilibre de leur » réaction alternative; que la région épi- » gastrique est le centre de toutes les forces » animales, &, en même tems, leur point » d'appui; que tous les ébranlemens de la » machine y causent une impression très- » sensible: d'où il résulte que cette région » doit jouir d'une force, tant active que » passive, capable de balancer l'action de » tous les autres organes, sans quoi l'équi- » libre, bientôt détruit, causera dans l'éco- » nomie animale les plus grands désordres. » Ces vérités sont démontrées par l'expé- » rience. Une trop grande abstinence nous

Digitized by Google

» fait bientôt éprouver une foibleſſe géné-
» rale de tout le corps : dans cet état, il
» ſuffit d'avaler un verre de vin, ou de
» quelque liqueur un peu active, qui,
» agiſſant ſur les fibres nerveuſes de l'eſto-
» mac, en releve le ton, & en excite l'ac-
» tion, pour ſentir à l'inſtant ranimer nos
» forces ; ce qui prouve que le ton des au-
» tres parties dépend de celui de la région
» épigaſtrique, puiſqu'il ſe rétablit, avant
» que la liqueur, qui n'a pu encore agir que
» ſur l'eſtomac, puiſſe être parvenue &
» diſtribuée dans tous les organes.

» Dans le tems que les forces ſont dans
» l'état le plus vigoureux, ſi on mange quel-
» ques alimens pernicieux, tels que des
» ſubſtances animales corrompues, comme
» un œuf pourri, certaines plantes vené-
» neuſes, ou plutôt d'une vertu narcotique,
» l'eſtomac tombe dans une foibleſſe qui
» eſt bientôt ſuivie de celle de tout le corps.
» Les angoiſſes, les ſyncopes, les ver-
» tiges, les mouvemens convulſifs, qui
» accompagnent cet état, annoncent le dé-
» ſordre & le trouble que porte dans l'éco-
» nomie animale la deſtruction des forces
» centrales. Si, par le vomiſſement, on
» débarraſſe l'eſtomac de ces ſubſtances per-
» nicieuſes, tous les accidens ceſſent : le
» calme ſuccede au trouble & les forces
» abattues ſe relevent en peu de tems.

» Ce

» Ce ſont-là autant de preuves incon-
» teſtables de l'inſuffiſance des forces épi-
» gaſtriques, que je nomme *centrales*,
» ſur toutes celles des autres parties du
» corps. «

Après avoir enſuite parcouru les différentes cauſes éloignées des vapeurs, admiſes par tous les Auteurs, & après avoir démontré qu'elles tendoient toutes à diminuer le reſſort des forces, j'en conclus qu'on doit regarder la foibleſſe des forces centrales comme la cauſe prochaine des vapeurs, & la délicateſſe du ſyſtême nerveux, comme la cauſe prédiſpoſante. D'après cette hypothèſe, j'explique, d'une maniere bien naturelle, tout le mécaniſme des accidens, & les ſymptômes qui caractériſent l'affection vaporeuſe.

» La délicateſſe des fibres nerveuſes,
» page 239, qui entrent dans la compoſi-
» tion des différens viſceres que renferme
» la région épigaſtrique, les rend ſuſcepti-
» bles d'entrer, à la plus petite cauſe, dans
» un mouvement forcé & irrégulier, au-
» quel doivent néceſſairement participer les
» autres organes; delà l'ététiſme, le ſpaſme,
» les mouvemens convulſifs, ſymptômes ſi
» communs de vapeurs. L'irritation venant
» à ceſſer, le reſſort des fibres centrales,
» qui vient d'être forcé, tombe dans un

» affaiſement qui eſt bientôt ſuivi de celui » de toute la machine ; delà les ſentimens » de foibleſſe, les étourdiſſemens, les ver- » tiges, les angoiſſes, les ſyncopes, les » gonflemens des hypocondres, les bor- » borygmes, les rots & les bâillemens qu'on » remarque chez les vaporeux. Le ſens inté- » rieur, dont le reſſort eſt tantôt bandé, » tantôt relâché, parce qu'il ſuit néceſſai- » rement l'état des forces centrales, ne peut » plus répondre qu'irréguliérement aux im- » preſſions des ſens extérieurs ; delà cette » inconſtance dans les déſirs, ce peu de » ſuite dans les idées, ces ſentimens ſuc- » ceſſifs de joie & de triſteſſe, ces vives » ſaillies & ce morne ſilence, qui font » jouer aux vaporeux un rôle ſi bizarre, que » ſouvent on ſeroit tenté de leur refuſer le » ſens commun.

» Si les fonctions animales éprouvent un » tel dérangement, celles qu'on nomme » *vitales*, ne conſervent pas plus de régu- » larité. Le mouvement de ſyſtole & de » diaſtole, qui, par des conduits multipliés » à l'infini, porte dans toutes les parties le » ſang avec la vie, participe auſſi à la foi- » bleſſe des forces centrales ; delà cette » irrégularité dans le pouls des vaporeux, » qui, tantôt languiſſant, ſe fait à peine » ſentir, &, tantôt vivement agité, devient

» quelquefois auſſi accéléré que celui qui an-
» nonce la fievre la plus ardente : d'où il
» réſulte un ſang & des humeurs mal éla-
» borés, un vice dans les ſécrétions & les
» excrétions, qui empêche les différentes
» humeurs d'acquérir les qualités néceſſaires
» à leur uſage.

» La tranſpiration, quelquefois trop abon-
» dante, le plus ſouvent ſupprimée, ou
» prive le ſang de la fluidité néceſſaire à ſa
» circulation, ou le laiſſe ſurchargé des par-
» ties ſalines dont il auroit dû ſe dépouiller :
» l'âcreté qu'il acquiert cauſe dans les
» vaiſſeaux une irritation qui les tient dans
» un érétiſme continuel. De tous ces acci-
» dens en naiſſent d'autres plus graves en-
» core : les ſtaſes, les engorgemens, les
» obſtructions, le dépériſſement enfin de
» toute la machine, qui ne trouve plus dans
» le ſang cette ſubſtance douce, gélatineuſe
» & balſamique qui doit à chaque inſtant
» la réparer, & fournir au genre nerveux
» l'onctuoſité d'où dépend l'élaſticité né-
» ceſſaire à ſes fonctions, ſont autant de
» degrés par leſquels les triſtes victimes de
» cette malheureuſe maladie deſcendent, à
» pas lents, dans le tombeau. «

Cette énumération des différens ſymp-
tômes qui caractériſent l'affection vapo-
reuſe, n'eſt pas, comme dans l'Ouvrage

de M. Pomme, *auſſi vague qu'étendue :* on y découvre le reſſort qui les met en jeu ; on y rend raiſon de tous les accidens de cette maladie. Mais revenons actuellement à ſa propoſition. J'ai tort, ſelon lui, d'attribuer à la délicateſſe du genre nerveux des enfans la facilité avec laquelle ils tombent en convulſion ; en ſorte que la comparaiſon que je fais de l'état de leurs nerfs à celui des adultes vaporeux, ne ſauroit avoir lieu, parce que, dit-il, les mouvemens convulſifs des derniers appartiennent réellement au vice de la fibre, tandis que ceux des premiers trouvent leur cauſe dans leur cerveau. Comment M. Pomme a-t-il pu avancer cette propoſition, ſans en ſentir l'inconſéquence ? M'étoit-il donc réſervé d'appendre à cet Auteur une vérité ſi connue de tous les autres Médecins, c'eſt-à-dire que les enfans ſont ſujets aux convulſions, ſans qu'on puiſſe en accuſer le vice de leur cerveau ? N'auroit-il jamais vu des enfans tomber en convulſion par l'irritation que cauſent trop ſouvent dans leur eſtomac & dans les premieres voies les vers dont ils ſont ſi ſouvent tourmentés ; par les matieres acides, dont leurs humeurs, & principalement celles des premieres voies, ſont aſſez ordinairement imprégnées ; par un dentition difficile & douloureuſe, qui cauſe quelquefois

dans ces petites victimes les plus cruels accidens ? Il eſt bien d'autres cauſes de convulſions dans les enfans, dont on ne ſauroit, je le répete, accuſer le vice du cerveau ; mais je crois celles que je viens de citer, aſſez déciſives pour démontrer l'inconſéquence de ſa propoſition.

J'ai prouvé que les enfans ſont plus ſujets aux convulſions que les adultes, par rapport à la plus grande délicateſſe de leurs nerfs, puiſque, comme je l'ai expliqué dans mon Traité, la même cauſe qui excite cette maladie dans les enfans, ne ſauroit la faire naître dans l'adulte, à moins que ſes nerfs n'aient acquis un degré de délicateſſe qui n'eſt point naturel à cet âge. Je viens de faire voir combien M. Pomme a tort de chercher dans un vice du cerveau des enfans la cauſe de leurs convulſions ; donc la comparaiſon que j'ai faite de l'état des nerfs de l'enfant avec celui de l'adulte vaporeux, n'a rien qui choque : l'argument reſtant dans toute ſa force on ne ſauroit en critiquer les conſéquences.

Pour ne pas répéter la plupart des bonnes raiſons qu'on a déjà employées contre ſon ſyſtême ſur le racornîſſement des nerfs, qu'il ſe plaît à regarder comme la cauſe prochaine des vapeurs, je me contenterai de lui mettre ſous les yeux l'obſervation d'une

dame que je traite actuellement. Son tempérament eſt bien décidément humide, de ceux qu'on nomme *phlegmatiques ſanguins*: elle a beaucoup d'embonpoit, de fraîcheur dans le teint. Rien n'annonce en elle le racorniſſement de la fibre, pas même le premier degré de deſſéchement: cependant cette même perſonne a éprouvé, pendant ſix années, tous les ſymptômes les mieux caractériſés de l'affection vaporeuſe, juſqu'aux ſpaſmes, convulſions & ſyncopes fréquentes. Elle doit à ma méthode curative la ceſſation de la plus grande partie des accidens qui l'ont ſi long-tems tourmentée, & ſe trouve à la veille d'une guériſon complete. J'invite M. Pomme à faire quelques réflexions ſur cette obſervation, de même que ſur mon ſyſtême; & s'il rencontre quelques contradictions, ſoit dans la théorie, ſoit dans la pratique, qu'il veuille bien me les faire connoître, je recevrai avec empreſſement & docilité ſes leçons; mais je le prie, en même tems, de croire que je ne me rends qu'à des raiſons qui au moins ne bleſſent point le gros bon ſens.

Digitized by Google

HISTOIRE

De l'inoculation pratiquée dans la ville de Strasbourg & la province d'Alsace ; par M. GOETZ, Chirurgien-Major de la citadelle, & juré de ladite ville.

Cette heureuse découverte, qui a eu tant de peine à s'accréditer en France, n'eut nulle part plus d'antagonistes, & moins de partisans, que dans cette ville. Décriée par une grande partie des gens de l'art, respectables d'ailleurs ; proscrite, par conséquent, de toutes les familles où leur ministere les rendoit nécessaires, quel trophée l'inoculation pouvoit-elle espérer dans une ville où tout contribuoit à l'en bannir, où ses ministres même déclamoient contre elle avec chaleur ? Une espece de persécution attendoit infailliblement celui qui devoit en être le protecteur ; il s'y attendoit ; c'est ce qui ne lui a pas manqué. Il a essuyé les sarcasmes les plus injurieux pour la cause de l'inoculation ; mais maintenant il a la satisfaction de la voir adoptée au point que plusieurs déjà, à son imitation, commencent à la pratiquer, & que tous les anti-inoculateurs restent bouche close à la vue

des différentes opérations qui s'y ſont faites avec tout le ſuccès imaginable.

M. Goëtz, Chirurgien-Major de la citadelle de Strasbourg, homme d'une réputation ſoutenue, & bien méritée, a été celui qui, convaincu des précieux avantages de l'inoculation, l'a pratiquée dans cette ville, malgré les clameurs réitérées des anti-inoculateurs : c'eſt à lui à qui pluſieurs perſonnes de diſtinction ſont redevables des biens ineſtimables qu'il a procurés à leurs enfans par le moyen de l'inoculation. J'avance ici que pluſieurs de ceux qu'il a inoculés, étant valétudinaires avant l'opération, jouiſſent depuis de la ſanté la plus parfaite.

Ce fut au commencement de l'année 1766, qu'une dame (*a*) de la premiere diſtinction, auſſi reſpectable que bonne mere, ſollicita M. Goëtz à procurer à ſes enfans les avantages de l'inoculation. Celui-ci, voulant ſe conduire prudemment dans une affaire de laquelle dépendoit le ſuccès de l'inoculation en cette ville, partit pour Paris, &, pendant pluſieurs mois, conſulta tous les maîtres de l'art : là il s'inſtruiſit des méthodes les plus sûres d'adminiſtrer l'inoculation. De retour en ſa province, la méthode du vélicatoire lui ayant

(*a*) Madame de Lort de Saint-Victor.

paru la plus avantageuſe, il inocula, le 9 Septembre 1766, dans le tems où les chaleurs étoient conſidérablement diminuées, le fils & la fille de M. de Lort de Saint-Victor, Maréchal de Camp, Grand-Croix de l'Ordre militaire de S. Louis, & Lieutenant de Roi en la ville de Strasbourg. Cette inoculation fut le ſignal des criaillemens, je pourrois dire preſque du ſoulévement de tous les eſprits, ſi le ſuccès le plus heureux n'eût ſecondé les efforts de l'Inoculateur, & n'eût contraint les crieurs au ſilence. Le jeune M. de Lort n'eut en tout que cinquante boutons, & mademoiſelle ſa ſœur deux cens environ, de la petite-vérole la plus bénigne. Nul accident ne ſurvint dans toute la cure : les deux inoculés ſe ſont à peine apperçus d'un léger mal-être qu'ils ont éprouvé les deux jours qui ont précédé l'éruption ; & , ſix ſemaines après, les plaies, qui avoient abondamment ſuppuré, ont été radicalement guéries.

Le 22 Mai de l'année 1767 il inocula, de la même maniere que les précédens, la fille d'un particulier de cette ville, âgée de 11 ans ; & le fils de M. Renauldin, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier, & Inſpecteur des Hôpitaux de la province d'Alſace, pere tendre & Médecin habile. Il n'héſita pas de livrer à l'inoculation un fils unique, & tendrement aimé, & com-

ment n'eût-il hésité? Qui pouvoit mieux que lui connoître toutes les utilités de cette précieuse découverte? Ces deux inoculations eurent le même succès que les précédentes: nul inconvénient n'y survint.

En 1768 il fit la même opération à deux jeunes enfans de la premiere distinction; l'un, fils de M. le Baron de Zuchmantel, Maréchal de Camp, Grand-Croix de l'Ordre militaire de S. Louis, & pour lors Ambassadeur pour le Roi à la Cour de Saxe; & l'autre, fils du Séréniſſime Prince-Landgrave de Hesse-Reinfelds. Le succès de ces deux inoculations surpassa l'attente de l'Inoculateur. Je décrirois au long toute cette cure, si je ne me réservois de donner au public un détail de celle que l'Inoculateur vient de faire en dernier lieu, & dont j'ai été témoin: il me suffira de dire que le jeune Prince & son compagnon d'inoculation se seroient à peine apperçus d'avoir été inoculés, si un léger mal de tête ne les eût un peu incommodés, le septieme & le huitieme jour après l'insertion du virus variolique.

Un succès aussi complet tranquillisa beaucoup les esprits: ils s'appaiserent tout-à-coup, & on vit aux clameurs des anti-inoculateurs succéder l'admiration, & ceux-ci se transformer en autant de partisans de cette utile découverte, qu'ils venoient de décrier.

Dans le même tems, M. Hertzog, Docteur en médecine de l'Université de Strasbourg, homme d'un vrai mérite, & qui jouit d'une réputation prématurée, pour lors candidat de médecine, donna au public, avec l'approbation de la Faculté de cette ville, une Dissertation dans laquelle il prouvoit solidement les avantages que l'on retiroit de l'inoculation : il joignit à cette Dissertation une brochure qui avoit pour titre *Réfutation de la Réfutation de l'Inoculation publiée par M. DE HAEN, &c.*; Ouvrage dont la solidité faisoit plutôt voir un homme consommé dans l'art, qu'un jeune athlete qui entroit en lice pour la premiere fois. Tout ceci arrivant dans le même tems que celui dont je viens de parler, ne contribua pas peu à accréditer l'inoculation en cette ville.

L'Inoculateur néanmoins mettoit à profit tous les instans, & le même succès l'attendoit toujours à la fin de chaque opération. Au mois de Septembre de l'année 1768, il inocula le Baron de Felkenhausen, âgé de vingt-trois ans. Celui-ci, sans presque perdre un moment de ses récréations, eut en tout soixante boutons d'une petite-vérole de la meilleure espece. Des cures aussi completes attirerent l'attention non-seulement de la ville, mais même de la province. M. de la Jolais, Commandant à Wiessen-

bourg, ne voulut pas que son fils fût privé des avantages de l'inoculation. En 1769, au mois de Septembre, il l'amena à M. Goëtz, dans le dessein de le faire inoculer. Celui-ci, après une petite préparation, selon sa coutume, l'inocula heureusement, &, au bout de trois semaines, le rendit à M. son pere, plein de santé.

Quelques jours après, il inocula le fils de M. de Lambert, Maréchal de Camp, Directeur général des fortifications d'Alsace: un succès complettement heureux couronna l'œuvre. Monsieur & madame de Lambert ne purent s'empêcher d'en témoigner publiquement leur satisfaction à l'Inoculateur.

Au mois de Mai dernier, M. de Gordon, Ingénieur en chef à Landau, envoya M. son fils, âgé de trois ans & demi, pour y recevoir l'inoculation. Dans le même tems, M. Richemont, Officier au Régiment de Chartres, en garnison à la citadelle de Strasbourg, voulant que M. Montauciel (*a*), son fils, âgé de six ans, reçut les mêmes avantages, l'un & l'autre furent proposés à M. Goëtz pour être inoculés. Comme j'étois à Strasbourg, alors conduit par la cu-

(*a*) Ce nom lui a été donné par Monseigneur le Dauphin, au camp de Compiegne dernier: pour plusieurs gentillesses qu'il fit devant le Roi, il eut l'honneur d'être accueilli sous ce nom.

Digitized by Google

rioſité de voir le paſſage de madame la Dauphine, je fus enchanté que cette occaſion me fournît auſſi celle de pouvoir ſuivre les deux inoculations qui alloient ſe faire : auſſi les ſuivis-je avec toute la ſatisfaction que je pouvois en attendre. Le détail que je vais donner de la cure de M. Montauciel ſera de la derniere exactitude, & le public pourra juger de toutes les autres par celle-ci.

M. Montauciel, après une légere préparation, très-peu chargée de remedes, reçut, le 14 du mois de Mai dernier, un véſicatoire à chacune des jambes. Douze heures après, M. Goëtz, ayant levé le véſicatoire, plaça ſous l'épiderme un fil de coton, imbu de virus variolique : il l'y laiſſa l'eſpace de deux fois vingt-quatre heures.

Le troiſieme jour l'Inoculateur ôta ce fil de coton, & mit un petit emplâtre ſur les plaies, qui avoient un peu ſuppuré.

Le quatrieme jour je ne remarquai point de changement : les plaies étoient toujours humides, & fort belles.

Le cinquieme jour les plaies étoient ſeches. Cinq ou ſix boutons s'étoient levés ſur chacune des plaies : un cercle blanc les bordoit, & j'y remarquai un peu d'inflammation.

Le ſixieme jour, vers les trois heures du ſoir, je trouvai ſon pouls un peu élevé : les

plaies étoient toujours seches, & les boutons un peu plus gonflés que la veille.

Le septieme jour le pouls se trouva un peu plus élevé. Le malade transpiroit beaucoup : les plaies étoient toujours seches. L'inoculé avoit bon appétit, dormoit bien, & ne perdoit pas un moment de récréation.

Le huitieme jour, sur le soir, la fievre redoubla : le malade se plaignit d'un petit mal de tête qui ne l'empêcha pourtant pas de dormir neuf heures entieres.

Le neuvieme jour la fievre continuoit toujours : les urines changerent ; elles étoient fort troubles. Les boutons, qui environnoient les plaies, avoient blanchi ; & les plaies étoient toujours seches : l'inoculé, du reste, n'étoit pas triste, & ne se plaignoit pas. Le même jour, vers les trois heures du soir, l'éruption fut complete : il eut en tout vingt-quatre boutons, trois au visage, & le reste répandu par tout le corps.

Le dixieme jour la fievre continuoit encore : les plaies étoient un peu humides. Le onzieme, la fievre avoit presque totalement disparu : les plaies suppuroient abondamment, & les pustules, pour la plupart, étoient ouvertes. Enfin le vingt-quatrieme jour après l'inoculation, le jeune

Montauciel étoit radicalement guéri, &, dans tout le tems de ſa cure, n'avoit paru un peu triſte que la veille de l'éruption, & avoit toujours mangé d'un appétit égal.

Tels ſont les ſuccès que vient d'avoir l'inoculation dans la ville de Straſbourg; ne pas les rendre publics, ce ſeroit manquer aux ſoins que nous devons avoir, par état, de procurer à l'humanité tous les ſecours que la médecine lui fournit. Je preſſe M. Goëtz de faire inſérer ces cures dans le Journal, moins pour faire ſon éloge, que pour donner aux Alſatiens la connoiſſance de pluſieurs faits arrivés dans leur pays, & à leur porte, & les engager par-là à procurer à leurs enfans ce puiſſant préſervatif contre une peſte qui nous enleve une partie de l'eſpece humaine, ou la mutile, ou la défigure horriblement.

RÉPONSE

De M. BRUN, Médecin, au Mémoire de M. CHEVALIER, *Chirurgien à Bourbonne-les-Bains, inſéré dans le Journal de Médecine, Juillet 1770, page 17.*

Je ſoupçonnois, depuis long-tems, Monſieur, que les eaux thermales agiſſoient extérieurement comme l'eau commune, &

que leurs effets se rapportoient entiérement à de l'eau chaude, c'est-à-dire que les parties minérales, dont elles sont plus ou moins pourvues, ne pénétrant point à travers les pores cutanés, les bains d'eaux thermales ne différoient en rien des bains domestiques. Vos observations, Monsieur, me confirment dans cette idée; mais je suis encore convaincu par l'expérience journaliere, que ces mêmes eaux thermales agissent bien différemment en boisson, & que, par cette raison, elles ne conviennent point dans l'affection nerveuse spasmodique. J'en appellerai, si vous voulez bien me le permettre, au témoignage de M. Tilliere, Médecin à Bourbonne, qui, convaincu comme moi de cette vérité, traite ces maladies avec l'eau froide, la glace & le bain tiede, & les guérit parfaitement. [Voyez le Journal de Médecine, Juillet 1769, page 44. (a)]

Je crois donc, Monsieur, qu'il est très-possible que vous guérissiez aussi quelques-uns de vos malades avec les bains de Bour-

(a) Si M. Brun s'étoit piqué de quelqu'impartialité, il n'auroit pas oublié, en citant les observations de M. Tilliere, d'annoncer qu'elles avoient été démenties par M. Mongin de Montrol, Médecin à Bourbonne. (Voyez le Journal de Médecine du mois de Mars 1770, page 246, Note de l'Editeur.)

bonne, ſur-tout ſi vous leur aſſociez les boiſſons délayantes, & tous les humectans reconnus pour ſpécifiques, avant l'Auteur des *Affections vaporeuſes*, ſans qu'il prétende en être l'inventeur ; car, s'il faut prendre la peine de répondre, pour la centieme fois, à ce fade reproche, je vous rappellerai que M. Pomme s'honore beaucoup du nom de *diſciple* de ceux chez qui il a puiſé ſa doctrine. Pour cet effet, je vous renvoie à la page 188 de la quatrieme édition de ſon Livre, que vous avez cenſuré avec une eſpece d'aigreur, & que peut-être vous ne connoiſſez pas. Donner *pour délayans*, dites-vous, *de l'eau glacée & du marrube blanc?* Quel contraſte! Je répondrai à cette apoſtrophe par la ſuivante. Donner pour Médecin, dans une maladie grave & rebelle, un Chirurgien ou un Praticien expérimenté, qui ſait apprécier les cas où il faut employer des remedes oppoſés, ou les aſſocier enſemble? Quel contraſte! C'en eſt un, en effet, qui avertit les malades ſur le choix des Médecins ; ceux-ci, ſur le choix des remedes. Je terminerai ici ma Réponſe à cette premiere Partie de votre Mémoire, en vous priant de ne point porter de jugement ſur ma comparaiſon ; car j'abhorre les perſonnalités autant que les invectives. Je vous promets une ſeconde Ré-

ponſe à la ſeconde Partie de votre Mémoire, que le Journaliſte nous a annoncée : je l'attends, & ſuis, &c.

RÉPONSE

De M. BRUN, Médecin, à la ſeconde Partie du Mémoire de M. CHEVALIER, *Chirurgien à Bourbonne-les-Bains, inſérée dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1770, page 122.*

Je vous ai promis, Monſieur, une ſeconde Réponſe ; la voici. Elle vous apprendra que tout aggreſſeur, quel qu'il ſoit, ne doit ſe préſenter qu'avec des armes sûres, s'il veut s'épargner la honte de ſe voir réfuté par lui-même ; c'eſt ce qui eſt déjà arrivé à pluſieurs des adverſaires de M. Pomme, tels que MM. le Camus, Roux, Roſtain, Marteau, & autres (*a*).

(*a*) Voyez la *Gazette ſalutaire* du 27 Juillet, & celle du 28 Septembre 1769..... *Ibidem*, 11 Janvier & 18 Septembre 1770.

Ces prétendues réfutations ne paroiſſent victorieuſes qu'à M. Pomme & à M. Brun, ou à quelques Ecoliers en medecine, qui trouvent plus aiſé de ſe livrer à un empyriſme aveugle, que d'étudier les regles d'un art ſi long & ſi difficile que celui qu'ils entreprennent d'exercer. Nous n'ayons garde ce-

Digitized by Google

La Lettre ſuivante va nous prouver, Monſieur, ſi l'on doit vous compter, ou non, parmi ce nombre.

LETTRE *de M.* FRANCE, *Médecin à Beſançon, en Réponſe à celle de M.* POMME, *en date du 2 Juillet 1770.*

» J'ai communiqué à M. Lange, notre » confrere, & à mademoiſelle Lange, ſa » fille, la Lettre que vous m'avez fait l'hon- » neur de m'écrire, Monſieur. Je leur ai » montré auſſi l'Obſervation de M. Che- » valier, inſérée dans le Journal de ce » mois, page 39. Ils ont été bien ſurpris » l'un & l'autre de la hardieſſe de ce Chi- » rurgien, & de l'infidélité de ſon récit. » Vous allez en juger par celui de made- » moiſelle Lange, que voici..... Dans le » mois de Septembre 1763, mademoiſelle » Lange fut ſaiſie de frayeur : elle étoit dans » une circonſtance critique pour ſon ſexe. » La révolution fut aſſez vive pour procurer

pendant de porter le même jugement du démenti que M. Brun donne ici à M. Chevalier ſur la guériſon de mademoiſelle Lange : nous ſommes bien éloignés d'approuver les fauſſes obſervations par leſquelles on croit pouvoir appuyer ſon ſentiment particulier ; & nous ſaurons toujours gré à ceux qui voudront bien éclairer le public ſur ces entrepriſes. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

» ſur le champ la ſuppreſſion ; & dès-lors elle » fut attaquée de douleurs d'eſtomac, de » coliques inteſtinales & hémorrhoïdales, » avec tenſion conſidérable au ventre, & » ſyncope, leſquels ſymptômes reparurent » enſuite périodiquement tous les mois. » M. ſon pere employa d'abord les moyens » uſités en pareil cas; mais, n'ayant produit » aucun ſoulagement, il eut recours aux dé- » layans & aux rafraîchiſſans, qui réuſſirent » mieux ; & ce furent les bains domeſtiques » tiédes, *& non pas froids*, comme le pu- » blie M. Chevalier, & les eaux acidules de » Buſſan. La malade fut envoyée enſuite à » Luxeuil, en 1763. Ces eaux, dont elle fit » uſage *pendant une ſaiſon*, lui procurerent » un mieux ſenſible (*a*) : néanmoins elle fit » le voyage de Bourbonne l'année ſui- » vante. Elle y but les eaux pendant une » ſaiſon *ſeulement ;* & elle prit quelques bains » domeſtiques. Mais, bien loin d'avoir rétabli » ſa ſanté dans ce ſecond voyage, elle re- » vint à Beſançon avec ſes mêmes infir- » mités, c'eſt-à-dire que tous ſes ſpaſmes » hyſtériques reparoiſſoient encore périodi- » quement, à l'exception des ſyncopes, ſur

(*a*) Par la raiſon que vous donnez vous-même, Monſieur, à la page 143 de votre ſecond Mémoire, où vous déclarez, d'après l'analyſe de M. Monnet, que ces eaux, ainſi que celles de Plombieres, ne ſont que de l'eau chaude.

Digitized by Google

» lesquelles elle m'a fait observer que c'est à » l'interdiction de tout remede pharmaceu- » tique qu'elle le doit ; & la preuve qu'elle » en donne, c'est que, si elle prend le plus » léger purgatif ou stomachique, les syn- » copes reparoissent : tel est l'état actuel de » mademoiselle Lange, d'après le récit » qu'elle m'en a fait elle-même en présence » de M. son pere, Professeur de Médecine » en notre Faculté, homme respectable par » ses talens & par son expérience.

» Mademoiselle Lange est d'autant plus » surprise de se voir citée dans un Journal » par M. Chevalier, qu'elle ne s'est jamais » avisée de le consulter : elle atteste même » ne l'avoir jamais vu que deux fois, dans » son séjour à Bourbonne, dont l'une a été » à l'occasion d'une médecine qu'il porta » chez elle, d'après l'ordonnance de M. Ju- » vet, Médecin de Bourbonne, à qui elle » avoit confié sa santé ; & l'autre fois, pour » la lui payer.....

» De pareilles observations, Monsieur, » ne peuvent que donner plus d'éclat à vos » Ecrits. Les faits, qui se multiplient tous » les jours, parlent trop en faveur de votre » système pour craindre que l'édifice sur » lequel il est fondé puisse jamais crouler. » Si vous avez pensé que les eaux thermales » pouvoient être contraires dans les cas de » tension & d'érétisme, je sais combien

» vous les croyez utiles dans d'autres cir-» conſtances.

» J'ai l'honneur d'être, avec les ſentimens » que vos ſages Ecrits m'ont inſpirés, Mon-» ſieur, votre, &c. «

Signé FRANCE, *Médecin.*

A Beſançon le 16 Juillet 1770.

En voilà aſſez pour cette fois, Monſieur: s'il vous prenoit envie de reparoître ſur la ſcene, préſentez-nous des faits de meilleure valeur, ou déguiſez-les de maniere à les rendre plus vraiſemblables. J'épargne à nos lecteurs la réfutation de tous ceux que votre Mémoire contient: je répéterai ſeulement que la maladie de M. le Seneſchal, toute étrangere qu'elle eſt à la queſtion, & dont vous faites trophée à la page 127, n'eſt connue de M. Pomme que par deux conſultations; & celle de M. Caziot, Profeſſeur à Reims, que vous citez encore, page 134, lui eſt tout-à-fait inconnue. Il vous eſt permis, après cela, Monſieur, de contredire, ſi vous pouvez, toutes ces aſſertions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé BRUN, *Médecin.*

Inops, potentem dum vult imitari, perit
PHEDRE.

Nota. *Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs, que, quoique les deux Réponſes qu'on vient de lire portent en titre & à la fin le nom de M.* Brun, *la copie qu'on nous a remiſe eſt écrite de la main de M.* Pomme.

OBSERVATIONS

Sur l'Extraction des Cataractes de naissance; par M. MARCHAN, Oculiste.

Au commencement du mois de Mars 1769, j'ai été consulté par le nommé *Jean Levêque*, à Valognes, âgé de dix-neuf ans, affligé de cataractes de naissance aux deux yeux. Les ayant examinées, je remarquai que celle de l'œil droit étoit d'une nature caséeuse & blanche : celle de l'œil gauche me parut pierreuse, d'une forme inégale, qui ne couvroit pas la pupille dans toute son étendue. Cette irrégularité me fit douter du succès de l'opération : je l'opérai cependant, le 4 dudit mois, dans l'hôpital de Valognes. Je commençai à extraire la cataracte de l'œil gauche ; ce qui permit au malade de voir aussi-tôt de cet œil : je me disposai ensuite à opérer le droit, quoiqu'en hésitant. Après avoir fait ma section à la cornée transparente, je fis l'ouverture de la capsule, & la pression convenable pour en faciliter la sortie ; mais ce fut en vain, car la pupille se contracta si parfaitement, qu'elle n'auroit point permis le passage de la plus petite tête d'épingle ; ce qui fut occasionné par un relâchement des fibres longitudinales, & par une contraction des fibres cir-

culaires de l'*iris* ; ce qui me fit déſeſpérer du ſuccès de l'opération. Je tentai néanmoins de la couper avec une curette, & de la ſaiſir par morceaux : ce ne fut pas ſans beaucoup de difficultés, eu égard à la grande mobilité des yeux du malade. Je parvins cependant à extraire tous les lambeaux opaques, qui étoient fort adhérens dans leur châton, & comme enkyſtés. Je remarquai que les parcelles raſſemblées ne formoient pas en totalité la valeur de celle de l'œil droit, & qu'il en manquoit une ſur ſix, que je n'avois point extraite, parce qu'elle n'étoit pas opaque.

Le malade témoigna beaucoup de joie d'être opéré, vit auſſi-bien de cet œil que du premier, & diſtingua divers objets. Il eſt à obſerver que cette petite portion de la partie latérale interne du cryſtallin donnoit lieu à quelques rayons de lumiere de paſſer, & lui laiſſoit, par ce moyen, voir, à certaine poſition & diſtance, quelques objets, principalement ceux qui étoient luiſans ; mais il étoit alors obligé de diriger le mouvement de l'œil du côté oppoſé à celui où il vouloit voir, ne recevant que latéralement des rayons de lumiere, qui ne l'éclairoient point aſſez pour l'empêcher de ſe donner la face contre le mur ; ce qui lui arrivoit ſouvent. Le dix-huitieme jour après l'opération je lui ôtai le bandeau, dans un appartement

appartement très-orné, en préſence de MM. de Coligni & de Colleville, Adminiſtrateurs de hôpital, & d'un mérite diſtingué. Il eut d'abord, au premier inſtant que le bandeau fut ôté, beaucoup de peine à ſupporter la lumiere, & à diſtinguer. Quelques minutes après, il diſcerna divers objets qu'on lui préſentoit. Il y en eut beaucoup qu'il ne connoiſſoit pas, & qu'il ne pouvoit nommer par la vue. Je lui fermai enſuite les yeux, & le préſentai vis-à-vis d'une grande glace où les objets de l'appartement ſe réfléchiſſoient; ce qui le ſurprit d'une maniere agréable, & il fixa attentivement ce qu'il pouvoit y découvrir. Comme j'étois proche de lui, il me reconnut dans le miroir; &, prenant l'image pour moi-même, il porta la main pour m'y toucher: cette mépriſe l'étonna, & le fit rire. On lui préſenta divers objets qu'on lui diſoit de prendre; mais on fut ſurpris de ce qu'il ne pouvoit porter tout d'un coup la main qu'après l'avoir promenée de tous côtés; ce qui prouve qu'il ne connoiſſoit pas les ſituations ni les diſtances. On lui fit voir pluſieurs pieces de monnoie dont il déſignoit les couleurs, mais qu'il ne connoiſſoit qu'après les avoir touchées. Il réſulte de cette Obſervation, que, ſi les maladies ſe montrent ſouvent ſous des apparences peu avantageuſes pour le ſuccès de l'opération, on ne doit pas

toujours abandonner les malades à leur malheureux sort, & que souvent l'industrie de l'art se déploie dans des circonstances qui en paroissent peu susceptibles.

J'ai opéré, en outre, plusieurs autres personnes affectées de cataractes de naissance; un homme, entr'autres, âgé de vingt-six ans, qui n'avoit rien vu jusqu'à cet âge. Je l'opérai à Coutances, en présence de M. Bonté, Médecin, que vous connoissez. Ces cataractes étoient d'une nature bien différente de celles qui affectent par l'âge, ou accidentellement : elles ne me parurent formées que de la partie antérieure de la capsule du cristallin, qui étoit fort opaque. Cet homme témoigna peu de surprise du nouveau sens qu'on venoit de lui restituer : le jeune homme, au contraire, dont j'ai donné l'observation, témoigna beaucoup de joie & de satisfaction, lorsqu'une plus grande lumiere frappa ses yeux.

On a remarqué qu'ils avoient une idée du blanc, du rouge & du noir, c'est-à-dire qu'ils voyoient à-peu-près comme quand nous avons les paupieres fermées. Ils ne connoissoient aucuns objets : ce n'étoit qu'après les avoir touchés, qu'ils les nommoient. On demanda à celui de Coutances s'il voyoit, après que je lui eus extrait ses cataractes. Il répondit que non ; & plusieurs personnes crurent d'abord que l'opération étoit infruc-

Digitized by Google

tueuſe ; mais, les queſtions ayant été répétées, il ne tarda pas à donner des ſignes du contraire ; car, dit-il, j'apperçois une eſpece de lueur, & des ombres. On lui dit de prendre cette ombre. En effet il porta d'abord la main ſur mon viſage. Nous remarquâmes qu'il joignoit les doigts, lorſqu'il vouloit ſaiſir quelques objets, avant que d'y être parvenu ; & ſouvent il portoit la main de côté ; ce qui prouve qu'il ne connoiſſoit pas la diſtance ni la ſituation de ce qui frappoit ſa vue.

Vingt jours après qu'il fut opéré, je lui ôtai le bandeau chez M. de Tallaru, Evêque de Coutances, en préſence d'un grand nombre de perſonnes. La premiere expérience qu'on fit fut de lui préſenter une boule & un cube, ou quarré, qui étoient à-peu-près de la même grandeur, qu'il avoit touchée avant qu'il eût vu ; ce qui formoit la queſtion entre MM. Hoke & Molineux, qui fut décidée, dans cet homme, d'une maniere contraire à ce qu'ils avoient préſumé, c'eſt-à-dire qu'il a reconnu, à la vue ſeulement, la boule d'avec le cube. Ce nouveau clair-voyant a été obligé d'apprendre à voir, comme les enfans ſont obligés d'apprendre à parler ; & ce n'eſt que par le tact & l'expérience, comme l'a dit M. Janin dans ſes *Phénomenes ſur la*

Viſion, que l'on fait juger des ſituations, des diſtances, des formes, &c.

OBSERVATION

Sur l'Extraction d'une Cataracte remontée à la ſuite de l'abaiſſement ; par le même.

La nommée *Baleine, de Sainte-Hypolite*, âgée d'environ cinquante ans, affectée, depuis dix ans, de cataracte aux deux yeux, recourut au célebre M. Méjean, Chirurgien de Montpellier, qui opéra l'œil droit par abaiſſement. Cette manœuvre ne fut point heureuſe : la cataracte remonta, peu de jours après, & la malade fut, comme ci-devant, privée de la lumiere.

Le 26 de Mars dernier, j'opérai les deux yeux par extraction : je commençai par l'œil gauche. Cette cataracte, dont le centre étoit fort jaune, & les bords blancs, avoit plus de circonférence, plus de convexité que les cataractes ordinaires. L'opération faite, la malade ne diſtingua que foiblement les divers objets qu'on lui préſenta. J'attribuai cette atonie à ce qu'avoit ſouffert l'organe immédiat de la vue par le volume conſidérable, & les adhérences de la cataracte, ainſi qu'à une ſorte d'engourdiſſement contracté par l'ancienneté de cette cécité.

Digitized by Google

Je passai ensuite à l'œil droit, déjà opéré par abaissement. La section de la cornée faite, je voulus inciser la capsule commune à l'humeur vitrée, & au cristallin, & employer la compression : tout cela devint inutile. Je recourbai promptement ma curette vers sa fossette ; &, dans le premier moment de l'introduction, j'amenai la cataracte, formée d'une partie membraneuse, devenue opaque, qui étoit vraisemblablement la capsule du cristallin, & qui n'avoit qu'un sixieme du diametre de celle que j'avois déjà extraite. La malade vit plusieurs objets d'une maniere plus claire, plus distincte, qu'elle n'avoit fait de l'œil gauche.

Le dix-huitieme jour, j'ôtai le bandeau, & la malade discerna tous les objets qu'on lui présenta, mais toujours avec plus de perfection de l'œil droit, anciennement opéré, que du gauche, qui étoit aussi plus fatigué de l'impression de la lumiere.

Ces circonstances m'ont fourni des réflexions qui ne me paroissent pas dénuées de fondement.

1° L'humeur, qui se trouve entre la capsule & le cristallin, épanchée par le déchirement qu'avoit fait l'aiguille, confondue avec les autres humeurs, auroit-elle été entraînée dans la circulation ?

2° Le cristallin lui-même, séparé de sa capsule, seroit-il dans le fond du globe ?

ou plutôt, dans un état mollaſſe, & de purulence, lors de l'abaiſſement, auroit-il eu aſſez de fluidité pour pénétrer auſſi les voies de la circulation, tandis que ſa capſule, d'une texture fibreuſe, auroit conſervé ſa conſiſtance, ſeroit remontée, & auroit mis obſtacle au mécaniſme de la viſion, en refuſant le paſſage à la lumiere? *Hæc dubia accuratioribus lubenter ſubmittimus.* D'ailleurs la malade, opérée des deux yeux par extraction, jouit aujourd'hui d'une fort bonne vue, & confirme la préférence que mérite cette méthode ſur l'abaiſſement.

OBSERVATION

Sur un Renverſement total du Corps de la Matrice; par M. DU BOUEIX, Docteur en Médecine à Cliſſon en Bretagne.

Qui cùm rarò accidere ſoleat (prolapſus uteri) tamen, cùm incidit, catamitoſus eſt, tum ratione uteri qui ſuo prolapſu facilè corrumpitur, gangræ-nam concipit, & cancrum ipſum, tum quia trahit in ſui ſympathiam & contagionem, partes propinquas, communes, atque adeò totum corpus.

DURETI *Annot. in Oper. pract.* HOLLER. *cap.* 57, *pag* 482.

Le renverſement total de la matrice eſt, comme on ſait, une maladie aſſez rare, qui, lorſqu'elle arrive, eſt ſouvent cauſée par l'imprudence de la Sage-femme ou de

Digitized by Google

l'Accoucheur, dans l'extraction du *placenta*, & quelquefois par des agitations convulsives de la matrice, après un accouchement laborieux. On sait aussi que, lorsqu'on n'a pas réduit ce viscere sur le champ, l'inflammation, la gangrene & la mort sont une suite presqu'inévitable de son inversion complete. Quel parti reste-t-il donc à prendre, quand on n'a pas été assez heureux pour profiter des premiers instans ? Plusieurs Auteurs conseillent d'en faire la ligature, & de l'extirper : d'autres, au contraire, regardent cette opération comme inutile, puisqu'elle n'empêche pas la mort de l'accouchée. M. de la Faye rapporte qu'il a vu M. Morand conseiller la ligature en pareil cas ; mais il ne fait pas mention du succès de l'opération (*a*). Dionis dit qu'il croira l'extirpation de la matrice mortelle, jusqu'à ce qu'il en soit désabusé par quelques expériences (*b*). La Mothe a vu faire l'amputation d'une matrice renversée, pendant qu'il étoit à l'Hôtel-Dieu ; mais la malade mourut, quelques jours après (*c*). On lit dans une Observation du célebre Ruysch, qu'un Chirurgien, ayant été appellé pour la femme

(a) *Cours de Chirurgie*, édit. de 1765, Tome I, page 310. *Rem.*

(b) *Idem*, *ibid*, page 309.

(c) *Traité des Accouchemens*, édit. de 1765, Tome II, page 1256.

d'un boucher, à qui la matrice venoit de se renverser, s'avisa de piquer avec la pointe d'un petit couteau cette tumeur qui lui étoit inconnue, pour en examiner la qualité, & que cette recherche téméraire mit bientôt fin à la vie de l'accouchée par l'abondante hémorrhagie qui s'ensuivit, & qu'il ne fut pas possible d'arrêter (*a*).

La nature, aidée des secours de l'art, peut-elle procurer la séparation salutaire du mort d'avec le vif, dans une partie aussi molle, aussi abreuvée d'humeurs, & qui n'est, pour ainsi dire, qu'un lacis de vaisseaux de toute espece? L'étranglement, que souffre ce grand nombre de vaisseaux dans cet état, peut-il permettre d'espérer un heureux succès des remedes qui, dans d'autres circonstances, secondent si à propos les vues du Médecin?

Il n'est pas raisonnable d'y compter, & il n'est donc pas surprenant que les plus grands Praticiens aient porté sur cette maladie le plus funeste pronostic. Quoiqu'il soit encore confirmé par l'observation dont il s'agit ici, les singularités qu'elle présente dans la marche & l'issue de la maladie, m'ont fait penser qu'elle n'étoit pas indigne de l'attention des gens de l'art, & d'être insérée dans ce Journal.

(*a*) Voyez les Observ. de RUYSCH, insérées à la fin du II. Tome de l'*Anatomie* de PALFIN.

Digitized by Google

Je fus appellé, le 29 Mars dernier, pour la femme du nommé *Pierre Blouin*, Laboureur au village de Lémériere, près Cliſſon, accouchée depuis ſix jours. Je m'informai de M. Audap, Chirurgien de la malade, de ce qui s'étoit paſſé juſqu'à ce jour. Il l'avoit accouchée, le 23, après un travail de ſept jours, accompagné d'une perte qui revenoit par intervalles, d'un enfant mort, préſentant le bras ſorti de l'orifice juſqu'à l'épaule, qu'il avoit été obligé de tronquer dans l'articulation, ne pouvant le retourner, à cauſe de l'étranglement inſurmontable que formoit le rétréciſſement du col de l'*uterus*. L'extraction de l'arriere-faix s'étoit faite ſans difficulté, & l'accouchement s'étoit terminé auſſi heureuſement qu'on pouvoit l'eſpérer dans une conjoncture auſſi critique. Tout alloit aſſez bien, & les ſuites n'annonçoient rien de fâcheux juſqu'au 26, qu'il la trouva avec un pouls débile & abattu, le ventre douloureux & élevé, les vuidanges preſque ſupprimées; ce qui lui fit employer les embrocations & fomentations émollientes, qui diminuerent les douleurs, & lui firent paſſer une nuit aſſez tranquille. Ce ne fut que le lendemain 27 que la malade ſe plaignit de ſentir dans le vagin, & même au dehors, une tumeur qui la gênoit beaucoup. Nous allâmes la voir enſemble le 29. Elle étoit aſſez bien du côté des forces & du pouls; ce

qui me surprit d'autant plus, qu'ayant examiné la tumeur, dont elle s'apperçut le 27, nous la trouvâmes livide, insensible, froide & gangrénée dans toute sa surface, formant une masse, au dehors de la vulve, de la grosseur environ de la tête d'un avorton de cinq à six mois. Nous y reconnûmes aisément l'inversion totale du corps de la matrice, à sa figure sphérique, sa surface inégale, sa substance molle & spongieuse. L'impossibilité & l'inutilité de la réduction dans cet état, le peu d'espérance qu'il y avoit que ce viscere, profondément gangréné, pût se rétablir dans son état naturel, à l'aide des secours employés en pareil cas, me firent proposer d'en faire la ligature; mais l'opposition constante de la malade & de son mari, l'horreur qu'ont naturellement tous les paysans des opérations où il s'agit d'amputer quelque membre, la certitude où nous étions qu'ils ne manqueroient pas de nous regarder comme les meurtriers de cette infortunée, nous empêcherent d'employer ce moyen curatif. Nous nous contentâmes donc de faire des scarifications sur la surface de la masse gangrénée. Quelque profondes qu'elles fussent, la malade ne donna pas le moindre signe de sensibilité. Je prescrivis les anti-septiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. En soulevant la matrice, il découloit de la vulve une sanie d'une fétidité insoutenable. Il se

Digitized by Google

détachoit, de tems en tems, quelques lambeaux qu'on avoit ſoin d'emporter avec les ciſeaux. L'eſcarre ſembloit ſe diſpoſer à ſe détacher ; la maſſe diminuoit de volume ; le pouls étoit aſſez bon ; l'état des forces ſe ſoutenoit, ainſi que les autres fonctions. Le 31 on appella avec moi M. Richard de Montaigu, mon confrere, Médecin qui jouit, dans le pays, d'une réputation juſtement méritée. Nous parlâmes encore de l'extirpation ; mais les mêmes raiſons nous empêcherent de l'entreprendre. Le mari y paroiſſoit plus oppoſé que jamais. La ſuppuration d'ailleurs devenoit plus louable, & tout alloit mieux. M. Richard propoſa d'eſſayer la réduction, ou du moins de rentrer autant qu'il étoit poſſible, & de hauſſer la matrice dans le vagin, eſpérant que la chaleur & l'humidité du lieu favoriſeroient la forte ſuppuration & la chute de l'eſcarre, & que, dans cette ſituation, l'étranglement des vaiſſeaux ſeroit en grande partie diminué. Ces raiſons me parurent plauſibles : j'y ſouſcrivis volontiers, & le Chirurgien travailla en conſéquence. Mais, quelque moyen qu'il employât, il ne lui fut pas poſſible de repouſſer le corps de la matrice plus haut que l'orifice de la vulve : il reſta donc appuyé ſur le bord intérieur des grandes levres. Les anti-ſeptiques furent toujours continués avec l'apparence d'un

ſuccès marqué. La ſuppuration devint de plus en plus louable. Les injections aiderent le détachement de pluſieurs eſcarres gangréneuſes: la fievre ceſſa, & l'ulcere parut cicatriſé, le 19 Avril ſuivant, que la malade ſe leva, & continua de prendre de jour en jour de nouvelles forces. Mais en vain nous promettions-nous de la voir, dans la ſuite parfaitement rétablie: la convaleſcence de cette malheureuſe ne fut pas de longue durée. Il lui prit, le 28, une colique accompagnée de nauſées: la fievre ſurvint. Elle vomit quelques morceaux de veau frit, qu'elle avoit imprudemment mangés, qui furent ſuivis de deux vers: elle en rendit auſſi quelques-uns par les ſelles. Le bas-ventre devint, on ne peut plus douloureux; il ſe météoriſa. Tout annonçoit que la malade alloit payer le tribut fatal: elle mourut effectivement le 2 Mai ſuivant.

Cet orage, ſurvenu le 28, & qui conduiſit la malade au tombeau, étoit-ce une maladie nouvelle & indépendante de la gangrene de l'*uterus*, qui avoit paru ſi heureuſement terminée? Il s'annonça, à la vérité, avec les ſymptômes d'une fievre putride; mais cette putridité n'étoit-elle point la ſuite de la réſorbtion du virus gangréneux, & de ſon mêlange à la maſſe générale des humeurs, auxquelles il avoit communiqué ſa

Digitized by Google

qualité alkalescente & délétere ? S'il en est ainsi, n'est-il pas surprenant que l'activité de ce levain ait été si long-tems à se développer d'une maniere aussi marquée, ait laissé un calme & une espece de convalescence de huit jours, & qu'ayant son principal foyer dans un viscere si essentiel & correspondant si intimement à tous les autres, il n'ait pas causé une plus prompte mort ? Quelque uniforme qu'elle soit dans son plan général, la nature présente tous les jours à ceux qui l'observent, des variétés singulieres dans ses opérations, & des phénomenes qui exerceront éternellement la plume & l'imagination des Physiciens. Un moyen de s'éclairer sur celui-ci eût été sans doute de faire l'ouverture du cadavre ; mais telle est sur cet article la stupidité du payſan, du peuple, & de bien d'autres qui ne sont pas peuple, qu'ils croiroient leur famille tachée, & les mânes de leurs parens offensées, s'ils souffroient que leurs corps servissent à l'instruction de leurs semblables.

Digitized by Google

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	13	16	13	27 10	27 10	28
2	12 1/2	17	13	28	28 1/4	28 1
3	12	15 1/3	12 2/3	28 1 1/2	28 2	28 2
4	12 2/3	16 1/2	13 1/2	28 1 1/2	28 1/2	28 1/2
5	13	15	15	28 1/2	28 1/2	28 1
6	14 1/2	18 1/2	14	28 3/4	28 1/2	28 1/2
7	12 3/4	16	13	28	27 11 3/4	27 11 3/4
8	8	13	11	27 9	27 9	28
9	11	16	12 1/2	28	28 1	28 1 1/4
10	12 1/2	16	13	28 1 1/2	28 1 3/4	28 1 3/4
11	11	15 3/4	12 1/2	28 2	28 2 1/4	28 3
12	13 1/2	15 3/4	12	28 2 3/4	28 4	28 5
13	11 1/4	17 1/3	14 1/4	28 5 1/2	28 5	28 4 3/4
14	13	20 1/2	16	28 4	28 3	28 1/2
15	15 1/2	18 1/3	15	28	28	28
16	14 3/4	27 1/4	14	28	28 1/2	28 1/2
17	14 1/8	19 3/4	15 1/2	28 1/3	28 1/2	28 1/2
18	15 1/4	21	19	28 1/4	28	28
19	15	20	18	28	28	28 1
20	12	19	13 1/2	28 1 1/2	28 1 3/4	28 2 1/2
21	12	19	16	28 3	28 4	28 4
22	12	20	15	28 4	28 4	28 4
23	12 1/2	20 1/2	16 1/2	28 4	28 2 3/4	28 1 1/2
24	15	19 1/2	15	28 1	28 1	28 1/2
25	14	19 1/2	14 1/4	28 1/2	28 1/2	28 1/2
26	13	16 1/4	14	28 3/4	28 3/4	28 1
27	14	19 1/4	15	28 1	28 2	28 2 3/4
28	14 1/2	21	15	28 3	28 4	28 4
29	15	22	15	28 3	28 2	28 2
30	15 1/4	20	14	28 2	28 1 3/4	28 2
31	13 1/2	19 1/2	14 1/2	28 2 1/2	28 2 3/4	28 2 3/4

Digitized by Google

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-S-O. nuag.	S. écl. t. pl. g.	Nuages.
2	S-S-E. nuag.	S. ép. n. écl. tonn. pluie.	Couvert.
3	N. nuages.	N. couv. n.	Nuages.
4	N-E. n. couv.	S-O. t. pluie.	Couvert.
5	N. couvert.	N-O. nuages.	Nuages.
6	S-S-O nuages.	S-O. couv. pl.	Couvert.
7	O. couvert.	N. nuages.	Nuages.
8	N-O. pl. c.	N-O. pluie.	Couvert.
9	O. nuag. pl.	O. n. pluie.	Couvert.
10	O. nuages.	O. nuages.	Nuages. pl.
11	O. nuages. c.	O. nuages.	Nuages.
12	O. nuages.	O-N-O. nua.	Beau.
13	N. b. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
14	N-N-E. beau.	E. nuages.	Beau.
15	E-S-E. ton. pl.	S S E. pluie.	Couvert.
16	O. couvert.	O-S O. c. pl.	Couvert.
17	O. pl. couv.	O-S-O. nuag.	Nuages.
18	S-S-O. couv.	S-S O. nuag.	Beau.
19	S O. couvert.	O-S O. pl. c.	Nuages.
20	O. nuages. c.	O. couv. pl.	Couvert.
21	O. nuages.	O-N-O. nua.	Nuages.
22	N N-E. b. n.	N-E. nuages.	Nuages.
23	N-E. nuages.	N E. nuages.	Nuages.
24	N-O. pluie. n.	O. nuag. pl.	Nuages.
25	O-N-O. nua.	O-N-O. nua.	Beau.
26	N-O. cou. pl.	O. pl. cont.	Couvert.
27	O. pl. couv.	O-N-O. pet. pl. couvert.	Nuages.
28	N-O. couvert.	N-O. nuages.	Nuages.
29	O-N-O. nuages.	O-N-O. nua. pet. pluie.	Nuages.
30	O. nuages.	N-N-O. nua.	Nuages.
31	O-N-O. couv.	O-N-O. nuag.	Nuages.

Digitized by Google

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 8 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
3 fois du N-N-E.
3 fois du N-E.
1 fois de l'E.
1 fois l'E-S-E.
2 fois du S-S-E.
2 fois du S.
3 fois du S-S-O.
3 fois du S-O.
3 fois de l'O-S-O.
13 fois de l'O.
5 fois de l'O-N-O.
4 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 6 jours beau,
27 jours des nuages.
20 jours couvert.
16 jours de la pluie.
1 jour de la grêle.
4 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1770.

Si l'on en excepte quelques affections catarrhales, qui ont subsisté encore pendant ce mois, & quelques douleurs de rhumatisme, il n'y a point eu de maladie proprement épidémique.

Observations météorologiques faites à Lille au mois de Juin 1770, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Tout le cours de ce mois a été sujet à des travers & à des vicissitudes pour la température de l'air, & la pente de l'atmosphere à l'humide. Le tems a presque toujours été nuageux & pluvieux ; & nous n'avons pas eu deux jours de suite sereins. Il n'y a pas eu de chaleurs, la liqueur du thermometre ne s'étant portée qu'un seul jour (le 26) au-dessus du terme de 20 degrés : elle est restée bien en-dessous une bonne partie du mois. Il n'y a pas eu cependant de variations considérables dans la hauteur du barometre : le mercure s'est peu éloigné du terme de 28 pouces.

Digitized by Google

Le vent a été *sud*, la plus grande partie du mois.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 ½ lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 ½ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
1 fois du N. vers l'Est.
5 fois du Sud vers l'Est.
9 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Ou.
7 fois de l'Ouest.
4 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une humidité moyenne, la plus grande partie du mois.

Digitized by Google

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin 1770.

Le dérangement de l'atmoſphere a, dans le cours de ce mois, entraîné nombre d'affections catarrheuſes, qui attaquoient la gorge & la poitrine, & qui, dans la plupart des malades, ſe terminoient par une expectoration purulente. Il s'en eſt enſuivi encore des diarrhées bilieuſes, également à la campagne comme à la ville : de vives tranchées ſe faiſoient reſſentir, & aſſez ſouvent il y avoit de la fievre. La ſaignée, en conſéquence, ſe trouvoit preſque toujours indiquée ; après quoi les boiſſons délayantes & anodines, les potions huileuſes, légérement acidulées, & les lavemens émolliens, étoient les principaux moyens avec leſquels on combattoit la maladie avec ſuccès.

La fievre putride-maligne a gagné une partie de nos fauxbourgs, & quelques cantons de la ville ; mais elle n'a guere attaqué que les pauvres, chez leſquels elle étoit vermineuſe : de façon que l'uſage des émético-cathartiques ſe trouvoit ici particuliérement indiqué. On a auſſi retiré les plus grands avantages, au fort de la maladie, dans le cas de délire ſourd ou violent, d'affection comateuſe, & de ſoubreſaults, avec un pouls déprimé, de l'applica-

Digitized by Google

tion des cantharides aux jambes & à la nuque du col. Ce topique relevoit les forces abattues, développoit le pouls, procuroit de la moiteur à la langue & à la peau du corps, & amenoit le calme dans les maladies, bien loin de les agiter.

TRAITEMENT PUBLIC ET GRATUIT

Des Enfans attaqués de la Maladie vénérienne, administré par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police.

Il n'eſt pas de maladie plus redoutable que celle que produit le virus vénérien. Ce poiſon ſubtil infecte les ſources de la génération ; il attaque les enfans dans le ſein même de leurs meres, & s'oppoſe directement à la propagation de l'eſpece. Les libertins, qui ſe ſont volontairement expoſés à cette contagion, ne ſont point à plaindre, puiſqu'ils ne l'ont contractée qu'après l'avoir bien méritée. Mais les enfans qui en ſont infectés, exigent d'autant plus de ſoins, qu'ils ſont la victime innocente de la débauche de leurs peres.

Les hôpitaux, il eſt vrai, ſont ouverts à ces infortunés ; mais, quelque vaſtes que ſoient ces aſyles, quelque vigilance qu'on y apporte pour ſecourir ces petits malades,

Digitized by Google

les éruptions cutanées, qui ſont comme endémiques dans ces maiſons charitables, & la contagion vénérienne, qui quelquefois y fait de nouveaux progrès, en font périr la plus grande partie. D'ailleurs tous les enfans ne ſauroient y être reçus : le plus grand nombre reſte à la charge des parens, qui, preſque tous ſans fortune, ne ſauroient leur donner le moindre ſecours. Il importe cependant de conſerver à l'Etat ces citoyens naiſſans, qui doivent un jour être utiles à la partie.

Des motifs ſi intéreſſans ont fixé l'attention de M. le Lieutenant-Général de Police. Ce Magiſtrat, ayant fait traiter ſous ſes yeux, avec ſuccès, pluſieurs de ces malades, vient de confier à M. *Gardane*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qu'il avoit chargé des premieres tentatives, le ſoin de diſpenſer aux enfans des pauvres les médicamens néceſſaires pour les guérir du mal vénérien.

Le même Médecin donnera des avis gratuits aux adultes indigens de Paris, & des conſultations gratuites à ceux des Provinces, qui ſeront attaqués de cette maladie. Les uns & les autres doivent s'adreſſer au Magiſtrat, premier diſpenſateur de ce bienfait.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité méthodique de la Goutte & du Rhumatiſme, où l'on enſeigne, d'après l'expérience, le vrai moyen de ſe délivrer & de ſe préſerver de ces maladies; par M. *Ponſart*, Docteur en Médecine, &c. avec cette épigraphe :

Solvere nodoſam neſcit medicina podagram.
OVID *de Ponto.*

A Paris, chez *Deſventes de la Doué*, 1770, in-12.

Lettres périodiques ſur la Méthode de s'enrichir promptement, & de conſerver ſa Santé par la culture des végétaux; par M. *Pierre-Joſeph Buc'hoz*, Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, &c. Tome IV, année 1770. A Paris, chez *Durand* neveu, 1770, in-8°.

Lettres hebdomadaires ſur l'Utilité des Minéraux dans la Société civile, pour ſervir de ſuite aux Lettres ſur les Végétaux & les Animaux; par M. *Pierre-Joſeph Buc'hoz*, Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, &c. Tome I. A Paris, chez *Durand* neveu, 1770, in-8°.

Avis aux Meres qui veulent nourrir leurs enfans, ſeconde édition, revue, & conſi-

Digitized by Google

dérablement augmentée, par Madame L. R. (Le Rebours) avec cette épigraphe :

A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits, qui commencent la vie.
DESAINT-LAMBERT, *Poëme des Saisons, Chant du Printems.*

A Paris, chez *Didot* le jeune, 1770, in-12. Prix 1 livre 10 sols broché, 2 livres relié.

COURS D'ACCOUCHEMENT.

M. *Levret*, Conseiller honoraire du Comité perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, Associé de celle de Botanique & d'Histoire naturelle de Cortone, Accoucheur de Madame la Dauphine, ouvrira son quatrieme Cours d'Accouchement le Mardi 2 Octobre prochain, à neuf heures précises du matin. Ceux qui désireront le suivre sont priés de s'inscrire chez lui, rue des Fossés-Montmartre, près la rue Montmartre, à côté du Notaire.

Digitized by Google

EXTRAIT de la Médecine du Pouls, page 195
Remarques sur les Vaisseaux sanguins pulmonaires. Par M. Portal, *Médecin*, 220
Observation sur une tumeur cancéreuse, communiquée par M. **, *Médecin*, 228
Réponse de M. Pressavin, *Chirurgien, aux Objections de* M. Pomme, *sur la Théorie des Maladies vaporeuses*, 234
Histoire de l'Inoculation en Alsace. Par M. Goëtz, *Chirurgien*, 247
Réponse de M. Brun, *Médecin, au Mémoire de* M. Chevalier, *sur les Eaux de Bourbonne.* 255
—— *De* M. Brun, *à la seconde Partie du Mémoire de* M. Chevalier *sur les Eaux de Bourbonne*, 258
Observations sur l'Extraction des Cataractes de naissance. Par M. Marchand, *Oculiste*, 263
Observation sur l'Extraction d'une Cataracte remontée à la suite de l'abaissement. Par le même, 268
—— *Sur un Renversement total du Corps de la Matrice.* Par M. du Boueix, *Médecin*, 270
Observations météorologiques faites à Paris, au mois de Juillet 1770, 278
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1770, 281
Observations météorologiques faites à Lille au mois de Juin 1770. Par M. Boucher, *Médecin*, ibid.
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1770. *Par le même*, 283
Traitement public & gratuit des Enfans attaqués de la maladie vénérienne, 284
Livres nouveaux, 286
Cours d'Accouchement, 287

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

OCTOBRE 1770.

TOME XXXIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1770.

EXTRAIT.

Observations sur les Causes & les Accidens de plusieurs Accouchemens laborieux, avec des Remarques sur ce qui a été proposé ou mis en usage pour les terminer, & de nouveaux Moyens pour y parvenir plus aisément ; par M. A. LEVRET, du Collège & de l'Académie royale de Chirurgie, Accoucheur de Madame la Dauphine, &c. quatrième Edition revue & corrigée. A Paris, chez Didot *le jeune*, 1770, *in*-8°.

NOUS ne nous proposons point de faire l'analyse des *Observations de M. LEVRET sur les Accouchemens labo-*

rieux, dont nous annonçons la quatrieme édition. Il y a trop long-tems que le public a porté ſon jugement ſur cette production, qui eſt aujourd'hui entre les mains de tous ceux qui ſe mêlent de l'art des accouchemens ; & notre Journal même contient un trop grand nombre de preuves de la ſupériorité des moyens qui y ſont indiqués pour terminer les accouchemens difficiles, pour que nous ne croyions pas ſuperflu de nous arrêter beaucoup à développer les idées de ce célébre Accoucheur, & à détailler ces moyens. Nous nous contenterons donc de donner un précis de ce qu'il penſe du levier de Roonhuiſen, & de la maniere de ſe ſervir de cet inſtrument : ce morceau, qui ne ſe trouve point dans les éditions précédentes, contient pluſieurs Obſervations & Remarques ſur l'art des accouchemens, qui nous ont paru mériter l'attention de nos lecteurs.

M. Levret donne d'abord la deſcription de ce levier, telle qu'elle ſe trouve à la ſuite du *Traité de la Théorie & Pratique des Accouchemens, traduit de l'Anglois de M. SMELLIE, D. M. par M. DE PRÉVILLE.* Il fait obſerver dans des Remarques qu'il a rejettées au bas des pages, le peu de rapport qu'il y a entre la deſcription de cet inſtrument & la figure qu'on en a fait graver, relativement aux dimenſions qu'il trouve

trop forte dans plusieurs parties. Il s'attache sur-tout à développer l'usage d'une cordelette qui se trouve placée à la partie moyenne de ce levier, & que l'Auteur de la description paroît n'avoir pas connu. M. Levret prétend qu'elle est destinée à servir de modérateur à la pression que ce levier feroit indubitablement sur les os *pubis* de la mere, où est son point d'appui, & cela, en tenant ferme cette cordelette d'une main, pendant que l'autre agit en ligne directe, & fait descendre la tête du fœtus. Il se fonde sur ce que la description dit que *l'on opere maintenant plus, en tirant qu'en levant*; ce qui représente assez bien l'opération que M. Levret suppose, en faisant usage de la cordelette comme il le dit.

Il observe avec raison, qu'on devoit naturellement s'attendre, après la description de l'instrument, à trouver les cas où il convient de le mettre en pratique, avant de passer à la méthode d'en faire usage. » On » ne peut pas, dit-il, soupçonner les rai- » sons qui ont engagé le Traducteur d'an- » noncer seulement (page 2) qu'*avec* » *cet instrument on déclave très-facilement* » *la tête de l'enfant, engagée dans le pas-* » *sage*, sans s'expliquer, en cet endroit, » quelle est la partie de la tête qui se pré- » sente la premiere. A la vérité, ajoute-t-il,

» on pénetre, par la description du manuel, » que l'on entend que c'est lorsque l'occi- » pital se présente le premier du côté de » l'arcade des *os pubis*, & que l'on borne, » (page 13) tout le mérite de cet instru- » ment à ce seul cas, & *non dans tout au-* » *tre*. Il falloit donc faire un tableau bien » exact & bien détaillé de ce cas. « Il rap- porte ensuite la description du manuel, telle qu'elle se trouve dans l'Ouvrage cité; & il continue à faire ses Remarques, qu'il a rejettées au bas des pages: cela fait, il exa- mine si cet instrument est, comme on le prétend, d'une très-grande utilité, à l'ex- clusion de tout autre. Comme on se fonde principalement sur sa simplicité, M. Levret convient qu'à la vérité, sa construction est très-simple, mais qu'il n'en est pas de même de son manuel. » Il y a presque toujours » deux puissances différentes en action, & » deux différens points d'appui continuelle- » ment en mouvement, quoiqu'il n'y ait » qu'un fardeau à mouvoir. Les deux puis- » sances sont une qui pousse, & l'autre qui » tire toutes les deux en en-bas: les deux » points d'appui sont, l'un à une des extré- » mités de l'instrument même, & l'autre à » l'extrêmité vague de la petite corde, dont » l'autre bout est fixé au corps du levier. » Les deux puissances sont mues directement » en sens contraire; & les deux points d'ap-

Digitized by Google

» pui ſont continuellement ambulans, eu » égard aux parties de la mere, mais de fa- » çon que l'un l'eſt ſimplement, & l'autre » ne l'eſt pas de même. Le ſimple ſuit tous » les points de contact du *pubis*, à meſure » que les puiſſances agiſſent; & l'autre eſt » fixé par la petite corde, qui l'eſt ſur le le- » vier, mais cependant mobile, à raiſon » des différens degrés que la longueur du » levier parcourt, ſuivant qu'il eſt diverſe- » ment placé, & plus ou moins enfoncé, » pendant que l'on opere.

» Si les forceps ſont moins ſimples dans » leur conſtruction que le levier, ils le ſont » bien davantage dans le manuel de l'opéra- » tion, ſur-tout pour le cas dont il s'agit. » En effet, les forceps ſont compoſés de » deux leviers, dont le point d'appui eſt » entre la puiſſance qui les meut, & le far- » deau à mouvoir. La puiſſance eſt ſeule & » unique dans le cas pour lequel on propoſe » le levier de Roonhuiſen : le point d'ap- » pui, au lieu d'être ſur les parties de la » mere, ſe fait reſpectivement d'un levier » ſur l'autre, & le fardeau à mouvoir ſe » meut dans la direction que la puiſſance lui » imprime; en ſorte, conclut M. Levret, » que, ſi le forceps eſt plus compoſé que » le levier, le manuel de ce levier eſt auſſi » compliqué que celui du forceps eſt ſim- » ple. «

Comme on ne propose le levier de Roonhuisen, que pour déclaver la tête de l'enfant, M. Levret a cru devoir exposer d'abord, d'une maniere plus claire qu'on ne l'a fait jusqu'ici, ce qu'on devoit entendre par *l'enclavement de la tête de l'enfant*, & quel est le passage dans lequel la tête peut s'engager & s'enclaver. Il veut qu'on distingue le cas où la tête de l'enfant est engagée au passage, avec retardement seulement, d'avec celui où elle est enclavée réellement. Pour que la tête soit réellement enclavée dans le bassin de la mere, il faut de toute nécessité que cette tête s'y soit plus ou moins engagée, sans pouvoir avancer par le seul bénéfice de la nature, ni reculer, en la repoussant; car, si l'un ou l'autre sont encore possibles, la tête n'étant pas alors arrêtée à demeure, elle n'est conséquemment pas réellement enclavée.

Par le mot *passage*, on ne peut entendre que le vuide du petit bassin tapissé du vagin, dans lequel on reconnoît trois parties distinctes, son entrée, sa capacité & sa sortie. La tête, engagée au passage ne peut pas manquer d'occuper, en même tems, deux de ces parties, soit l'entrée, soit la sortie du petit bassin, & plus ou moins de sa capacité, ou bien toute celle-ci, sans cependant être engagée dans l'un ni dans l'autre des détroits; ce qui fait naître autant de cir-

Digitized by Google

conſtances différentes, que ces termes d'*engagé au paſſage* n'expriment pas clairement. Pour en fixer la ſignification, M. Levret a cru devoir en donner l'explication ſuivante. » Toutes les fois, dit-il, qu'une » femme entre en travail, & que l'enfant ſe » préſente bien, la tête, après s'être préſentée » au détroit ſupérieur du petit baſſin, *s'y engage*, le traverſe ſucceſſivement, & en ſort » naturellement, ſi rien ne lui fait obſtacle: » ainſi, dans le cas le plus ordinaire, comme » dans celui qui menace d'enclavement, & » celui où elle s'enclave réellement, qu'elle » réuſſiſſe ou non à paſſer, elle a toujours » été *engagée au paſſage* pendant un tems » plus ou moins long. Cette expreſſion de » *tête engagée* eſt donc un terme généri- » que, qui convient à tous les cas qui peu- » vent ſe préſenter, ſans pouvoir être ap- » plicable à aucun d'eux en particulier, ex- » cluſivement à tous autres. «

Pour mettre le lecteur plus à portée de juger ſainement des avantages qu'on ſuppoſe au levier de Roonhuiſen, dans le cas pour lequel on le propoſe, M. Levret a cru devoir faire le tableau d'un travail naturel, à tous égards, dans lequel il ſuppoſe que la mere & l'enfant ſont bien conformés, l'enfant à terme & en vie, ſe préſentant bien, c'eſt-à-dire la tête ſeule la

premiere, la face en dessous, ou postérieurement, ainsi que son ventre, & cela dès le commencement du travail, les contractions utérines étant franches & bonnes. Pour procéder avec ordre, il divise ce travail en quatre tems principaux.

» Lorsque le travail commence, dit-il, » le col propre de la matrice, chargé de la » tête de l'enfant, s'engage dans le détroit » supérieur du petit bassin, sur-tout du côté » du *pubis*; & les deux ensemble poussent » l'orifice de la matrice suivant la ligne » courbe & centrale du vagin.

» Si, pendant ce premier tems, les mem» branes s'ouvrent, & que l'on puisse tou» cher à nu la portion de la tête qui se » présente la premiere, on trouve que c'est » la partie postérieure de la future sagittale, » qui est dans la direction du *pubis* à l'os » *sacrum*; & on la reconnoît effective» ment, parce que, lors de la contraction » utérine, les deux pariétaux, qui sont » ceux de tous les os de la tête qui ont le » plus d'étendue & de mobilité, venant à » être comprimés l'un vers l'autre, le cuir » chevelu forme des especes de petits plis » ou bourrelets qui décrivent ensemble un » Y, dont les deux bras vont à droite & à » gauche de l'occipital, sur la future lamb» doïde, se loger derriere les branches su-

» périeures des os *pubis*, en les croisant en » forme d'X ; & la queue de cet Y est » dirigée vers la saillie de l'os *sacrum*.

» Dans le second tems, la direction de » la future sagittale devient oblique à l'en- » trée du petit bassin, parce que, d'une » part, le front de l'enfant présente une » surface convexe, & que le lieu où se fait » la jonction de la derniere vertebre des » lombes, avec celui de la premiere de l'os » *sacrum*, en forme une semblable ; ce qui » est cause que ces deux surfaces, se tou- » chant par très peu d'étendue, ne peu- » vent pas se maintenir long tems dans le » même point de contact : d'où il résulte » que la tête, qui est mobile sous son pi- » vot, tourne un peu, soit à droite, soit à » gauche, suivant la petite inclinaison qui » peut se trouver de l'un ou de l'autre côté, » & va se loger postérieurement vers une » des deux échancrures iliaques ; ce qui fait » que la future sagittale suit cette inclinaison : » l'orifice de la matrice est alors plus dilaté » & descendu plus bas ; mais son milieu » suit toujours la courbe centrale du vagin. » Dans ce tems, la tête occupe à-peu-près, » & également de toute part, la moitié de » cette gaîne.

» Dans le troisieme tems du travail, la » future sagittale a repris sa direction, par- » ce que la face de l'enfant est entiérement

» tombée dans la cavité de l'os *sacrum*:
» pour lors le milieu de cette future est dans
» la partie basse du bassin, sur le périnée, &
» le *bregma* vers le *coccyx*. La réunion
» des trois branches de l'Y est logée sous
» l'arcade des os *pubis*. Dans ce tems, la
» tête est à nu dans le vagin : le museau
» de la matrice est ordinairement retiré alors
» sur ou vers le col de l'enfant.

» Dans le quatrieme, le *bregma*, qui est
» situé vers le *coccyx*, le quitte, & vient se
» poser sur la fourchette, & dans ce mo-
» ment, la face tend à passer hors de la
» vulve. Elle y passe en effet, en se rele-
» vant jusqu'au menton, qui sort le dernier,
» & se trouve presque au-devant, tandis que
» l'occipital, qui roule sous l'arcade du *pu-*
» *bis*, s'est aussi avancé en remontant, en
» partie, vers le mont de Vénus.

» Il faut observer, ajoute M. Levret,
» que, pendant tout le tems des quatre de-
» grés principaux du travail, le menton de
» l'enfant, qui étoit d'abord appuyé sur sa
» poitrine, quitte peu à-peu cette position,
» & que, sur la fin, il est très-éloigné de
» cette partie, tandis que l'occipital, qui
» étoit fort éloigné des épaules, s'en est au-
» tant rapproché que le menton s'est éloi-
» gné de la poitrine, parce que, si-tôt que
» toute la tête est descendue dans le petit
» bassin, la poitrine vient prendre la place

» que la tête occupoit au bas du grand ; ce » qui fait que les épaules, qui posoient sur » les branches superieures des os *pubis*, » glissent par derriere l'arcade, pour passer » aisément par-dessous, si-tôt que la tête est » sortie de la vulve. «

Dans ces sortes de travaux, qui sont rarement longs, les femmes n'ont pas ordinairement de ces douleurs fatigantes, qu'elles nomment *douleurs de reins* : elles sont franches & expulsives. Ces douleurs ont, selon M. Levret, leur siege dans le col de la matrice, parce que c'est la seule qui éprouve l'effort que le corps & le fond de la matrice font pour vaincre la résistance qu'elle apporte à la sortie du fœtus. Si les conditions supposées n'existent pas, ou si les choses ne se suivent pas dans l'ordre qu'on vient de les décrire, il en doit résulter des difficultés plus ou moins considérables. M. Levret a cru devoir en donner deux exemples ; & il a choisi, 1° celui d'une tête arrêtée au passage du grand ou petit bassin, menaçant d'abord de s'enclaver, & s'enclavant, par la suite, réellement ; 2° celui d'une tête toute entiere dans le petit bassin, qui est arrêtée par un obstacle que la nature seule a ordinairement beaucoup de peine à vaincre, & dont l'art vient à bout. Nous allons rapporter ce qui se passe dans ces deux cas, en transcrivant l'exposé

qu'en fait notre Auteur, & les conséquences qu'il en tire.

1er CAS. » Si, dans le premier tems d'un » travail tendant à devenir pareil en tout au » précédent, les eaux s'écoulent prompte- » ment, soit en totalité; soit en plus grande » partie, & que le *bregma* de l'enfant se » trouve au milieu de la saillie que le corps » de la derniere vertebre des lombes, & » celui de la premiere de l'os *sacrum*, font » ensemble dans le lieu de leur jonction, » alors cette partie pourra se loger dans le » *bregma*, en le déprimant à chaque con- » traction utérine; &, si elle s'y loge en » effet, comme cela arrive très-souvent, la » tête ne tournera pas obliquement dans le » second tems: le front se fixera dans cet » endroit, & la face ne descendra pas. Ce » sera pour lors l'occipital qui tendra à des- » cendre le premier jusqu'au col: celui-ci » se logera derriere l'arcade du *pubis*; ce » qui obligera les épaules à s'appuyer au- » dessus des branches supérieures des os » *pubis*, en les débordant plus ou moins an- » térieurement, tandis que le menton ap- » puiera de plus en plus sur la poitrine de » l'enfant.

» Si le tout reste long-tems en cet état, la » tête de l'enfant s'enclavera: les contrac- » tions utérines pourront bien, à la vérité, » continuer; mais elles ne pourront pas de-

» venir entiérement expulsives ; les douleurs » ne se feront sentir qu'au bas des lombes, » ou du moins elles seront, dans cette par- » tie, si à charge à la femme, qu'elle ne se » plaindra pas d'en ressentir ailleurs. Enfin » on sera averti que la tête de l'enfant est » enclavée, non-seulement par l'absence des » signes dont nous avons parlé ci-devant » pour le travail naturel, à tous égards, » lorsque ce travail passe du premier au se- » cond tems, & de celui ci au troisieme, » mais encore parce qu'au lieu de ces si- » gnes, on trouvera les suivans :

» 1° Les plis, ou petits bourrelets, qui » forment les branches de l'Y, loin de pa- » roître se raccourcit, tendent à s'allonger » de plus en plus, tandis que la queue de » cet Y semble s'être raccourcie en propor- » tion. 2° Ces trois plis ou bourrelets gros- » sissent, par la suite, au point de se con- » fondre sous la forme d'une tumeur ronde, » dont le milieu est le plus épais, & par » gradation, les bords les plus minces, c'est- » à-dire comme un segment de sphere qui » poseroit sur le crâne. 3° Si cette tumeur, » qui est ordinairement d'une solidité médio- » cre, ou comme œdémateuse, vient à » grossir de plus en plus, sans que le casque » osseux avance davantage, la tête est alors » enclavée réellement, n'importe à quel » degré soit le travail. 4° Dès que la tumeur

» commence à paroître, le vagin com-» mence aussi à s'engorger, ainsi que la » vulve : plus cette tumeur grossit, plus le » vagin & la vulve se gonflent. La tumeur » peut néanmoins cesser de grossir, sans que » la vulve & le vagin diminuent de volume : » loin delà, ces deux parties se gonflent de » plus en plus, jusqu'au déclavement de la » tête de l'enfant, soit qu'il arrive sponta-» nément, soit que l'art termine l'accou-» chement.

» On doit observer, ajoute M. Levret, » que, pendant le second tems du travail, » la levre antérieure du museau de la ma-» trice s'allonge, à proportion de ce que » l'occipital descend. La levre postérieure » n'en peut pas faire autant, parce que le » point d'appui, qu'elle souffre accidentel-» lement sur la saillie de l'os *sacrum*, l'en-» empêche, ainsi que de s'étendre & de » s'amincir : au contraire, elle se gonfle ; de » sorte qu'elle reste grosse, courte, & de-» vient épaisse, à proportion de la puissance » & de la durée de l'obstacle ; ce qui fait que » le centre de l'orifice utérin, au lieu de sui-» vre la courbe centrale du vagin, se porte » en arriere, au point que dans le troi-» sieme tems, ces deux lignes *géométrico-» mathématiques*, loin de devenir com-» munes au point de n'en former qu'une, » comme dans l'exemple précédent, sont

» censées adossées l'une à l'autre, puisque » la direction de l'une est de partir de l'axe » du grand bassin, pour, en parcourant » centralement tout le vuide du petit, venir » se terminer au milieu de la vulve, & que » l'autre ligne, en partant du centre de l'ou- » verture supérieure du petit bassin, va, » contre nature, aboutir à la cavité de l'os » *sacrum.* »

Comme c'est précisément le cas pour lequel on propose le levier de Roonhuisen, M. Levret a cru devoir s'attacher à exposer, de la maniere la plus claire, les différences qui distinguent le travail naturel de celui qu'on vient de décrire; & il observe, 1° que, dans le premier tems de l'un & de l'autre de ces exemples, la tête avoit la même position; 2° qu'il n'y a eu de différence que, lors du second tems, la face, au lieu de tourner obliquement, étant restée postérieurement, sans descendre, & l'occipital étant descendu le premier; 3° que, dans le troisieme tems, la face, au lieu de venir occuper la cavité de l'os *sacrum*, est restée constamment au-dessus de la saillie supérieure de cet os, où elle tendoit à se fixer; 4° que l'occipital, qui auroit dû se loger derriere l'arcade du *pubis*, est descendu seul, & de plus en plus, dans la partie basse & antérieure du bassin & du vagin: d'où il résulte que c'est le col de l'enfant qui a occupé la place

où l'occipital auroit dû être alors ; 5° que pendant le ſecond & le troiſieme tems du travail, l'axe de l'orifice de la matrice, au lieu de reſter confondu avec celui du vagin, s'eſt porté en arriere, & en ſens contraire ; 6° que le menton de l'enfant, qui s'étoit d'abord approché de la poitrine, tandis qu'il auroit dû s'en éloigner, s'y eſt, au contraire, appuyé, & que, pendant ce tems, le col de l'enfant eſt deſcendu derriere l'arcade du *pubis*, & que les épaules ont non ſeulement poſé ſur les branches ſupérieures de cet os, mais encore les ont débordées antérieurement ; 7° que la cauſe déterminante de toutes ces différences vient de ce que le menton de l'enfant n'a pas pu quitter la poitrine, pour tomber dans la cavité de l'os *ſacrum*, afin de permettre à la tête de ſortir librement du baſſin ; 8° que, dans le premier exemple, toutes les douleurs ſont franches & expulſives, parce que c'eſt la partie la plus baſſe du col de la matrice, qui ſouffre la plus grande violence pour ſe laiſſer dilater ; au lieu que, dans le ſecond, le ſiege principal de la douleur eſt à la ſaillie ſupérieure & antérieure de l'os *ſacrum*, parce que, dans ce cas, la portion poſtérieure du col propre de la matrice y eſt ſerrée par la tête de l'enfant, ſur-tout à chaque contraction. Ce ſont ces douleurs que le vulgaire a coutume de déſigner par

le nom de *douleurs de reins*, douleurs qui font beaucoup souffrir, & qui n'avancent rien, ou du moins peu de chose.

Quoique ce parallele fût plus que suffisant pour fonder le jugement que M. Levret a cru devoir porter sur le levier de Roonhuisen, il y a joint quelques autres réflexions qui nous ont paru trop importantes pour les omettre. 1° Toutes les fois que la tête d'un enfant en vie menace de s'enclaver, il se forme dans la partie qui se présente la premiere, une tumeur qui va toujours en augmentant de volume & de solidité jusqu'à son déclavement, ou à la mort de l'enfant: dans ce dernier cas, non-seulement la tumeur n'augmente plus, mais elle s'amollit. 2° La tumeur de la tête, le gonflement du vagin & celui de la vulve, ont une même cause, qui est la compression violente & réciproque de la tête & de la circonférence du détroit supérieur du bassin. Il arrive, à la vérité, quelquefois que les grandes levres sont tuméfiées, sans qu'il y ait d'enclavement, & même de travail. Mais si, dans le cas supposé, elles ne se gonflent pas avant ce tems, & qu'elles se gonflent pendant le travail, le signe alors n'est pas équivoque. 3° Lorsque l'enfant est en vie, il y a une différence essentielle à faire entre la tête retardée seulement, qui menace d'enclavement, avec celle qui est réellement en-

clavée. Dans le premier cas, la tumeur peut augmenter par le retardement du progrès du travail, quoique la tête descende encore ; au lieu que, dans le second, la tumeur devient quelquefois très-grosse, quoique le casque ne descende plus. 4° En supposant que la tête d'un enfant puisse s'enclaver après la mort, il ne peut jamais y avoir de tumeur dessus ; &, dans le cas de vie, lorsqu'il y a tumeur, si elle cesse d'augmenter, avant le déclavement, cette cessation est un signe certain de la mort de l'enfant, & que sa mort n'est arrivée qu'après l'enclavement. 5° Toutes les fois que la tête s'enclave, en passant du grand bassin dans le petit, il y a toujours des douleurs de reins, soit que l'enfant soit vivant ou mort. Mais, comme ces douleurs existent, dans le tems que la tête menace de s'enclaver, sans être encore tout-à-fait arrêtée, cette espece de douleur ne peut pas toujours servir de signe d'enclavement réel, mais au moins de retardement effectif.

Il n'est point de lecteur instruit qui ne juge, d'après ce qui précede, que ce n'est point en se servant du levier de Roonhuisen, que l'on viendra à bout de faire, » 1° que le premier tems du travail, avec » tout ce qui doit le caractériser pour le ren» dre naturel à tous égards, devienne le » second, parce que plus on appuieroit sur

» l'occipital avec l'extrêmité du levier, sur-
» tout en levant vers le *pubis* l'autre extrê-
» mité de cet instrument, plus on feroit
» appuyer le menton de l'enfant sur sa poi-
» trine, au lieu de l'en dégager, pour lui
» donner la liberté de tourner vers l'une ou
» l'autre échancrure iliaque, afin de pouvoir
» tomber, au troisieme tems, sous la saillie
» de l'os *sacrum*, où il se trouve toujours,
» au commencement du quatrieme tems,
» dans les cas les plus naturels à tous égards.
» 2° Ce ne sera pas au moyen de ce levier, &
» du manuel que l'on décrit, dans le cas
» pour lequel on le propose, que l'on faci-
» literoit à l'occipital d'aller se loger derriere
» l'arcade des os *pubis*, afin de permettre
» la tête de venir remplir la capacité du
» petit bassin, & à la face de venir rouler
» dans la cavité de l'os *sacrum*, pour passer
» ensuite sur le périnée, & sortir de la vulve;
» car, plus on appuieroit sur l'occipital, plus
» on éloigneroit cet os de l'arcade du *pubis*,
» & plus on feroit appuyer le menton de l'en-
» fant sur sa poitrine; ce qui augmenteroit la
» difficulté que la face a, dans ce cas, de
» quitter la saillie de l'os *sacrum*, pour venir
» se loger dans la cavité de cet os. 3° La ma-
» niere prescrite de se servir de cet instru-
» ment, ne facilitera pas aux épaules de l'en-
» fant de perdre le point d'appui désavan-
» tageux qu'elles ont acquis contre nature;

» point d'appui qui les empêche de ſe rap-
» procher de l'axe du baſſin, pour s'y plon-
» ger, auſſi-tôt que la tête franchit la vulve :
» loin delà, puiſque plus on fera d'efforts
» ſur l'occipital, plus on fera deſcendre le
» corps de l'enfant ſous les arcades du *pubis*,
» & plus on obligera les épaules à paſſer en
» dehors de ces os, parce que la tête ſera
» alors en travers du baſſin, les oreilles
» vis-à-vis les épines des iſchions. 4° En
» ſuivant ce manuel, on ne pourra pas
» ſauver les jours de l'enfant ; car, outre
» que la puiſſance agit alors directement ſur
» l'occipital, ſous lequel eſt contenu le cer-
» velet & la moëlle allongée, l'extrêmité
» du levier ne pourroit que trop aiſément
» s'enfoncer, par la nuque, entre la ver-
» tebre nommée *atlas*, & celle qui porte
» l'apophyſe odontoïde, & faire prompte-
» ment périr l'enfant par la compreſſion de
» la moëlle cervicale ..... 5° Ce ne peut
» pas être par ce moyen ſi vanté, & la ma-
» niere inconcevable de s'en ſervir, que
» l'on pourra ménager les parties de la
» mere, puiſque le point d'appui doit ſe
» faire ſur toutes celles qui tapiſſent inté-
» rieurement la partie antérieure de l'arcade
» du *pubis* : d'ailleurs on y pincera indubi-
» tablement la levre antérieure du muſeau
» de la matrice, qui ne peut manquer de
» ſe trouver en cet endroit, puiſque le corps

» de l'enfant, ſur lequel elle s'eſt retirée, » y eſt alors ſitué. On la contondra donc, » puiſqu'on appuiera très-fort ſur le *cervix*; » & cela arrivera de toute néceſſité, malgré » toutes les futiles précautions que l'on re- » commande de prendre pour l'éviter. «

On n'a pas les mêmes inconvéniens à craindre en ſe ſervant des forceps ; car, avec ces inſtrumens, en ſuppoſant qu'ils ſoient bien faits & bien maniés, on pourra très-ſouvent, pour ne pas dire toujours, ſecourir la mere & l'enfant, ſans bleſſer ni l'un ni l'autre, puiſque, par leur moyen, on ſaiſit la tête par ſes côtés, ſans comprimer ni *l'occiput* ni le *cervix* : on la tire ſuivant la direction de l'axe courbe du petit baſſin, en faiſant quitter au menton ſa poſition ſur la poitrine, & favoriſant le développement de la face, parce que la tête, qui eſt preſque ronde, roule ſuffiſamment entre les branches de l'inſtrument, pour que ces deux choſes s'operent conjointement ; ce qui, en déclavant la tête, remet le milieu de la future ſagitale vis-à-vis le milieu de la vulve ; & alors, en relevant les mains qui tiennent les parties inférieures de l'inſtrument, on fait ſortir la tête de la maniere qu'elle ſort dans l'accouchement naturel.

Il eſt cependant des cas où M. Levret convient qu'on pourroit ſe ſervir utilement

du levier de Roonhuiſen, entr'autres celui où la tête de l'enfant ſeroit arrêtée ſur l'épine de l'un ou l'autre os iſchion. Cela n'arrive que lorſqu'au troiſieme tems, le corps de l'enfant, au lieu d'avoir le ventre tourné bien exactement du côté de la colonne vertébrale de la mere, il ſe préſente obliquement, quoique verticalement. Cette obliquité, loin de diſpoſer la tête de l'enfant à s'arrêter, dès le premier tems du travail, ſur la ſaillie de l'os *ſacrum*, détermine, au contraire, la face à ſe porter vers l'une ou l'autre échancrure ſupérieure & intérieure de l'os des îles, &, par conſéquent, lui donne de la facilité à tomber dans le bas de la cavité du petit baſſin. Si les eaux ſont alors écoulées, comme cela arrive ſouvent dans ce tems, la matrice ſe ſera indubitablement contractée aſſez exactement ſur le corps de l'enfant, pour le ſaiſir & le fixer dans ſon attitude oblique. Dans cette poſition, ſi, lors d'une contraction momentanée de la matrice, la future ſagittale vient à rencontrer l'épine de l'un ou de l'autre des os iſchions, elle pourra s'y enfoncer, & la tête de l'enfant ſe fixera obliquement dans le petit baſſin, qu'elle remplira entiérement, parce que le menton a quitté la poitrine de l'enfant, & qu'en conſéquence l'occipital eſt allé ſe loger antérieurement dans

dans l'échancrure iliaque, opposée à celle où le menton s'est placé: le col pose sur le muscle iliaque: & le tendon du psoas, une épaule contre la partie latérale du corps de la derniere vertebre des lombes, & l'autre sur la branche supérieure de l'os *pubis*, du côté opposé. Dans cet état, c'est un des pariétaux, qui se présente le premier vis-à-vis de la vulve, & sur lequel il se forme quelquefois une tumeur plus ou moins considérable, qui naît peu-à-peu par l'épaississement du cuir chevelu, sans avoir eu aucun des plis, comme dans les deux exemples précédens, parce qu'il n'y a point de future sur l'un ni sur l'autre pariétal, c'est-à-dire vers le centre de ces os.

Si on a été à portée de pouvoir reconnoître de bonne heure ce cas, dont nous ne rapporterons pas les signes caractéristiques, pour ne pas trop allonger cet Extrait, il est quelquefois possible d'empêcher que l'épine de l'ischion ne s'engage dans la future sagittale. En effet, pour y réussir, il ne s'agit souvent que de passer le doigt indicateur entre cette épine & la tête de l'enfant. Il faut, pour cela, prendre l'intervalle de deux douleurs, & attendre une contraction utérine, afin de redresser la tête, en la poussant du côté opposé, &, aussi-tôt qu'on y sera parvenu, tout rentrera dans l'ordre

naturel. Si l'on eſt arrivé trop tard pour faire ce coup de main, le doigt ne pouvant plus atteindre à l'obſtacle, ou le vaincre, quoiqu'on puiſſe encore y atteindre, on peut lui ſubſtituer le levier de Roonhuiſen : il réuſſit très-bien, comme M. Levret s'en eſt aſſuré par expérience. Avant de le connoître, il ſe ſervoit d'une branche de forceps. Ce levier peut encore ſervir à accélérer la ſortie d'une groſſe tête qui ſe préſenteroit bien dans un beau baſſin, & qui auroit de la peine à paſſer entre les tubéroſités des os iſchions, comme cela arrive fréquemment au premier accouchement. Enfin, ſi le baſſin eſt un peu rétréci par en bas, on peut encore ſe ſervir de ce levier, en le faiſant agir circulairement, comme on eſt en uſage de le faire avec un doigt autour de la cyme de la tête de l'enfant, quand cette partie a quelque peine à enfiler le dernier paſſage. M. Levret conjecture que c'eſt dans des cas ſemblables que Roonhuiſen & ſes partiſans ont tant ſecouru de femmes ; cas qu'on a voulu faire paſſer pour de vrais enclavemens.

EXAMEN

Des eaux ameres de Seydſchuz en Bohême, fait, par ordre de la Faculté de Médecine; par MM. BERTRAND, ROUX & D'ARCET, Docteurs-Régens de ladite Faculté.

Nous ſouſſignés Commiſſaires nommés par la Faculté, pour l'examen des eaux de Seydſchuz, nous ſommes aſſemblés, le 9 Avril 1770, dans le laboratoire de M. Roux, l'un des Commiſſaires; nous avons pris lecture des certificats qui nous avoient été remis, leſquels certificats, duement légaliſés, conſtatent que les eaux qu'on nous a fournies viennent véritablement de Seydſchuz en Bohême. Enſuite nous avons procédé aux eſſais ſuivans:

1° L'eau, verſée dans un verre bien net, nous a paru limpide, mais ayant une couleur légérement ambrée.

2° Nous l'avons goûtée, & l'avons trouvée très-amere.

3° Nous avons verſé de l'alkali fixe dans une certaine quantité de cette eau: il l'a rendu laiteuſe; & il s'en eſt précipité une très-grande quantité de matiere blanche, très-atténuée, qui a été long-tems à tomber au fond du vaſe.

Digitized by Google

4° La dissolution d'argent dans l'acide nitreux a produit un précipité semblable.

5° La dissolution du mercure dans l'acide nitreux a donné un précipité blanc, très-abondant, qui n'a commencé à donner quelque teinte de jaune, qu'à la cinquieme affusion d'eau bouillante.

6° L'acide vitriolique concentré y a produit une très-légere effervescence.

7° L'acide nitreux n'a paru agir en aucune maniere, ni produire aucun mouvement dans cette eau.

8° Elle a verdi le syrop violat.

9° Le sel non purifié de ces eaux, qu'on nous a fourni, dissous dans de l'eau de Seine un peu chaude, 1° a donné une couleur verte au syrop violat, 2° a fait un précipité blanc avec l'alkali fixe, 3° a donné un précipité semblable avec la dissolution de mercure dans l'acide nitreux; & ce précipité a commencé à jaunir, à la troisieme affusion d'eau bouillante.

10° Le sel purifié, dont nous avions également reçu une certaine quantité, dissous dans de l'eau de Seine, 1° a donné aussi une couleur verte au syrop violat, 2° a fait un précipité blanc avec l'alkali fixe, 3° a fait un précipité semblable avec la dissolution de mercure dans l'acide nitreux; précipité qui a jauni, dès la premiere affusion d'eau bouillante. Nous devons faire remarquer

Digitized by Google

qu'aucun de ces précipités, que nous avons obtenus avec la dissolution du mercure, n'a pris la belle couleur jaune qu'a le turbith minéral, qu'on obtient avec les autres sels vitrioliques.

11° La magnésie, retirée de ce sel, qu'on nous a fournie, a fait une vive effervescence, & s'est dissoute entiérement dans l'acide vitriolique & dans l'acide nitreux.

Le 10 dudit mois d'Avril, nous avons mis dix-huit livres, poids de marc, desdites eaux de Seydschuz dans trois alambics de verre, placés dans un bain-marie, qu'on a tenu légérement bouillant. Ces dix-huit livres ont été achevées de distiller le 13, & ont donné, de résidu sec, 9 onces 2 gros 32 grains; ce qui fait $\frac{1}{2}$ once 9 $\frac{7}{9}$ grains par livre d'eau, & 1 once 19 $\frac{1}{9}$ grains par pinte.

Le 14 nous avons dissous ce résidu dans l'eau distillée, & nous avons filtré la dissolution: elle a laissé sur le philtre 2 gros 52 grains de matiere insoluble, dont une partie étoit cryſtallisée en aiguilles.

Le 16 & le 17 nous avons procédé à l'évaporation de la dissolution dans une cucurbite de verre, au bain de sable: il s'en est dégagé une petite quantité de terre en flocons; ce qui nous a engagés à la filtrer; mais, comme elle n'étoit pas encore au point de la cryſtallisation, nous avons continué à l'évaporer,

le 18, & nous l'avons mise à cristalliser. Nous avons obtenu, par cette premiere cristallisation, 1 once 6 gros 20 grains d'un sel en beaux cristaux hexagones, très-purs.

Le 20 nous avons filtré la dissolution qui surnageoit ces cristaux, après l'avoir étendue d'un peu d'eau: elle nous a laissé sur le philtre 13 grains d'une matiere terreuse. Nous avons ensuite procédé à l'évaporation comme la premiere fois, & nous avons obtenu, par une seconde cristallisation, 1 once 1 gros 24 grains d'un sel en petits cristaux très-purs.

Le 22 nous avons continué à faire évaporer la liqueur restante, & nous avons obtenu, par une troisieme cristallisation, 5 onces 5 gros 24 grains d'un sel en aiguilles très-fines, un peu sali par l'eau-mere.

Ayant voulu continuer à évaporer la liqueur qui restoit, elle s'est entiérement desséchée ce qui nous a déterminé à la redissoudre. Il s'en est séparé une matiere terreuse, qui nous a obligés à filtrer la dissolution: il est resté sur le philtre 26 grains de terre.

La dissolution filtrée, mise à évaporer, nous a donné, par une quatrieme cristallisation, 6 gros 64 grains d'un sel entiérement semblable à celui de la troisieme

cryſtalliſation. L'eau-mere, qui le ſurnageoit, ayant été évaporée légérement, s'eſt deſſéchée, & a donné une maſſe ſpongieuſe, qui a peſé 4 gros 9 grains.

Voulant procéder à l'examen de ces différens produits, 1° nous avons pris demi-once du ſel de la premiere cryſtalliſation: nous l'avons diſſoute dans de l'eau pure; nous avons filtré la diſſolution, qui nous a laiſſé ſur le philtre 2 ou 3 grains de ſélénite, qui ont été perdus par mégarde. Nous avons précipité par l'alkali fixe, la terre que nous ſuppoſions ſervir de baſe à ce ſel; nous avons filtré la diſſolution, & il eſt reſté ſur le philtre une terre très-blanche & très-fine, en tout ſemblable à la magnéſie qu'on nous avoit fournie. La liqueur filtrée, miſe à évaporer, a laiſſé tomber une nouvelle quantité de terre, à meſure qu'elle s'eſt échauffée; ce qui nous a obligé de la filtrer à trois différentes repriſes. Ces terres, deſſéchées & peſées avec celle qui s'étoit précipitée d'abord, ſe ſont trouvées peſer 2 gros 12 grains. La liqueur évaporée a donné de véritable tartre vitriolé, en petits cryſtaux très-blancs; d'où nous ſommes autoriſés à conclure que ce ſel eſt un véritable ſel cathartique amer, en tout ſemblable aux ſels d'Epſom & de Sedlitz. Les ſels obtenus par les autres cryſtalliſations, nous ayant fourni des pré-

cipités ſemblables, nous en avons conclu qu'il étoit tout de même nature, & qu'il faiſoit la baſe, & la plus grande partie du réſidu que nous avions obtenu des dix-huit livres d'eau que nous avions diſtillée, puiſque les quatre cryſtalliſations nous en avoient donné 9 onces 3 gros 60 grains, ſans compter ce qui s'en étoit perdu dans les philtres, & ce que nous n'avions pas pu recueillir des évaporatoires & vaiſſeaux à cryſtalliſer.

2° Nous avons diſſous dans le vinaigre diſtillé le réſidu terreux, que nous avions obtenu dans notre premiere diſſolution : nous avons même ajouté un peu d'eſprit de nitre, afin d'emporter toute la matiere terreuſe, ſoluble dans les acides. Cette diſſolution filtrée nous a laiſſé ſur le filtre 1 gros 31 grains de ſélénite. Ayant précipité avec l'alkali fixe la diſſolution, nous avons filtré. La terre, qui s'étoit précipitée, ayant été deſſéchée, s'eſt trouvée peſer 2 gros 49 grains; d'où il paroît que cette matiere avoit retenu une grande partie des ſels qui avoient ſervi à la diſſoudre & à la précipiter: puiſqu'en ſouſtrayant le poids de la ſélénite du réſidu total inſoluble, il paroît qu'il n'auroit dû reſter que 1 gros 21 grains. Cette matiere précipitée manifeſtoit, en outre, la préſence des ſels qu'elle avoit retenus par une

forme cryſtalline, & par l'efferveſcence où elle eſt tombée dans la deſſication. Le total du réſidu terreux ou ſéléniteux s'eſt trouvé n'aller qu'à 3 gros 19 grains, dont la moitié au moins étoit de la ſélénite, ce qui ne donne que 13 grains $\frac{1}{14}$ par livre d'eau, & & 26 grains $\frac{1}{7}$ par pinte.

3° La matiere deſſéchée de l'eau-mere a fait efferveſcence avec l'acide vitriolique, & a exhalé des vapeurs blanches, qui avoient l'odeur d'eſprit de ſel: d'où nous ſommes fondés à conclure qu'il contenoit une petite portion de ſel marin à baſe terreuſe.

Il réſulte de cette analyſe, que les eaux ameres de Seydſchuz ſont des eaux minérales, très-chargées de ſel cathartique-amer, puiſqu'elles en contiennent près d'une once par pinte, d'une petite quantité de réſidu inſoluble dans l'eau, qui ne va tout au plus qu'à 26 $\frac{1}{7}$ grains par pinte, & une quantité plus petite encore de ſel marin à baſe terreuſe: d'où nous croyons pouvoir conclure qu'elles doivent être très-purgatives, &, par conſéquent, propres aux uſages de la médecine. Nous croyons devoir obſerver, en outre, que la magnéſie qu'on en retire eſt préférable à celle du nitre, étant ſoluble dans l'eau, & faiſant avec l'acide vitriolique un ſel très-ſoluble; au lieu que

celui qui réſulte de la magnéſie du nitre, l'eſt très-peu.

Délibéré aux Ecoles de Médecine le 25 Mai 1770.

Signés BERTRAND, ROUX & D'ARCET.

EXTRAIT des Regiſtres de la Faculté de Médecine de Paris.

Le vendredi vingt-cinq Mai mil ſept cent ſoixante-dix, la Faculté de Médecine de Paris, aſſemblée dans les Ecoles ſupérieures, a entendu le rapport de MM. Bertrand, Roux & d'Arcet, qu'elle avoit nommés pour examiner l'eau minérale de Seydſchuz en Bohême. Après la lecture de l'analyſe faite par MM. les Commiſſaires, la Compagnie a cru devoir approuver l'uſage de cette eau, qu'elle regarde comme un purgatif auſſi doux que ſalutaire, & capable au moins de remplir avec le plus grand ſuccès toutes les indications pour leſquelles on emploie l'eau de Sedlitz. Convaincue que la diſtribution de cette eau ſeroit un ſecours de plus en faveur du public, elle a conſenti à ce que le réſultat des opérations de MM. les Commiſſaires fût rendu public, ainſi que le préſent Décret, ſuivant le déſir du propriétaire de l'eau qui a été ſoumiſe à ſon

jugement. C'eſt ainſi qu'à l'unanimité, j'ai conclu.

Signé L. P. F. R. LE THIEULLIER, *Doyen.*

Le public trouvera les eaux & le ſel mentionnés dans ce rapport, chez les ſieurs *Aleaume & Barrau*, au Bureau des eaux minérales, rue des Prouvaires, & la magnéſie, chez le ſieur *Blaizer*, rue du Temple, à côté de la Penſion de la Sageſſe.

RECHERCHES ET EXPERIENCES

Sur pluſieurs phénomenes ſinguliers que l'eau préſente, au moment de ſa congélation, & ſur les effets des aréometres plongés dans les liqueurs priſes à différentes températures ; par M. BAUMÉ, Maître Apothicaire de Paris, & Démonſtrateur en chymie (a).

Je m'occupois ſérieuſement, depuis pluſieurs années, à conſtruire un peſe-liqueur, qui fût comparable, comme le ſont les thermometres de M. de Reaumur. Je l'ai publié dans les Feuilles de l'Avant Coureur, ſur la fin de l'année 1768. Le beſoin de

(a) Ce Mémoire a été lu à l'Académie royale des Sciences le 10 Mai 1769.

m'en ſervir me le fit achever plus promptement que je ne l'aurois fait ſans cela, & je m'en ſais bon gré; car à peine a-t-il été publié, qu'il a paru ſur la ſcene phyſique pluſieurs nouveaux peſe-liqueurs, & tous conſtruits par des principes différens. Quoique pluſieurs aient le même objet à remplir, qui eſt de connoître les qualités des liqueurs ſpiritueuſes, non rectifiées & rectifiées, je ne dirai rien ſur le mérite de ces peſe-liqueurs: ils ne ſont pas encore publiés. Je ſuis flatté d'avoir ouvert la ſcene, & d'être l'Auteur du conflit qu'il y a eu ſur cette matiere.

Lorſque j'ai publié mon peſe-liqueur, j'ai eu intention de donner à la phyſique & au commerce un inſtrument qui fût propre à connoître avec préciſion la quantité de liqueur ſpiritueuſe, contenue dans les eaux-de-vie & eſprit-de-vin; & en effet on parvient à cette connoiſſance, autant que cela eſt néceſſaire pour le commerce, à l'aide de la table que j'ai publiée en même-tems: l'un & l'autre ont été inſérés depuis dans la ſeconde édition de mes *Elémens de Pharmacie*. En conſtruiſant mon peſe-liqueur, & en publiant ma table, je m'étois apperçu que l'un & l'autre préſentoient des réſultats différens de ceux auxquels on devoit s'attendre. Par exemple, on conçoit

difficilement qu'une liqueur, exposée à un froid de 15 degrés au-dessous de la glace, & ensuite échauffée à 25 degrés au-dessus de la congélation, donne toujours 12 degrés au pese-liqueur.

En recherchant la cause de ce phénomene singulier, je me suis apperçu qu'il tient à plusieurs choses qui concourent en même-tems,

1° A la dilatation du pese-liqueur, plongé dans les liqueurs chaudes, lequel diminue de pesanteur spécifique, & s'enfonce moins qu'il ne le feroit, si son volume n'augmentoit pas par la chaleur : ce défaut est commun à tous les pese-liqueurs, quoiqu'il paroisse qu'on n'y ait fait jusqu'à présent qu'une attention assez légere.

2° A ce que les liqueurs, parvenues à un certain degré de refroidissement, qui est celui où elles approchent de leurs termes de congélation, cessent de se contracter, même en éprouvant un plus grand froid. Elles n'ont pas la pesanteur spécifique qu'elles doivent avoir proportionnellement au froid qu'on leur fait éprouver : au contraire, elles augmentent de volume ; elles ont moins de pesanteur spécifique, que lorsqu'elles étoient moins froides de quelques degrés ; effet très-singulier, dont je donnerai la preuve dans un instant. D'un autre côté, le pese-liqueur, qui se trouve refroidi, diminue de

volume, & augmente, par conſéquent, de peſanteur ſpécifique : d'où il réſulte une compenſation qui fait qu'un peſe-liqueur, d'une grandeur médiocre, mais commode pour l'uſage du commerce, donne toujours le même degré, ou, à peu de choſe près, le même. Cet effet, qui eſt une imperfection, eſt commun à tous les peſe-liqueurs quelconques ; mais elle eſt moins forte ſur un peſe liqueur à tige très-menue, & à boule fort groſſe, dont les degrés ont quatre pouces d'étendue, comme je l'ai obſervé ; mais un pareil inſtrument n'eſt nullement de pratique pour l'uſage du commerce, parce qu'il faudroit que la tige eût cent quatre-vingt pouces de long, pour pouvoir ſervir dans tous les cas où il eſt néceſſaire d'en faire uſage.

3° A ce que l'eau, parvenue à un certain degré de froid, ne peut point, tant qu'elle eſt ſous ſa forme liquide, ſe refroidir au-deſſous de ſa congélation, quelque grand que ſoit le froid qu'on lui faſſe éprouver : c'eſt un fait que j'ai encore découvert dans la ſuite de mes expériences.

4° A la chaleur qui s'excite entre les parties d'une liqueur qui ſe gele ; chaleur qui eſt d'autant plus grande qu'on fait éprouver à la liqueur un plus grand froid. Ce phénomene peut paroître étonnant ; mais j'en donnerai les preuves dans un inſtant.

Digitized by Google

5° A ce que les liqueurs se contractent par le froid, mais jusqu'à un certain point, passé lequel elles se dilatent par le froid comme par la chaleur.

6° A l'air contenu dans l'eau & dans toutes les liqueurs spiritueuses : son union & son adhérence avec les liquides le mettent dans le cas d'agir d'une maniere plus marquée, en hiver qu'en été. Dans cette premiere saison, il y est contenu en plus grande quantité : il diminue davantage la pesanteur spécifique des liqueurs.

Cet exposé fait voir que, pour se procurer un pese-liqueur réellement bon & comparable, il ne suffit pas d'avoir calculé le volume de liqueur qu'il déplace, ce qu'il pese lui-même., &c, il faut encore faire entrer en considération les observations dont je viens de parler, & que peut-être on a négligées. Que l'on calcule le jeu d'un pese-liqueur, ou qu'on ne le calcule pas, il ne laisse pas d'agir comme si l'on avoit calculé sa marche. Dès que l'on a une méthode pour se reconnoître sans calcul, le pese-liqueur est tout aussi bon que si on avoit calculé & pesé le volume de liqueur qu'il déplace. Je crois que mon pese-liqueur est dans le cas dont je parle : je n'ai point calculé son jeu, parce que je ne suis point géometre, j'ai deux termes fixes pour le construire, qui sont assujettis aux loix de la mé-

canique. Serai-je plus ſavant quand on me dira : l'eſprit-de-vin, que vous éprouvez avec votre peſe-liqueur, eſt à l'eau comme 12 eſt à 8 ; ou bien, le poids de votre peſe-liqueur eſt au poids de l'eſprit-de-vin comme 6 eſt à 4? Cette maniere de s'exprimer eſt fort bonne ; mais elle n'apprend pas combien tel eſprit-de-vin contient d'eau & de liqueur ſpiritueuſe, &c. Ces choſes ne peuvent ſe connoître que par l'expérience, & non par le calcul : revenons à notre objet.

Il y a peu de Phyſiciens qui n'aient examiné la congélation de l'eau, & les phénomenes qui l'accompagnent. Il étoit difficile de croire qu'il fût poſſible de faire de nouvelles obſervations. J'avoue que, ſans les recherches que j'ai été obligé de faire pour perfectionner mon peſe-liqueur, je n'aurois peut-être pas eu occaſion de faire les découvertes dont je vais rendre compte.

On ſavoit que la glace, qui commence à fondre, & l'eau qui commence à geler, ont le même degré de froideur ; c'eſt ce que beaucoup de Phyſiciens ont conſtaté. Le terme de la congélation eſt devenu un terme fixe pour la conſtruction des thermometres. Mais ce que l'on n'avoit qu'entrevu, & ce qui fait l'objet d'une des découvertes contenues dans ce Mémoire, c'eſt que de l'eau, en ſe gelant, produit d'autant

plus de chaleur, que le froid, qu'on lui fait éprouver eſt lui-même plus grand. Un ſecond phénomene, que j'ai obſervé, & qui eſt une ſuite de ce que nous venons d'expoſer, mais qui n'eſt pas moins ſurprenant, c'eſt que de l'eau qui eſt en train de geler, & dont une portion eſt même déjà gelée, étant expoſée à un froid de 22 degrés au-deſſous de la glace, ne peut jamais en prendre la température, tant qu'elle eſt ſous ſa forme liquide : elle ne peut enfin ſe mettre à la température, que lorſqu'elle eſt convertie en glace, & abſolument privée de toutes portioncules d'eau non gelée, comme s'il y avoit une correſpondance entre les parties de la glace déjà formée, & les parties de l'eau, qui ſont prêtes à ſe congeler.

M. de Mairan, dans ſa *Diſſertation ſur la Glace*, chapitre IV, page 123, ſeconde édition, rapporte un fait analogue à celui dont il eſt queſtion, & qu'on peut expliquer au moyen de ce que je viens de dire. Cet habile Phyſicien dit : » Prenez une bouteille » de verre, dont le col ſoit long & étroit, » empliſſez-la d'eau médiocrement froide, » juſques vers ſon col : faites-y une marque » vis-à vis de la ſurface de l'eau, & expoſez » le tout à la gelée : vous verrez l'eau deſ- » cendre au-deſſous de la marque ; enſuite » elle s'arrêtera, & demeurera ſtationnaire » pendant quelques momens ; après quoi,

» elle remontera peu-à-peu jusqu'à la mar-
» que, & passera enfin au-delà, plus ou
» moins, par rapport à la descente, selon que
» le degré de froideur où elle étoit au com-
» mencement, se trouvoit plus ou moins
» inférieur à celui de la congélation dont
» elle approche dans cet instant. «

A la page 125, il dit encore: » Lorsqu'on
» fait geler un verre d'eau tout plein, la
» glace remonte si fort, qu'elle passe quel-
» quefois les bords du verre de deux ou trois
» lignes. «

M. de Mairan fait observer que ce phénomene étoit déjà connu de beaucoup de Physiciens, tels que Fahrenheit, Trewald, Sloane, Musschembroëck, Jalabert, Michéli, &c. M. de Mairan rapporte même, à la page 210 de sa *Dissertation sur la Glace*, une expérience de Michéli, qu'il a répétée (c'est celle dont nous venons de parler), avec cette différence cependant que Michéli a introduit un thermometre dans son vase, & qu'il a remarqué que l'eau s'est refroidie de 5 degrés au-dessous de la glace (au thermometre de Reaumur) & que, lorsqu'elle se gele, elle fait remonter le thermometre précisément au terme de la congélation.

Mais il paroît que ces habiles Physiciens, en examinant le phénomene dont il est question, n'avoient envie de constater que

Digitized by Google

la moitié de l'obſervation, qui eſt que de l'eau, ſans ſe geler, peut, dans certaines circonſtances, ſe refroidir beaucoup au-deſſous du terme de la congélation, parce qu'ils n'en avoient pas beſoin davantage pour éclaircir ce qu'ils ſe propoſoient d'expliquer. Ils paroiſſent avoir entiérement négligé de reconnoître le degré de chaleur que j'ai obſervé s'exciter au moment où l'eau ſe gele : on avoit même penſé que l'aſcenſion du thermometre venoit de la preſſion que la glace occaſionnoit ſur la boule. On avoit pareillement négligé d'examiner le gonflement qui arrive à l'eau avant de ſe geler. M. de Mairan eſt le ſeul des Phyſiciens dont nous venons de parler, qui faſſe une mention particuliere de l'augmentation du volume de l'eau avant ſa congélation. Mais, comme il n'avoit pas en vue ce dernier phénomene, il a négligé à ſon tour de déterminer le degré de froideur où l'eau ceſſe de ſe condenſer, ou plutôt à quel degré de chaleur l'eau reſte ſtationnaire avant ſa congélation, & dans quel inſtant l'eau augmente de volume ; c'eſt ce qui m'a engagé à répéter cette expérience, afin de rendre compte de toutes les circonſtances qui l'accompagnent.

1re. EXPERIENCE. Le 7 Février 1769, la température à 5 degrés au-deſſus de la glace, j'ai pris un tube de verre de huit

lignes de diametre, & de cinq pouces de long ; je l'ai fait tirer par un bout à la lampe d'émailleur, pour former un tuyau capillaire d'une demi-ligne de diametre, & de trois pouces de long ; j'ai introduit dans le tube, par l'autre bout, un petit thermometre de Reaumur, de quatre pouces de long : la boule avoit quatre lignes de diametre, & le tube étoit capillaire. J'ai fait enfermer le thermometre dans ce tube, en soudant l'ouverture à la lampe d'émailleur.

J'ai rempli d'eau le tube, en introduisant dans son tuyau capillaire un chalumeau de verre, rempli d'eau, qui avoit lui-même un tuyau encore plus capillaire ; j'ai mis une soie très-fine sur le tuyau capillaire de ce tube, pour marquer la hauteur de l'eau ; j'ai plongé cet appareil dans de la glace pilée : je faisois descendre le fil, à mesure que le froid faisoit baisser la surface de l'eau, & j'observois la hauteur du thermometre. L'eau a cessé de se condenser, lorsque le thermometre indiquoit 10 degrés au-dessus du terme de la glace ; & elle a commencé à augmenter de volume, lorsque le thermometre étoit à 4 degrés au-dessus de la congélation. Enfin, lorsque le thermometre s'est fixé au terme de la congélation, l'augmentation du volume de l'eau étoit de deux lignes au-dessus de l'endroit où elle s'étoit fixée. Lorsque je tirois le tube hors

Digitized by Google

de la glace, & que je l'échauffois un peu entre les mains, je voyois l'eau baiſſer ſur le champ un peu au-deſſous du fil ; & elle y étoit ſtationnaire, juſqu'à ce que le thermometre fût remonté à 10 degrés au-deſſus du terme de la glace. Elle s'élevoit au deſſus du fil, lorſque la chaleur continuoit d'agir.

J'ai répété cette expérience au moins douze fois de ſuite : je n'ai pas apperçu la moindre différence. Quelquefois j'ajoutois un peu de ſel marin ſur la glace. Lorſque le thermomettre étoit deſcendu au terme de la congélation, l'eau ſe geloit ſur le champ : & elle augmentoit tellement de volume, qu'en moins d'un inſtant, elle rempliſſoit totalement le tuyau capillaire du tube.

Lorſqu'on fait cette expérience, à la température dont nous venons de parler, il convient de prendre garde aux bulles d'air, qui ſe dégagent de l'eau, pendant qu'elle ſe refroidit : ces bulles empêchent d'obſerver exactement la véritable hauteur de l'eau. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai employé de l'eau que j'avois fait chauffer auparavant preſque juſqu'à l'ébullition.

Dans une ſemblable expérience, j'ai employé de l'eau de puits, qui avoit 10 degrés de chaleur au-deſſus de la glace. J'avois marqué ſur le tube la hauteur de l'eau : elle n'a pas laiſſé dégager de bulles d'air, & elle n'a abſolument point diminué de volume.

Digitized by Google

Etant plongée dans la glace, elle a, au contraire, augmenté de volume, dès que le thermometre a descendu de 4 degrés. Il se trouvoit, par conséquent, encore à 6 degrés au-dessus du terme de la glace.

Voilà, comme on voit, des phénomenes bien singuliers, & qui sont bien constans. L'eau cesse de se contracter, & de diminuer de volume, lorsqu'elle a 10 degrés de chaleur au-dessus du terme de la glace; &, au lieu de diminuer de volume, en éprouvant un plus grand froid, elle augmente, au contraire, comme si on l'échauffoit, même lorsqu'elle a encore 4 degrés de chaleur au-dessus du terme de la congélation. J'aurois de la peine à croire ce phénomene, si je ne l'avois observé un aussi grand nombre de fois. Ce degré est précisément celui des souterreins: d'où je conclus qu'il pourroit se faire qu'il tienne à tout le système hydrostatique de la nature; & peut-être est-il la cause de quelques grands effets que nous ne connoissons pas encore, mais que le hazard & les circonstances feront découvrir. Au reste, il est bien singulier que le degré de chaleur qui regne dans l'intérieur de la terre, soit précisément celui où les parties intégrantes de l'eau paroissent être dans une sorte de repos & de tranquillité, & le seul point où l'eau soit condensée sous le plus petit volume, & de

maniere à occuper dans l'intérieur de la terre le moins de place poſſible. On peut concevoir que, lorſque l'eau eſt réduite à 8 ou 10 degrés au-deſſus de ſa congélation, ſes parties intégrantes ſont, les unes envers les autres, diſpoſées comme celles de l'eau prête à ſe geler : il n'y a de différence que du plus ou moins. Or on ſait que de l'eau refroidie au point de ſa congélation, augmente de volume, en ſe gelant : il doit donc en être de même de celle qui eſt à la température de 8 à 10 degrés ; elle doit donc de même augmenter de volume, ſi on l'expoſe à une température plus froide que celle qu'elle a déjà.

Il y a long-tems que je m'étois apperçu, dans pluſieurs expériences, qu'il y a une différence entre de l'eau examinée en hiver, & cette même eau priſe & examinée en été. L'eau, pendant l'hiver, ſoit qu'il gele, ou qu'il ne gele pas, laiſſe dégager, lorſqu'on la fait chauffer, une quantité conſidérable de bulles d'air : l'eau, priſe en été, ſemble, au contraire, être purgée de cet air ; du moins il ne s'en dégage pas, à beaucoup près, une auſſi grande quantité. Si la température eût été plus froide, quand il me vint en idée de répéter ces expériences, j'aurois cherché à reconnoître ſi, en procurant à l'eau qui a 10 degrés de chaleur, 5 degrés de froid, je ne l'aurois pas fait

augmenter de volume autant qu'en l'échauffant de 5 degrés, & suivre ces effets pour voir jusqu'à quel point ils ont lieu, & dans quelle progression; mais ces expériences ne sont bonnes à faire qu'en hiver: en été, l'eau est trop purgée d'air, & les effets dont nous parlons sont trop peu sensibles, quoiqu'ils aient également lieu.

L'eau de riviere, examinée en hiver, dans une température de 5 degrés au-dessus de zéro, refroidie au terme de la glace, & échauffée successivement jusqu'à 25 degrés au-dessus du terme de la congélation, donne toujours 10 degrés à mon pese-liqueur.

J'ai répété cette expérience le 6 Mai 1769, la température du lieu à 13 degrés au-dessus de la congélation. J'ai observé que de l'eau, refroidie par de la glace, au terme de la congélation, & échauffée successivement jusqu'à 20 degrés au-dessus de la glace, donne toujours 10 degrés à mon pese-liqueur; & elle donne 10 degrés $\frac{1}{4}$, lorsqu'elle est échauffée à 25 degrés; enfin elle donne 11 degrés $\frac{1}{2}$, lorsqu'elle est échauffée à 30 degrés au-dessus de la glace.

J'ai observé les mêmes différences, mais inverses, en répétant avec des liqueurs spiritueuses les principales expériences qui sont rapportées dans ma Table; c'est-à-dire que la liqueur, qui, étant refroidie depuis 15 degrés au-dessous de la glace, & ensuite

ſuite échauffée à 25 degrés au-deſſus du terme de la congélation, donnoit toûjours, en hiver, 12 degrés à mon peſe-liqueur, n'a donné, le 6 Mai 1769 (la température à 13 degrés au-deſſus de zéro) que 11 degrés $\frac{3}{4}$ au même peſe-liqueur.

Ces effets doivent être attribués à une défectuoſité de mon peſe-liqueur; mais ſon jeu n'étant point différent de celui des autres peſe-liqueurs, puiſque, lorſqu'on le fait agir, il déplace, comme eux, un volume de liquide égal à ſon poids, il doit s'enſuivre que tous les peſe-liqueurs qu'on a fait juſqu'à préſent, ſont également défectueux, ayant néceſſairement les mêmes défauts. Cependant j'oſe croire avoir rectifié dans le mien, en grande partie, ceux qui peuvent venir de ces différentes cauſes, au moyen de la Table que j'ai donnée en même-tems que j'ai publié mon peſe-liqueur, laquelle contient les réſultats des principales expériences que j'ai faites ſur cette matiere.

Au reſte, je prie qu'on ne précipite point ſon jugement ſûr ces effets différens, & qu'on ne les attribue point à ce que l'eſprit-de-vin, dans cette derniere expérience, étoit moins bon, ni à autre choſe ſemblable. J'oſe dire avoir pris toutes les précautions pour n'être point induit en erreur: en un mot, je demande qu'on ré-

pête mes expériences, avant de les contredire, & qu'on ne cherche pas à les deviner.

Ces différences tiennent sans doute à de grandes causes, dépendantes de tout le système hydrostatique de la nature, & qu'il seroit très-intéressant de découvrir. Jusqu'à présent on avoit toujours considéré la température des souterreins, comme étant la même dans toutes les saisons : cela peut être à l'égard de l'air. Je ne nie point ce que l'on a avancé à ce sujet, ne l'ayant point vérifié. Mais ce que je viens d'observer, & que j'ai constaté par des expériences, c'est qu'il n'en est pas de même à l'égard des eaux souterreines. Je trouve qu'elles ont, pendant l'hiver, 10 degrés de chaleur au-dessus du terme de la glace, & que, dans cet état, elles occupent le moins d'espace possible. Pendant l'été, & même lorsque le thermometre n'est qu'à 13 degrés au-dessus de zéro, je trouve ces mêmes eaux souterreines, seulement à 8 degrés au-dessus de la congélation : c'est aussi le terme où, dans cette saison, elles occupent le moins de volume. Un plus grand froid artificiel ne les condense point davantage : l'eau, dans l'intérieur de la terre, est donc réduite à occuper le moins d'espace possible, soit en hiver, soit en été.

Les Physiciens, qui ont examiné les phé-

nomenes de la congélation, n'ont fait qu'une attention bien légere à cet inſtant où l'eau eſt dans une inaction apparente, & à celui qui le ſuit, où elle augmente de volume avant la congélation. Ils paſſent tout de ſuite à l'explication des phénomenes de la congélation, & à déduire les cauſes de l'augmentation du volume de l'eau, mais dans l'état de glace, & non dans l'état de liquidité. La plupart des Phyſiciens attribuent le gonflement de l'eau, avant ſa congélation, & l'augmentation du volume de la glace, à l'air qui ſe dégage. M. Muſſchenbroëck attribue ces effets à quelque choſe qui eſt indépendant de l'abſence du feu. Il craint de s'expliquer ſur la nature de ce *quelque choſe*. M. de Mairan, page 126, attribue ces effets à trois cauſes, 1° aux bulles d'air, 2° au dérangement des parties intégrantes de l'eau, 3° au nouvel arrangement qui ſe fait. Pour acquérir de nouvelles lumieres ſur cette matiere, j'ai cru devoir conſidérer, les uns après les autres, les phénomenes que l'eau préſente avant & pendant ſa congélation. Nous verrons que l'augmentation de volume, qu'elle acquiert en éprouvant un froid qui approche du terme de la congélation, vient d'un mouvement qui s'excite entre ſes parties intégrantes, qui prennent entr'elles un nouvel arrangement. Ce mouvement pro-

duit de la chaleur ; & cette chaleur eſt d'autant plus grande, que le froid qu'on fait éprouver à l'eau, eſt lui-même plus grand ; c'eſt ce que je vais démontrer par l'expérience ſuivante.

II. EXPER. La température du lieu étant à 5 degrés au-deſſus de la glace,

J'ai mêlé dix livres de glace pilée avec dix livres de ſel marin : ce mêlange a produit un froid de 18 degrés au-deſſous de la glace. J'ai plongé dans ce mêlange un bocal de verre de deux pouces & demi de diametre, & de cinq pouces de haut ; j'y ai mis de l'eau juſqu'à la hauteur de trois pouces & demi, j'y ai plongé un thermometre ; &, dans le mêlange de ſel & de glace, j'ai plongé un ſemblable thermometre. Celui qui étoit dans l'eau du bocal a deſcendu à 1 degré au-deſſous de la congélation, dans l'eſpace de quelques minutes : alors l'eau a commencé à ſe geler, & le thermometre a remonté d'un demi-degré. Il s'eſt fixé enfin un peu au-deſſous de la congélation : il y eſt reſté pendant cinq quarts-d'heures qu'a duré l'expérience, qui a été le tems qu'il a fallu pour que l'eau ſe gelât complétement. L'eau de ce vaſe s'eſt gelée, couches par couches, autour : la glace s'y eſt appliquée circulairement d'une maniere très-compacte. J'avois ſoin de remuer ſouvent le thermometre, tant qu'il y a eu poſſibilité ;

Digitized by Google

mais enfin je l'ai laiſſé engagé dans la glace. Tant qu'il y a eu une ſeule goutte d'eau dans l'état de liquidité, le thermometre n'a jamais pu ſe mettre à la température de celui du bain; mais, lorſque l'eau a été entiérement gelée, il a deſcendu de 8 degrés en deux minutes: pour lors il s'eſt trouvé à la température du bain, qui n'avoit plus que 8 degrés au-deſſous de la glace, parce qu'il s'étoit échauffé ſucceſſivsment, pendant les cinq quarts-d'heures qu'a duré l'expérience. Je l'ai répété pluſieurs fois, & pluſieurs jours de ſuite: j'ai eu conſtamment le même réſultat.

Dans une ſemblabe expérience, j'ai laiſſé le thermometre tranquille, ſans le remuer: il s'eſt engagé promptement dans la glace. Lorſqu'il l'a été, j'ai tiré le bocal du bain, avant que l'eau qu'il contenoit fût entiérement gelée. J'ai eſſuyé l'extérieur du bocal, pour emporter le ſel qui étoit autour; j'ai égoutté la portion d'eau de l'intérieur du bocal, qui n'étoit pas encore gelée, & auſſi-tôt le thermometre a deſcendu de 3 degrés en quelques minutes, quoique le bocal ſe trouvât alors dans l'air, dont la température étoit de 5 degrés au-deſſus de la congélation: il y avoit donc dans la glace un fond de froid en réſerve, qui attendoit de n'être plus contre-balancé par de l'eau

dans l'état de liquidité, pour agir comme froid.

Il eſt bien viſible par cette expérience, que le froid excite du mouvement, & que ce mouvement excite de la chaleur entre les parties de l'eau qui va ſe geler, puiſque quelquefois, par le degré de refroidiſſement auquel on l'expoſe, elle ne peut jamais ſe mettre à la température du bain, tant qu'elle conſerve de la liquidité. Je voulus m'aſſurer ſi la glace qui eſt formée, peut prendre la température du bain, lorſqu'elle eſt touchée par de l'eau en train de ſe geler: j'ai, en conſéquence, fait l'expérience ſuivante.

III. EXPER. Le 25 Fevrier 1769, la température à 5 degrés au-deſſus de la glace:

J'ai mêlé quatre livres de glace pilée avec quatre livres de ſel ammoniac en poudre: ce mêlange a produit un froid de 15 degrés au-deſſous de la glace (*a*). Dans ce bain

(*a*) J'avois employé du ſel ammoniac dans cette expérience, dans l'eſpérance qu'il produiroit un plus grand froid que le ſel marin: j'ai été trompé dans mon attente; mais auſſi celui qu'il produit eſt plus durable. Je croyois devoir attribuer cette moindre quantité de froid à de mauvaiſes proportions de glace & de ſel ammoniac, que j'avois employé; en conſéquence j'ai fait les

j'ai plongé un gobelet de deux pouces & demi de haut, & de deux pouces neuf lignes de diametre ; je l'ai rempli d'eau. Dans ce gobelet j'ai plongé deux thermometres : l'un étoit placé au bord, & l'autre au centre.

Dans l'eſpace de quelques minutes les deux thermometres ſont deſcendus à 1 degré au-deſſous de la glace ; mais, un inſtant après, ils ont remonté tous les deux d'un demi-degré, & ils ſont reſtés fixés. Dans l'eſpace d'une heure & demie, l'eau s'eſt gelée, tout autour, de huit lignes d'épaiſſeur. La moitié du diametre de la boule du thermometre, placé au bord, s'eſt engagée dans la glace : il a deſcendu de 3 degrés au-

expériences ſuivantes, pour connoître les meilleures proportions.

Deux onces de glace pilée, & quatre gros de ſel ammoniac, ont fait deſcendre le thermometre à 12 degrés au-deſſous de la glace.

Deux onces de glace pilée, & une once de ſel ammoniac ont produit le même degré de froid.

Deux onces de glace, pilée, & deux onces de ſel ammoniac ont fait baiſſer un thermometre à 15 degrés au-deſſous de la glace.

Deux onces de glace pilée, & trois onces de ſel ammoniac ont produit un froid de 12 degrés au-deſſous de la glace.

Quatre livres de ſel ammoniac ſeul, diſſous dans de l'eau, à la température du lieu, ont produit un froid de 11 degrés au-deſſous de la glace.

deſſous du terme de la congélation. L'autre ſegment de la boule du thermometre ſe trouvoit plongé dans l'eau encore liquide. Le thermometre, placé au centre, n'indiquoit toujours qu'un demi-gré au-deſſous de la glace : le bain pour lors avoit 13 degrés de froid au-deſſous de la congélation.

Lorſque le thermometre, placé au bord, a été entiérement couvert & pris dans la glace, il eſt deſcendu au 7e degré au-deſſous de la congélation, tandis que l'autre reſtoit toujours à un demi-degré au-deſſous de la glace. Lorſque l'eau a été entiérement gelée, les deux thermometres ſe ſont mis à la température du bain ; mais celui du bord s'y eſt mis le premier.

Il eſt viſible par cette expérience, que la chaleur, qui s'excite par le mouvement que produit le froid entre les parties de l'eau qui ſe gele, ſe communique à la glace déjà formée, & l'empêche de prendre la température du bain. J'ai voulu voir ſi, en procurant à l'eau un plus grand froid, elle ſuivroit la même marche, & j'ai conſtamment obſervé la même choſe, comme on va le voir par l'expérience ſuivante.

IV. EXPER. Dans le bain de glace & de ſel ammoniac, dont nous venons de parler, j'ai plongé un vaſe rempli de dix onces de

glace pilée, & dans un petit matras j'ai mis cinq onces d'esprit de nitre fumant. Lorsqu'ils ont tous deux été refroidis à 15 degrés au-dessous de la glace, j'ai versé l'acide nitreux sur cette glace: la glace est presque toute entrée en fusion en quatre minutes. Ce mêlange a produit un froid de 22 degrés en tout, au-dessous de la glace.

J'avois plongé dans ce mêlange d'esprit de nitre & de glace un bocal rempli d'eau refroidie au terme de la glace, dans laquelle j'ai plongé un thermometre. Il a descendu à un demi-degré, au-dessous de la glace, & il y est resté fixé, tant qu'il y a eu de l'eau qui n'étoit pas gelée.

Toutes ces expériences prouvent bien que l'eau, tant qu'elle est liquide, ne peut point prendre la température d'un bain très-froid, auquel on l'expose. Mais comment faire accorder ce fait avec les expériences de plusieurs Physiciens, qui ont observé, comme je l'ai fait aussi moi-même un grand nombre de fois, que de l'eau peut se refroidir, & laisser descendre un thermometre qui y est plongé, à 10 & même 15 degrés au-dessous de la glace, sans se geler?

On trouvera la solution de cette contradiction apparente dans l'examen des circonstances qui ont accompagné les expériences faites par les Physiciens dont nous venons de parler.

Ces Phyſiciens ont tous obſervé que pour que ce phénomene ait lieu, il faut que l'eau ſoit dans une tranquillité parfaite, & que toutes ſes parties intégrantes ſoient dans un plein repos, les unes à l'égard des autres. C'eſt cet état que M. de Mairan appelle *repos de maſſe*. Mais le moindre ébranlement ſuffit pour interrompre ce repos; & auſſi-tôt l'eau ſe congele en moins d'une ſeconde, en faiſant remonter le thermometre, qui reſte fixé un peu au-deſſous du terme de la congélation, tant qu'il y a encore quelques portions d'eau qui ne ſont pas gelées. Dès que l'eau eſt entiérement gelée, le thermometre deſcend à la température du froid naturel qui regne dans le lieu où l'on fait l'expérience: or on ſent bien que cette tranquillité parfaite de l'eau ne peut avoir lieu que par un froid naturel, & qu'elle eſt trop difficile à faire remonter dans des refroidiſſemens artificiels, où il y a toujours du mouvement, quand ce ne ſeroit que celui qu'occaſionnent les ſels & la glace en ſe fondant.

La ſuite dans le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une maladie ſinguliere, produite par des vers; par M. LE PELLETIER, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, & Médecin à Liſle-Jourdain.

Une femme, âgée de cinquante-ſix ans, & d'une complexion cachectique, ſe trouva tout d'un coup affectée d'une vive douleur dans le côté droit, qui ſe répandoit juſqu'aux épaules, d'une toux ſeche fréquente, d'une oppreſſion conſidérable, & d'une ſoif preſſante. Elle avoit le viſage enflammé, la langue couverte d'une croûte blanchâtre; elle reſſentoit par toute l'habitude du corps des douleurs, mais moins violentes que celle du côté droit. Elle ſe plaignoit d'un grand mal de tête, & d'inſomnies cruelles. Le pouls étoit petit, ſerré, fréquent; le bas-ventre météoriſé, & ſans tenſion. Je ne fus requis que le troiſieme jour de la maladie. Elle avoit été ſaignée le jour précédent. Ne voulant point faire réitérer la ſaignée, qui me paroiſſoit contre-indiquée par ſon tempérament & l'état de ſon pouls, ne ſachant point préciſément d'où pouvoient provenir toutes ces différentes affections, j'ordonnai

une potion émético-cathartique : c'eſt à la faveur de cette potion que j'en découvris la ſource. La malade vomit deux fois, & rendit ſi vers ſtrongles, mêlés avec des matieres bilieuſes, dont quatre étoient de la longueur de ſix à ſept pouces, & les deux autres de treize à quatorze. J'appris, à midi, du Chirurgien, que le remede avoit produit cet effet. J'allai voir la malade, ſur les ſix heures du ſoir, comptant de trouver un changement avantageux dans ſa ſituation. Je fus trompé dans mon attente : les ſymptômes étoient au même point. Ne pouvant plus douter que tous ces épiphénomenes ne fuſſent entretenus par la préſence de ces inſectes, n'ayant pas d'autres indications à remplir, que de preſcrire des remedes propres à leur deſtruction, je fis adminiſtrer, à deux repriſes, dans l'intervalle de huit jours, de l'huile d'amandes-douces, avec du ſuc de citron. Ce remede eut tout le ſuccès poſſible, opéra l'expulſion de douze vers, dont huit étoient longs de dix pouces : la longueur des quatre autres n'excédoit pas celle de ſix. Malgré l'iſſue de ces animaux, les mêmes ſyptômes ſubſiſtoient, mais avec moins de violence. Je lui fis prendre un bol vermifuge, aſſocié avec des purgatifs, qui expulſa dix vers longs de ſix pouces, avec des matieres aſſez liées. A la ſuite

de cette évacuation, tous les accidens qui s'étoient manifestés, dans le principe de la maladie, ont disparu. Mais il est survenu une douleur des plus aiguës à la région ombilicale, que la malade attribuoit aux remedes qui entroient dans la composition du bol, disant qu'elle ne s'en ressentoit que depuis son administration. Présumant bien que les tranchées n'étoient occasionnées que par le séjour de quelques-uns de ces animaux, je la déterminai à prendre un second bol, qui fut suivi d'un succès marqué. Il procura la sortie de vingt vers semblables aux derniers, & une évacuation considérable de matieres glaireuses; ce qui a terminé la maladie. Elle n'a eu aucunes atteintes de colique, & sa santé a été entiérement rétablie, dans l'espace de sept à huit jours. N'est-il pas étonnant que ces insectes, dans le commencement, aient causé tous ces désordres dans l'économie animale, sans exciter aucunes sensations dans l'estomac & les intestins, où ils étoient nichés? La nature ne cesse point de nous déguiser sa marche. Voilà un cas où il auroit été très difficile de pouvoir développer la cause de tous les troubles qui agitoient la machine, & cela avec d'autant plus de difficulté, qu'aucun des signes, qui décelent l'existence de ces animaux, ne s'y rencontroient. Le fait,

Digitized by Google

que je rapporte devroit en imposer à la plupart de nos Chirurgiens de campagne, qui ne connoissent pas d'autres armes que les saignées, qui les multiplient sur le moindre crachement de sang & sur la moindre douleur de côté, sans considérer si les affections sont symptomatiques, ou si elles dépendent d'un état inflammatoire. J'ai vu plusieurs fois des infortunés attaqués de fievre putride bien caractérisée, compliquée avec de pareils symptômes, avoir supporté douze à quinze saignées. Voilà tout le traitement qu'on avoit opposé à leurs maux : aussi ils ne tardoient pas à succomber à une si étrange méthode.

ADDITION

A la derniere Méthode de porter des Ligatures dans les lieux profonds, comme le vagin, &c. ; par M. LEVRET, du College & de l'Académie royale de Chirurgie, Accoucheur de Madame la Dauphine, &c.

Nous avons avancé, page 531 du Journal de Médecine de Juin dernier, que » la » description d'un moyen quelconque doit » être claire, exacte & exempte de toute

» *réticence.* « Nous avons fait nos efforts sur ce sujet, pour remplir les engagemens que nous avions pris volontairement avec le public ; & c'est par une suite de ces mêmes engagemens que nous lui faisons part aujourd'hui de ce qui nous est survenu immédiatement après la publication de notre nouvelle Méthode de porter des Ligatures dans les lieux profonds, comme le vagin, &c. Mais afin de faciliter l'intelligence de ce que nous avons à ajouter ici d'utile, tant pour le progrès de l'art que pour le bien public, nous croyons devoir faire précéder les judicieuses réflexions qu'un de nos Correspondans (*a*) nous a communiquées dans une Lettre en date du 28 Juin dernier, dont voici le contenu mot à mot :

» Je prendrai la liberté de vous proposer » une idée dont l'exécution sembleroit de- » voir rendre l'opération plus parfaite en- » core. Voici ce que c'est :

» Les tuyaux étant à côté l'un de l'autre » à leur extrêmité supérieure, & les deux » bras de l'anse, que forme la ligature, » tendant à s'éloigner mutuellement, il y a

(*a*) M. Buttet, Maître-ès-Arts & en chirurgie, Chirurgien de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, Associé de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, résidant à Etampes.

» néceſſairement un endroit du pédicule » de la tumeur, ſur lequel la ligature n'agit » point ; ce qui doit rendre, à cet égard, » cette méthode inférieure à la ligature par » torſion, ou à bracelet : or, pour re- » médier à cet inconvénient, ſi c'en eſt un, » & conſerver à la nouvelle correction » l'avantage d'étrangler le pédicule de toute » part, j'imagine qu'il ſeroit à propos que » les tuyaux, l'inſtrument fermé, ſe croi- » ſaſſent ſupérieurement : par ce moyen, » les bras de l'anſe ſe croiſeroient auſſi, & » le pédicule ſe trouveroit embraſſé tout » entier par la ligature. Dans ce cas, je » voudrois que les tuyaux fuſſent un peu » applatis par en-haut, afin de paſſer plus » aiſément l'un ſur l'autre, & de former » moins d'épaiſſeur. Je penſe qu'il faudroit » auſſi qu'un tuyau eût moins de longueur » que l'autre, aſſez ſeulement pour faciliter » le croiſement de la ficelle. Voilà mon » idée, Monſieur : je vous la communique » avec confiance, & ne vous la donne » que pour ce qu'elle vous paroîtra va- » loir. «

Cette modeſtie mérite bien de notre part d'avouer qu'il ſemble que M. Buttet devinoit alors ce qui venoit de nous arriver depuis une quinzaine de jours ; car, ayant eu une nouvelle occaſion de lier un polype

utérin de la premiere eſpece (*a*), je m'apperçus qu'il reſtoit un petit vuide entre le pédicule du polype & les extrêmités ſupérieures de mon inſtrument : j'y remédiai ſur le champ, en faiſant faire un demi-tour latéral ſeulement à l'inſtrument ; ce qui croiſa les bouts du bracelet de la ligature, & le rendit complet.

Ce fut une circonſtance particuliere, dont je vais vous faire part, qui m'engagea à porter un doigt à l'extrêmité de l'inſtrument, afin de m'aſſurer ſi la ligature étoit montée au plus haut poſſible. Je découvris, par ma recherche, qu'elle étoit très-bien placée, mais que ſon bracelet laiſſoit le petit vuide dont nous venons de parler, & que M. Buttet a preſſenti ſpéculativement.

A l'égard de la circonſtance que nous avons annoncée, voici ce qui la produiſit.

La maladie, qui fait le ſujet de notre Obſervation actuelle, avoit été priſe pour une deſcente de matrice ; &, en conſéquence, la malade portoit, depuis plu-

(*a*) On peut voir ce que nous avons mis au jour ſur ce ſujet, dans nos *Obſervations ſur la Cure radicale de pluſieurs Polypes de la Matrice, de la Gorge & du Nez, opérée par de nouveaux moyens*, &c.

sieurs mois, un pessaire, qui, loin de l'avoir soulagée, l'incommodoit beaucoup ; mais elle n'osoit l'ôter, ni le faire ôter, parce que la personne qui avoit mis ce pessaire en place, avoit assuré la malade que, si on venoit à l'ôter, la matrice sortiroit de son corps, & qu'on ne pourroit peut-être plus la faire rentrer : cependant les douleurs que souffroit cette malade dans tout le trajet & les attaches, tant des ligamens larges, que des ronds de l'*uterus*, l'engagerent à me consulter. Ces symptômes, qui ne me sont point inconnus, me firent prononcer qu'on s'étoit trompé, que la maladie n'étoit point une descente de matrice, comme on l'avoit cru, mais un polype utérin, & que ce pessaire, empêchant ce polype de descendre, & non pas de croître, repoussoit la matrice en en-haut, ce qui étoit la cause de tous les tiraillemens douloureux que souffroit la malade : j'ajoutai d'ailleurs que, pour le prouver, il n'y avoit qu'à ôter le pessaire, & que sur le champ la malade seroit soulagée. J'eus beaucoup de peine à persuader : néanmoins, sur ce que je promis de remettre le pessaire, en cas que je me fusse trompé, on se rendit à mes raisons. J'ôtai donc ce pessaire, non sans peine ; car, outre qu'il étoit des plus grands, le polype, qui s'étoit

applati comme un très-gros oignon qui auroit sa tige en haut, l'embrassoit à-peu-près de la même maniere qu'une pierre précieuse l'est par la sertissure de son châton (*a*). Ce fut ce pessaire qui fut cause de la forme qu'avoit prise le polype ; polype qui, de sa nature, étoit très-solide ; en sorte que la solidité du corps de cette tumeur, & sur-tout sa forme, me gênant pour en serrer exactement le pédicule, m'engagerent à porter le doigt indicateur de ma main droite sur ce lieu, pour en découvrir la raison. L'ayant donc découverte, je ne tardai point à vaincre cet obstacle, en faisant faire, comme nous l'avons dit, un demi-tour latéral à l'instrument ; ce qui croisa les deux portions de la ligature, qui doivent terminer le bracelet, en le complétant à l'extrêmité des deux tuyaux de l'instrument ; en sorte que, lorsqu'on fait le nœud de la ligature à la partie inférieure de ce même instrument, la portion du bracelet qui embrasse, par exemple, la moitié antérieure du pédicule

(*a*) On voit, Planche XIV. du troisieme volume *in*-4° des *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie de Paris*, un Polype presqu'en tout semble à celui dont il est ici question, & dont la malade a péri par une pareille méprise.

du polype, eſt tirée de devant en arriere, tandis que la poſtérieure l'eſt de derriere en devant ; ce qui complete parfaitement le bracelet, & fait qu'il ſerre alors uniformément, dans tous les points de ſa circonférence, le pédicule du polype, dans le lieu où ce même bracelet de la ligature a été porté, & que là il eſt étranglé, comme il l'étoit dans notre précédente méthode, par torſion.

On voit, par cette deſcription, que ce dernier degré de perfection, qui nous avoit d'abord échappé, manquoit à notre nouvelle méthode d'opérer les polypes utérins, & que, ſi le hazard, ſecondé de nos réflexions en opérant, ne nous avoit pas bien ſervi, les idées de M. Buttet auroient pu nous être de quelqu'utilité. Mais, d'un autre côté, nous penſons que, reconnoiſſant la ſagacité de ce Chirurgien, il avouera ſans peine que ce que nous avons fait de notre propre mouvement pour perfectionner la derniere de toutes nos méthodes de porter des ligatures dans des lieux profonds, &c. eſt préférable à tout ce que ſon génie lui avoit ſuggéré, pour parvenir au but où je ſuis arrivé ; car il eſt hors de doute, en pareil cas, que, toutes choſes d'ailleurs égales entr'elles, ce qui eſt le plus ſimple, mérite la préférence ſur

ce qui l'eſt le moins : or il eſt bien plus ſimple de faire croiſer les chefs du bracelet de la ligature par un ſeul coup de main preſqu'imperceptible, que de changer quelque choſe à notre inſtrument. Nous avons donc lieu de nous flatter que, loin que ce que nous venons de dire de la ſpéculation de M. Buttet, indiſpoſe cet Académicien contre nous, il nous rendra la juſtice de croire que nous ne lui avons pas moins d'obligation de ce qu'il nous a communiqué, que ſi ſes idées nous avoient été de quelqu'utilité (*a*).

La maladie qui a donné occaſion à cette Addition, a été détruite en moins de trois ſemaines, & la malade, qui eſt une veuve ſurannée, jouit actuellement d'une parfaite ſanté.

(*a*) Le petit coup de main, dont il eſt ici queſtion, doit être placé immédiatement après celui du n° 3 de la Deſcription de notre derniere Méthode, page 541 du Journal de Médecine, ci-devant cité.

LETTRE

De M. DU MONCEAU, Médecin à Tournai, à M. KECK, *Chirurgien-Major au Régiment Suisse d'Eptingen, en Réponse à sa Lettre insérée dans le Journal de Médecine du mois de Novembre 1769, sur l'Extirpation d'un Polype utérin.*

MONSIEUR,

Si vous vous fussiez borné à donner au public l'addition que vous avez faite à l'instrument de M. Levret pour la ligature des polypes utérins, sans me reprocher que le conseil que j'ai eu l'honneur de vous donner étoit superflu, je ne me serois pas cru obligé de lui communiquer, pour ma justification, la Lettre de l'Infirmiere du Couvent en question. Cette Lettre, que j'ai reçue, écrite sur la même feuille que la vôtre, datée du 30 Décembre 1766, étoit conçue en ces termes: *MONSIEUR, nous avons enfin trouvé dans M. Keck, Chirurgien-Major d'un Régiment Suisse, qui est en garnison à Méziers, une personne capable de remplir ce que vous avez eu la bonté de nous indiquer pour la pauvre ma-*

dame S. Aug. Il paroît avoir la ſcience requiſe : il a le Livre de M. Levret (a) *; il me l'a apporté, & m'a fait voir, dans la Planche I, Figure 7, la maladie qu'il ſoupçonne être celle de la malade. ..... J'oublie qu'il m'a fait voir un inſtrument pareil à celui qui eſt à la Planche II, Figure 2 : c'eſt avec cela qu'il prétend lier le polype, dès qu'il pourra y avoir lieu. Je lui ai fait part de vos Lettres : il n'y a pas de choſes obligeantes qu'il ne m'ai dites pour vous ; &, comme je le priois de vouloir bien me dire comment je vous manderois le détail de la maladie, il m'a dit qu'il étoit charmé d'avoir l'honneur de le faire lui-même. Voilà ſes propres termes. Il paroît être un parfait honnête homme. Depuis ſa Lettre écrite, l'hémorrhagie a recommencé. J'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu, hier au ſoir, pour ſéparer avec un bâton, &c.*

Après la lecture de cette Lettre, n'avois-je pas ſujet d'inférer que vous n'aviez pas lu le Mémoire de M. Levret, & que vous ne connoiſſiez pas alors l'inſtrument auquel vous avez fait une addition, puiſque vous n'en fîtes pas mention à l'Infirmiere ? Pour convaincre le public que j'étois vrai-

(a) Obſervations ſur la Cure radicale de pluſieurs Polypes de la Matrice.

ment dans cette opinion, je vais encore rapporter un Extrait de la Réponse que je fis, le 7 Janvier 1767, à la Lettre de madame Sainte-Ursule, le jour même que j'eus l'honneur de vous écrire. Le voici : *MADAME, je suis charmé qu'on ait suivi mon conseil, & qu'on ait rencontré dans M. Keck un Chirurgien tel que je proposois. Je suis bien sensible aux choses obligeantes qu'il a bien voulu vous dire pour moi. Ce n'est point assez qu'il vous ait fait voir l'Ouvrage de M. Levret, je souhaiterois qu'il eût & qu'il vous montrât le troisieme Volume des* Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, *où ce célebre Accoucheur a consigné des connoissances ultérieures à celles qu'il a publiées en 1749.*

Cette Lettre, Monsieur, qu'on vous a sans doute aussi communiquée, auroit dû vous persuader qu'en vous conseillant de consulter le Mémoire de M. Levret, je n'avois pour but que la prompte guérison de la malade, & la meilleure méthode de l'opérer : permettez-moi donc de vous dire que c'est à tort que vous me soupçonnez d'avoir voulu me faire un mérite aux dépens de vos lumieres. Je conviens avec vous, qu'un Chirurgien qui aime son art & l'humanité, doit connoître les Ouvrages de M. Levret, & le Recueil de l'Académie

de

de chirurgie : cependant j'en connois plusieurs qui jouissent d'une réputation assez distinguée, & qui ont une pratique nombreuse, à qui ces Ouvrages précieux sont inconnus. Enfin, si votre amour-propre a été blessé dans cette circonstance, c'est à vous-même qu'il faut vous en prendre. Pourquoi avez-vous fait voir à madame Sainte-Ursule l'instrument dont elle me parle dans sa Lettre ? & pourquoi lui avez-vous dit que c'étoit celui dont vous vous serviriez pour faire la ligature du polype que j'ai fait connoître chez la Religieuse de C....? Je vous rends, & je vous rendis, dans le tems, toute la justice qui vous est dûe pour le succès de cette opération, & pour l'addition ingénieuse que vous avez faite à l'instrument de M. Levret : je n'ai rien négligé pour vous donner une pleine satisfaction à cet égard. J'ai fait part à cet Académicien de la réussite de votre opération, & de l'addition que vous fîtes à son instrument : j'ai envoyé à C... l'extrait de sa Lettre, pour vous être remis, & Madame S. Aug. m'a écrit qu'elle vous l'enverroit. Pouviez-vous exiger de moi quelque chose de plus ?

Quant à la remarque que je vous fis touchant la cause de la fievre, je vous renvoie encore au Mémoire de M. Levret, où il dit » qu'on ne doit point s'alarmer de la » fievre qui se déclare quelquefois, pendant

» le cours de la cure, plutôt, ou plus tard, » & qui continue plus ou moins de tems, » d'autant plus que c'eſt ordinairement la » fievre de ſuppuration, qui eſt d'un très-bon » augure. « (*Voyez* page 35, n° 19.) Je ne nie pourtant pas que la réſorbtion des ſucs putrides ne puiſſe quelquefois occaſionner la fievre : c'eſt pourquoi j'approuve les injections anti-ſeptiques & déterſives, de même que l'uſage intérieur du camphre & du quinquina. Cependant je perſiſte à croire que la fievre que notre Religieuſe eſſuya, ne provenoit pas de la réſorbtion de la matiere ſeptique, parce que ſi cette fievre eût été occaſionnée par cette cauſe, elle ne ſe ſeroit point terminée le jour de la chute du polype, ſur-tout ayant été accompagnée de ſymptômes violens ; il eût fallu plus de tems pour obtenir une dépuration de la maſſe du ſang. Enfin, ſi la réſorbtion de la matiere putride donnoit toujours la fievre, la femme de Touri, qui fut opérée par M. le Blanc, Chirurgien d'Orléans, auroit dû en avoir une de longue durée, puiſque la premiere ligature fut faite le 19 Avril 1746, & que le polype ne tomba que le 15 Juillet. Cependant, dans l'hiſtoire rapportée par M. Levret, Obſerv. xj, il n'eſt pas fait mention de fievre : il y eſt dit, au contraire, que la malade ſe porta de mieux en mieux, ſix jours après la premiere liga-

Digitized by Google

ture, quoique ſon polype tombât preſqu'entiérement par la pourriture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PROJET

D'un nouvel inſtrument pour porter la ligature ſur le pédicule des polypes Utérins, adreſſé à M. ROUX, Auteur du Journal de Médecine; par M. LAUGIER, *Docteur en Médecine & Chirurgien, de l'Académie de Montpellier, Médecin à Corp en Dauphiné.*

MONSIEUR,

Les anciens, privés des ſecours de la ſaine phyſique, ne marchoient qu'à la lumiere du flambeau de l'obſervation; & quoique les connoiſſances qu'ils nous ont tranſmiſes, & qu'ils avoient puiſées dans cette ſource du vrai ſavoir, renferment les richeſſes les plus ſolides, néanmoins, par une étrange fatalité, on avoit preſqu'entiérement négligé, pendant un long eſpace de tems, non-ſeulement de fouiller dans les précieux monumens de ces oracles de l'art, les tréſors immenſes qu'on peut y découvrir, mais encore de ſuivre la route qu'on y trouve tracée, & qui conduiſoit, comme par la main, à de nouvelles

découvertes toujours plus intéreſſantes. Loin de mettre à profit les ſublimes connoiſſances qu'on avoit, par la ſuite, acquiſes dans la phyſique des corps animés, on ne les avoit, juſques vers le milieu de ce ſiecle, fait ſervir, pour ainſi dire, qu'à forger des hypotheſes, & à vouloir deviner la nature. C'eſt ainſi que l'art de guérir, déjà en adoleſcence chez les anciens, étoit tombé, par l'eſprit de ſyſtême, dans un état, j'oſe le dire, de démence, duquel il n'a été tiré que depuis que l'obſervation a revendiqué efficacement ſes droits. Quel tribut de reconnoiſſance ne doit donc pas l'humanité à ces zélés Praticiens, qui, guidés de cette fidelle bouſſole, conſacrent tous les jours de leur vie à interroger la nature, à la ſuivre comme à la piſte, à dépouiller le caractere des maladies, à nous prévenir ſur les moyens les plus sûrs pour le reconnoître, à en déterminer la cauſe, & à nous faire généreuſemement par des ſecours qu'ils ont trouvé les plus efficaces pour la combattre! Combien de malades ont été, dans bien des cas, les victimes de ces défauts de connoiſſance, qu'aujourd'hui on arracheroit facilement à la mort?

Tel étoit le ſort de la plupart des femmes attaquées de polypes utérins, avant que M. Levret eût fait un précepte *de toucher les femmes qui ont des pertes de ſang*, &

celles qui ont des pertes blanches. L'inſtrument que cet habile Chirurgien avoit propoſé pour en faire la ligature, & dont il s'étoit ſervi avec les plus grands ſuccès, réuniſſoit, à la vérité, bien des avantages; mais le dernier, dont il vient de nous faire part par la voie de votre Jonrnal (*a*), l'emporte de beaucoup ſur ce dernier & ſur ceux de MM. Keck & Herbiniaux, qui n'en different que par quelques additions, comme M. Levret l'a fort bien remarqué (*b*).

Il y a quelque tems, Monſieur, que j'en ai imaginé un : j'en avois même parlé à quelques perſonnes de l'art, & je me propoſois de le rendre public par la voie de ce Journal. Cet inſtrument, à-peu-près dans le goût du nouveau de M. Levret, n'en différeroit que parce que les tuyaux ne ſeroient par courbes, & qu'on pourroit les joindre & les disjoindre, leur aſſemblage n'étant fixé qu'au moyen d'une vis qu'on mettroit & qu'on ôteroit à volonté.

Voici quelle ſeroit la maniere de s'en ſervir : on paſſeroit les chefs de la ficelle, cirée de haut en bas, par chaque tuyau ſéparément, laiſſant un des bouts pendant, & fixant, par un nœud, l'autre bout à l'an-

(*a*) Voyez la Deſcription de cet inſtrument, Journal de Juin dernier.

(b) *Ibid.*

neau du tuyau qui lui a donné passage ; ensuite on introduiroit, par le côté le plus convenable, les deux tuyaux assemblés sans vis, & rapprochés, jusqu'à ce qu'on fût parvenu au lieu où le pédicule du polype prend naissance. Alors, ayant séparé les tuyaux, on tiendroit fixement d'une main celui à l'anneau duquel seroit arrêté le chef de la ficelle, & de l'autre on feroit le tour du polype avec le second tuyau, dont le chef de la ficelle seroit resté libre, ayant attention de porter & coucher le bracelet de la ligature le plus avant qu'il seroit possible ; ce dont on seroit assuré par la résistance qui se feroit sentir à l'extrêmité supérieure de ce dernier tuyau, dans tous les points du contour qu'on lui feroit décrire : cela fait on rassembleroit les tuyaux, on les arrêteroit au moyen de la vis, & on procéderoit pour le reste de l'opération ainsi que l'enseigne M. Levret.

On saisit, on embrasse facilement avec la ligature, même dans tous les points de la circonférence, la partie la plus haute du pédicule d'un polype qui se trouve implanté au col de l'*uterus*, ou au fond de sa cavité. Mais, si le polype a pris naissance sur un des côtés de la cavité de ce viscere, ou dans le vagin même, pourra-t-on alors se promettre le même avantage? Le bracelet, dans le dernier cas, ne prendra son niveau

que de la partie la plus basse du lieu où sera attaché le pédicule, & en laissera en-dessus une portion à-peu-près triangulaire, plus ou moins considérable, suivant que le pédicule se présentera plus ou moins obliquement, ou transversalement, à la direction du vagin. L'instrument que je propose doit obvier à cet inconvénient par la facilité qu'on auroit de porter plus ou moins avant le tuyau avec lequel on feroit le tour du polype. On pourroit même, pour mieux appliquer le bracelet dans tous les points les plus hauts du pédicule, donner à ce dernier tuyau une certaine courbure, sur-tout dans sa partie supérieure, ou bien avoir l'attention de porter les tuyaux assemblés en dessus du pédicule, & partir delà pour en faire la ligature.

Il me paroît encore, Monsieur, qu'à l'aide de cet instrument, on pourroit aussi pratiquer la ligature des polypes dont la partie supérieure seroit la plus volumineuse, en faisant tenir par un aide le tuyau qui fixe le bout de la ficelle qui lui répond, tandis que le Chirurgien feroit d'une main le tour du polype avec le second tuyau, & de l'autre tendroit, en même tems, modérément le bout pendant de la ficelle de ce même tuyau : par ce moyen on parviendroit à mouler, en quelque façon, sur le

haut du polype, un lit à la ligature, & à l'assujettir.

Il est, sans contredit, des polypes d'une grosseur énorme : il en est d'autres qui, sans être très-volumineux, se trouvent placés profondément dans le vagin. Les uns à raison de leur volume, les autres à raison de leur éloignement, pourront présenter des difficultés au Chirurgien qui voudroit, ou porter l'anse sur le pédicule, ou faire passer ces corps à travers la courbure concave du nouvel instrument de M. Levret ; difficultés qu'on ne rencontreroit pas avec l'instrument dont je présente ici l'idée, qui auroit huit ou neuf pouces de longueur, & qui seul serviroit également pour les plus petits polypes comme pour les plus volumineux. L'instrument du célèbre Praticien dont je viens de parler, n'a pas non plus cette derniere qualité, puisqu'il faudroit en être nanti de différente courbure & de différente longueur, suivant que les polypes se trouveroient plus ou moins volumineux, & situés plus ou moins profondément.

Je laisse aux arbitres de l'art à apprécier les avantages que me sembleroit réunir l'instrument que je propose ; je n'ai en ceci d'autre objet que de concourir au bien de l'humanité : heureux celui qui peut y réussir !

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	Thermometre. A 2 h. & d. du soir.	Thermometre. A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	Barometre. A midi. pouc. lig.	Barometre. Le soir. pouc. lig.
1	14	15	12 3/4	28 2	28 2	28 1 3/4
2	13	17 1/2	13 3/4	28 1 1/2	28 1 1/4	28 2 3/4
3	11	18 1/4	13 1/2	28 3	28 3 1/4	28 3 3/4
4	11	19 1/2	16	28 3 1/2	28 3 1/2	28 3 1/2
5	12 1/2	22	15	28 3	28 4	28 4
6	15	24	20	28	28 2	28 3
7	15	24	20	28 2	28 2	28 4
8	18	23	18	28 3	28 3	28 2
9	21	27	21	28 2	28 1	28 1
10	16 3/4	24 1/4	19 3/4	28 1	28 1	28 1
11	16 3/4	25 1/2	18	28 1	28 1 1/2	28 2
12	14 1/2	21 3/4	18 1/2	28 2 1/2	28 3	28 2 1/2
13	16 1/2	25	19 1/2	28 1 3/4	28 1	28 1 1/2
14	16 1/2	26	20	28 1	28 1	28 2 1/2
15	18 1/2	22 3/4	16 1/2	28 1/4	28 2 3/4	28 2 3/4
16	16	21	16 1/2	28 1/2	28 1/2	28 2 1/2
17	15	21 1/2	16	28 1/2	28 1/2	28 2 1/2
18	15	20	15	28 3/4	28 1	28 1
19	13	20	16	28 1	28 2	28 2
20	13	17	13 3/4	28 1	28 3/4	28 1/2
21	13	15	11 1/2	28 1/4	28 1/2	28 1 1/2
22	11 3/4	15 3/4	12 1/2	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1 1/2
23	12	17 1/2	13 1/4	28 1 3/4	28 1 3/4	28 1 3/4
24	11	20	15	28 1 3/4	28 2	28 2
25	11	24 1/2	18	28 1	28 2	28 2
26	15	17 1/2	15	28 3	28 3	28 2 3/4
27	10 1/2	18 1/2	13 1/4	28 2	28 1 1/2	28 1 3/4
28	11 1/2	18 1/2	12	28 1 1/2	28 1 3/4	28 2 1/2
29	9 3/4	17 1/2	12	28 3	28 2 3/4	28 3
30	9	17 3/4	12 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2
31	10 1/4	17	13 1/2	28 1 1/4	28 1 1/2	28 1 3/4

Digitized by Google

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. couv. pl.	O. pl. nuages.	Beau.
2	O. nuag. pl.	N-O. nuages.	Nuages.
3	N-O. couvert.	N-N-E. c. pl.	Nuages.
4	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
5	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
6	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
7	N-E. légers n.	N-E. lég. nua.	Beau.
8	E. nuages.	E-S-E. nuag.	Beau.
9	S-S-O. nuag.	S-S-O. nuag. écl. pet. pl.	Nuages.
10	S-S-O. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
11	N-O. nuages.	O-N-O. nuag.	Beau.
12	O-N-O. n.	N-E. beau.	Beau.
13	N. nuages.	N. n. écl. t. pl.	Pluie.
14	N-E. nuages.	N-E. n. éclairs.	Couvert.
15	N-N-E. couv.	S-O. c. pl. n.	Nuages.
16	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
17	N. nuages.	O. nuages.	Beau.
18	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
19	E. nuages.	E-S-E. nuages.	Nuages.
20	S-S-O. nuag.	S-S-E. n. pl.	Nuages.
21	O-S-O. pluie.	O. pluie.	Beau.
22	O. nuages.	O-S-O. pl. n.	Beau.
23	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
24	O. beau.	O-N-O. nuag.	Beau.
25	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Nuages.
26	N-N-O. nuag.	N-N-O. couv.	Beau.
27	N-N-E. b.	N-N-E. b. n.	Beau.
28	N-E. couvert.	N-N-E. nuag.	Beau.
29	N-N-E. beau. nuages.	N-E. nuages, beau.	Beau.
30	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuages.	Beau.
31	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.

Digitized by Google

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 27 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 9 degrés au - dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement de 28 pouces 0 lignes. La différence entre ces deux termes est de 4 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.
8 fois du N-N-E.
8 fois du N-E.
2 fois de l'E.
2 fois du l'E-S-E.
1 fois du S-S-E.
3 fois du S-S-O.
2 fois du S-O.
2 fois de l'O S-O.
9 fois de l'O.
3 fois de l'O-N-O.
4 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 19 jours beau.
presque tous les jours des nuages.
7 jours couvert.
9 jours de la pluie.
3 jours des éclairs & du tonnerre.

Digitized by Google

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1770.

On a obſervé, au commencement de ce mois, quelques diſſenteries, la plupart bénignes. Beaucoup de perſonnes ont éprouvé des douleurs de coliques, & des dévoiemens bilieux.

Sur la fin, on a commencé à voir des fievres intermittentes, la plupart double-tierces, accompagnées, dans beaucoup de ſujets, de douleurs vagues, qui ſe fixoient ſouvent dans une partie, & prenoient tout le caractere du rhumatiſme.

Obſervations météorologiques faites à Lille au mois de Juillet 1770, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Nous n'avons pas eu, ce mois, de chaleurs conſidérables : néanmoins le tems a été à ſouhait pour le commencement de la moiſſon. Il n'y a eu guere de pluie que dans les premiers jours du mois : auſſi le mercure, dans le barometre, a-t-il été obſervé le plus ſouvent au-deſſus du terme de

28 pouces, ſans cependant s'éloigner conſidérablement de ce terme.

La hauteur du thermometre a varié. Le 3 & le 8, ſa liqueur ne s'eſt pas élevée au-deſſus du terme de 12 degrés : le 14, elle s'eſt portée à 22 degrés, & le 28, à 23 degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes eſt de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
5 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
7 fois du Sud vers l'Eſt.
3 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ou.
7 fois de l'Oueſt.
11 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille au mois de Juillet 1770.

Quoique la fievre continue-putride ait été plus répandue, ce mois, dans la ville, que ci-devant, elle étoit, en général, moins dangereuse & moins meurtriere qu'elle ne l'avoit été, soit à la campagne, soit dans la ville. Dans les uns, elle débutoit par les symptômes de la synoque-putride des anciens ; dans les autres elle avoit la marche de la fievre hémitritée, ou double-tierce-continue. Dans l'un & l'autre cas il y avoit des signes non équivoques de saburre dans les premieres voies, & la plupart des malades rendoient des vers. Vers le septieme de la maladie, & quelquefois au neuvieme les symptômes s'aggravoient : les malades tomboient dans un état comateux, & dans un délire obscur ; les yeux étoient rouges, & comme saillans hors de leurs orbites. Il y avoit de petits saignemens du nez, qui ensuite étoient plus considérables : le pouls alors étoit petit, fréquent & irrégulier. Les malades déliroient complétement, ou tomboient dans la léthargie absolue : ils refusoient les boissons, ou n'en prenoient qu'avec beaucoup de peine. Une espece d'étranglement ou de constriction considérable

du gosier empêchoit la déglutition. Ce symptôme étoit terrible, & presque toujours funeste : les soubresauts des tendons s'y joignoient avec le ris sardonique, qui annonçoient une mort prochaine.

Une oppression fâcheuse de poitrine se joignoit souvent aux symptômes ordinaires de la maladie, soit au commencement, soit dans le progrès. Quand les choses tournoient bien, il s'établissoit une expectoration purulente, qui ne terminoit cependant point la maladie, laquelle ne cédoit qu'à des évacuations bilieuses du ventre.

Les angines ont été assez communes ce mois : elles étoient plutôt catarrheuses qu'inflammatoires. Il y a eu aussi, dans le peuple, des rhumatismes goutteux, qui n'ont cédé qu'à la cure anti-phlogistique. Les cours de ventre bilieux ont été, vers la fin du mois, la maladie dominante.

LIVRES NOUVEAUX.

Discours de Réception à l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, lu en la séance publique du 8 Mai 1770; par M. *Jadelot*, Conseiller-Médecin du Roi, Professeur de la Faculté de Médecine de Nancy. A Nancy, chez *Leseure*, 1770, in-8°.

Ce Discours, qu'on trouve à Paris, chez *Valade*, traite de l'abus de l'esprit de calcul dans l'étude de l'économie animale.

Dissertation sur les Parties sensibles du Corps animal, suivie d'un Mémoire sur les Avantages que procurent les frictions mercurielles dans le traitement de quelques épilepsies idiopathiques, avec les Consultations & Lettres qui y ont rapport, terminé par deux Observations sur l'usage du mercure pour la guérison du scorbut & des dartres; par M. *E. J. P. Housset*, Docteur en l'Université de médecine & Correspondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, Médecin des hôpitaux, Bibliothécaire, ancien Directeur de la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxere. A Lausanne, chez *Grasset*, 1770, in-8° de 112.

Digitized by Google

pages. On en trouve des Exemplaires à Paris, chez *Didot* le jeune.

Lettre de M. *Lanſel de Magny*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, &c. à M. l'Abbé *de Colonne*, Baron d'Omieres, &c. ſur les Préſages de la Vie ou de la Mort dans les maladies; Ouvrage utile non-ſeulement aux Médecins & aux Chirurgiens, ſelon cette penſée d'*Hippocrate*, au Livres des Préſages: *Aucun malade ne doute de donner toute ſa confiance à celui qui lui fait connoître le préſent, le paſſé & l'avenir*; mais auſſi aux Eccléſiaſtiques, pour apprendre le tems auquel il faut adminiſtrer les Sacremens aux malades. A Paris, chez *Leſclapart*, 1770, brochure in-12 de 36 pages.

Dictionnaire raiſonné univerſel des Plantes, Arbres & Arbuſtes de la France, contenant la Deſcription raiſonnée de tous les Végétaux du royaume, conſidérés relativement à l'agriculture, au jardinage, aux arts & métiers, à l'économie domeſtique & champêtre, & à la médecine des hommes & des animaux; par M *Buc'hoz*, Médecin-Naturaliſte de Lorraine, & du feu Roi de Pologne, &c. A Paris, chez *Coſtard*, 1770, in-8°, quatre volumes d'environ 700 pages chacun. 20 livres, reliés, pour les perſonnes qui auront retenu les Tomes III &

Digitized by Google

IV avant le premier Septembre prochain. Les deux premiers volumes se distribuent actuellement.

Premiere Distribution, petit format, des Planches anatomiques en couleur, de M. *Gauthier d'Agoty*.

Cette premiere Distribution, que nous avions indiquée d'avance, en annonçant la grande édition, comprend trois Planches. La premiere & la seconde représentent une femme enceinte, dont les extrêmités sont disséquées pour en démonter les muscles & les vaisseaux ; & la troisieme, une femme vue de côté, dans laquelle on distingue les principaux visceres de l'*abdomen*, une partie des muscles du bras & du tronc ; &, dans deux Figures séparées, les nerfs abdominaux, avec les parties de la génération.

Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'origine & les progrès de ces Sciences, avec un Tableau chronologique des principales Découvertes, & un Catalogue des Ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie, des Mémoires académiques, des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plupart des Theses qui ont été soutenues dans les Facultés de Médecine de l'Europe ; par M. *Portal*, Lecteur du Roi, & Professeur de Médecine au Col-

Digitized by Google

lege royal de France, Professeur d'anatomie de Monseigneur le Dauphin, de l'Académie royale des Sciences, &c. &c. avec cette épigraphe :

Ex his enim patebit quot res, quæ vulgò, ob Historiæ ignorationem repertæ, à posterioribus credebantur, quantò anteà propositæ fuerint.
MORGAGNI. *Epist. ad* VALSALVÆ. *Tract. de Aure.*

A Paris, chez *Didot* le jeune, 1770, cinq volumes, petit in-8°.

Traité de l'Apoplexie, Paralysie, & autres Affections vaporeuses, développées par l'expérience, auquel on a joint deux Discours Latins sur le premier Aphorisme d'*Hippocrate*, & sur le vingt-troisieme de la seconde Section du même Auteur; par feu M. *Marquet*, Doyen des Médecins de Nancy. A Paris, chez *Costard*, 1770, in-12.

Histoire des Maladies de Saint-Domingue; par M. *Pouppé des Portes*, Médecin du Roi & Correspondant de l'Académie royale des Sciences. A Paris, chez *le Jay*; &, dans tous les ports du Royaume, chez les principaux Libraires, 1770, in-12. trois volumes.

On nous a priés d'avertir que les *vrais Principes des Vapeurs*, ou *Nouveau Traité des Maladies des Nerfs*, *par M.* PRESSAVIN, dont nous avons donné l'Extrait

dans le ſecond Cahier de notre Supplément, ſe vend à Paris, chez *Coſtard*, rue S. Jean de Beauvais.

Hiſtoria Piſcium, *&c.* Hiſtoire des Poiſſons, contenant la Deſcription anatomique de leurs Parties externes & internes, & le Caractere des divers Genres, rangés par claſſes & par ordre, avec un Vocabulaire complet, des Tables raiſonnées en Latin & en François, des Expériences ſur le mouvement natatoire & muſculaire, ſur le Mécaniſme de la Reſpiration, ſur les Organes de l'Ouie & de la Génération, & des Eſtampes qui repréſentent les principales Parties anatomiques, & quelques Genres nouveaux; par M. *Ant. Gouan*, Conſeiller du Roi & Médecin ordinaire, Profeſſeur royal de médecine dans l'Univerſité de Montpellier, &c. A Strasbourg, chez *Konig*, 1770, in-4°. On trouve des Exemplaires de cet Œuvre à Paris, chez *Vincent*.

Digitized by Google

AVIS

Sur les Leçons de Chymie de feu M. Guillaume-François ROUELLE, *Maître Apothicaire, Démonſtrateur de Chymie au Jardin du Roi, Aſſocié des Académies royales des Sciences de Paris & de Stockholm, & de l'Académie électorale d'Erford.*

La réputation que feu M. *Rouelle* s'étoit faite par ſes Cours, engageoit ceux qui le ſuivoient à recueillir tout ce qu'ils pouvoient ſaiſir de ſes leçons : pluſieurs de ſes Diſciples ont même pris le ſoin de raſſembler la plupart de ces lambeaux épars, & d'en former des Cahiers ſuivis, qu'on s'eſt tranſmis de main en main, & qu'on a tenté plus d'une fois de donner au grand jour de l'impreſſion. Sa famille, craignant avec raiſon qu'à la fin quelqu'un ne parvienne à publier ces Leçons d'autant plus difformes, qu'aux fautes échappées aux Rédacteurs, il eſt impoſſible qu'il ne s'en ſoit pas joint une infinité de la part des Copiſtes, croit devoir faire annoncer qu'elle travaille à recueillir tous les Papiers, Notes & Remarques que feu M. *Rouelle* a délaiſſés, & qu'elle ſe propoſe de les faire mettre en

Digitized by Google

ordre, pour les publier elle-même. Elle a cru d'autant plus néceſſaire de ſe hâter de donner cet Avis, qu'elle a lieu de craindre que le zele indiſcret de quelque diſciple de cet homme célebre ne nuisît à ſa réputation, en croyant l'illuſtrer.

Nous ſaiſirons cette occaſion pour annoncer que M. ſon frere, qui a toujours été ſon émule, & qui l'a remplacé au Jardin du Roi, avec l'applaudiſſement du Public & des Connoiſſeurs, ſe propoſe de reprendre les Cours particuliers qu'il faiſoit chez lui : nous inſtruirons le Public, par un nouvel Avis, du tems où ces Cours commenceront.

Quelques gens mal intentionnés ayant publié que cette famille ne continueroit plus le commerce de la pharmacie, nous croyons devoir démentir ces bruits. La veuve, le fils & le frere de M. *Rouelle* n'ont point ceſſé de travailler à maintenir ſa boutique ſur le pied où l'homme célebre, qu'ils regrettent, l'avoit miſe, & ils eſpérent continuer à mériter la confiance du Public.

AVIS.

La Société typographyque de Bouillon propoſe par ſouſcription l'Etat général des

Digitized by Google

Médecins & Chirurgiens de toutes les villes du Royaume : elle invite MM. les Médecins & Chirurgiens desdites villes, ainsi que ceux des Hôpitaux Militaires, de la Marine & des Régimens, de lui envoyer, d'ici au premier Octobre, leurs noms, qualités & demeures, avec les noms des Villes & Provinces, à la tête de leurs Lettres adressées (franches de port, sans quoi elles resteront au rebut) à M. *Trécourt*, de la Société typographique, à Bouillon.

Cet Ouvrage, qui sera un in-12, sera envoyé franc de port, moyennant le prix de 2 livres 15 sols : on le propose par souscription, pour que tous ceux qui désireront se le procurer puissent envoyer le prix de la souscription, en même tems que leur Lettre, aussi franc de port, ou qu'ils puissent s'arranger avec un Libraire qui se chargeroit d'en demander plusieurs Exemplaires. On en trouve le *Prospectus* détaillé dans les Ouvrages périodiques de Bouillon.

Digitized by Google

TABLE.

EXTRAIT des Observations sur les Accouchemens laborieux. Par M. Levret, *Chirurgien*, page 291
Examen des Eaux de Seydschuz. Par MM. Bertrand, Roux & d'Arcet, *Médecins*, 315
Recherches & Expériences sur la Congélation. Par M. Baumé, *Apothicaire*, 323
Observation sur une Maladie singuliere, produite par les vers. Par M. le Pelletier, *Médecin*, 347
Addition à la derniere Méthode de porter des Ligatures dans les lieux profonds. Par M. Levret, *Chirurgien*, 350
Lettre de M. du Monceau, *Médecin, sur l'Extirpation d'un Polype Utérin, faite par* M. Keck, 358
Projet d'un nouvel Instrument pour porter la ligature sur le pédicule des Polypes Utérins. Par M. Laugier, *Médecin*, 363
Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois d'Août 1770, 369
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1770, 372
Observations météorologiques faites à Lille au mois de Juillet 1770. Par M. Boucher, *Médecin*, ibid.
Maladies qui ont régné à Lille au mois de Juillet 1770. Par le même, 374
Livres nouveaux, 376
Avis sur les Leçons de Chymie de feu M. Rouelle, 381
Avis sur un Catalogue des Médecins & Chirurgiens du royaume, 382

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

NOVEMBRE 1770.

TOME XXXIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
NOVEMBRE 1770.

EXTRAIT.

Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'Origine & les Progrès de ces Sciences, avec un Tableau chronolog. des principales Découvertes, & un Catalogue des Ouvrages d'Anat. & de Chir. des Mémoires Académiq. des Diſſertations inſérées dans les Journaux; & de la plupart des Theſes qui ont été ſoutenues dans les Facultés de Méd. de l'Europe; par M. PORTAL, *Lecteur du Roi, & Profeſſeur de Méd. au College-Royal de France, Profeſſeur d'Anat. de Mgr le Dauphin, de l'Acad. Royale des Sciences, &c. &c. &c. avec cette épigraphe:*

Ex his enim patebit, quot res quæ vulgò, ob Hiſtoriæ ignorationem, repertæ à poſterioribus credebantur, quantò anteà prepoſitæ fuerint. *MORGAGNI, Epiſt. ad* VALSALVÆ *Tract. de Aure.*

A Paris, chez Didot *le jeune, 1770, in-8°, cinq vol.*

POUR préſenter à nos lecteurs l'idée qu'ils doivent ſe faire de cet Ouvage, nous ne croyons pouvoir mieux faire que

Digitized by Google

de copier la Notice qu'en ont donnée MM. Laſſone & Morand, Commiſſaires nommés par l'Académie royale des Sciences, pour l'examiner. » Tout Anatomiſte, » diſent-ils, jaloux d'étendre les limites de » ſon art, doit, avant tout, être inſtruit » des travaux, des recherches & des obſer- » vations que les anciens & les modernes » ont faites & ont conſignées dans leurs » écrits. Il doit être en état de comparer » & d'analyſer les faits, de fixer les épo- » ques des découvertes, de faire connoître » la sûreté & la chaîne des connoiſſances » acquiſes, de démêler & de rectifier les » erreurs, en remontant à leurs ſources, » &, en dégageant ainſi le connu de l'in- » connu, ſe frayer une route aſſurée à de » nouvelles recherches. Au point où en eſt » l'anatomie moderne, cette voie de pro- » céder, eſt celle qui promet le plus de » ſuccès pour perfectionner les connoiſ- » ſances.

» C'eſt en aſſociant ainſi la partie ſcienti- » fique de l'anatomie aux diſſections répé- » tées, ou à la pratique de l'art, que » MM. Morgagni, Haller, & quelques » autres, ſe ſont illuſtrés, & qu'ils ont » donné à leurs ouvrages un degré de mé- » rite & d'utilité, qui ſera toujours avoué » & reconnu par les Anatomiſtes.

» M. Portal, ayant bien compris les avan-

» tages d'une étude dirigée sur ce plan, s'y » est entiérement livré; &, pour en retirer » tout le fruit possible, il a entrepris de » faire une analyse détaillée, suivie & rai- » sonnée, de tous les ouvrages qui ont » été publiés sur l'anatomie, en remontant » jusqu'aux tems les plus reculés, & pré- » sentant, siecle par siecle, la suite des » faits, le fil des progrès, & la chaîne des » découvertes jusqu'à nos jours.

» L'ouvrage sera terminé par une table » très-étendue, qui doit en lier toutes les » parties, rapprocher tous les objets, & » former, par ce moyen, un corps d'ana- » tomie des plus curieux & des plus inté- » ressans. « (Cette table ne paroît pas encore : elle doit composer le sixieme volume.)

» Quelques Auteurs ont prétendu donner » une espece d'histoire de l'anatomie, en » publiant des listes nombreuses des ou- » vrages anatomiques ; mais le mérite, » quoique réel, de ce travail, n'est que » celui des Bibliographes: il faut pourtant » excepter Goëlicke ; car en indiquant les » ouvrages, il en donne quelquefois une » courte notice assez bien faite, en rap- » pellant des observations qui sont propres » à l'Auteur dont il parle. Mais personne, » avant M. Portal, n'avoit traité cette ma- » tiere avec autant d'étendue & de détail,

» n'avoit préſenté une ſuite auſſi nombreuſe » de faits bien analyſés, & ramenés à leurs » véritables époques ; perſonne enfin n'a- » voit travaillé ſur le plan que nous venons » de tracer, pour compoſer une vraie hiſ- » toire de l'anatomie. «

Entrons dans quelques détails ſur la marche que notre Auteur a ſuivie. Il a diviſé ſon ouvrage en deux parties. La premiere traite de l'Hiſtoire ancienne, qu'il étend juſqu'à Harvée. Il examine, dans autant de chapitres particuliers, les travaux des Juifs, des Grecs & des Arabes. La ſeconde partie a pour objet les travaux des modernes : elle comprend l'hiſtoire de tous les Auteurs d'anatomie ou de chirurgie, qui ont vécu depuis Harvée juſqu'à nous. Ces deux parties ſont diviſées en pluſieurs époques. M. Portal en a établi cinq dans la premiere partie, Hippocrate, Galien, Véſale, Fabrice d'Aquapendante, Ambroiſe Paré. Il admet treize époques dans la ſeconde partie, Harvée, Pecquet, Malpighi, Ruyſch, Duverney, Morgagni, Winſlow, Senac, Haller, Lieutaud, Dionis, Heiſter, Morand. En traitant de chaque Auteur en pariculier, il commence à donner ſon hiſtoire ; enſuite il rapporte le titre de ſes ouvrages, dont il indique les différentes éditions. Il extrait de chacun ce qu'il y a de plus neuf & de plus remarquable, & releve les plagiats. Il

Digitized by Google

a suivi l'ordre chronologique de la publication des ouvrages, afin d'assigner avec plus de certitude les découvertes à leurs véritables Auteurs. Il paroît être beaucoup plus occupé de l'histoire des faits, que de celle des systêmes. Il a recueilli de tous les Mémoires des Académies & des Journaux de l'Europe, écrits en latin ou en françois, ce qu'ils contiennent de relatif à l'anatomie & à la chirurgie; & il s'est contenté de rapporter les titres des Mémoires écrits en d'autres langues; ou, s'il y a joint quelques notices, c'est d'après les Bibliographes, ou d'après des personnes instruites de ces langues, qu'il a consultées.

On n'attend pas de nous, sans doute, que nous suivions M. Portal dans le cours de son Histoire: cependant, pour la faire connoître, autant que cela est possible dans un extrait aussi borné que ceux que notre Journal comporte, nous allons tâcher d'analyser quelques-unes de ses époques les plus importantes; nous commencerons par Galien, le plus ancien des Anatomistes dont les ouvrages nous aient été conservés. Sans nous arrêter aux particularités de sa vie, sur lesquelles on trouve peu de chose dans l'ouvrage de M. Portal, nous allons passer tout de suite à la Notice qu'il donne de ses travaux en anatomie: nous joindrons en-

ſemble ce qu'il en dit dans ſon premier volume, & ce qu'il y a ajouté dans le ſupplément qui ſe trouve à la fin du cinquieme.

Galien diviſe le corps de l'homme en quatre parties, le ventre, le thorax ou la poitrine, la tête & les extrêmités. Il diſtingue, dans le bas-ventre, les parties contenantes, & les parties contenues. Il diviſe les premieres en *communes*, telles que la peau avec ſont épiderme, la membrane qui eſt ſous la peau & la graiſſe; & en *propres*, au nombres deſquelles il mettoit les muſcles abdominaux, le péritoine, & les os des lombes & du baſſin, dont il fait l'énumération. Il avoit reconnu que la peau reçoit des arteres, des veines & des nerfs. Il enſeigne que le péritoine fournit une enveloppe à tous les viſceres, aux inteſtins, aux vaiſſeaux qui ſont entre le diaphragme & les extrêmités inférieures, à l'*uterus* & à la veſſie: il croyoit qu'il étoit compoſé de deux membranes. Il dit, ſur l'épiploon, que, dans les hommes, il a cela de particulier qu'il n'eſt attaché que par des ligamens très-foibles à l'inteſtin colon. Selon lui, le ventricule n'eſt formé que de deux membranes, dont l'intérieure a des fibres droites, & l'autre des fibres rondes (circulaires): il ajoute que cette membrane extérieure vient du péritoine, & com-

Digitized by Google

munique avec tous les viſceres du bas-ventre.

Il paſſe enſuite à la deſcription de ces viſceres, & traite d'abord du foie, qu'il regarde comme l'organe de la ſanguification : il avoit reconnu que la membrane dont il étoit revêtu, venoit du péritoine. Il prétendoit que la rate étoit deſtinée à attirer les humeurs viſqueuſes & groſſieres, qui s'engendrent dans le foie. La texture de la rate eſt lâche & ſongueuſe : elle differe cependant beaucoup de celle du foie, qui eſt plus ſolide, & à laquelle il donne, d'après Eraſiſtrate, le nom de *parenchyme*. La rate communique avec le foie, par l'entremiſe de la veine-porte, & avec le cœur, par les arteres.

La deſcription qu'il fait des reins paroît beaucoup plus complete, au moins telle que la rapporte M. Portal ; car nous avouons que nous n'avons pas confronté ſes extraits avec les Ouvrages originaux. Ils ſont ſitués dans la région lombaire, ſur le derriere du ventre, à droite & à gauche du tronc deſcendant de la veine-cave & de la grande artere. Par leur partie concave, ils ſont attachés à l'un & à l'autre de ces grands vaiſſeaux, chacun par une veine & par une artere qui ſortent de ces mêmes vaiſſeaux. C'eſt par cette veine & par cette artere que

les reins attirent l'humidité superflue du sang ; & ils la séparent ensuite par une faculté qui leur est particuliere. Cette humidité, ainsi séparée, se ramasse dans une cavité membraneuse, qui se trouve au milieu du rein, & qui sert d'embouchure à un canal de la grosseur d'une plume d'oie, auquel on a donné le nom d'*uretere*. Les deux ureteres viennent se rendre, par des trous obliques, dans la vessie, qui n'a qu'une tunique propre ; car l'autre qu'on lui attribue, n'est qu'un prolongement du péritoine : elle est munie d'un *sphincter*, comme l'anus, pour empêcher la sortie involontaire de l'urine. Chaque rein, dit Galien, est muni d'un petit nerf qu'on peut à peine appercevoir.

Dans la description que Galien fait des parties de la génération, il s'est arrêté plus particuliérement à celles de la femme, & sur-tout à la matrice, qu'il dit être composée de deux tuniques dont les fibres sont opposées. L'extérieure est nerveuse : toutes les deux sont capables de contraction & de dilatation. Les arteres de la matrice viennent de la grande artere ; & ses veines viennent de la veine-cave. Il distingue son orifice & son fond, & dit que sa substance est musculeuse, composée d'une chair dure & cartilagineuse, & qu'elle est percée d'un trou par où s'écoulent les mois des femmes, &

Digitized by Google

qui permet à la ſemence de l'homme de parvenir dans ſa cavité. Les teſticules des femmes ſont placés, un de chaque côté de la matrice, près de ſes cornes. Ils different de ceux de l'homme par leur grandeur & par leur texture. Les parties génitales de l'homme, qui paroiſſent au dehors, ſont le membre viril, & les teſticules: ceux-ci ſont recouverts d'une membrane propre, que Galien appelle *dartos*, de l'*érythroïde* ou *vaginale*, & du *ſcrotum*; membranes qu'on ne trouve pas aux teſticules des femmes. Les teſticules & le *ſcrotum* ont peu de nerfs, ſelon Galien, parce qu'ils n'en ont beſoin, *ni pour le ſentiment ni pour le mouvement volontaire*. La verge, au contraire, &, chez les femmes, la vulve, ont beaucoup de nerfs, ayant un ſentiment plus exquis, à cauſe de l'acte vénérien. La verge a quatre muſcles, deux qui ſervent à l'érection, & deux à la rétraction: elle vient des parties ſupérieures de l'os *pubis*, & eſt compoſée des parties nerveuſes & caverneuſes, afin qu'elle puiſſe ſe remplir d'eſprits, & par-là devenir roide. Les vaiſſeaux du teſticule ſont une artere & une veine. L'artere vient du tronc deſcendant de la grande artere: la veine a ſon origine à la veine émulgente.

M. Portal expoſe enſuite le ſentiment de

Galien sur la génération. On sait que cet ancien Médecin admettoit le concours des semences de l'homme & de la femme ; mais il prétendoit que celle de la femme ne servoit qu'à nourrir celle de l'homme, qui est la principale, & à produire d'ailleurs une des enveloppes du fœtus. Quant à celle du mâle, elle se change toute en membrane, dont quelques-unes conservent leur nature ; d'autres s'épaississent, se durcissent, deviennent des cartilages, & enfin des os qui servent de fondement à tout le corps. Quelques autres se plient, & forment, à mesure qu'elles s'allongent, des cavités & des tuyaux qu'on appelle *arteres* ou *veines*. D'autres enfin, s'étendant en filamens, produisent des fibres ou des nerfs. Le corps ayant été ourdi de cette maniere, chaque partie attire ce qui lui est nécessaire. Les veines attirent le sang veineux, dont se forme ensuite le foie : les arteres attirent le sang artériel, dont se forme le cœur. Quant à la formation du cerveau, il se fait, dit Galien, une concentration de la partie la plus subtile de la semence ; & il arrive ensuite que la partie la plus grossiere, se portant au dehors, produit une membrane qui se change peu-à-peu en un os qu'on nomme *crâne*. Les chairs sont enfin formées du sang le plus épais & le plus grossier, qui vient remplir

les espaces vuides, qui se trouvent entre les vaisseaux & les membranes. La peau se forme la derniere.

L'enfant tient à la matrice par un grand nombre de veines & d'arteres, comme par autant de racines qui viennent s'aboucher avec d'autres arteres qui sont propres à cette partie, & par où le sang menstruel s'écouloit avant la grossesse. Il se forme autant de nouveaux vaisseaux dans la matrice d'une femme grosse, qu'il se trouve d'orifices de veines & d'arteres. Chacun de ces nouveaux vaisseaux est fort délié; mais ils grossissent peu-à-peu, à mesure qu'ils se joignent: de cette maniere ils se trouvent, à la fin, tous réduits en deux grosses veines & deux grosses arteres qui viennent se rendre dans le fœtus par son nombril, où ces deux veines se réunissent & n'en forment qu'une seule, qui va au foie. Les arteres demeurent divisées, & entrent dans d'autres arteres qui viennent du tronc commun de l'aorte du fœtus. L'usage de ces veines est d'apporter au fœtus du sang pour la nourriture de ses parties, pendant que les arteres lui fournissent un sang spiritueux pour l'entretien de sa vie. Tous ces vaisseaux sont liés ensemble, au sortir de la matrice, par une membrane forte & double, qui s'attache à la partie interne de ce viscere: on la nomme *chorion*. Au-dessous

Digitized by Google

du *chorion* est une autre membrane, nommée *allantoïde*, destinée à contenir l'urine du fœtus, qui lui est portée de la vessie par l'ouraque, qui accompagne les veines & les arteres ombilicales. La troisieme tunique est celle qui enveloppe immédiatement le fœtus ; elle est nommée *amnios* : elle contient une liqueur claire comme de l'eau, & très-abondante.

M. Portal n'a pas cru devoir rapporter la description que Galien fait des visceres du bas-ventre, parce qu'elle est trop étendue : il dit cependant que cette description est curieuse ; il passe donc tout de suite à celle que cet Auteur a faite de la poitrine. Le diaphragme est, selon lui, un véritable muscle d'une nature particuliere, qui sépare la poitrine de l'*abdomen*. Il naît de la partie antérieures des fausses-côtes : ses parties moyennes sont nerveuses ; & il a son tendon dans le milieu. Ses nerfs lui viennent de la portion cervicale de la moëlle épiniere. Il ne désigne la plevre, que par le nom de *membrane environnante*, & le mediastin, que par celui de *membrane séparante* ; c'est ainsi que M. Portal traduit ses expressions. Dans la cavité de la poitrine sont contenus le cœur & le poumon : le cœur est au milieu, & couché sur le poumon. La substance du cœur est dure & charnue. Il est composé de plusieurs fibres, & est, en quelque sorte,

ſemblable aux muſcles ; mais M. Portal obſerve qu'il n'a pas connu la diſpoſition des fibres du cœur. Il connoiſſoit ſes deux ventricules, ſes valvules, qu'il nomme *membranes* : il en avoit remarqué trois dans la veine artérielle (l'artere pulmonaire) tournées du dedans au dehors. *L'orifice de l'artere veineuſe* (la veine pulmonaire) *qu'il croit s'ouvrir dans le poumon, a deux membranes tournées du dedans au dehors.* Cette derniere expoſition n'eſt pas exacte. M. le Clerc, que M. Portal ne fait qu'abréger, préſente la deſcription de Galien d'une maniere plus conforme à la nature, & , nous oſons dire , plus conforme aux textes de cet Auteur. (Voyez le neuvieme chapitre du ſeptieme Livre de ſon *Adminiſtration anatomique.*) Mais pourſuivons. A la baſe du cœur ſont deux épiphyſes charnues & concaves, placées, devant les orifices, une de chaque côté : on leur a donné le nom d'*oreillettes.* Galien a connu le trou ovale ; & en a donné, dit M. Portal, une deſcription auſſi exacte que les Anatomiſtes modernes pourroient le faire. On ne ſait, après cela, ajoute-t-il, pour quelle raiſon on en a attribué la découverte à Boral, qui n'en a parlé preſque qu'en paſſant. Il paroît qu'il connoiſſoit l'anaſtomoſe des arteres avec les veines, & le paſſage du ſang dans ces dernieres, par ces anaſtomoſes & ſon

retour au cœur. Il savoit que les arteres sont toujours pleines de sang, & qu'elles en reçoivent plus du cœur qu'elles ne lui en fourniſſent. Malgré cela, on ne peut pas dire qu'il ait eu une idée nette de la circulation, telle que nous la concevons.

Galien paſſe enſuite aux poumons. Il dit qu'ils ſont revêtus d'une membrane qui eſt ſouvent affectée dans la péripneumonie; que ſa ſubſtance eſt compoſée, comme celle du foie, d'un tiſſu de pluſieurs vaiſſeaux, dont les intervalles ſont remplis par une chair molle comme de la bourre; qu'il n'y a aucun nerf dans toute la ſubſtance des poumons; ce qui le porte à croire qu'ils n'ont aucune ſenſibilité. Cependant, pourſuit cet Auteur, j'ai découvert ſur la membrane qui ſert d'enveloppe au poumon, deux nerfs très-petits, qui viennent de la ſixieme paire du cerveau. Trois vaiſſeaux principaux ſe répandent dans le poumon, une veine, deux arteres & les trachées qui ſervent à porter l'air aux poumons, & à tranſporter les fumées qui s'élevent du cœur. Chaque poumon eſt partagé en cinq lobes dans l'homme; mais, dans les animaux, c'eſt toute autre choſe.

La trachée-artere, dont le ſommet eſt appellé *larynx*, eſt cartilagineuſe. Les cartilages ſont placés les uns au-deſſus des autres, & forment chacun un demi-cercle,

Etant membraneux sur le derriere, où ils sont contigus à l'œsophage, ils sont fortement liés les uns aux autres par de forts ligamens, &, outre cela, par une membrane dont le canal est intérieurement revêtu. Lorsque la trachée-artere est entrée dans la poitrine, au-dessous des clavicules, elle se partage en deux, & se sous-divise ensuite dans les poumons, en une infinité de canaux dont les extrêmités vont s'aboucher avec l'artere veineuse, sans changer de nature. Le larynx est composé de trois grands cartilages qui ne ressemblent en rien à ceux des trachées. Le cartilage antérieur est le plus grand : il est extérieurement convexe, intérieurement concave. Il ressemble à un bouclier : c'est pourquoi on l'appelle *thyroïde*. Le second cartilage est appellé *cricoïde*. Galien, dit M. Portal, paroît avoir été le premier qui ait remarqué que ce cartilage a deux petites têtes par lesquelles il s'articule avec l'aryténoïde : ce troisieme s'articule avec le premier & le second dans leur partie postérieure, & est composé de deux petits cartilages qui s'unissent, & finissent en pointe à-peu-près comme le bec d'une aiguiere, d'où il a pris son nom. Galien parle ensuite des muscles qui ouvrent & ferment le larynx : il assure être le premier qui les ait connus. Il dit que ces muscles reçoivent des nerfs qu'il appelle *recurrens*, destinés

à les mouvoir. Ruffus d'Epheſe les avoit connus, ſelon M. Portal; mais il convient qu'on ne peut lui refuſer d'avoir dit le premier que la glotte & des ligamens étoient l'organe de la voix. Enfin Galien a décrit les glandes du larynx, & leur véritable uſage.

Les mamelles ſont deux corps glanduleux; placés ſur le devant de la poitrine. Elles ſont deſtinées à la ſécrétion du lait : leurs arteres & leurs veines ont une communication intime avec la matrice & les teſticules. Galien paſſe pour le premier qui ait apperçu cette communication.

Après cet expoſé, M. Portal vient à l'anatomie de la tête. Au-deſſous du crâne, Galien dit qu'on découvre une membrane à laquelle les anciens donnoient le nom de *méninge ;* nom qu'il n'adopte pas, parce qu'on le donnoit à toutes les autres membranes. Cette membrane, dit-il, eſt dure, & fort épaiſſe : elle en recouvre une autre qui eſt très-fine. Il parle enſuite des différentes parties du cerveau, du corps calleux, du *plexus* choroïde, de la voûte à trois piliers : il connoiſſoit le *corpus pſalloïdes*, le *conarion* (ou glande pinéale) les éminences appellées *nates*, & le *corps vermiforme*. Il connoiſſoit auſſi quatre ventricules du cerveau, deux antérieurs, & deux poſtérieurs. Ces ventricules communiquent entr'eux.

La ſubſtance du cerveau eſt molle, & ſemblable à la graiſſe. Il a cru qu'au derriere du cerveau ſe joignoient deux veines. Le point de cette réunion a été appellé *preſſoir* par Hérophile, à cauſe de ſa ſituation entre les ſinus latéraux, le ſinus longitudinal inférieur du cerveau, & le ſinus occipital du cervelet. Galien eſt du même ſentiment qu'Hérophile ſur le principe des nerfs. Il obſerve que le corps du cerveau n'eſt pas de même nature par-tout, mais qu'il eſt plus mol vers la partie antérieure, & devient plus dur, à meſure qu'il avance vers l'*occiput*, & que ſa portion la plus dure eſt à ſa jonction avec la moëlle de l'épine, qui eſt dans cet endroit plus dure qu'ailleurs, & qui devient de plus en plus dure, en s'éloignant de ſon principe. A la partie poſtérieure de la tête eſt placé le cervelet. Il eſt ſéparé du cerveau par une duplicature de la dure-méninge : ſa ſubſtance eſt plus dure que celle du cerveau, ſur-tout vers la partie qui touche à la moëlle épiniere. Willis, comme l'obſerve M. Portal, a tiré parti de cette Remarque.

Galien comptoit ſept paires de nerfs, qui tirent leur origine du cerveau & du cervelet, & vont ſe diſtribuer à différens organes. Il appelloit la premiere paire *optique*, la ſeconde, *les moteurs* ; ils vont ſe diſtribuer aux muſcles des yeux : la troiſieme,

Digitized by Google

guſtatifs, parce qu'ils vont à la langue. Il croyoit que les nerfs de la quatrieme paire ſortoient du crâne par le même trou que ceux de la troiſieme ; qu'ils étoient plus durs, plus petits, & qu'ils alloient ſe diſtribuer au palais, pour ſervir à l'organe du goût. Il décrit la cinquieme paire d'après Marinus, qui l'avoit ainſi nommée, & dit qu'elle va à l'oreille. La ſixieme ſe diſtribue, ſelon lui, en pluſieurs rameaux, qui vont au ventricule, aux inteſtins, au méſentere & aux autres viſceres. Les nerfs de la ſeptieme paire ſont appellés *moteurs de la langue*. Les nerfs de l'épine ſortent par paires, c'eſt-à-dire un de chaque côté de l'épine, & vont enſuite ſe diſtribuer dans toutes les parties du corps.

Galien admettoit dans le globe de l'œil ſept membranes qui l'environnent, les humeurs vitrée, cryſtalline & aqueuſe. Il croyoit que toutes les arteres venoient du cœur, ſur-tout de l'aorte, qui prend naiſſance au ventricule gauche ; que chaque tronc d'artere avoit un tronc de veine qui l'accompagnoit, mais qu'il n'en eſt pas de même des veines qu'on trouve quelquefois ſeules. Le Livre de Galien, qui a pour titre *de Motu muſculari*, prouve qu'il étoit très-verſé dans cette partie de l'anatomie, & qu'en ce genre il avoit ſurpaſſé tous ceux qui avoient vécu avant lui. Il eſt le

premier, selon M. Portal, qui ait connu le *platysma myoïdes*, les muscles inter-osseux & lombricaux, que quelques Chirurgiens François attribuent à Habicot, & un petit muscle de la tête, que nous appellons *le droit antérieur*. M. Portal n'a pas cru, dans ce premier exposé, devoir rien extraire de l'Ostéologie de Galien : il se contente de rapporter ses définitions des os, du squélette, & de quelques parties osseuses.

C'est ainsi que M. Portal termine l'histoire des connoissances anatomiques qu'on trouve dans les Ouvrages de Galien : il a cru devoir y ajouter quelques nouveaux détails dans le Supplément qu'il a mis à la fin de son cinquieme Volume, en rappellant l'Edition que Dundas a publiée de l'Anatomie de Galien, recueillie par Oribase. Il commence par quelques Remarques de Galien sur les enveloppes du cerveau, sur ses ventricules, &c. Il rapporte, entr'autres choses, la description qu'il a donnée de la glande pinéale, qu'il appelloit *conarion*. Elle est placée, dit-il, au-dessus des éminences *nates* & *testes* : sa figure est semblable à celle d'un cône ; elle est située entre deux rameaux des veines du *plexus* choroïde, est fixée à presque toutes les parties voisines par diverses membranules, & elle s'incline, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & par-là préside à la distribution des

Digitized by Google

eſprits. Il paroît, ajoute M. Portal, que Galien lui accorde d'auſſi grandes prérogatives que Deſcartes ; ou, pour mieux dire, Deſcartes doit à Galien ſon ſyſtême ſur le ſiege de l'ame dans la glande pinéale. Ce n'eſt pas la premiere fois que les Philoſophes ont profité des idées des Médecins. Delà notre Auteur paſſe à la deſcription des yeux : il remarque enſuite que Galien a connu l'orifice des canaux ſalivaires qui ſe trouvent à la racine du frein de la langue ; qu'il a décrit les ventricules du larynx ; qu'il a connu que l'épiglotte couvroit entiérement la glotte ; que le cœur étoit ſitué tranſverſalement au milieu de la poitrine. M. Portal rapporte fort au long la deſcription qu'il a donnée de cet organe. Il ne corrige pas ce qu'il a dit des valvules dans ſon premier Volume : il ſe contente d'obſerver que Galien ſuit Eraſiſtrate de fort près dans la deſcription qu'il donne des valvules ; qu'il avoit ajouté ſeulement que les valvules auriculaires ſont les plus fortes & les plus épaiſſes ; qu'elles ſont tirées par des ligamens très-blancs, c'eſt-à-dire, par des filets tendineux ; que les valvules ſigmoïdes, repouſſées par le ſang, bouchent l'entrée de l'aorte, comme ſi elles ne formoient qu'une ſeule & grande valvule ; que cependant le ſang peut refluer, ou plutôt tranſuder par leurs interſtices. Un peu plus

Digitized by Google

bas, M. Portal observe que Galien avoit connu l'usage de ces valvules. Les deux orifices du cœur dans chaque ventricule, lui fait-il dire, sont destinés, l'un à recevoir le sang, l'autre à lui ouvrir une issue: c'est dans cette vue que les valvules sont diversement construites, & diversement placées. Il savoit que les arteres étoient pleines de sang; que, lorsqu'on les lioit, les parties où elles se rendent deviennent froides, pâles, & sont privées de nourriture. Il n'ignoroit pas le commerce qu'il y a entr'elles & les veines. » Ouvrez, dit-il, » de grandes arteres dans un animal vivant, » vous épuiserez tout le sang de cet animal. » Il n'en reste point dans les veines: elles » sont vuides, de même que les arteres, » comme l'expérience me l'a appris. Il y a, » continue-t il, une voie toujours ouverte » entre les extrêmités de ces vaisseaux: ils » s'abouchent par des conduits insensibles, » qu'il appelle des *passages*, des *embou-* » *chures*, des *anastomoses*, &c. «

Un autre passage de cet Auteur, que M. Portal rapporte, prouve assez clairement qu'il connoissoit la véritable forme de l'épiploon, & même le trou que M. Winslow croyoit avoir découvert. Il annonce aussi clairement que le mésentere doit son origine au péritoine. La description qu'il donne du pancréas, ou plutôt l'usage qu'il lui attri-

Digitized by Google

bue, eſt aſſez ſingulier. Il prétend qu'il n'eſt deſtiné qu'à conduire, à fixer dans leur place des vaiſſeaux qu'il décrit. Il n'admettoit que deux trous au diaphragme, l'un qui donne paſſage aux vertebres, à l'œſophage, à la grande artere : l'autre trou reçoit la veine-cave, qui porte le ſang des parties ſupérieures ; & celle-ci adhere fortement au contour de l'orifice du diaphragme, au lieu que l'orifice du ventricule eſt lâchement attaché à l'œſophage. Il avoit remarqué que, par l'inſertion oblique des ureteres à la veſſie, & du canal cholédoque à l'inteſtin *duodenum*, l'urine pouvoit facilement couler dans la veſſie, & la bile dans l'inteſtin, mais que ces liqueurs ne pouvoient refluer dans les canaux qui les auroient verſées ; &, par cette inſertion oblique, dit Galien, il n'eſt point néceſſaire qu'il y ait de *ſphincter*.

L'hiſtoire des os, dit M. Portal, eſt ſupérieurement traitée dans Galien : l'expoſé qu'il en fait, juſtifie bien ce jugement. Il n'avoit pas des connoiſſances auſſi completes ſur les muſcles : il en décrit cependant un très-grand nombre avec aſſez d'exactitude. Enfin M. Morgagni a obſervé qu'il avoit connu l'artere bronchique ; qu'il avoit indiqué les différentes couleurs du cryſtallin dans l'état de maladie, & qu'il n'avoit pas ignoré le véritable uſage de la caroncule lacrymale.

Nous

Nous nous ſommes arrêtés d'autant plus volontiers à cet article de l'Hiſtoire de M. Portal, que les Ouvrages de Galien étant le corps le plus complet d'anatomie qui nous reſte de l'antiquité, ce n'eſt qu'en la connoiſſant parfaitement qu'on peut juger des progrès que les modernes ont fait faire à cette ſcience. L'expoſé que M. Portal fait de ſa Chirurgie n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi complet : il ne contient guere qu'une énumération des maladies chirurgicales, dont il a parlé, & de quelques-unes des opérations qu'il a propoſées. Enfin il donne le titre de différens Traités d'Anatomie & de Chirurgie, qu'on trouve dans le Recueil de ſes Œuvres, & l'ordre dans lequel ils ſont diſpoſés dans l'Edition de Chartier : il donne également la date des différentes éditions que les Juntes ont publiées de cet Auteur. Nous nous propoſons de rapporter, dans un ſecond Extrait que nous réſervons pour notre prochain Journal, quelques autres exemples, afin de faire connoître, autant qu'il eſt en nous, un Ouvrage que nous croyons très-propre à accélérer les progrès de l'Anatomie & de la Chirurgie, malgré quelque légers défauts que nous y avons remarqués, mais inévitables dans une entrepriſe auſſi vaſte, & chargée d'un auſſi grand nombre de détails.

Digitized by Google

SUITE DES RECHERCHES ET EXPÉRIENCES

Sur plusieurs Phénomenes singuliers que l'Eau présente, au moment de sa congélation, & sur les Effets des Aréometres plongés dans les liqueurs prises à différentes températures, par M. BAUMÉ, Maître Apothicaire de Paris, & Démonstrateur en Chymie.

En employant, au lieu d'eau simple, des mêlanges d'eau & d'esprit-de-vin, pour les soumettre aux mêmes expériences, j'ai remarqué que ces mêlanges sont susceptibles de se refroidir beaucoup au-dessous de la glace, sans se geler; mais, lorsque le froid est parvenu à un certain point, il s'excite, comme dans les expériences précédentes, un mouvement entre les parties du liquide, qui produit d'autant plus de chaleur, que le mêlange est plus difficile à se geler: il fait élever, au moment de sa congélation, le thermometre, d'autant plus qu'il étoit descendu davantage dans les premiers instans.

V. EXPERIENCE. Le 7 Février 1769, la temprature du lieu à 5 degrés au-dessus de la glace, j'ai fait un mêlange de dix

livres de glace pilée, & d'autant de sel marin : il a produit 20 degrés de froid au-dessous de la glace. J'ai plongé dans ce mêlange cinq bouteilles numérotées 1, 2, 3, 4 & 5 : chacune contenoit un thermometre à esprit-de-vin. Il y avoit dans le bain de glace & de sel un semblable thermometre : ces six thermometres avoient exactement la même marche.

Dans la bouteille, n° 1, j'ai mis un mêlange de trente onces d'eau, & de deux onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n° 2, j'ai mis un mêlange de vingt-huit onces d'eau, & de quatre onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n° 3, j'ai mis un mêlange de ving-six onces d'eau, & de six onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n° 4, j'ai mis un mêlange de vingt-quatre onces d'eau, & de huit onces d'esprit-de-vin.

Enfin, j'ai mis dans la bouteille, n° 5, de l'esprit-de-vin pur, qui donne, au terme de la glace, 37 degrés à mon pese-liqueur.

Toutes ces bouteilles ont réchauffé le bain de 5 degrés : un quart-d'heure après, il n'avoit plus que 15 degrés de froid au-dessous de la glace. J'ai fait durer & j'ai suivi cette expérience pendant une demi-heure : au bout de ce tems le thermo-

metre, plongé dans le bain, indiquoit encore 8 degrés de froid au-dessous de la glace. Voici ce qui en est arrivé.

Le thermometre, plongé dans la liqueur de la bouteille, n° 1, au lieu de suivre la marche de celui du bain, n'a pu descendre qu'à 5 degrés au-dessous de la glace. En moins d'un quart-d'heure, la liqueur a commencé à se geler, &, sur le champ, le thermometre a remonté de trois degrés. Il est redescendu un peu pour se fixer à 3 degrés au-dessous de la glace, & il y est resté pendant une heure & demie. La glace qui s'est formée, étoit assez compacte autour de la bouteille: le centre étoit neigeux, & mêlé d'un peu de liqueur.

Le thermometre, plongé dans la bouteille, n° 2, a descendu à 8 degrés au-dessous de la glace. La liqueur a commencé à se geler, & le thermometre a remonté de 4 degrés, & s'est fixé pour toujours à 5 degrés au-dessous du terme de la glace. La glace qui étoit autour de la bouteille, étoit assez compacte: le centre étoit neigeux, & mêlé d'un peu de liqueur, qui n'a pas gelé.

Le thermometre, plongé dans la liqueur de la bouteille, n° 3, a descendu à 10 degrés au-dessous de la glace. La liqueur a commencé à se geler, & le thermometre a remonté de 3 degrés: il s'est fixé à 7 de-

Digitized by Google

grés au-dessous de zéro. La glace étoit moins compacte que les précédentes.

Le thermometre, plongé dans la bouteille, n° 4, a descendu, en dix minutes, à 11 degrés au-dessous de la glace; il a été stationnaire pendant un quart-d'heure, ensuite il a remonté, & s'est fixé à 9 degrés au-dessous de la glace.

Enfin le thermometre, plongé dans la bouteille, n° 5, est descendu à 15 degrés, dans l'espace de cinq à six minutes, & il a suivi exactement la même marche que celui qui étoit plongé dans le bain.

Il résulte de ces expériences, 1° que ces liqueurs prennent d'autant mieux la température du bain, qu'elles sont moins gelables, & *vice versâ*.

2° Les degrés indiqués par le thermometre, au moment de la congélation de ces liqueurs, sont bien les degrés où elles sont susceptibles de se geler; mais c'est lorsqu'elles éprouvent quelque degré de froid de plus; car, ayant exposé ces liqueurs seulement au degré de froid qu'elles ont indiqué, chacune pendant leur congélation, aucune n'a gelé, comme de l'eau, exposée dans la glace toute seule, ne peut jamais se geler.

3° Toutes ces expériences prouvent bien qu'il s'excite de la chaleur, pendant la con-

gélation de l'eau, puiſque les thermometres plongés dans ces liqueurs ont d'abord baiſſé au-deſſous du terme où elles ſe gelent, & qu'auſſi-tôt qu'elles commencent à ſe geler, elles font remonter les thermometres de pluſieurs degrés.

4° On a dû remarquer que le terme de la congélation n'eſt pas le même pour toutes les liqueurs : il faut une intenſité de froid d'autant plus grande, que la liqueur eſt moins gelable ; ainſi ce qui eſt bien digne de remarque, c'eſt que le degré de froid, qui eſt en état de conſerver la glace faite, n'eſt pas ſuffiſant pour faire geler la liqueur dont cette glace eſt formée.

C'eſt pour cette raiſon que l'eau ne peut ſe geler, que lorſqu'il regne à-peu-près un degré de froid au-deſſous de la glace ; &, ſans cette intenſité de froid, il n'y a point de congélation. Mais, lorſqu'elle commence à ſe geler, elle ſe réchauffe. Cet effet eſt conſtant, même lorſqu'elle eſt expoſée à 15 ou 20 degrés au-deſſous de la glace. Il faut, pour que la glace puiſſe ſe conſerver, qu'il regne au moins un demi-degré de froid au-deſſous de zéro.

Il en eſt de même d'un mêlange de deux onces d'eſprit-de-vin, & de trente onces d'eau. Il ne peut ſe geler que par un froid de 5 degrés au-deſſous de la glace : cette

glace ne peut se conserver, sans se fondre, que par un froid de 3 degrés au-dessous de zéro.

Le mêlange de quatre onces d'esprit-de-vin, & de vingt-huit onces d'eau, ne peut se geler, que lorsqu'il est refroidi à 8 degrés au-dessous de la glace, & l'intensité du froid, qui peut conserver cette glace, est de 5 degrés.

Il faut 10 degrés de froid pour faire geler un mêlange de six onces d'esprit-de-vin, & de ving-six onces d'eau, & 7 degrés de froid, pour conserver la glace qui en est formée.

Enfin un mêlange de huit onces d'esprit-de-vin, & de vingt-quatre onces d'eau, ne commence à se geler que lorsqu'il est refroidi à 11 degrés au-dessous de la glace, & l'intensité du froid qu'il faut pour conserver cette glace, est de 9 degrés.

Il suit delà que l'intensité du froid nécessaire pour conserver ces différentes glaces, augmente presque comme les nombres impairs, 3, 5, 7, 9. Il n'y a que l'eau, pour laquelle il faut un demi degré : s'il eût fallu 1 degré, cela auroit été juste comme les nombres impairs.

Mais les degrés de froid nécessaire pour faire geler ces mêmes liqueurs, sont comme les nombres 1, 5, 8, 10, 11. Je laisse

aux Géometres le ſoin de chercher les loix de ces rapports.

J'ai voulu m'aſſurer juſqu'à quel point cette progreſſion d'intenſité de froid, qui eſt néceſſaire pour conſerver la glace, ſe ſuivroit, &, dans cette vue, j'ai continué les expériences dans le même ordre.

J'ai fait un mêlange de dix onces d'eſprit-de-vin, & de vingt-deux onces d'eau; j'ai plongé ce mêlange dans le bain dont nous venons de parler: il a acquis 15 degrés de froid, qui étoit la température du bain. Il s'eſt fixé à 13 degrés, n'a pas gelé; mais la liqueur avoit la conſiſtance d'un ſyrop à moitié cuit.

Un mêlange de douze onces d'eſprit-de-vin, & de vingt onces d'eau, n'a pu prendre que 14 degrés de froid dans le bain, qui en avoit 15: ce mêlange avoit moins de conſiſtance que le précédent.

Un mêlange de quatorze onces d'eſprit-de-vin, & de dix-huit onces d'eau, n'a pu prendre pareillement que 14 degrés de froid dans le même bain: ce mêlange avoit encore moins de conſiſtance que les précédens.

Enfin le mêlange de ſeize onces d'eſprit-de-vin, & de ſeize onces d'eau, s'eſt mis à la température du bain.

A l'égard de la congélation ſubite, qui

Digitized by Google

s'opere, lorsque l'eau, refroidie au-dessous de zéro, reçoit un mouvement étranger, voici comme je le conçois : l'eau, qui a 10 degrés au dessus de la glace, contient du feu élémentaire, qui donne aux parties un arrangement relatif à ce degré de chaleur : cette eau, exposée ensuite au froid, dans un endroit tranquille, perd une partie de ce feu, proportionnellement à la température de l'air ambiant ; mais, comme il n'y a pas de mouvement, l'eau conserve le même arrangement, en se refroidissant beaucoup au-dessous de la glace : ses parties intégrantes sont, les unes envers les autres, dans un état de stagnation. Si, dans cet état, on donne le moindre ébranlement à l'eau, toutes ses parties intégrantes se mettent en mouvement : il se produit de la chaleur ; l'eau se gele, & le thermometre remonte au point où la glace se conserve, sans se fondre.

Dans mes expériences, je n'ai pas pu refroidir l'eau, ni mes différens mêlanges d'eau & d'esprit-de-vin, beaucoup au-dessous de leur terme de congélation, parce que, pour faire toutes ces expériences, on est obligé d'agiter & de mouvoir les bouteilles ; ce qui trouble nécessairement le repos de la masse des liqueurs.

Les différens degrés de froid où les li-

queurs ſpiritueuſes ſe laiſſent geler, forment des moyens très-commodes pour connoître la quantité d'eau & de liqueur ſpiritueuſe contenue dans un eſprit-de-vin.

J'ai fait obſerver précédemment, que de l'eau qui a 10 degrés de chaleur, occupe le moins de volume poſſible. Lorſqu'on l'échauffe, elle ſe dilate : ſa peſanteur ſpécifique diminue, & le peſe-liqueur doit s'enfoncer davantage, à proportion que l'eau eſt plus chaude. Mais, comme la chaleur, de ſon côté, dilate le peſe-liqueur, elle diminue ſa peſanteur ſpécifique, & fait qu'il s'enfonce moins : il ſe fait une compenſation, & le peſe-liqueur donne le même degré.

Il en eſt de même lorſque les liqueurs ſont refroidies au-deſſous de la glace : les liqueurs ſont plus denſes ; mais le volume du peſe-liqueur eſt moins grand : il augmente de peſanteur ſpécifique ; il s'enfonce davantage, & donne encore le même degré.

Si l'eau & les liqueurs, en ſe dilatant, diminuent de peſanteur ſpécifique, elles doivent toujours donner le même réſultat au peſe-liqueur, ſoit qu'elles ſe dilatent par la chaleur qu'on introduit artificiellement entre leurs parties, ſoit que cette chaleur ſoit produite par le mouvement que le froid ex-

Digitized by Google

cite entre ces parties. Dans l'un & l'autre cas, il y a dilatation, augmentation de volume, & néceſſairement diminution de peſanteur ſpécifique ; par conſéquent, il n'y a rien d'étonnant que le peſe-liqueur donne toujours le même degré dans la même liqueur expoſée à un froid de 15 degrés au-deſſous de la glace, ou échauffée à 25 degrés au-deſſus de la congélation ; c'eſt ce que j'ai marqué dans ma Table, qui, comme je l'ai dit, a été dreſſée d'après des expériences faites dans une température froide. Au reſte, il peut ſe faire encore que le mouvement qui s'excite entre les parties de l'eau qui ſe refroidit, & que le nouvel arrangement que ces mêmes parties prennent entr'elles, pendant leur refroidiſſement, diminue ſa peſanteur ſpécifique, d'autant plus qu'on la refroidit davantage. Mais il n'en eſt pas de même des liqueurs ſpiritueuſes ; c'eſt ce que j'ai fait remarquer, en publiant mon peſe-liqueur : ſon jeu eſt plus grand, parce que la dilatation de ces liqueurs ſe fait dans un rapport beaucoup plus grand que celui du peſe-liqueur ; la comparaiſon n'eſt pas la même.

Tout ce que nous venons de dire, explique pluſieurs faits dont on n'avoit pas encore ſoupçonné la cauſe, telle que la liquidité des eaux courantes dans les grandes

rivieres, pendant les grands hivers. On eſt ſurpris, par exemple, que le froid de l'hiver 1709, & celui de nos derniers hivers, n'ait pas fait geler entiérement la riviere. Il s'eſt conſervé dans le milieu un courant : cela vient de ce que l'eau qui n'eſt pas gelée, & qui eſt en mouvement, ne peut acquérir que la froideur du terme de la congélation ; & ce degré n'eſt pas ſuffiſant pour la congeler. Dans ces températures froides, l'eau de riviere laiſſe même exhaler une fumée qui devient viſible, parce que le grand froid qui regne dans l'air ambiant, condenſe les vapeurs qui s'élevent de l'eau.

De toutes les liqueurs acqueuſes, c'eſt l'eau pure qui ſe gele le plus facilement. Lorſqu'elle eſt mêlée avec quelque ſubſtance ſaline & extractive, comme elle l'eſt dans les végétaux & dans les humeurs des animaux, ſa congélation eſt plus difficile : ainſi il n'y a plus rien d'étonnant que des gens, qui ont eu le malheur de ſéjourner, pendant quelque-tems, ſous les glaces, n'aient point été gelés complettement, & que même quelques-uns d'eux ne ſoient pas morts, lorſque la nature leur a conſervé le trou ovale, pour entretenir au cœur la circulation du ſang.

Examinons préſentement quelques au-

Digitized by Google

tres phénomenes, mais qui ſont relatifs à la matiere que nous traitons : nous verrons qu'il y a des ſubſtances qui ont des propriétés différentes, lorſqu'elles ſont priſes dans differens états, & il n'eſt quelquefois pas facile d'en rendre raiſon. Par exemple, les acides minéraux, concentrés, mêlés avec de l'eau, excitent de la chaleur ; mais, lorſqu'on les verſe ſur de la glace pilée, ils produiſent, à meſure que la glace ſe fond, un froid très-conſidérable, & la glace entre en fuſion.

Lorſqu'on mêle de l'eau & de l'eſprit-de-vin, il ſe produit de la chaleur ; mais, lorſque l'on mêle de la glace & de l'eſprit-de-vin, il ſe produit un très-grand froid, à meſure que la glace ſe fond. Je pourrois rapporter un plus grand nombre d'exemples ſemblables où les mêmes ſubſtances agiſſent différemment, ſuivant l'état où elles ſe trouvent.

L'eſpece de fuſion qui arrive dans ces mêlanges, ne peut pas être attribuée à de l'eau contenue dans la glace, qui ne feroit pas gelée, mais interpoſée entre les parties de la glace, puiſque, ſi la glace n'eſt pas parfaitement ſeche, & qu'elle contienne la plus petite quantité d'eau, l'eau agit comme eau : il ſe reproduit de la chaleur ſur le champ, principalement lorſqu'on fait l'ex-

Digitized by Google

périence avec de l'acide vitriolique concentré, parce que c'eſt, de tous les acides, celui qui s'échauffe le plus avec l'eau. Si l'on connoiſſoit un plus grand nombre de faits de cette nature, peut-être pourroit-on établir cette loi générale.

De deux corps qu'on mêle enſemble, dont l'un eſt toujours fluide, & l'autre peut être, ou liquide, ou figé; ce dernier produit de la chaleur, quand il eſt liquide, & il produit du froid, quand il eſt figé.

Pour moi, je crois pouvoir attribuer la fuſion mutuelle de la glace & du ſel, & la fuſion de la glace par les liqueurs qui ont la propriété de la mettre en fuſion, au froid qui s'excite entre les parties du mêlange qui dilate & écarte les parties les unes des autres. Je ſuis porté à croire que ce froid agit indépendamment de l'abſence du feu, & qu'il produit, dans les circonſtances préſentes, des effets à-peu-près ſemblables à ceux du feu. Le froid, dans ce cas, ſeroit un être réel, & non un être négatif, comme le penſent la plupart des Phyſiciens.

Lorſque les corps ſont pénétrés d'une certaine quantité de feu, ils ſe dilatent: leurs parties ſe déſuniſſent; &, lorſqu'elles le ſont juſqu'à un certain point, les corps deviennent liquides; ils entrent en fuſion.

Digitized by Google

Le froid, porté à un certain degré, produit des effets à-peu-près semblables, avec cette différence seulement que, dans le commencement du refroidissement, les corps se resserrent, & diminuent de volume. Lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de diminution, il y a un repos où ils cessent de se contracter, comme nous l'avons démontré précédemment, à l'égard de l'eau souterreine. Mais, lorsque le froid augmente, les corps se dilatent, augmentent de volume : les parties s'éloignent les unes des autres, comme par l'effet du feu, & les corps entrent en fusion ; c'est ce qui arrive à la glace mêlée avec les acides minéraux & avec de l'esprit-de-vin. Dans le commencement de ces mêlanges, le froid est foible : il n'augmente qu'à mesure que la glace entre en fusion ; & cette fusion, une fois commencée, continue à se faire dans une progression très-rapide. Le froid alors augmente dans une progression énorme.

Ce que nous disons se passer dans ces mêlanges, arrive à la glace toute seule : la nature nous présente les mêmes phénomenes.

Tout le monde est à portée d'observer que de l'eau glacée, contenue dans un vase plein, coule & se répand par-dessus les

Digitized by Google

bords, comme une laye de volcan ; ce qui indique non-seulement une dilatation entre les parties de la glace, mais même un commencement de fusion. Cet effet est d'autant plus sensible que le froid devient plus grand. La glace se dilate même si considérablement, qu'elle fait des effets incroyables pour rompre les obstacles qui lui résistent. L'Académie de Florence, qui a calculé ces effets, trouve qu'il est égal à 27720 livres. (Voyez *Essais de Physique de* MUSCHEMBROECK, page 434, paragraphe 906.)

Les Physiciens expliquent ces phénomenes, en les attribuant à l'air contenu dans l'eau, qui se dégage à mesure qu'elle se gele ; mais il s'en faut de beaucoup que je trouve cette explication satisfaisante. Plusieurs Physiciens ont comprimé de l'air, & ont réduit huit ou neuf cens parties à une. Cet air, ainsi comprimé, se contient dans des vases d'une force assez médiocre, sans les casser. Il est à présumer que l'air qui se dégage de l'eau qui se gele, n'est pas plus difficile à contenir. Les efforts que fait la glace viennent, à mon avis, du mouvement & de la dilatation qui s'excitent entre ses parties, & qui la disposent à une sorte de fusion.

Un morceau de métal, exposé au froid,

Digitized by Google

doit néceſſairement ſuivre la même marche. Il doit, dans les commencemens, diminuer de volume. Mais, lorſqu'il eſt frappé de froid ſuffiſamment, il doit de même commencer à augmenter de volume, un peu avant d'être gelé; j'entends métal gelé, l'inſtant où il eſt tellement pénétré de froid, qu'il eſt caſſant, à un choc médiocre : le fer eſt dans ce cas. Il faut peut-être un plus grand froid pour que les autres métaux parviennent au même point : il doit y avoir entr'eux, à cet égard, les mêmes différences qu'il y a entre les liqueurs. Je ſuis même porté à croire que, s'il étoit poſſible de ſe procurer un froid ſuffiſant, le métal, comme l'eau gelée, éprouveroit cette ſorte de fuſion dont nous venons de parler, qui néanmoins eſt bien différente de celle qui eſt occaſionnée par le feu : en un mot, je penſe que, s'il étoit poſſible de ſe procurer un froid ſuffiſant, on parviendroit à liquéfier les corps les plus durs, de même qu'on les fait entrer en fuſion au miroir ardent.

Peut-être le feu eſt-il eſſentiellement froid : je l'ai déjà ſoupçonné dans mon *Manuel de Chymie*. Il paroît difficile de le ſoupçonner autrement. Si le feu eſt chaud, le ſoleil, qui eſt le réſervoir général du feu qui exiſte pour nous, devroit ſe conſommer à la fin, s'il n'a une réparation conti-

Digitized by Google

nuelle ; ce qui n'eſt pas. Les obſervations les plus exactes ne diſent point que le volume du ſoleil change. Si le feu eſt froid, on peut ſoupçonner qu'il agit différemment, ſuivant ſa quantité. La ſenſation de chaleur qu'il produit, lorſqu'il ſe trouve en doſe convenable, vient uniquement de la maniere dont il exerce ſon action ſur les *corps* qu'il veut pénétrer; mais, lorſqu'il ſe trouve en beaucoup moindre quantité, il peut ſe faire qu'il agiſſe d'une maniere différente; il produit du froid, & tous les ravages que le froid occaſionne. Ce ſeroit dans ces circonſtances qu'il conviendroit de le nommer *fluide frigorifique*, ſi l'on vouloit établir un fluide de cette nature.

Tout ce que je viens de dire ſur *les* froids, auroit beſoin d'être appuyé d'un plus grand nombre d'expériences : auſſi je ne donne la plupart de ces idées que comme des conjectures ; & il eſt quelquefois néceſſaire d'en hazarder, ſur-tout ſur une matiere auſſi neuve que l'eſt celle-ci ; d'ailleurs la plupart des expériences, qu'il conviendroit de faire, ſont très-difficiles, & quelques-unes même impoſſibles.

Digitized by Google

NOUVELLES RÉFLEXIONS

Sur la lame cartilagineuſe de la Cornée, pour ſervir de Réponſe à la Lettre de M. DESCEMET, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, inſérée dans le Journal de Médecine du mois de Juillet précédent; par M. DEMOURS, Médecin ordinaire Oculiſte du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, &c.

Dans une Lettre anatomico-polémique, adreſſée à M. Petit, que je fis imprimer au mois de Mars 1767, & dont une maladie, ſurvenue à l'œil, à la ſuite de l'inoculation de la petite-vérole, étoit le ſujet principal, je crus, autant pour expliquer quelques accidens qui méritoient de l'être, que pour rendre ma Lettre plus intéreſſante, devoir faire part au Public d'une découverte que j'avois faite depuis plus de vingt-huit ans, & que je réſervois pour un Ouvrage plus conſidérable. C'étoit la deſcription & les uſages d'une lame cartilagineuſe qui ſe trouve à la partie poſtérieure de la cornée, qui en revet la concavité, & ſe prolonge ſur la face antérieure de l'uvée ou *iris*. J'avouai de bonne foi que j'avois fait des tentatives inutiles pour la ſuivre juſqu'à la face poſtérieure de cette membrane, à raiſon de ſon extrême fineſſe, & de la facilité avec

Digitized by Google

laquelle elle se déchire. Mais, voyant que la poussiere noire qui tapisse toutes les parties renfermées dans la chambre postérieure de l'humeur aqueuse, ne s'en détachoit pas aussi facilement qu'elle se sépare de la choroïde, je crus pouvoir avancer comme une conjecture très-plausible, que cette lame cartilagineuse se continuoit sur la face postérieure de l'uvée & les procès ciliaires, & qu'elle fournissoit une lame à la partie antérieure de la capsule du cryſtallin. J'ajoutai que cette lame cartilagineuse nous donnoit une nouvelle preuve de la prévoyance infinie de l'Auteur de la nature, qui avoit, par ce moyen si simple, obvié à un inconvénient très-dangereux, & qui devoit nécessairement résulter de la structure même de l'œil. En effet la cornée étant d'un tissu fort lâche, & très-susceptible de macération, lorsqu'elle est plongée ou baignée dans un liquide propre à s'insinuer dans les interstices de ses fibres, & qui, quelque limpide qu'il soit, en altere toujours la transparence, n'auroit pas manqué d'éprouver bientôt cet inconvénient, si la nature n'y avoit pourvu, en la revêtant, par sa surface concave, d'une lame cartilagineuse transparente, qui n'est pas de même susceptible de macération.

Je jouis, pendant deux ans, de l'honneur de cette découverte, & fus fort sur-

pris, après ce tems-là, de me la voir conteſter par M. Deſcemet, qui, dans une Lettre inſérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1769, m'accuſa de l'avoir priſe dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie en 1759 ou 1760. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette imputation, c'eſt que, dans le même endroit de cette Lettre, il convient que le Volume des Savans étrangers où ce Mémoire eſt imprimé, n'étoit, au mois d'Avril 1769, publié que depuis quelques mois; c'eſt-à-dire, qu'il ne l'a été que près de deux ans après l'impreſſion de la mienne; & ce n'eſt qu'alors que j'ai pu en avoir connoiſſance. Je n'en ai pas eu davantage d'une Theſe dans laquelle il avoit, dit-il, parlé d'une nouvelle membrane de l'œil; & il y a tout lieu de croire que cette Theſe étoit tout auſſi inconnue à M. Petit qu'à moi, puiſque, dans la Réponſe qu'il fit, quatre mois après, à ma Lettre, dans laquelle il a laiſſé tranſpirer beaucoup d'aigreur, il ne me fit aucun reproche de plagiat; reproche ſi grave & ſi permis dans la Réponſe même la plus modérée. Les Theſes de Médecine, quoiqu'en général fort eſtimables, ſont néanmoins rarement auſſi répandues qu'elles mériteroient de l'être; & M. Deſcemet a été apparemment ſi convaincu de leur peu de publicité, ou ſi perſuadé du peu de ſen-

Digitized by Google

ſation qu'avoit fait la ſienne, qu'il n'a pas daigné en faire mention dans ſon Mémoire ſur la Choroïde.

Cependant, comme c'eſt dans cette Theſe qu'il a effectivement parlé d'une nouvelle membrane de l'œil, qu'il a appellée *la membrane de l'humeur aqueuſe*, & que c'eſt le ſeul Ouvrage qu'il puiſſe m'oppoſer, comme étant antérieur à ma Lettre, il me reſte à examiner la deſcription qu'il y donne de cette membrane, & à la comparer avec celle que j'ai donnée de ma lame cartilagineuſe de la cornée.

Voici ce qu'il dit au §. 1, après avoir parlé de la ſclérotique :

» La ſeconde tunique qui ſe laiſſe apperçevoir, eſt connue ſous le nom de *choroïde*. Elle tapiſſe la concavité de la ſclérotique, & ſe diviſe en deux lames, ſur leſquelles on apperçoit un grand nombre de nerfs & d'arteres. L'intérieure, qu'on nomme *la lame Ruyſchienne*, naît de la ſclérotique, près du nerf optique, perce la lame externe, & preſque cartilagineuſe, blanchâtre, bleuâtre en quelques endroits, & devient inſenſiblement plus mince. Parvenue à l'endroit où la ſclérotique forme la cornée, elle s'en écarte, s'inſinue entre les fibres du ligament ciliaire, revet la face poſtérieure de l'uvée, dont elle forme le limbe, ſe ré-

» fléchit enſuite ſur la face antérieure de » cette membrane, & ſe prolonge juſqu'à » ſa circonférence : delà elle ſe porte enfin » ſous la forme d'une membrane diaphane, » très élaſtique, juſqu'à la concavité de la » cornée, qu'elle tapiſſe..... On peut lui » donner le nom de *membrane de l'humeur* » *aqueuſe* (a).

Cette deſcription eſt ſi défectueuſe, que ce n'eſt qu'avec répugnance que je la tranſcris ici ; & je ne l'aurois pas fait, ſi cela n'eût été néceſſaire dans une pareille diſcuſſion. De crainte même qu'il ne me reproche encore, comme il l'a déjà fait dans ſa Lettre du mois d'Avril 1769, ainſi que dans celle du mois de Juillet 1770,

(a) *Tenuis deinde tunica, quæ ſe præbet conſpicienda, choroïdea audit, cavam ſcleroticæ ſuperficiem ſuccingit, in binas lamellas, infinitis diverſo reptatu nervis & arteriolis præditas, dividitur, quarum interior, Ruyſchiana dicta, à ſcleroticâ, propè nervum opticum, naſcitur, exterioremque perforat ferè cartilaginea, albida, colore cæruleo partim depicta, ſenſim gracileſcens ; deindepergit ad locum ubi ſclerotica corneam facit, ab eâ recedit, inter fibras ligamenti ciliaris ſeſe inſinuat, poſteriorem uveæ faciem veſtit, ejus limbum facit, mox reflectitur in anteriorem uveæ faciem, & ad illius circumferentiam ſerpit; tandem progreditur ſummè diaphana, elaſtica valdè ad concavitatem corneæ quam induit, & cui adhæreſcit è regione pupillæ..... aquei humoris Membrana meritò nuncupanda.*

que je ne l'ai pas entendu, ce qu'il ne s'eſt pas mis en peine de prouver, ni dans l'une ni dans l'autre, j'ai cru devoir ajouter de nouveau en note, dans celle-ci, le paſſage latin, extrait de ſa Theſe, que j'avois inſéré dans ma premiere Réponſe, afin qu'on puiſſe comparer la traduction avec le texte.

C'eſt une inattention bien ſinguliere, en faiſant naître de la ſclérotique la lame interne de la choroïde, de lui faire percer la lame externe. C'en eſt une autre de donner à cette lame interne, c'eſt-à-dire à la lame Ruyſchienne, la qualification de *preſque cartilagineuſe*; c'eſt une erreur de lui accorder une auſſi grande étendue, de prétendre qu'elle s'inſinue entre les fibres du ligament ciliaire, & de la faire parvenir enfin juſqu'à la concavité de la cornée, auſſi mince qu'il faut l'y ſuppoſer, en admettant qu'elle diminue inſenſiblement d'épaiſſeur.

La membrane de l'humeur aqueuſe de M. Deſcemet, décrite dans ſa Theſe, n'étoit donc alors autre choſe que la lame Ruyſchienne elle-même, qui ſe prolongeoit juſqu'à la face poſtérieure de la cornée.

Or la lame de la cornée, que j'ai décrite, page 19 de ma Lettre, eſt une membrane cartilagineuſe, tranſparente, élaſtique, & beaucoup plus épaiſſe que ne l'eſt

la

Digitized by Google

la membrane Ruyſchienne, même à ſa naiſſance. Elle n'a aucun rapport avec elle, & ne s'étend pas au-delà des chambres de l'humeur aqueuſe, à laquelle elle fournit une capſule particuliere.

La lame cartilagineuſe de la cornée differe donc entiérement, quant à ſon origine & à ſon étendue, de la membrane de l'humeur aqueuſe de M. Deſcemet. Il en convient lui-même, page 8 de la Lettre qu'il a fait diſtribuer à l'Académie le 11 de ce mois, où il dit : » J'accorde à M. Demours » cette propoſition toute entiere : elle ſe- » roit encore vraie, ajoute-t-il tout de ſuite, » ſi, au lieu de la deſcription qu'il a tra- » duite de ma Theſe, & qu'il n'a pas en- » tendue, il avoit cité celle de mon Mé- » moire. « N'étoit-ce pas là l'endroit où il auroit dû faire remarquer les paſſages que je n'avois pas entendus, ſelon lui ? Il ne l'a cependant pas fait.

J'ai expoſé, au reſte, ſans le moindre déguiſement, les deſcriptions que nous avons données, lui & moi, de cette découverte, afin de mettre l'Académie, dont il ſollicite avec inſtance le jugement, en état de prononcer ſur l'exactitude ou l'infidélité de l'une & de l'autre.

Voilà ce que j'avois à dire au ſujet de la Theſe de M. Deſcemet, le ſeul de ſes Ouvrages qui ait été publié avant ma

Lettre, & dont j'aurois pu avoir connoiſſance.

Quant à mon Mémoire ſur la Choroïde, quoiqu'il n'ait paru, comme je l'ai déjà remarqué, & comme il en eſt convenu lui-même, qu'environ deux ans après, M. Deſcemet ne laiſſe pas que d'avancer avec la plus grande confiance, que c'eſt principalement dans ce Mémoire que j'ai puiſé les obſervations que j'annonce comme nouvelles, & les Remarques de pratique que je m'attribue. Je ne ſais pas trop comment il s'y prendra pour concilier une pareille imputation avec les époques que j'ai rapportées ci-deſſus. Quoi qu'il en ſoit, puiſque c'eſt-là ſon dernier retranchement, c'eſt-là qu'il faut l'attaquer; & je le ferai, je crois, avec le même avantage, ſi je prouve que ce Mémoire n'eſt qu'une traduction libre & paraphraſée de ſa Theſe, à laquelle il a ajouté quelques expériences triviales, & corrigé les inattentions inexcuſables que j'ai relevées plus haut. Mais, quant à ſa membrane de l'humeur aqueuſe, la deſcription n'en differe qu'en ce que cette membrane, qui n'étoit d'abord que la lame Ruyſchienne elle-même, prolongée juſqu'à la concavité de la cornée, eſt devenue depuis, la partie antérieure de la choroïde.

Il me reſte à prouver, dit-il, page 185 du Volume où ſe trouve ſon Mémoire,

» que la choroïde ne ſe termine pas à » l'uvée, mais qu'elle forme, par le moyen » de la membrane de l'humeur aqueuſe, un » globe ſemblable à celui que la cornée fait » avec la ſclérotique. Avant que d'aller » plus loin, je rappellerai que j'ai diviſé la » choroïde en *partie antérieure*, & en *partie* » *poſtérieure*. J'ai dit (c'eſt toujours M. Deſ- » cemet qui parle) que la partie poſté- » rieure s'étend depuis l'origine du nerf » optique (il a voulu dire ſans doute l'in- » ſertion du nerf optique, car l'origine de » ce nerf eſt dans le cerveau) juſqu'au » cercle ciliaire, & que la partie antérieure » commence au cercle ciliaire, & ſe ter- » mine à la cornée excluſivement. «

Voilà donc la membrane de l'humeur aqueuſe, qui forme actuellement la partie antérieure de la choroïde : or cette deſcription ne s'accorde pas plus avec la véritable ſtructure des parties, que celle que j'ai rapportée ci-devant, d'après ſa Theſe. La lame cartilagineuſe de la cornée n'a aucun rapport avec la membrane de Ruyſch, ni avec la choroïde. Elle ne s'étend pas au delà des chambres de l'humeur aqueuſe, à qui elle fournit une capſule particuliere, qui contient cette humeur, comme les membranes hyaloïde & arachnoïde contiennent l'humeur vitrée, & le cryſtallin. C'eſt cette capſule de l'humeur aqueuſe, du moins

depuis la face antérieure de l'uvée jusqu'à celle de la capsule du cryſtallin, dont il m'accorde la découverte, & qu'il n'a jamais prétendu, dit-il, me disputer : c'eſt à la page 31 de ſa derniere Lettre.

Il réſulte de ce que j'ai dit ci-deſſus, que, puiſque la deſcription que j'ai donnée de la lame cartilagineuſe de la cornée, differe entiérement de celle de la membrane de l'humeur aqueuſe de M. Deſcemet, comme il en convient lui-même, page 8 de cette Lettre, & que, puiſqu'il ne prétend rien à la découverte du ſac capſulaire de l'humeur aqueuſe, comme il l'a déclaré formellement à la page 31, il ne lui reſte donc que le foible avantage, que je ne lui ai pas conteſté, d'avoir entrevu une petite partie de *la* membrane en queſtion. Mais j'ai ajouté, en même-tems, qu'il n'en avoit pas connu les uſages ; c'eſt ce qui me reſte à prouver.

M. Deſcemet dit, page 184, que » la » ſclérotique & la choroïde, étant parfaite- » ment deſſéchées, deviennent preſqu'auſſi » tranſparentes que la cornée (ce qui n'eſt » pas vrai de la choroïde) & que ſi on les » met tremper dans l'eau, elles reprennent » leur couleur primitive. « Cette propriété de la ſclérotique l'engage dans une réflexion un peu étrangere, dit-il, au ſujet, mais qui ſert à l'explication de pluſieurs phénomenes que l'on remarque dans les cornées

des enfans nouveaux nés, & dans celles des vieillards, & qui *probablement peut être de quelqu'utilité pour le traitement des maladies de la cornée & de la sclérotique.*

On sait, continue-t-il, que les yeux des enfans nouveaux nés sont blanchâtres ; on sait aussi que les yeux des vieillards ont un cercle blanc : or, voyant que les cornées, qu'il avoit fait macérer dans l'eau, devenoient blanchâtres, & qu'elles perdoient leur transparence, il a été porté à croire que la couleur blanchâtre des yeux des enfans nouveaux nés vient de ce que leur cornée est surchargée d'humidité.

Cette remarque est juste ; mais M. Descemet l'a prise d'un Mémoire que M. Petit a donné, en 1727, sur ce sujet. D'ailleurs quel rapport a ce long passage, le seul où il soit parlé de maladies de la cornée & de la sclérotique, avec les usages de la membrane de l'humeur aqueuse ? Elle n'y est seulement pas nommée.

M. Descemet dit encore, page 189, qu'ayant fait macérer la membrane de l'humeur aqueuse avec une portion de la cornée, celle-ci devint fort épaisse, blanchit & perdit sa transparence, au lieu que la membrane de l'humeur aqueuse ne souffrit aucune altération dans l'eau.

Cela est encore exactement vrai. Mais pourquoi n'en a-t-il pas conclu que, puis-

Digitized by Google

qu'elle étoit impénétrable a l'eau, elle étoit deſtinée à garantir la cornée, qui ne l'eſt pas de même, des inconvéniens qu'elle auroit infailliblement éprouvés de la part de la ſéroſité qui remplit les chambres, ſi elle eût été expoſée immédiatement à ſon action? Il n'y avoit, à la vérité, qu'un pas à faire pour lui aſſigner cet important uſage. Mais ce pas, il ne l'a pas fait: il y a quelquefois bien loin d'un principe à une conſéquence lumineuſe. Ainſi M. Deſcemet n'ayant dit nulle part, dans ſon Mémoire, que la membrane de l'humeur aqueuſe fût deſtinée à garantir la cornée des inconvéniens de la macération, je n'ai pu y prendre ce que j'en ai dit dans ma Lettre.

J'ai remarqué auſſi que la précaution que la nature avoit priſe de munir la face interne de la cornée d'une lame impénétrable à l'eau, nous donnoit l'explication d'un phénomene dont il eſt très-important de connoître la cauſe. C'eſt la foibleſſe de vue qu'éprouvent les perſonnes qui pleurent beaucoup, & celles qui abuſent des lotions des yeux dans des liqueurs chaudes & relâchantes; foibleſſe qu'on ne peut attribuer qu'à l'eſpece de macération que la cornée éprouve dans ces cas, parce qu'elle n'eſt revêtue, par ſa ſurface convexe, que d'une membrane extrêmement mince, qui n'eſt pas impénétrable à l'eau, & qui ne ſauroit

Digitized by Google

par conſéquent, en garantir extérieurement la cornée, comme elle l'eſt intérieurement par le ſac capſulaire de l'humeur aqueuſe. J'ai déduit delà une remarque très-importante de pratique, qui eſt qu'il falloit être très-ſobre dans le traitement des maladies des yeux, ſur l'uſage des liqueurs relâchantes : or il n'y a encore rien dans le Mémoire de M. Deſcemet qui ait le moindre rapport avec cette remarque de pratique, à moins qu'il ne prétende avoir dit la même choſe, en obſervant que, puiſque la ſclérotique & la choroïde deviennent preſqu'auſſi tranſparentes que la cornée, lorſqu'elles ſont parfaitement deſſéchées, & reprennent leur couleur primitive, quand on les fait tremper dans l'eau, il eſt probable que cela peut être de quelqu'utilité pour le traitement des maladies de la cornée & de la ſclérotique. Il conviendra au moins qu'il ne faut pas être grand ſorcier pour faire de pareilles remarques de pratique.

J'ai ajouté que la lame cartilagineuſe de la cornée donnoit une enveloppe à toutes les parties contenues dans la chambre poſtérieure de l'humeur aqueuſe, qui, à l'exception de la capſule du cryſtallin, ſont toutes couvertes d'une pouſſiere noire, que cette humeur n'auroit pas manqué de diſſou-

Digitized by Google

dre & d'entraîner, ſi elle n'eût été garantie de ſon action par le moyen de la membrane fine & délicate qui la recouvre. Comment M. Deſcemet pourra-t-il dire que j'ai encore pris de lui cet uſage tout auſſi important que le premier, puiſqu'il n'a ſeulement pas employé le mot de *pouſſiere noire ?*

J'ai dit encore que la lame que la capſule de l'humeur aqueuſe fourniſſoit à celle du cryſtallin, étoit deſtinée à fortifier celle-ci, & à mettre le cryſtallin lui-même, conjointement avec les deux autres lames dont ſa capſule eſt formée, à l'abri des inconvéniens de la macération, dont il eſt encore plus ſuſceptible que la cornée même. Tout cela a échappé à M. Deſcemet, & c'eſt une grande inattention à lui d'avoir dit dans ſa premiere Lettre, & répété dans la derniere, que c'eſt dans ſon Mémoire que j'ai puiſé les obſervations que j'annonce comme nouvelles, & les remarques de pratique que je m'attribue.

Le ſeul uſage qu'il ait reconnu à la membrane de l'humeur aqueuſe, tant dans ſa Theſe que dans ſon Mémoire, celui qui a été l'objet principal de ſes recherches, & qui lui a paru aſſez important pour devenir celui d'un autre Mémoire qu'il a annoncé, il y a environ dix ans, eſt qu'elle eſt le

Digitized by Google

ſiege de la cataracte membraneuſe de la chambre antérieure : or je lui ai fait remarquer, 1° que Duddel, Chirurgien-Oculiſte Anglois, l'avoit devancé, quant à cette idée, dans un Traité ſur les Maladies de la Cornée, qu'il a publié il y a quarante ans; 2° qu'en ſuppoſant que la membrane de l'humeur aqueuſe pût perdre ſa tranſparence, elle ne formeroit jamais une cataracte.

Je finirai par une réflexion qui eſt encore une conſéquence du principe ci-deſſus établi, que la lame cartilagineuſe de la cornée eſt impénétrable à la ſéroſité qui remplit les chambres; & je la propoſerai avec toute la réſerve poſſible, parce qu'elle ſemble contredire l'obſervation d'un Anatomiſte pour lequel j'ai toujours eu la plus grande vénération, & dont je ne prononce le nom qu'avec une ſorte de reſpect : c'eſt M. Winſlow. Il dit, dans ſon *Expoſition anatomique*, Traité de la Tête, paragraphe 26 :

» La cornée tranſparente eſt percée d'un » grand nombre de pores imperceptibles, » par leſquels ſuinte continuellement une » liqueur ou ſéroſité très fine, qui s'éva- » pore à meſure qu'elle en ſort. On s'en » peut aſſurer en preſſant un œil, un peu » de tems après la mort, l'ayant bien eſſuyé

» auparavant ; car alors on verra très-ſenſi-
» blement une roſée très-fine s'accumuler
» peu-à-peu, juſqu'à former de petites gout-
» telettes ; ce qu'on peut reitérer pluſieurs
» fois. C'eſt cette roſée qui produit ſur les
» yeux des moribonds une eſpece de pelli-
» cule glaireuſe, qui quelquefois, peu de
» tems après, ſe fend. «

Quoique M. Winſlow n'ait pas dit formellement que la ſéroſité, qu'il a vu ſortir de la cornée, ſous la forme d'une roſée très-fine, fût la même que celle qui remplit les chambres, il l'a cependant donné à entendre, puiſqu'il n'a pas indiqué d'autres ſources de cette ſéroſité : or cette obſervation ne s'accorde pas avec la ſtructure de la lame cartilagineuſe de la cornée, qui eſt impénétrable à cette eſpece d'humeur, & qui a dû l'être par toutes les raiſons ci-deſſus alléguées. Il faut donc chercher une autre explication de ce phénomene. Pour moi, il me ſemble que la roſée très-fine, qui ſort, non des pores, mais des interſtices des fibres de cette membrane, quand on la preſſe, peu de tems après la mort, n'eſt autre choſe que de la ſérofité lacrymale, qui s'y eſt infiltrée par voie de macération, depuis la mort, ou même dans les derniers inſtans de la vie ; ce qui peut donner aux yeux des moribonds cette couleur

Digitized by Google

terne, ou louche, qu'on y remarque si souvent.

Cette Réponse a été lue à l'Académie le 28 du même mois, où M. Descemet y a fait distribuer la sienne; &, s'il a quelque chose à y repliquer, je l'exhorte à suivre cet exemple, & d'être persuadé qu'elle est toujours disposée à écouter favorablement tout ce qui peut conduire à la découverte de la vérité, qui, semblable à cette lumiere produite par la collision des corps, naît souvent du choc des opinions.

LETTRE

De M. CAZIOT, premier Professeur de la Faculté de Droit en l'Université de Reims, au sujet de ce qui le concerne dans la seconde Réponse de M. BRUN *à M. CHEVALIER, insérée dans le Journal de Septembre dernier.*

MONSIEUR,

Avec les deux faits que je possede incontestablement, & dont je vais vous faire part, excité par votre Note au bas des pages 258, 259 de votre dernier Journal, j'ai cru que je pouvois, que je devois même contredire par faits la derniere des asser-

tions de M. Pomme Brun, page 262 du même Journal Septembre 1770.

Le premier de ces deux faits, d'une valeur infiniment supérieure à celle du second, c'est ma santé actuelle, qui se soutient toujours bien, qui continue de faire l'admiration de tout Reims, qui me permet de marcher presque continuellement, même en pleine campagne.

Le second de ces faits, d'une valeur moindre, c'est une consultation demandée *à bocca*, & reçue par écrit : en voici la copie, sans la moindre altération.

» La paralysie imparfaite, qui occupe le » côté gauche, est le produit de l'engorge- » ment du cerveau, qu'un sang épais a pro- » duit, d'après une dissipation extrême » d'esprits animaux, que des contentions » d'esprit ont procurée : on est d'avis d'y » remédier par les remedes suivans, qui » sont, 1° les bains & la douche des eaux » de Bourbonne, pour lesquelles il con- » viendroit que M. le Consultant partît tout » de suite, étant déjà très-préparé par les » eaux de Vichi, qui l'ont très-évacué.

» 2° Les bouillons de vipere, que l'on » fera avec demi-livre de veau, la moitié » d'une vipere, la chicorée, l'aigremoine » & le cresson. 3° Les bols suivans : Pre- » nez dix grains de poudre de guttete, au-

» tant de racine de valériane en poudre, » incorporporés avec ſuffiſante quantité de » ſyrop d'œillet, dont on fera trois pilules » que le malade prendra, tous les matins, à » jeun, avalant par-deſſus une taſſe d'infu- » ſion de citronelle.

» 4o On purgera, de tems en tems, avec » des minoratifs: le régime doit être doux. » Le malade évitera la ſalure, l'épicerie, » & tout aliment de haut goût, boira le vin » bien trempé; mais il fera de l'exercice, » & quittera abſolument le cabinet. Déli- » béré à Paris le 27 Août 1768.

Signé POMME, *Médecin-Conſultant du Roi.*

» *P. S.* La ſaignée, que l'on propoſe, » nous paroît très-contraire, pour ne pas » dire meurtriere, attendu l'apauvriſſement » du ſang & des eſprits animaux. «

Quoique M. Chevalier, Chirurgien, que je ne connois pas, ait rendu publique, ſans nous en dire un mot, la Lettre de ma femme & la mienne, écrites à M. Juvet, Médecin; quoiqu'il y ait laiſſé lui-même ou du moins occaſionné des négligences, comme *il ne faut plus déſeſpérer*, ſans ces mots, *de perſonne*, ou *de qui que ce ſoit*; quoiqu'on m'y ait attribué une attaque d'apoplexie, & des convulſions que je n'ai jamais éprouvées; malgré, dis-je, ces pe-

Digitized by Google

tits griefs dont j'ai fait, depuis peu, un reproche plus badin que sérieux à M. Juvet, je vous avoue, Monsieur, que je n'ai pu lire patiemment la double Réponse de M. Pomme-Brun à M. Chevalier. En effet, comment un grand Maître, qui veut *apprendre que tout aggresseur, quel qu'il soit, ne doit se présenter qu'avec des armes sûres, s'il veut s'épargner la honte de se voir réfuté par lui-même*, peut-il ne pas craindre pour soi-même la punition dont il menace les autres ? lui sur-tout qui a la hardiesse de nier la vérité de deux Lettres conjointes, & très-affirmatives, d'un rétablissement aussi réel que la lumiere de midi. Cet amateur scrupuleux, ce grand scrutateur de faits vrais, nous prétend-il, ma femme & moi, ou des personnages supposés, masqués à sa maniere, ou des imposteurs impudens ? Le choix lui est aussi indispensable que l'une & l'autre alternative lui restera peu honorable.

Je vous avoue tout franchement, Monsieur, que je ne conçois rien à ce pur assemblage de mots : une maladie, qui n'est connue que par deux consultations, (données, sans doute, par M. Pomme) & dont le fait est pour le même de nulle valeur ; ma maladie, expressément citée, *tout-à-fait inconnue* ; quoi ? *tout-à-fait*,

Digitized by Google

même après la lecture du Journal critiqué, & malgré la consultation ci-jointe ? En vérité, Monsieur, ceci, qui ne tient point au fond de la science de médecine, & dont je puis, par conséquent, raisonner par le seul bon sens; oui ceci est bien difficile, pour ne pas dire impossible, à croire. Mais le vrai est que ceci étoit avantageux à la façon de penser & d'attaquer de M. Pomme-Brun, qui avoit osé dire : *Présentez-nous des faits de meilleure valeur.*

Si l'exposé de ma maladie avoit fait sur ce Médecin la moitié de l'impression qu'a dû faire sur moi son pronostic de la saignée meurtriere, mon article dans le journal lui auroit été plus présent. Malgré cet inquiétant pronostic, j'ai cédé à l'avis pressant pour la saignée du pied, sans qu'il m'en soit arrivé destruction subite de mon individu à l'ouverture de la veine : *Ità prædixerat*, non *ab ilice cavâ*, mais *ore diserto.*

Ces faits, celui du pronostic mis à part, car tout homme peut se tromper; ces faits, réunis aujourd'hui contre l'enflure des assertions de M. Pomme-Brun, prouvent bien qu'il ne fait point usage du précepte qu'il donne à tout aggresseur, & que, faute de cette sage précaution, il écrit au moins inconsidérément, & cela par la seule &

Digitized by Google

même raison qui passionne & aveugle presque tous les hommes ; je veux dire l'amour-propre, ou, ce qui est la même chose, le trop grand attachement d'un chacun à sa propre opinion, même la plus singuliere, laquelle rejette tout contraire, personnes & choses, & admet avidement toute apparence favorable ; par exemple, la lettre de M. France.

Vrai Palémon dans toutes les disputes de choses entre MM. Pomme & Chevalier, je ne puis m'empêcher de dire que l'application, par *P. S.* du vers de Phedre,

Inops potentem, dum vult imitari, perit,

doit paroître à tout lecteur impartial, d'un morgue insupportable, sur-tout de la main & à la gloire unique du réaggresseur-précepteur même, sur-tout après votre dernier *Nota*, Monsieur, dont la bonne foi est bien plus utile à vos lecteurs, qu'agréable au personnage démasqué.

Je m'apperçois que ma Lettre est devenue bien longue : je la crois pourtant, sauf l'amour-propre, *plenam dicendis*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

SENTIMENT

De M. LEVRET, du College & de l'Académie de Chirurgie, Accoucheur de Madame la Dauphine, sur le Projet d'un Instrument pour faire la ligature des polypes utérins, sur la Maniere de s'en servir, & sur les Cas pour lesquels on le destineroit ; par M. LAUGIER, *Docteur en médecine* (a).

M. Laugier dit que cet instrument seroit à-peu-près dans le goût du nouveau que nous avons rendu public (*b*) ; qu'il n'en différeroit que parce que les tuyaux ne seroient point courbes, & qu'on pourroit les joindre & les disjoindre, leur assemblage n'étant fixé qu'au moyen d'une vis qu'on mettroit & qu'on ôteroit à volonté.

Voilà la description de l'instrument projeté, sur lequel nous avons à dire,

1° Qu'avant d'avoir fixé le nôtre au point où il est aujourd'hui, nous avions aussi

(*a*) Ce projet est inséré dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre dernier.

(*b*) Dans le même Journal de Juin de cette année.

Digitized by Google

formé des projets à-peu-près ſemblables à ceux de M. Laugier, mais dont l'exécution, ne répondant point aſſez bien à nos vues, nous a engagés à faire de nouvelles tentatives qui nous ont conduit peu-à-peu à ce que nous avons donné au public, non comme projet, mais comme ayant déjà fait pluſieurs fois ſes preuves.

2° Que, pour embraſſer un corps ſphérique, ſuſpendu par une attache de petit volume, dans une cavité orbiculaire, qui en eſt quelquefois entiérement remplie, des corps, quoique grêles, s'ils ſont en ligne droite, s'y ajuſteroient ſouvent trop mal pour préférer, dans ces cas, des tuyaux droits à des courbes, ſur-tout quand le polype a beaucoup de ſolidité; ce qui eſt très-commun. Les tuyaux courbes ſont donc préférables, dans ces cas, à ceux qui ſeroient droits, ſur-tout étant obligé d'en employer deux éloignés l'un de l'autre.

3° Que la diſjonction des deux tuyaux droits obligeroit les deux mains de l'opérateur à être employées enſemble, & de la même maniere, à tâtonner au haſard, pour embraſſer le corps que l'on déſireroit ſaiſir; au lieu qu'avec nos tuyaux courbes & réunis en ſerre d'écreviſſe, une main ſeule ſuffit pour le jeu complet de l'inſtrument, tandis qu'avec un ou deux doigts de l'autre

Digitized by Google

main, on juge non-seulement de ce qui se passe, mais on facilite l'opération à la faveur du tact direct & immédiat.

4° Qu'à la place de la vis, on auroit pu mettre une jonction à couliſſe, comme au *forceps*; ce qui, pouvant être arbitraire, &, par conſéquent, preſqu'indifférent, ne mérite pas que nous nous arrêtions plus longtems ſur ce point.

5° A l'égard du manuel de l'inſtrument projeté, nous n'avons rien à en dire, juſqu'à ce que M. Laugier l'ait fixé d'après la pratique, parce que c'eſt à elle à nous prouver ſi les choſes ſont bonnes ou mauvaiſes, & à nous à ſuſpendre notre jugement juſqu'aux preuves de fait.

6° Quant à ce que M. Laugier croit qu'avec l'inſtrument qu'il a projeté, il ſe tireroit mieux d'affaire que nous ne pouvons faire avec le nôtre, pour les polypes du vagin; ceci gît encore en preuve: remettons au tems & à l'expérience à nous éclairer ſur cette ſpéculation; ſpéculation que nous ne prétendons pas néanmoins déprimer, puiſqu'en cas de beſoin elle pourroit ouvrir des vues.

7° Nous en pouvons dire autant ſur le projet de lier une tumeur dont l'attache ſeroit ſa partie la plus volumineuſe, & nous avouons de bonne foi

que, jusqu'à présent, nous n'en avons pas fait la tentative, mais que nous ne le croyons pas possible, à moins qu'on ne traversât de part en part la tumeur, par la ligature, afin de lui donner un point d'appui fixe, qui puisse l'empêcher de glisser.

8° Pour ce qui est des difficultés que M. Laugier croit pouvoir se présenter dans la pratique, soit de la part du volume énorme d'une tumeur, soit de l'éloignement de l'attache d'une médiocre; que, dans ces deux cas, » le Chirurgien, qui » voudroit, ou porter l'anse sur le pédi- » cule, ou faire passer ces corps à travers » la courbure concave de notre nouvel » instrument, « y trouveroit des difficultés qui ne se présenteroient point dans le moyen projeté, ayant huit ou neuf pouces de long. Nous avons déja dit notre sentiment, (n° 2) sur le premier de ces cas. A l'égard du second, M. Laugier a-t-il jamais trouvé dans sa vie des vagins de huit à neuf pouces de profondeur, sur-tout dans le cas d'une tumeur médiocre! Qu'il nous permette d'ailleurs de lui rappeller que le vuide du plus grand bassin d'une femme a à peine cinq pouces de diametre, n'importe dans quel sens on le mesure, & que le plus petit de nos instrumens a six pouces de longueur, & le plus grand sept,

pris centralement entre ſes parties, tant ſupérieures qu'inférieures.

9° Mais, de ce que nous avons fait graver notre inſtrument ſous un triple aſpect, afin de remplir plus facilement les vues qui peuvent ſe préſenter dans le cours de la pratique, & dont nous avons rendu raiſon dans le lieu cité, qu'on argue contre nous de la multiplité de ce moyen, comme ſi c'étoit un grand défaut, on nous met en droit de répondre : Faſſe le Ciel que nous n'ayons jamais de plus grand obſtacle à ſurmonter, & nous finirons notre carriere paiſiblement!

10° Au reſte, on ne peut qu'applaudir au motif qui a fait écrire M. Laugier. Nous adoptons volontiers ſa louable modeſtie de prendre pour arbitres les juges compétens du tribunal des Savans, s'en rapportant entiérement à eux, pour décider la valeur de ce que ce Docteur a expoſé dans ſes projets, & de ce que nous avons rendu public, après l'avoir mis en pratique.

Digitized by Google

LETTRE

Sur l'Uſage du Forceps courbe, adreſſée à M. LEVRET, du College & de l'Académie de Chirurgie, Accoucheur de Madame la Dauphine, &c. par M. GUIOT, *Maître en chirurgie, l'un des Chirurgiens en chef de l'Hôpital françois à Geneve, Aſſocié à l'Académie royale de Chirurgie de Paris, &c.*

Je croyois, Monſieur & très-honoré Ami, que l'utilité du forceps courbe, de votre invention, étoit généralement connue & approuvée du Public, &, en particulier, de ceux qui pratiquent l'art d'accoucher : je vois cependant, par les Réflexions que vous avez inſérées dans le Journal de Médecine du mois d'Août dernier, qu'il y a encore des gens qui prétendent que cet inſtrument eſt dangereux, ou tout au moins inutile. On trouve ici comme ailleurs des gens de cette eſpece. Il y a peu de jours qu'une Dame de cette ville, étant avec moi auprès d'une de ſes parentes, qui étoit en travail pour accoucher, m'exhorta de ne me point ſervir de fers (c'eſt ſon expreſſion) pour délivrer la malade, parce, dit-elle, qu'elle connoiſſoit deux Dames à qui il étoit reſté des incontinences d'urine, après avoir été ac-

Digitized by Google

couchées par ce moyen, & qu'elle avoit oui dire à un Médecin que cette incommodité leur avoit été causée pour avoir été accouchées avec l'instrument, & qu'il produisoit souvent de mauvais effets. Je lui répondis que cela n'arrivoit que quand on l'employoit trop tard, ou qu'il étoit manié par des mains mal-habiles, & que j'avois fait plus de cent accouchemens avec l'instrument, sans qu'il en eût résulté aucun mal à la mere ni à l'enfant. Mais peut-être n'aurois-je pas été cru, si, dans cette même occasion, je n'avois pas prouvé par le fait ce que j'avois affirmé. La malade, après quarante-cinq heures d'un travail des plus rudes, me conjura de l'accoucher. Ses forces s'épuisoient, les douleurs se ralentissoient; l'enfant restoit enclavé, malgré les plus grands efforts; & une tumeur considérable se formoit sur sa tête. Je déclarai alors aux parens, que la santé de la mere & la vie de l'enfant étoient en danger, si l'on attendoit que la nature finît l'ouvrage. Sur cette déclaration, on me pria de faire ce que j'estimerois convenable. Je pris le forceps courbe, &, dans une minute, je délivrai la malade d'une grosse fille bien portante, à la grande satisfaction de l'accouchée & de ses parens, qui doivent être guéris de leurs préjugés, puisque la mere

Digitized by Google

& l'enfant ſont auſſi bien qu'on peut le déſirer aujourd'hui, qui eſt le dixieme jour des couches.

Je pourrois ajouter un grand nombre d'expériences que j'ai faites de la grande utilité de cet inſtrument, ſi mon ſuffrage étoit de quelque poids après le vôtre & ceux de tant de célebres Praticiens qui ont publié les avantages de ce forceps. Je me réduirai donc à dire qu'il y a au moins trente ans que j'ai commencé à pratiquer les accouchemens, & qu'il y en a bien vingt que j'ai employé avec ſuccès le forceps, dont perſonne, avant moi, ne connoiſſoit l'uſage dans ce pays. J'ai loué Dieu cent fois d'avoir fait votre connoiſſance, & de m'être procuré par ce moyen un *inſtrument* avec lequel j'ai ſauvé la vie à un grand nombre d'enfans, en ſauvant celle de leurs meres. Quelle différence de cet inſtrument ſalutaire avec ces crochets & ces autres inſtrumens meurtriers, dont les plus célebres Accoucheurs étoient obligés autrefois de ſe ſervir pour terminer des accouchemens difficiles, & qui ne pouvoient ſauver la mere qu'en immolant l'enfant! Ce ſiecle ſera illuſtré par l'invention du forceps courbe, comme par l'admiſſion de l'inoculation de la petite-vérole en Europe. Quel bonheur pour le genre humain, s'il ſe faiſoit,

soit, de tems en tems, des découvers aussi utiles, pendant qu'on invente tant de moyens de destruction!

Le forceps courbe, bien fait, & manié par des mains expérimentées, n'est pas seulement utile dans les cas où il n'y a plus rien à espérer de la part de la nature, il l'est très-souvent dans les cas où le travail est long & douloureux. Je sais que souvent, après de longues & cruelles douleurs, une femme se délivre naturellement; mais j'ai aussi souvent vu que, dans ces cas, l'enfant meurt dans le travail, & que la compression longue & forte, que souffre le vagin & l'uretre, donne lieu à des maux quelquefois incurables, & que l'intensité & la durée du travail portent le trouble dans l'économie animale, & font naître des maladies graves, pendant les couches. C'est pour prévenir ces maux, que, dans les cas où la matrice est oblique, & dans ceux où la tête de l'enfant se présente autrement que la face tournée vers le *sacrum*, & reste long-tems dans le vagin, sans avancer, je n'ai pas hésité de tirer l'enfant avec le forceps; & j'ai toujours réussi, sans causer le moindre dommage à l'enfant ni à sa mere, & sans que celle-ci ait essuyé autant de fievre dans ses couches, que celles qui accouchent naturellement, après un long & pénible travail: la plupart même

n'ont point eu de fievre, après avoir été accouchées avec le forceps. J'ai eſſuyé, ainſi que M. du Mourier-Charpentier, les traits malins de l'envie, lorſque j'ai commencé à me ſervir de votre forceps. On répandit dans le public, que je n'accouchois qu'avec des fers; & vous penſez bien que les Auteurs de cette calomnie avoient intérêt à la répandre. Cela leur réuſſit auprès de pluſieurs femmes dont j'avois auparavant la confiance. Mais cette terreur des fers, qui les avoit ſaiſies, s'évanouit, quelque tems après, lorſque quelqu'un, qui ſe mit à pratiquer les accouchemens, & qui, par de baſſes adulations, ſe procura la protection de quelques Médecins en crédit, eut beſoin d'employer votre forceps, dont *il* ſe diſoit l'inventeur. Les éloges qu'on donna alors à l'inſtrument ſuccéderent à la frayeur qu'on en avoit inſpirée, & les femmes ſe ſont à préſent familiariſées avec lui. Pluſieurs de celles pour qui j'en ai fait uſage, vouloient que je m'en ſerviſſe dans leurs accouchemens ſuivans. Il y en a une que j'ai accouchée de cinq enfans avec le forceps: elle ſe porte bien, & ſes enfans auſſi. J'en ai inoculé trois ce dernier printems.

Si vous croyez que cette lettre puiſſe concourir à détruire les préjugés qui reſtent encore contre le forceps, & qui ſont nuiſibles au bien de l'humanité, vous en ferez l'uſage

que vous jugerez convenable. Je ſuis avec une parfaite conſidération & ſincere attachement, Monſieur, &c.

Autres témoignages en faveur du forceps courbe de M. LEVRET.

1° *Extrait d'une lettre de M.* VAN SCHELLEBECK, *Docteur en médecine, à Dordreckt.*

» J'avois vu avec un très-grand plaiſir, » dès l'année 1753, les ſuccès avec leſquels » M. Guiot de Genève ſe ſervoit, dans ſa » petite république, du forceps courbe de » votre invention. Encouragé par vos le- » çons & par ſon exemple, je m'en ſuis » ſervi dans ma pratique avec les mêmes » avantages, & j'oſe me flatter d'avoir ſauvé » quantité de meres & d'enfans par ſon ſe- » cours: auſſi le regardé-je comme ma » main droite. Il m'eſt même arrivé une » fois, qu'ayant voulu recourir à quelques » autres moyens qui ſe trouverent inſuffi- » ſans, je fus aſſez heureux pour terminer, » par ſon moyen, un accouchement où la » mere & l'enfant couroient le plus grand » danger. C'étoit la femme d'un Miniſtre. Il » y avoit un jour & demi qu'elle étoit en » travail, & les eaux étoient percées au » moins depuis quinze à ſeize heures. La

» tête de l'enfant étoit au paſſage, & n'avoit » à faire, ce ſemble, que peu de chemin » pour ſortir. Cet enfant fut pris de con- » vulſions : les ſecouſſes qu'il donnoit à la » mère, furent ſi vives, qu'elles lui cau- » ſerent les douleurs les plus aiguës, au » point de lui faire jetter les hauts cris. Cet » exemple me prouve qu'on attend ſouvent » trop long-tems pour délivrer les femmes, » & que beaucoup d'enfans meurent au » paſſage, parce qu'on les y laiſſe trop long- » tems, &c. «

2° *Extrait d'une obſervation inſérée dans* l'eſſai ſur les hernies de M. HOIN, *Maître-ès-Arts & en Chirurgie, Penſionnaire de l'Académie des Sciences de Dijon, dans la claſſe de Médecine, Chirurgien en chef du grand hôpital de cette ville, Aſſocié de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, &c.; imprimé a la ſuite de la* nouvelle méthode d'opérer les Hernies; *par M.* le Blanc, *Chirurgien-Lithotomiſte de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, Profeſſeur royal d'Anatomie & d'opérations aux écoles de Chirurgie de la même ville, &c.*

Il s'agit, dans cette Obſervation, d'une Marchande de Dijon, attaquée d'une entérocele vaginale, arrivée au terme d'une couche. L'inteſtin pincé contre une branche du *pubis*, par la tête de l'enfant, qui étoit un peu deſcendue, occaſionna les douleurs

Digitized by Google

les plus atroces, & les accidens les plus graves; ce qui fit ſentir à M. Hoin la néceſſité d'accélérer l'accouchement. Il parvint, aidé de deux de ſes confreres qu'il avoit fait appeller, à procurer la dilatation de la matrice, & à percer les eaux; ce qui fut ſuivi de la deſcente de la tête de l'enfant dans le vagin. Mais alors la matrice ceſſa d'agir; & les Accoucheurs jugerent que ce ſeroit en vain qu'ils attendroient quelque ſecours de la part de la nature.

» Dans ces circonſtances, dit M. Hoin, » page 300 de ſon *Eſſai*, je propoſai d'em- » ployer le forceps de la correction de » M. Levret; inſtrument ſi ingénieuſement » fabriqué, qu'il faiſit une tête ſans qu'on » puiſſe être dans le cas de craindre qu'il » bleſſe, ou la mere, ou l'enfant. Mon avis » fut approuvé. Je me ſervis du forceps; » & l'accouchement, qui, ſans lui, me- » naçoit d'être encore bien éloigné, fut, » à ſa faveur, terminé promptement, à la » grande ſatisfaction de la malade & à la » nôtre. «

Il ajoute, dans une note : » l'enfant » étoit très-gros, & bien portant. Il a joui » d'une bonne ſanté juſqu'à ſa quatrieme » année qu'il eſt mort, dans les premiers » jours, d'une fievre putride. Le forceps » ne l'avoit pas bleſſé, & la mere avoit » trouvé l'uſage de cet inſtrument ſi peu

» douloureux, qu'elle s'en saisit, pendant » que j'étois occupé à la délivrer, & le » baisa avec transport, sans avoir eu la pré- » caution de l'essuyer. Cette scene, qui » nous prouvoit le contentement de la ma- » lade, augmenta le nôtre. Mais l'accou- » chée ne se borna point à ces marques » d'affection pour un instrument qui lui avoit » été si salutaire, elle s'obstina à le garder » dans son lit, pendant deux ou trois jours, » & me le rendit à regret. Je me suis servi » plusieurs fois du même forceps, avec la » même utilité, dans des cas où la tête » étoit enclavée. Mais les meres, quoique » persuadées que la conservation de la vie » de leurs enfans étoit dûe à cet inst- » trument, n'ont pas porté leur recon- » noissance envers lui aussi loin que la » Marchande. Je puis assurer qu'aucune » d'elles n'a été blessée par l'usage du for- » ceps. «

M. le Blanc joint son suffrage à celui de M. Hoin. » J'ai tiré, dit-il dans une se- » conde note, un grand nombre d'enfans » avec le forceps de M. Levret, avec » toute la facilité possible, sans que les » meres ni les enfans aient été blessés par » cet instrument. Tous les Accoucheurs » d'Orléans s'en servent avec succès, & » le regardent comme un instrument di- » vin. «

Digitized by Google

Observations Météorologiques. Septembre 1770.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. & d. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12 1/2	15	14 3/4	28 2 3/4	28 1	28 1
2	13	20	13 1/2	28	28	28
3	15 3/4	18	19	28	27 11	28
4	15	21	15	28	28	27 11 3/4
5	14 1/2	20 1/2	14 1/2	27 11 1/2	27 11 1/2	28 3/4
6	13	19 1/2	14 1/4	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1
7	13	18 1/2	14	28 1	28 3/4	28 1/4
8	13	14 1/4	10	28	27 10 3/4	28 2
9	10	14	10	28 1	28	28
10	9	15	12 3/4	28	28	28
11	11	18	13	28	27 9	27 8 3/4
12	12	17	12 1/2	27 8	27 7	27 7
13	11 1/4	17 1/2	12 2/3	27 7 1/2	27 9	28
14	12	18 1/4	15	28 1/2	28 1	28 1 1/4
15	13	20	15 1/2	28 2	28 2 1/4	28 2 3/4
16	14	23 1/4	17 1/3	28 2 3/4	28 2 1/2	28 2 1/2
17	14 1/2	23 1/4	17 1/4	28 2 1/2	28 2 1/4	28 2
18	14 1/4	24 1/4	18 1/2	28 1 3/4	28 1 1/4	28 1 1/4
19	15 1/2	21	15	28 2	28 2 1/2	28 2 1/4
20	12 1/2	19 1/3	15	28 2 1/4	28 2	28 2
21	13 1/2	20	15	28 2	28 1	28 1
22	13 1/8	16 1/2	12 1/2	28 3/4 1/2	28 1/2	28 1/4
23	12	16 1/2	13 1/2	28 1/2	28 1/2	28
24	13	18	14 3/4	28 3/4	28	27 11 3/4
25	13 1/2	21 1/2	16 1/2	27 11	27 9 3/4	27 11
26	14	19 3/4	15 1/2	27 10 1/2	27 10	27 11 3/4
27	16	18 3/4	15 1/3	28	28 1	28 2
28	14 1/2	19 1/2	14	28 3 3/4	28 3 3/4	28 4
29	11	15	12 1/2	28 4	28 4 1/2	28 5
30	9	14	12	28 4	28 4	28 3

Digitized by Google

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-N-E. nuag.	S-E. nuages.	Nuages.
2	S-S-O. nuag.	S-O. n. é. t. pl.	Ecl. tonn.
3	O-S-O. couv. nuages.	O S-O. n. écl. tonn. pl.	Ecl. tonn.
4	S-O. nuages.	S-S-O. nuag. écl. tonn.	Pluie.
5	S-S-O. c. pl.	O. nuages.	Beau.
6	O-S-O. c. n.	S-O. n. pl.	Couvert.
7	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
8	S O. couv. pl.	O. pluie.	Nuages.
9	O. n. pet. pl.	S-O. nuag.	Nuages.
10	S O nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
11	S-S-O. c. pl. t.	S-S-O. gr. pl.	Nuages.
12	S-O. c. pluie.	S-O. nuages.	Nuages.
13	O-S-O. c. pl.	O. nuages.	Couvert.
14	S S-O. couv.	S-O. c. p. pl.	Nuages.
15	O-S-O. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
16	S-S E. lég. n.	S-E. légers n.	Beau.
17	S S E. lég. n.	S-S-E. nuag.	Nuages.
18	S-E. lég. n.	S-E. beau.	Beau.
19	S-O. nuages.	O-S-O. nuag.	Beau.
20	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
21	S-O. n. pluie.	S-O. pluie. n.	Pluie.
22	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
23	S-O. nuages.	S-O. n. pluie.	Nuages.
24	S O. n. p. pl.	S-O. nuages.	Nuages.
25	S-E. pl. nuages.	S-O. nuages. vent. écl. pl.	Couvert.
26	S. pluie couv.	S-S-O. c. pl. v.	Couvert.
27	S-O. pluie. v.	O S-O. v. c.	Nuages.
28	O-S O. couv.	O-N-O. nuag.	Beau.
29	O-N-O. br. n.	N-O. nua. b.	Beau.
30	E-N-E. br. nuages.	E-N-E. beau.	Beau.

Digitized by Google

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 24 $\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 9 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 15 $\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N-N-E.
1 fois du l'E-N-E.
3 fois du S-E.
2 fois du S-S-E.
1 fois du S.
6 fois du S-S-O.
16 fois du S-O.
8 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
2 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.

Il a fait 7 jours beau.
2 jours des brouillards.
28 jours des nuages.
12 jours couvert.
16 jours de la pluie.
5 jours des éclairs & du tonnerre.
3 jours du vent.

Digitized by Google

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1770.

On a obſervé, pendant ce mois-ci, un aſſez grand nombre de fievres intermittentes, dont le plus grand nombre ſuivoit le type des fievres doubles-tierces; & quelques-unes dégénéroient en fievres rémittentes, accompagnées de plus ou moins d'accidens.

On a vu auſſi un très-grand nombre de dévoiemens, la plupart bilieux, & quelques dyſſenteries. Il y a eu, en outre, quelques rougeoles, & des petites véroles.

Digitized by Google

Observations météorologiques faites à Lille au mois d'Août 1770 ; par M. BOUCHER, Médecin.

L'air a été tempéré, les premiers jours du mois ; mais, depuis le 5 jusqu'au 15, les chaleurs ont été assez vives. La liqueur du thermometre, le 6, le 7 & le 8, s'est élevée à 24 degrés ; &, le 9, elle s'est portée au-dessus du terme de 25 degrés. Après le 15, elle ne s'est guere élevée plus haut que celui de 18 degrés.

Nous avons eu peu de pluie ce mois. Les jours qu'il a plu, ce n'a été que des ondées, si l'on en excepte le 1er & le 15 : aussi le mercure, dans le barometre, a presque toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces.

Il y a eu de la variation dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 25 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de

27 pouces 11 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 4 lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'Eſt.
3 fois de l'Eſt.
1 fois du Sud vers l'Eſt.
2 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ou.
3 fois de l'Oueſt.
6 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.
9 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille au mois d'Août 1770.

Il y a eu peu de maladies aiguës, ce mois, tant à la campagne qu'à la ville, malgré les travaux de la moiſſon. La fievre continue-putride a été, en général, bien moins commune & bien moins grave : néanmois les perſonnes en qui les ſymptômes ſe ſont trouvés le plus mitigés, ont été preſqu'auſſi long-tems que les autres à ſe rétablir : il leur reſtoit une petite fievre opiniâtre, qui ne ſe diſſipoit guere que par

un usage suivi des amers nitigés, & surtout du quinquina.

La fraîcheur des nuits, après le 15 du mois, a causé des coliques violentes, accompagnées, dans la plupart, de cours de ventre, & de douleurs vives au bas-ventre. En peu de jours elles jettoient les malades dans un état d'angoisses, d'abattement considérables. Comme il y avoit de la fievre & de la chaleur, la saignée étoit nécessaire; & l'on devoit la répéter plus ou moins, d'autant plus que le sang étoit souvent couenneux, & la sérosité d'un jaune foncé. Les bouillons de veau & de poulet, l'eau d'orge, les décoctions des plantes émollientes & mucilagineuses, tant en boissons qu'en lavemens, ont aussi été employés avec succès. Les potions parégoriques devoient être entre-mêlées; & l'on ne devoit purger que lorsque les douleurs du bas-ventre & la fievre étoient absolument dissipées, & le calme bien rétabli.

AVIS.

MM. de la Société typographique de Bouillon croient devoir prévenir le Public, que le terme de l'abonnement pour l'*Etat général des Médecins & Chirurgiens du royaume*, qui a été dernièrement annoncé,

Digitized by Google

ſera prolongé juſqu'au 15 Novembre 1770, l'avis en ayant été donné trop tard dans les Nouvelles publiques.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Ferrand*, Maître en Chirurgie du College de Paris, Adjoint du Comité perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, ancien Profeſſeur de l'Ecole-pratique, Aſſocié des Académies des Sciences de Rouen & de Florence, &c. a recommencé ſon Cours d'Anatomie lundi 15 Octobre 1770, à quatre heures & demie après midi, dans ſon amphithéatre, rue Mâcon.

Il continue, les lundi, mardi, jeudi & vendredi de chaque ſemaine, à la même heure.

Il y a une ſalle de diſſection.

M. *Portal*, Profeſſeur de médecine au College-royal de France, Profeſſeur d'Anatomie de Mgr le Dauphin, de l'Académie royale des Sciences, &c. commencera un Cours d'Anatomie le 5 Novembre 1770, à neuf heures & demie du matin, qu'il continuera les jours ſuivans, à l'ancien Preſbytere Saint-André-des-Arts, près la rue de l'Eperon.

Digitized by Google

M. *C. L. Varnier*, Médecin de la Faculté de Paris, Docteur de celle de Montpellier, commencera lundi 5 Novembre 1770, à midi précis, un Cours d'Anatomie, dans lequel il exposera la structure des differens organes du corps humain, & en tirera des conséquences relatives à la physiologie & à la pratique de médecine;

Dans l'amphithéatre de M. *Petit*, rue de la Bûcherie, aux Ecoles de médecine.

COURS DE CHYMIE.

M. *Hilaire-Marin Rouelle*, Démonstrateur en Chymie au Jardin du Roi, & Apothicaire de Mgr le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang, ouvrira le 12 Novembre 1770, en sa maison, rue Jacob, près celle des Deux-Anges, un Cours de Chymie expérimentale & théorique, dans lequel il se propose de donner une analyse plus étendue qu'aucune de celles qu'on a présentées jusqu'ici, des végétaux, des animaux & des minéraux.

Nota. M. *Rouelle* doit publier un *Prospectus* de ce Cours, dont nous nous proposons de donner une Notice un peu étendue dans quelques-uns des Journaux suivans.

Digitized by Google

LEÇONS DE CHYMIE PHARMACEUTIQUE.

M. *Mitouart*, Apothicaire, donnera, pendant le cours de cet hiver, des Leçons de Chymie, dans lesquelles il analysera les substances des trois regnes de la nature, développera la théorie des opérations, & en fera l'application à la pharmacie.

Il commencera le jeudi 15 Novembre 1770, à trois heures & demie de relevée, en son laboratoire, rue de Beaune, fauxbourg Saint-Germain, & continuera, les lundi, mardi, Jeudi & vendredi de chaque semaine.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE,

Concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux & les différens Phenomenes de la nature;

Par M. *Valmont de Bomare*, Censeur royal, Maître en Pharmacie, Démonstrateur d'Histoire naturelle, avoué du Gouvernement, Membre de plusieurs Académies des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts, Directeur des Cabinets de S. A. S.

Digitized by Google

Mgr le Prince de Condé, Maître d'Hiſtoire naturelle de S. A. S. Mgr le Duc de Bourbon, &c.

En ſon Cabinet, rue de la Verrerie, près la rue du Coq, le lundi 3 Décembre 1770, à dix heures & demie très-préciſes du matin, & ſera continué les mercredi, vendredi & lundi de chaque ſemaine, à la même heure.

N. B. On ouvrira un ſecond Cours d'Hiſtoire naturelle le jeudi 6 Décembre 1770, à onze heures & demie très-préciſes du matin. Ce Cours particulier ſera continué les ſamedi, mardi & jeudi de chaque ſemaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part, ſont avertis d'entendre le Diſcours ſur le ſpectacle & l'étude de la nature, qu'on fera le 3 de Décembre, à l'heure indiquée.

PRIX PROPOSÉS

Par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

L'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de Lyon propoſe, pour le prix de Mathématiques, fondé par M. *Chriſtin*, qui ſera diſtribué à la fête de S. Louis 1772,

Digitized by Google

le ſujet ſuivant : *Quels ſont les moyens les plus faciles & les moins diſpendieux de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau, & d'en diſtribuer une quantité ſuffiſante dans tous ſes quartiers.*

L'Académie exige des Auteurs qui voudront réſoudre ce problême, de déterminer la qualité des eaux qu'ils indiqueront, d'aſſigner la quantité néceſſaire à la conſommation, & de joindre à leurs projets le plan des machines qu'ils voudront employer, le calcul de leur produit & de leur entretien, celui des nivellemens néceſſaires, & le devis des frais.

Le prix eſt une médaille d'or de la valeur de 300 livres.

La même Académie a déjà publié qu'elle décerneroit, le jour de la S. Louis 1771, un prix triple, c'eſt-à-dire trois médailles d'or, de la valeur de 300 livres chacune, à celui qui, ſous la forme des Mémoires qu'on adreſſe aux Académies, lui communiqueroit *la découverte la plus utile dans les arts, en établiſſant que cette découverte lui appartient, & n'eſt pas antérieure au premier Programme publié le 30 Août 1768.*

Elle propoſe encore, pour le ſujet d'un prix réſervé, qu'elle doit diſtribuer le jour de la S. Louis 1773, *de déterminer quels*

Digitized by Google

ſont les principes qui conſtituent la lymphe ; quel eſt le véritable organe qui la prépare ; ſi les vaiſſeaux qui la portent dans toutes les parties du corps, ſont une continuation des dernieres diviſions des arteres ſanguines, ou ſi ce ſont des canaux différens & particuliers à ce fluide ; enfin quel eſt ſon uſage dans l'économie animale.

Ce prix, conſiſtant en une médaille d'or de la valeur de 300 livres, ſera double.

Les Mémoires ſur ces différens ſujets doivent être adreſſés, francs de port, à M. *de la Tourrette*, Conſeiller de la Cour des Monnoies, Secrétaire perpétuel pour la Claſſe des Sciences, rue Boiſſac ; ou à M. *Bollioud-Mermet*, Secrétaire perpétuel pour la Claſſe des Belles-Lettres, rue du Plat ; ou chez *Aimé de la Roche*, Imprimeur-Libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette. *Nota.* Ces Mémoires ne ſeront admis que juſqu'au premier Avril des années où chaque prix devra être diſtribué.

M. *Pouteau* le fils, Chirurgien gradué, de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, de celle de Rouen, & l'un des Membres de l'Académie de Lyon, après avoir fait de profondes recherches ſur le vice cancéreux, a voulu exciter les Savans

Digitized by Google

à s'occuper d'un ſujet qui intéreſſe eſſentiellement l'humanité. Il a dépoſé 600 livres, pour être diſtribuées à celui qui, au jugement de l'Académie de Lyon, l'auroit le mieux traité. Cette Compagnie a agréé l'engagement de M. *Pouteau*, & avoit propoſé ce prix, pour la préſente année 1770, dans les termes ſuivans :

On demande des recherches ſur les cauſes du vice cancéreux, qui conduiſent à déterminer ſa nature, ſes effets, & les meilleurs moyens de le combattre.

Quoique l'Académie ait reçu, ſur cette queſtion, des Ouvrages intéreſſans, ils lui ont paru laiſſer encore trop à déſirer ſur un ſujet auſſi important, pour ne pas le continuer, & renvoyer la diſtribution du prix à l'année 1773, en conſervant néanmoins le droit du concours aux Mémoires qui lui ont été adreſſés. Le prix ſera double. Les belles actions n'ont pas ſeulement leur mérite propre, elles ont encore celui d'inſpirer le déſir de les imiter. Un citoyen généreux, qui n'a pas voulu donner à l'Académie la ſatisfaction de le connoître & de publier ſon nom, a fait dépoſer une ſomme de 600 livres pour être jointe à celle qu'a propoſée M. *Pouteau* : ainſi le prix ſera de 50 louis. L'Académie eſpere que ce nouvel encou-

Digitized by Google

ragement produira de nouveaux efforts de la part des Auteurs.

Elle demande qu'après avoir défini ce qu'on entend par *cancer*, ils développent les progrès que la médecine a faits jusqu'à nos jours, dans la connoissance des maladies cancéreuses; qu'ils analysent les observations, les expériences & les opinions des Auteurs les plus célebres, en rassemblant les moyens diététiques, chirurgicaux & pharmaceutiques employés jusqu'à présent, pour attaquer ces maladies formidables; qu'ils les décrivent, rapportent leurs observations pratiques & leurs expériences; qu'ils apprécient les symptômes qui précédent, accompagnent & suivent le *cancer*; qu'ils fixent le pronostic, & établissent les indications dans ses différens sieges, ses diverses especes & ses divers états; qu'ils remontent aux principes qui y donnent lieu; qu'ils déterminent la maniere de les reconnoître, & en donnent une théorie satisfaisante; qu'ils indiquent les meilleurs spécifiques connus dans tous les cas, en démontrant leur pouvoir ou leur insuffisance; qu'ils donnent enfin, s'il est possible, de nouvelles vues sur les découvertes à faire, & sur les moyens d'y parvenir.

L'Académie invite aussi les Auteurs à dresser des Tables raisonnées, qui contien-

Digitized by Google

nent l'extrait de ce qu'ils auront dit ou rapporté de plus essentiel.

L'Académie exige que les Mémoires lui soient rendus dans le courant du mois de Janvier 1773, passé lequel tems ils ne seront pas admis. La distribution sera faite dans la même séance que celle du prix précédent.

LIVRES NOUVEAUX.

Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par Classes, suivant le système de *Sydenhan*, & l'ordre des Botanistes; traduite du latin de M. *François Boissier de Sauvages*, Docteur en médecine, Professeur royal en l'Université de Montpellier, &c.: Ouvrage augmenté de quelques Notes en forme de Commentaire, par M. *Nicolas*, Chirurgien gradué, avec cette épigraphe:

Si morbi cujuslibet historiam diligenter perspectam haberem, par malo remedium nunquam non scirem adferre. SYDENHAM, Tome I.

A Paris, chez *Hérissant* le fils 1770, grand *in*-8° de 800 pages.

Manuel du jeune Chirurgien, dans lequel on trouve en abrégé toutes les vérités anatomiques, physiologiques & pratiques,

Digitized by Google

dont la connoiſſance conſtitue le véritable Chirurgien. On a joint à cet Ouvrage un Précis de Pharmacie chirurgicale, quelques Formules des plus communes de remedes internes, & les Doſes des Médicamens ſimples & compoſés, avec cette épigraphe tirée de la Préface des Œuvres d'*Ambroiſe Paré :*

Car les Arts ſe parfont, ſe poliſſent & s'éclairciſſent par certaines définitions, diviſions, démonſtrations, préceptes, regles univerſelles.

A Paris, chez *Hériſſant* le fils 1770, petit *in*-8° de plus de 600 pages.

Cette production eſt de la même main que la traduction précédente.

Traité des Sels, dans lequel on démontre qu'ils ſont compoſés d'une terre ſubtile, intimement combinée avec de l'eau ; traduit de l'Allemand de *George-Erneſt Stahl.* A Paris, chez *Vincent*, 1770, *in*-12.

Digitized by Google

TABLE.

EXTRAIT de l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie. Par M. Portal, *Médecin*, page 387
Suite des Recherches & Expériences ſur la Congélation. Par M. Baumé, *Apothicaire*, 410
Nouvelles Réflexions ſur la Lame cartilagineuſe de la Cornée. Par M. Demours, *Médecin*, 427
Lettre de M. Caziot, *Profeſſeur en Droit, ſur la Réponſe de* M. Brun *à* M. Chevalier, 443
Sentiment de M. Levret, *Chirurgien, ſur le Projet de* M. Laugier *pour la ligature des Polypes Uterins*, 449
Lettre ſur l'Uſage du Forceps courbe. Par M. Guiot, *Chirurgien*, 454
Autres Témoignages en faveur du Forceps de M. Levret, 459
Obſervations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Septembre 1770, 463
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1770, 466
Obſervations météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Août 1770. Par M. Boucher, *Médecin*, 467
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Août 1770. *Par le même*, 468
Avis, 469
Cours d'Anatomie, 470
Cours de Chymie & de Pharmacie, 471
Cours d'Hiſtoire naturelle, 472
Prix de l'Académie de Lyon, 473
Livres nouveaux. 478

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

DÉCEMBRE 1770.

TOME XXXIII.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1770.

SECOND EXTRAIT.

Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'Origine & les Progrès de ces Sciences, avec un Tableau chronolog. des principales Découvertes, & un Catalogue des Ouvrages d'Anat. & de Chir. des Mémoires Académiq. des Diſſertations inſérées dans les Journaux; & de la plupart des Theſes qui ont été ſoutenues dans les Facultés de Méd. de l'Europe; par M. PORTAL, *Lecteur du Roi, & Profeſſeur de Méd. au College-Royal de France, Profeſſeur d'Anat. de Mgr le Dauphin, de l'Acad. Royale des Sciences, &c. &c. &c. avec cette épigraphe :*

Ex his enim patebit, quot res quæ vulgò, ob Hiſtoriæ ignorationem, repertæ à poſterioribus credebantur, quantò anteà prepoſitæ fuerint. *MORGAGNI, Epiſt. ad* VALSALVÆ *Tract. de Aure.*

A Paris, chez Didot *le jeune, 1770, in-8°, cinq vol.*

LES Médecins Grecs, qui ſuccéderent à Galien, n'ajouterent preſque rien aux connoiſſances anatomiques qu'on avoit

Digitized by Google

de ſon tems. Le reſpect ſervile qu'ils avoient conçu pour cet homme célebre, leur fit préférer l'étude de ſes ouvrages à celle de la nature. La chirurgie fit cependant quelques progrès: Oribaſe, Ætius, Alexandre de Tralles, Paul d'Ægine la pratiquerent avec ſuccès. Il en fut à-peu-près de même ſous les Arabes. La religion, qu'ils profeſſoient, en leur défendant de toucher aux cadavres, les réduiſit à l'étude des livres des Médecins Grecs, les ſeuls qu'ils épagnerent, lors de la deſtruction de la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie. L'Italie eut la gloire de voir renaître chez elle le goût de l'anatomie. Frédéric II, Roi de Sicile, en eſt, ſelon M. de Haller, le premier reſtaurateur. Il fit une loi qui défendoit à toute perſonne d'exercer la chirurgie, ſans, au préalable, avoir pris des connoiſſances ſuffiſantes en anatomie; &, pour en procurer l'exécution, il créa, à la ſollicitation de Martianus, ſon Médecin, une chaire où elle devoit être démontrée, tous les cinq ans. Quelque tems après, on vit s'élever à Boulogne une ſemblable école. Malgré cela, l'anatomie ne fit aucun progrès: la chirurgie fut cultivée avec plus de ſuccès. Salicet & Lanfranc, qui vivoient dans le treizieme ſiecle, la tirerent de l'oubli où elle étoit plongée, & ajouterent même aux connoiſſances qu'ils avoient puiſée dans les ouvrages des

anciens. Mundinus, qui leur ſuccéda, peu de tems après, réveilla l'attention des Mécins & des Chirurgiens pour l'anatomie. Il faiſoit ſes démonſtrations publiquement, & y mettoit aſſez d'ordre: il fit même imprimer ſes leçons, & y joignit de nouvelles obſervations & de nouvelles découvertes. Ce livre, quoique mal écrit, eut une telle célébrité en Italie, qu'il fut le ſeul dont on ſe ſervit pendant près de 200 ans. Les ſtatuts de l'Académie de Padoue firent même une loi aux candidats de ſuivre le texte de cet Auteur. Ce ne fut que long-tems après Mundinus, que parurent Mathieu de Gradibus, Gabriel de Zerbis, Bérenger de Carpi, qui avancerent beaucoup les progrès de l'anatomie; tandis que Guy de Chauliac, Jean de Vigo, & le même Bérenger, cultivoient la chirurgie avec encore plus de ſuccès. Ils furent bientôt ſuivis de Mariana, le premier qui ait décrit la méthode de tailler au grand appareil; de Michel Servet, qui, dans ſon ouvrage, *de Trinitatis Erroribus*, ſi condamnable à d'autres égards, paroît avoir connu la circulation du ſang; de Rhodion, dont le traité ſur les accouchemens eſt un des plus complets qu'on eût donnés avant lui; d'Alphonſe Ferri, le premier qui ait traité expreſſément des plaies d'armes à feu; de Tagault, qui eut la réputation d'un excellent Auteur en chirurgie, quoiqu'il ait ſuivi

par-tout Guy de Chauliac, de Charles Etienne, qui tient une place très-distinguée parmi les Anatomistes ; place qu'il paroît avoir méritée par plusieurs découvertes très-intéressantes. La fondation du College royal de France, par François I, qui se fit vers ce tems, excita la même émulation parmi les François. Outre Charles Etienne, que nous venons de nommer, on y vit paroître Gonthier d'Andernac, Jacques Dubois, connu sous le nom de *Sylvius*, le Vasseur, qu'on peut mettre au rang de ceux qui ont connu la circulation du sang avant Hervée, Fernel, &c. Enfin parut Vésale qui s'étoit formé dans l'école de Gonthier. Comme il surpassa tous les Anatomistes qui l'avoient précédé, nous croyons devoir entrer dans quelques détails à son sujet.

André Vésale naquit à Bruxelles, le 31 Décembre 1514, d'André Vésale, Apothicaire de l'Empereur Maximilien. On l'envoya, dès son plus bas âge, à Louvain, pour y faire ses humanités & son cours de philosophie. Vésale alla ensuite à Montpellier pour y étudier la médecine. La réputation des maîtres qui enseignoient dans l'Université de Paris l'engagerent à venir dans cette capitale : il y prit des leçons de Gonthier, de Sylvius, de Fernel, &c. Le goût qu'il prit pour l'anatomie lui fit souvent braver les plus grands dangers. Il

Digitized by Google

alla plus d'une fois, avec ſes camarades, aux Charniers des Innocens, & aux Fourches patibulaires, pour enlever des cadavres humains : il ouvrit auſſi un grand nombres d'animaux. Par ſes diſſections fréquentes, par ſes méditations profondes, par ſes lectures longues & répétées, il parvint bientôt à ſurpaſſer ſes maîtres. La guerre, qui s'éleva entre la France & l'Empereur, l'engagea à ſe retirer à Louvain, ſa patrie. Peu de tems après, il ſuivit l'armée que l'Empereur avoit levée contre la France. Les occaſions fréquentes qu'il eut de faire des recherches anatomiques, accrurent tellement ſa réputation, que la république de Veniſe le choiſit pour occuper une place de Profeſſeur dans l'Univerſité de Padoue, où il enſeigna, pendant ſept ans, la médecine, & ſur-tout l'anatomie. Il publia, en 1739, des planches anatomiques, qui firent l'admiration des Savans. Il a été le premier qui ait oſé relever les erreurs de Galien, tant en médecine qu'en anatomie, ce qui lui attira un grand nombre d'ennemis. Euſtache à Rome, Dryander à Marpurg, Sylvius à Paris, s'éleverent contre lui, & l'accablerent d'injures, ſur-tout le dernier. Falloppe ſeul l'attaqua avec modération, & avec tout le reſpect qu'il devoit à un homme qu'il regardoit comme ſon maître. La réputation de Véſale croiſſant de jour en jour, l'Em-

pereur Charles-Quint, qui l'avoit déjà honoré de ſes faveurs, le choiſit pour ſon premier Médecin: ce fut le terme de ſes travaux anatomiques. Il ne jouit pas long-tems des faveurs de la fortune. Un Gentilhomme Eſpagnol, qu'il avoit traité, étant mort, Véſale demanda aux parens du défunt la permiſſion d'ouvrir le cadavre. A peine eut-il ouvert la poitrine, qu'il y vit le cœur palpitant. Cette triſte cataſtrophe parvint aux oreilles des parens, qui non-ſeulement le pourſuivirent comme un meurtrier, mais encore l'accuſerent d'impiété à l'Inquiſition. Ce tribunal ſévere alloit le punir de ſon erreur, lorſque Philippe II, Roi d'Eſpagne, trouva le moyen de le ſouſtraire à ſes Juges, en lui faiſant faire un pélerinage à la Terre-Sainte. Véſale, en conſéquence, paſſa en Chypre avec Jacques Malateſte, Général des Venitiens, & delà à Jéruſalem. Peu de tems après la mort du célebre Fallope, le Sénat de Veniſe le rappella pour lui donner ſa place. Mais, comme il faiſoit voile pour revenir à Padoue, il fut jetté, avec les débris de ſon navire, dans l'iſle de Zante, où ce grand homme, réduit aux dernieres extrêmités, mourut de faim, le 15 Octobre 1564, âgé ſeulement de cinquante ans, ayant publié ſon ouvrage ſur la ſtructure du corps humain, à l'âge de vingt-neuf; fait incroyable, s'il n'étoit pas

atteſté par les Auteurs les plus dignes de foi. La maiſon de Véſale ſert aujourd'hui de couvent aux Capucins de Bruxelles, qui ſe font l'honneur de dater leurs Lettres *ex Ædibus Veſalnianis*.

M. Portal donne un catalogue très-détaillé de ſes ouvrages & des différentes éditions qu'on en a faites. Il rapporte, à ce ſujet, que Véſale étant à Baſle, en 1546, pour les faire réimprimer, il profita du loiſir que lui laiſſoit ſon ſéjour dans cette ville, pour préparer une ſquélette d'homme, dont il fit préſent au corps des Médecins. Ils le reçurent avec reconnoiſſance; &, pour en conſerver la mémoire, on y ajouta une inſcription qu'on y lit encore. Pour donner une idée des travaux de Véſale ſur l'anatomie, notre Auteur a cru devoir ſuivre le même ordre que cet Auteur avoit adopté. Il compare quelquefois ſes deſcriptions avec celles de M. Winſlow, celui de tous les Anatomiſtes qui a publié la deſcription la plus complete du corps humain.

L'oſtéologie étant la baſe de l'anatomie: c'eſt par elle que Véſale a cru devoir commencer. M. Portal rapporte quelques-unes de ſes généralités; & il obſerve que c'eſt une ſource où pluſieurs Anatomiſtes modernes ont puiſé, & notamment M. Winſlow, qui l'a traduit preſque littéralement. Véſale diviſe la tête en *crâne* & en *face*. La déſ-

cription des os du crâne eſt plus conciſe & plus ſuccincte dans l'expoſition anatomique de M. Winſlow, que dans l'ouvrage de cet ancien Anatomiſte. La face, ſelon lui, eſt compoſée de deux parties que l'on nomme *mâchoires ;* la ſupérieure, qui eſt formée par douze os ſpongieux, & l'inférieure par un ſeul os aſſez ſolide. Galien avoit avancé que les os de la mâchoire ſupérieure étoient plus ſolides que celui de la mâchoire inférieure. M. Portal fait un mérite à Véſale d'avoir oſé contredire ſon maître en ce point. Il diviſoit en ſix paires les douze os qui compoſent la mâchoire ſupérieure. Nous connoiſſons aujourd'hui ceux de la premiere paire ſous le nom d'*os de la pommette*, ceux de la ſeconde, ſous le nom d'*os unguis*. La troiſieme paire étoient les os *planum*, qui font partie de l'os etmoïde, & que M. Winſlow a eu raiſon de comprendre avec cet os. La quatrieme paire étoient les maxillaires; la cinquieme, les os quarrés du nez; & la ſixieme, les palatins. Véſale regardoit l'os *vomer* & les cornets inférieurs comme des dépendances de l'os etmoïde. En effet, dit M. Portal, ces os ſont joints à l'etmoïde, chez les enfans, & dans la plupart des têtes des adultes. Il donne une ample deſcription des ſinus ſphénoïdaux, des ſinus maxillaires, des etmoïdaux & des frontaux. Il nie formelle-

ment tout passage des sinus sphénoïdaux dans la cavité du crâne. La mâchoire inférieure est décrite aussi exactement dans l'ouvrage de Vésale que dans celui de M. Winslow : l'on y voit quelle est l'étendue, la situation & la direction du conduit oblique ; on y trouve le nombre des alvéoles. Il n'a pas oublié d'avertir qu'après l'extraction d'une dent, leurs parois se rapprochoient, & que ces cavités s'oblitéroient : il connoissoit aussi les cartilages inter-articulaires, & les principaux ligamens de l'articulation. Vésale n'a décrit que deux osselets de l'ouïe, le marteau & l'enclume : cependant il dit, un peu plus bas, qu'il y en a quatre dont il ne donne point la dénomination. Il est assez vraisemblable qu'il parle des deux osselets de chaque côté. Le limaçon ni les trois canaux demi-circulaires ne lui étoient pas connus : du moins ne les a-t-il pas décrits.

En décrivant le tronc, qu'il divise en trois parties, une commune, & deux propres, il entre dans les détails les plus intéressans sur les courbures de l'épine, l'articulation des vertebres entr'elles, les corps qui les séparent, les ligamens qui les réunissent. Il donne les figures caractéristiques de chacune des côtes, & ses planches font voir quelle est leur courbure, leur distance naturelle, & les cartilages qui y aboutissent,

& qui les lient au *ſternum*. Il décrit ce dernier avec la même exactitude, au trou près, qu'on y trouve quelquefois; trou dont Columbus a parlé, & que Véſale n'a point connu. Les os de l'épaule, ſi faciles à connoître, puiſqu'ils ſont ſi ſenſibles, n'étoient rien moins que décrits, avant cet Anatomiſte. C'eſt lui qui le premier a diviſé les omoplates en *face*, en *angles*, en *bords*. Ces diviſions ſont néceſſaires, dit-il, pour déſigner l'attache de chaque muſcle. La deſcription qu'il donne des apophyſes coracoïde & *acromium*, eſt ſi claire, qu'on croit les voir en le liſant. La clavicule forme une eſpece d'S romaine : elle a deux extrêmités ; l'une *ſternale*, & l'autre *humérale*. Entre ces extrêmités oſſeuſes, le *ſternum* & l'apophyſe *acromium*, on trouve deux cartilages diſtincts & ſéparés des os, qui permettent le jeu néceſſaire aux parties. Il n'y a que l'homme & les animaux qui ſe ſervent de leurs extrêmités ſupérieures pour porter les alimens à la bouche, comme le ſinge & l'ours, qui aient des clavicules : elles forment deux arcs boutans qui éloignent les omoplates de la poitrine.

Parmi nombre de détails curieux, dans leſquels cet Auteur entre, en décrivant les os de l'extrêmité ſupérieure, on lit avec plaiſir l'hiſtoire des articulations des différens os qui la compoſent. Véſale parle fort au

long d'un cartilage qui eſt attaché à l'extrêmité inférieure du *cubitus*, & qui eſt placé entre les os de l'avant-bras & du carpe. Il n'oublie point les ligamens latéraux de l'articulation, & les ſinuoſités creuſées ſur les extrêmités des os de l'avant-bras, qui donnent paſſage aux tendons des fléchiſſeurs & extenſeurs de la main. Si l'on en croit M. Portal, Bertin n'a puiſé les principaux faits de ſa deſcription des os de l'avant-bras, que dans cette ſource.

Les os innominés ſont à l'extrêmité inférieure ce que l'épaule eſt à la ſupérieure ; mais, en outre, ils concourent à former la cavité du baſſin. Le baſſin eſt compoſé des os *ileum* & *iſchium*, qui ſont chacun au nombre de deux, & l'os *ſacrum*, qui eſt placé en arriere, & qui eſt impair. La partie oſſeuſe de la cavité cotyloïde eſt décrite de main de maître. Le contour cartilagineux, le ligament rond, & l'échancrure interne, ſont indiqués. La deſcription du trou ovalaire, du ligament qui le bouche, & de la plupart des muſcles voiſins, eſt fort exacte : il n'a cependant point connu l'obturateur externe. Parmi nombre de détails intéreſſans, dans leſquels Véſale entre ſur les os de l'extrêmité inférieure, on lit avec plaiſir, dit M. Portal, la deſcription des cartilages ſemi-lunaires : ils ont preſque la ſtructure des ligamens, des capſules articulaires de la cuiſſe

& du pied. Ce qu'il dit ſur les malléoles fait naître des réflexions judicieuſes ſur la nature des diaſtaſes & des entorſes. M. Portal invite les modernes à conſulter cet article. La deſcription des os du pied n'eſt pas inférieure à celle du fémur, du tibia & du péroné. Les os ſéſamoïdes étoient peu connus avant Véſale : il en a donné une exacte deſcription.

La deſcription des cartilages & des ligamens ſe trouve confondue avec celle des os auxquels ils appartiennent : il n'y a que les cartilages longs, & ceux de l'oreille, du nez, du larynx & de la trachée-artere, qu'il ait décrits en particulier. Cet Anatomiſte nous a laiſſé une ample deſcription des muſcles. M. Portal a cru devoir donner la liſte de ceux qu'il a connus : il entre dans quelques détails ſur les principaux, indique les noms que leur ont donné les modernes, releve quelques erreurs qui ſont échappées à ce grand Anatomiſte, & quelques omiſſions qu'on eſt étonné de trouver en ſi petit nombre. Il ne nous eſt pas poſſible de le ſuivre dans ces détails. L'hiſtoire des vaiſſeaux ſanguins, qui fait la troiſieme partie de l'Ouvrage de Véſale, n'eſt rien moins que complete : il paroît qu'il connoiſſoit mal leur véritable ſtructure.

Pour donner à ſes lecteurs une idée plus

Digitized by Google

exacte des travaux de Willis & de Vieuſſens ſur les nerfs, M. Portal a cru devoir expoſer avec ſoin les connoiſſances que Véſale avoit ſur cette matiere. » Il n'admettoit, » dit-il, que ſept paires de nerfs qui ve» noient du cerveau, & environ trente pai» res qui venoient de la moëlle épiniere. Il » n'a point connu les nerfs olfactoires. Il » forme la premiere paire des nerfs opti» ques. Il aſſure que ces nerfs ne s'entre» croiſent point, & qu'ils ne font que s'en» tre-toucher ; en ſe recourbant de l'œil » vers les couches blanches médullaires (op» tiques.) Ce qu'il avance eſt déduit de la » diſſection de deux ſujets borgnes de l'œil » droit, qui avoient le nerf optique du » même côté, beaucoup plus grêle que le » gauche, qui aboutiſſoit à l'œil ſain. La ſe» conde paire fournit ſept branches, qui vont » aux muſcles des yeux : (c'eſt la troiſieme » de Vieuſſens, qui en connoiſſoit beaucoup » mieux la ſtructure que Véſale.) La troi» ſieme paire de Véſale eſt la branche oph» thalmique, ou la premiere de la cin» quieme paire de Vieuſſens : du reſte, il » la décrit aſſez exactement. Véſale prend » pour la quatrieme paire de nerfs la ſe» conde branche de la cinquieme paire : » c'eſt le nerf, dit cet Auteur, qui revet » l'intérieur de la bouche. La cinquieme » paire de Véſale comprend le nerf acouſti-

Digitized by Google

» que, & la portion dure, ou la ſeptieme » paire des modernes. Notre Auteur tombe » dans une erreur des plus groſſieres : il » déduit de ces nerfs ceux qui vont à la » mâchoire ſupérieure & inférieure. La » ſixieme paire de Véſale eſt la même que » la huitieme des modernes : il la confond » avec le grand nerf ſympathique, & en » donne une deſcription très-vicieuſe. Le » nerf hypogloſſe, ou la neuvieme *paire* » de Vieuſſens, forme la ſeptieme de Vé- » ſale.

» Sans faire par lui-même de découverte, » ajoute M. Portal, notre Auteur auroit pu » donner une plus exacte deſcription des » nerfs de la tête, s'il eût conſulté les Ou- » vrages de Gabriel de Zerbis, qui a parlé de » la premiere paire; ceux d'Achillinus, qui » a décrit la quatrieme paire; & ceux de » Charles Etienne, qui a donné une idée » très-claire des rameaux de la cinquieme » paire, & qui a diſtingué le nerf ſympa- » thique de celui de la huitieme paire. Vé- » ſale montre plus d'exactitude dans la deſ- » cription des nerfs de l'épine, & de ceux » des extrêmités, qui en tirent leur origine. » Ces nerfs ſont au nombre de trente-ſept : » quatorze paſſent par les trous de conjonc- » tion des vertebres cervicales; douze par » ceux des vertebres du dos; cinq par ceux » des lombes; ſix par ceux de l'os *ſacrum*.

» Les nerfs cervicaux forment un entre-
» lacement (aujourd'hui *plexus*) deſ-
» quels partent ſix nerfs qui ſe portent à
» l'extrêmité ſupérieure, & deux nerfs qui
» vont au diaphragme. Les nerfs dorſaux
» fourniſſent aux côtes & aux muſcles du
» dos ; les lombaires, aux muſcles du bas-
» ventre : ils ſe réuniſſent, & produiſent
» les nerfs antérieurs de la cuiſſe & de la
» jambe. Ceux de l'os *ſacrum* forment un
» *plexus* duquel part un gros nerf qui ſe ré-
» pand dans l'extrêmité inférieure : (c'eſt
» le ſciatique de Vieuſſens.) «

La derniere partie de l'Ouvrage de Véſale ſur la ſtructure de l'homme, comprend la deſcription des viſceres. Il traite d'abord de ceux du bas-ventre, delà il paſſe à ceux de la poitrine ; enfin il termine cette partie par ceux de la tête. Nous nous contenterons d'indiquer les découvertes que M. Portal lui attribue. Il paroît être le premier qui ſoit entré dans quelques détails ſur les glandes du ventricule : il a connu les appendices de l'épiploon, dont Douglas a eu tort d'attribuer la découverte à Riolan. Il a connu auſſi l'appendice cæcale, & non la valvule du colon, comme quelques modernes l'ont dit. Il parle des glandes inteſtinales ; mais on ne ſait pas ſi ce ſont celles de Brunner ou de Peyer, dont il a eu connoiſſance. M. Portal convient que la deſcription, qu'il

Digitized by Google

donne du canal intestinal est très-exacte, & peut servir de modele aux Ecrivains modernes ; que celle du mésentere mérite d'être lue ; qu'il est le premier qui l'ait divisé en *mésentere*, en *méso-colon* & en *méso-rectum*, &c. L'exposition des parties naturelles de l'homme contiennent plusieurs faits dignes d'attention. Les modernes n'ont pas mieux connu que lui la structure des testicules. Il n'a pas décrit si exactement les parties de la femme. Son histoire du *fœtus* est tronquée. La description des plévres & celle du cœur ne laissent rien à désirer. Celle du cerveau est digne des plus grands éloges, selon M. Portal. *On a*, dit-il, *très-peu ajouté, depuis sa mort, & l'on ignore aujourd'hui vulgairement, & beaucoup de points intéressans, que Vésale a saisis* Il termine son Extrait, en avertissant que Vésale donne, après la description de chaque partie, le moyen de la préparer & de la démontrer ; & il assure que cette administration anatomique est presque en tout supérieure à celle que les modernes proposent dans leurs Livres d'anatomie.

Malpighi va nous fournir le troisieme exemple que nous croyons devoir présenter à nos lecteurs. Nous ne suivrons pas M. Portal dans tous les détails où il entre à son sujet : nous nous contenterons d'indiquer

Digitized by Google

les principales découvertes qu'il lui attribue, après que nous aurons extrait quelques-unes des circonſtances de ſa vie. Cet homme célebre naquit près de Bologne le 10 Mars 1628. Il conſacra les premieres années de ſa vie à l'étude des belles-lettres, & fit ſa Philoſophie ſous François Natalis, qui enſeignoit la Philoſophie des Péripatéticiens: c'eſt par ſes conſeils qu'il ſe deſtina à la médecine. En conſéquence, il alla étudier à Padoue, ſous Barthelemi Maſſarias & ſous André Mariani: c'eſt le premier qui lui inſpira le goût pour l'anatomie, qui l'a rendu ſi célebre. Il fut reçu Docteur en 1653. Au bout de trois ans, ayant perdu Maſſarias, ſon maître, il accepta une place de Profeſſeur en médecine, que la ville de Bologne lui offrit; mais il ne la garda que quelques mois, ayant été nommé Profeſſeur dans l'Univerſité de Piſe, par Ferdinand II, Grand-Duc de Toſcane. C'eſt-là qu'il fit connoiſſance avec Laurent Magalotti, Chimentel & le fameux Alfonſe Borelli. Sa ſanté ne s'accommodant point de l'air de Piſe, il retourna à Bologne, en 1660; &, trois ans après, il ſe tranſporta à Meſſine, où il remplit une chaire de premier Profeſſeur à la place de Pierre Caſtel. Il retourna à Bologne, en 1666, & on l'y fixa par de forts appointemens. Le Cardinal Pignatelli, qui avoit connu Malpighi, dans cette ville, pendant ſa

légation, étant devenu Pape sous le nom d'*Innocent XII*, l'appella à Rome, & le fit son premier Médecin. Malpighi s'y rendit en 1691 : il étoit déjà d'un certain âge, sujet à la goutte, aux palpitations de cœur, & à des douleurs néphrétiques. Il n'y vécut pas long-tems : il mourut d'apoplexie, dans le Palais-Quirinal, le 29 Novembre 1694, à l'âge de soixante-sept ans. Il avoit été reçu de la Société royale de Londres en 1669, & de celle des Arcades de Rome, l'année qui précéda sa mort. Le célébre Baglivi fit l'ouverture de son cadavre. *Il trouva le cœur volumineux, & la paroi du ventricule gauche fort épaissie. Le rein droit avoit la moitié moins de volume que dans l'état naturel ; & ses bassinets étoient fort dilatés. Il y avoit dans la vessie un petit calcul qui y étoit descendu, quatre jours avant l'attaque. Le ventricule droit du cerveau contenoit environ deux livres de sang caillé : cet épanchement étoit la cause de l'apoplexie & de la mort. Le ventricule gauche contenoit environ demi-once d'une eau rougeâtre, dans laquelle surnageoient plusieurs graviers.* M. Portal paroît surpris, d'après cette observation confirmée par un grand nombre d'autres, qu'il y ait encore des Anatomistes qui admettent une communication entre les ventricules latéraux. Cette remarque est consignée dans une Note.

Digitized by Google

Après avoir rapporté les titres de chacun des Ouvrages qui ſont ſortis de la plume de ce célébre Anatomiſte, & avoir indiqué les différentes éditions qui en ont été faites, notre Auteur donne une analyſe ſuivie de chacun d'eux. Il commence par les deux Lettres que Malpighi publia ſur la ſtructure du poumon. Il avoit reconnu que ce qu'on nommoit *parenchyme du poumon*, n'étoit qu'un compoſé de membranules qui forment, par leur réunion, différentes loges ſemblables aux rayons que compoſent les abeilles qui communiquent entr'elles, & qui ſe terminent à une membrane commune. C'eſt dans ces rayons que s'ouvre l'extrêmité des bronches. Pour bien développer la ſtructure de ce viſcere, il conſeille d'injecter, à pluſieurs repriſes, de l'eau dans l'artere pulmonaire, & de la faire couler dans les veines pulmonaires : le poumon pâlit, à proportion que le ſang, extravaſé dans les vaiſſeaux, en eſt chaſſé. Dès que ce poumon eſt ainſi lavé, il faut ſouffler dans la trachée-artere, & examiner, à la clarté d'une chandelle, la ſtructure de ce viſcere. On diſtingue ſans peine, que les bronches ſe terminent dans des cavités particulieres; on obſerve leurs différentes capacités, leurs figures, leurs poſitions. Malpighi eſt le premier, ſelon M. Portal, qui ſe ſoit ſervi de

microſcope pour appercevoir la marche du ſang dans ſes vaiſſeaux : il a vu les arteres & les viſceres former un réſeau ſur les lobules. Les arteres communiquent avec les veines; mais il ne croit pas que, dans l'état naturel, les vaiſſeaux ſanguins pénetrent dans la cavité des véſicules.

C'eſt à Borelli, ſon juge & ſon ami, que Malpighi adreſſa les prémices de ſes travaux. On aſſure que Borelli n'applaudit pas d'abord à ce premier eſſai. Il paroît, dit M. Portal, qu'il étoit plus attaché aux explications mécaniques, qu'aux obſervations ſimples, faites ſur le cadavre. Malpighi lui écrivit une ſeconde Lettre ſur le même ſujet, dans laquelle il entreprend de décrire les anaſtomoſes des arteres avec les veines. Il dit qu'on voit ſenſiblement les arteres communiquer avec les veines. Tantôt une ſeule artere, en ſe diviſant, aboutit à pluſieurs veines diſtinctes; tantôt une ſeule veine ſemble communiquer à pluſieurs arteres : les ramifications forment différens angles. Il préſume, d'après ſon obſervation ſur l'anaſtomoſe des arteres avec les veines du poumon, qu'une pareille anaſtomoſe ſe trouve dans les autres parties du corps.

L'Ouvrage que Malpighi publia enſuite ſur l'épiploon, ſur la graiſſe & ſur ſes vaiſſeaux, contient quelques faits impor-

Digitized by Google

tans, mais bien moins pernicieux que ceux qu'il avoit annoncés dans le précédent. Sa Lettre sur le cerveau, adressée à Fracassatus, Professeur de médecine à Pise, mérite la plus grande attention des Anatomistes. La substance cendrée du cerveau se trouve dans tous les animaux à sang chaud, & dans plusieurs especes de poissons: elle est munie de vaisseaux variqueux, contournés à-peu-près comme les intestins. Il avoue que la structure de cette substance est très-difficile à développer. Il entre ensuite dans des détails fort exacts sur la substance médullaire. Sa premiere réflexion est qu'elle est plus blanche que la corticale : elle est divisée en filets légérement arrondis, semblables à ces corps blanchâtres, dont les testicules sont formés. Cette structure est si apparente dans les ventricules de certains poissons, que, si on la regarde à travers une lumiere, on croit voir un peigne d'ivoire, ou un jeu d'orgue, &c.

Malpighi a fait d'importantes découvertes sur tous les visceres, qu'il a examinés avec attention. La langue lui parut un organe digne de ses recherches. Il apprit aux Anatomistes, qu'elle étoit composée de corps musculeux & de corps glanduleux. Il est le premier qui ait décrit les papilles nerveuses de cet organe. Cette dé-

couverte le détermina à faire des recherches ſur l'organe du tact. Il a trouvé dans la peau de pareilles papilles : elles ſont plus nombreuſes dans les endroits du corps dont le tact eſt très-exquis ; & elles ſont entourées d'un corps réticulaire, dont il avoit fait auſſi la premiere découverte dans la langue. Ce corps réticulaire eſt noir chez les Negres, au lieu qu'il eſt tranſparent chez les Blancs. La peau, qui eſt par-deſſus, eſt, ſelon lui, blanche dans les deux individus. Il regarde les papilles nerveuſes comme l'organe du tact, & ſes recherches l'ont mis en droit de conclure qu'elles ſont les extrêmités des nerfs. Ses obſervations ſur le foie ne ſont pas moins intéreſſantes. Il avance qu'après l'avoir dépouillé de la membrane qui le revet, on apperçoit qu'il eſt diviſé extérieurement en un grand nombre de lobules. Chacun d'eux eſt diviſé en un grand nombre d'autres corps qui ont la figure d'un grain de raiſin, auxquels aboutiſſent des ramifications de la veine-porte, de la veine-cave, & des vaiſſeaux biliaires : chacun de ces lobules eſt recouvert d'une membrane propre. En un mot, il croit pouvoir conſidérer le foie comme une glande conglomérée. Dans l'examen de la ſtructure du cerveau, à laquelle il revient dans ſon Ouvrage ſur la ſtructure des viſceres, il dit

dit avoir découvert que la ſubſtance corticale étoit un compoſé de petites glandes qui formoient, par leur réunion, des cordons contournés comme les inteſtins: elles ſe terminent à la ſubſtance blanchâtre, c'eſt-à-dire à la ſubſtance médullaire, qui n'eſt, ſelon lui, qu'un aſſemblage de nerfs, qu'il regarde comme les tuyaux excréteurs de ces glandes. Il admet la même ſtructure glanduleuſe dans les reins, qu'il croit diviſés en lobules. Ses recherches ſur la rate, que M. Portal expoſe dans le plus grand détail, lui ont appris qu'elle eſt compoſée de membranes qui forment différentes cellules. Il en eſt, dit-il, comme des poumons: il ſuffit de ſouffler, à pluſieurs repriſes, dans l'artere, de diſtendre la rate, & de la faire ſécher, pour voir ſa ſtructure membraneuſe & cellulaire. Les cellules communiquent entr'elles, & elles ſont recouvertes par les vaiſſeaux ſanguins. Il dit qu'il a trouvé, en outre, dans ce viſcere, certains corps qui ont de la reſſemblance avec des glandes ou des véſicules. Il a fait pluſieurs expériences pour découvrir l'uſage de ce viſcere: il a extirpé la rate à pluſieurs chiens, qui ont joui de la meilleure ſanté après l'opération. Il croit qu'il s'y fait quelque ſécrétion. Il regarde les veines comme les tuyaux excréteurs, & il penſe que le liquide ſéparé ſert

à l'exaltation de la bile. On trouve dans le même ouvrage une dissertation sur le polype du cœur.

Nous ne suivrons pas M. Portal dans l'extrait qu'il donne des recherches de Malpighi sur la formation du *fœtus* : on sait que ses autres ouvrages sont un Traité des vers à soie, une anatomie des plantes. Sa lettre à Spon, Médecin de Lyon, contient plusieurs observations d'anatomie très-intéressantes. Mais l'ouvrage qui a fait le plus de sensation parmi les Anatomistes, est sa lettre sur les glandes conglobées. Personne n'ignore qu'il a partagé long-tems avec Ruysch les opinions des Anatomistes & des Physiologistes : on sait qu'il admettoit dans les glandes un follicule membraneux, pourvu d'un duvet tubuleux, au lieu que Ruysch vouloit que ce ne fût qu'un lacis de vaisseaux sans aucune cavité particuliere. M. Portal s'étend très-peu sur les Œuvres posthumes de cet Auteur ; il indique seulement les matieres qui y sont contenues.

Nous terminerons ici ce que nous nous étions proposé d'extraire de son ouvrage : nous espérons que ce que nous avons rapporté suffira pour confirmer le jugement qu'en ont porté les Commissaires de l'Académie royale des Sciences, que nous avons cité au commencement de notre premier

Digitized by Google

extrait. Nous ne pouvons cependant nous diſpenſer d'obſerver que, quoique le plus grand nombre des articles y ſoit traité avec ſoin, on remarque dans pluſieurs des négligences que nous croyons devoir attribuer à la précipitation avec laquelle cet ouvrage a été compoſé & publié : l'impreſſion en a été exceſſivement négligée, & il n'y a guere de page où l'on ne trouve quelque faute eſſentielle. Nous ſommes forcés auſſi de remarquer que les jugemens de l'Auteur ſont quelquefois un peu trop ſéveres. Il ſeroit à ſouhaiter que chaque Auteur eût toujours cité les ſources où il a puiſé; ou, pour mieux dire, l'art auroit fait des progrès plus sûrs & plus rapides, ſi tous ceux qui ont entrepris d'écrire ſur l'anatomie, s'étoient contentés de donner au Public ce qu'ils avoient ajouté aux travaux de leurs prédéceſſeurs. Mais, dans l'état où ſont les ſciences, on ne peut reprocher, avec quelque fondement, à un Auteur de n'avoir pas indiqué les ſources des découvertes qu'il expoſe, que lorſqu'il oſe les préſenter comme nouvelles, & comme lui appartenant en propre.

I. OBSERVATION

Sur une mort ſubite, cauſée par diſſolution du cervelet; par le ſieur DE LA MARE, *Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, au Neubourg.*

M. Guérin (Vicaire à Gézeville, près le Neubourg) âgé de quarante-ſix ans, d'un bon tempérament, fort & replet, de bon appétit, & dormant bien, ſans éprouver d'autre maladie qu'une douleur ſourde d'abord, & enſuite plus aiguë, *ſous le coronal*, fut affecté (pendant un an) de fréquens vertiges & vomiſſemens qui ne cauſerent ni fievre, ni diminution de ſon embonpoint ni de ſon appétit & ne l'empêcherent point de ſe lever tous les jours, mais le rendirent chancelant ſur ſes jambes, & toujours diſpoſé à culbuter en devant, comme s'il eût été ivre; en ſorte qu'il ſeroit tombé la face contre terre (en ſe promenant) s'il n'eût été ſoutenu de quelqu'un par le bras: c'eſt pourquoi les régimes adouciſſant & délayant, ſaignées aux bras, pied & jugulaire; lavemens, émétiques, purgatifs, bains, eaux minérales, & autres remedes, & même la poudre de Saint-Ange (par le nez) & le cautere à la

nuque, furent employés sans succès (quoique conseillés par trois Médecins de Rouen); car le malade mourut subitement, peu de tems après avoir bien soupé. *Nota* que (quelques jours avant sa mort) il étoit incliné à culbuter à la renverse, au lieu que précédemment il étoit disposé à tomber en devant.

Le lendemain de sa mort je fis l'ouverture de son cadavre. Lui ayant enlevé la calotte osseuse du crâne, je trouvai les méninges & les deux lobes du cerveau en bon état dans toutes leurs parties; mais je remarquai que l'enveloppe du cervelet étoit affaissée, ridée, & ne contenoit qu'environ la moitié de la coque d'un œuf de liqueur lymphatico-purulente, brune, jaune & fétide.

Or, comment auroit-il été possible de connoître la cause d'une maladie dont *le siege étoit sous l'occipital*, tandis que la douleur avoit toujours été sous le *coronal*? Et quels étoient les remedes capables d'éviter la dissolution du cerveau? C'est à MM. les Médecins à nous éclairer de leurs savantes lumieres.

On sera moins étonné que M. Guérin ait vécu jusqu'à la dissolution entiere du cervelet (avec un embonpoint, bon appétit & un teint couleur de rose) lorsqu'on saura que les mémoires de l'Académie des

Sciences de Paris (années 1664, 1667 & 1697) font mention de monſtres nés ſans cervean, cervelet ni moëlle allongée ; que M. Bayle, Chirurgien à Nonette dit, (page 118, tome XXV du Journal de médecine) avoir vu un enfant né, vivant & ſans cerveau, & que M. Renard, Médecin à la Fere, dit (page 123, tome XXIII, même Journal) avoir vu un *fœtus* ſans cerveau, cervelet ni moëlle allongée.

II. OBSERV. *ſur l'anus imperforé d'un enfant de ſix mois ; par le même.*

En 17..... l'enfant du ſieur Bidault, Chantre à Vilez, près le Neubourg, âgé de ſix mois, vomiſſant le lait de ſa nourrice, & la bouillie, quelque tems après les avoir avalés, & ne faiſant que mouiller ſes couchettes, ſans les ſalir ni tacher, comme d'autres enfans, je le viſitai, & j'obſervai que ſon *anus* étoit clos, ou imperforé entiérement & naturellement : pourquoi je le fis contenir, couché la face en bas, ſur une table ; je lui fis l'opération néceſſaire par inciſions cruciales, &c. ; après quoi je lui injectai l'huile d'amandes-douces dans le *rectum* ; mais elle en reſſortit auſſi-tôt, parce que l'inteſtin étoit garni d'excrémens deſſéchés ; ce qui m'engagea à lui faire boire trois onces de la même huile,

Digitized by Google

qui, en vingt-quatre heures, pénétra les anciennes matieres fécales, durcies dans le canal inteſtinal, & les expulſa, liées, moulées, & ſe tenant (en forme de corde) depuis ſon *anus* juſques ſur les genoux de ſa mere, qui l'y tenoit debout & nu en ma préſence; en ſorte que, depuis ce tems, il a joui d'une bonne ſanté juſqu'à cinq ans qu'il eſt mort de la petite-vérole.

Il n'eſt pas étonnant que cet enfant ait vécu juſqu'à ſix mois, ſans *anus*, puiſque M. Baux, Médecin à Nîmes, aſſure, (page 60, tome VIII du Journal de médecine) qu'une fille de quatorze ans n'avoit ni *anus*, ni vulve, ni canal urinaire, rendant ſes excrémens par la bouche, & ſes urines par le ſein, & qu'elle ſe portoit bien.

III. OBSERV. *ſur la clôture vaginale après l'accouchement; par le même.*

Invité par la femme M..... âgée de quarante-cinq ans (de Bray, près Beaumont-le-Roger) à conſidérer & viſiter un abſcès qu'elle avoit dans l'aîne, ainſi que d'anciennes cicatrices diſperſées ſur ſon bas-ventre, & particuliérement ſes parties utérines, je fus ſurpris de voir que ſa vulve étoit entiérement & profondément cloſe, & d'apprendre que cette réunion provenoit

de la manœuvre d'un Chirurgien-Barbier, qui l'avoit bleſſée & déchirée de pluſieurs coups de crochet d'une plombée, qu'il avoit employé pour l'accoucher; ce qui y avoit attiré la gangrene, dont la ſuppuration puante, le défaut d'attention & de panſemens néceſſaires, & la régénération naturelle des chairs, avoient agglutiné & réuni ce canal au point de refuſer l'iſſue au *ſang* menſtruel, qui, depuis quatorze ans, ſe faiſoit forcément & périodiquement jour, tous les mois, par des abſcès ou dépôts ſanguins, diſperſés aux environs des aînes & du bas-ventre, où étoient marquées leurs cicatrices, n'y avant eu d'épargné que le canal urinaire. Cette femme m'ayant *prié* de la préſerver de ces douleurs meurtrieres, en détruiſant la réunion contre nature de ſa vulve, quoiqu'affligé ſur ſon état miſérable, je ne crus pas devoir l'expoſer à une pareille opération, ſur-tout à ſon âge; & je tâchai de la conſoler, en lui repréſentant le danger d'ouvrir profondément ce canal, & l'approche de ſon tems critique, où elle ſeroit délivrée de ſes ſouffrances menſtruelles. En effet, elle en a été délivrée entiérement, au bout de ſix mois: elle jouit, depuis ce tems, d'une bonne ſanté.

Une jeune dame (délicate & de petite taille) ne pouvant ſouffrir l'introduction

virile, après ſon premier accouchement, ſon mari me pria d'en détruire la cauſe. Je la viſitai, & j'obſervai que l'entrée de ſa vulve étoit bridée & diviſée dans ſon milieu (tranſverſalement) par une eſpece de bande charnue, large d'un doigt, longue d'un pouce, & épaiſſe de deux à trois lignes, qui provenoit d'une excoriation de l'intérieur des grandes levres, par le paſſage de la tête de ſon enfant, qui étoit extrêmement groſſe. Je levai cette bride tranſverſale ſur une ſonde cannelée courbe, & je l'extirpai (dans ſes deux bouts) par le moyen des ciſeaux courbes, &c. ce qui a détruit l'obſtacle qui s'oppoſoit à l'acte conjugal. Elle a, depuis ce tems, éprouvé pluſieurs autres accouchemens tous heureux, & de gros enfans.

Ces deux obſervations font connoître qu'après les accouchemens des femmes délicates & petites, qui ont de gros enfans, ainſi qu'après les accouchemens laborieux, où la vulve a été étendue extraordinairement, ſur-tout lorſque l'enfant a eu la tête enclavée long-tems au paſſage, ou qu'il en a été extrait forcément (d'où il peut réſulter contuſion, excoriation, ou rupture des fibres circulaires de la vulve, & delà ſuppuration, régénération & réunion charnue de partie ou totalité du canal vaginal) il ſeroit néceſſaire & prudent d'y introduire,

pendant quelques jours, un bourdonnet mouſſe de charpie, de la groſſeur & de la longueur d'un doigt, enduit de miel roſat, ou de beurre frais; ce qui éviteroit pareils accidens.

IV. OBSERV. *ſur un accouchement précédé, accompagné & ſuivi de convulſions générales; par le même.*

La femme Marango, du Pleſſis-Mahiot, près Beaumont-le-Roger, étant dans le dernier mois de ſa groſſeſſe, & ſe portant bien en apparence, perdit tout-à-coup la connoiſſance, la parole & le ſentiment, & fut affectée de convulſions générales, qui engagerent une Sage-femme du voiſinage à vouloir lui ouvrir le ventre avec un raſoir, pour en retirer l'enfant; mais elle en fut empêchée par le mari, perſuadé que cette opération ſeroit mortelle, ſi elle étoit faite par cette matrône de village. Ayant été appellé, je trouvai la malade ſans connoiſſance ni mouvement que celui des convulſions générales, qui lui faiſoient rendre beaucoup d'écume ſanguinolente par la bouche, ayant le viſage contrefait, n'entendant, ne parlant, ne ſentant & ne voyant rien de ce qu'on lui diſoit ou faiſoit. Préſumant que la préſence de ſon enfant étoit cauſe de ces accidens, & quoiqu'elle n'eût aucune diſpoſition à accoucher, je luis fis

Digitized by Google

une ample saignée au bras, des lotions émollientes & tiedes aux parties génitales; je dilatai peu-à-peu la vulve & l'orifice utérin : je cherchai & attirai les pieds, & j'achevai l'accouchement; & je baptisai l'enfant, qui a vécu plusieurs heures; après quoi, la mere délivrée, & sans être mieux, je lui fis une ample saignée du pied. Elle dissipa ses convulsions, mais sans rappeller la connoissance, la parole ni le mouvement, qui ne furent entiérement rétablis qu'après les embrocations, injections, lavemens émolliens, pédiluves, & trois saignées au pied, (en trois jours consécutifs) : ces dernieres débarrasserent la tête, procurerent d'abondantes lochies, & la connoissance à la malade, qui n'a su que par ouï-dire ce que je lui avoit fait, & se croyoit encore grosse, au quatrieme jour de sa convalescence, ayant été entiérement guérie en douze jours. Elle a eu plusieurs enfans depuis, & jouit encore d'une parfaite santé.

V. OBSERV. *sur un accouchement d'un enfant mal conformé, & d'une espece de tête attachée au même* placenta; *par le même.*

En 1766, invité d'accoucher la femme Colandier, de Combon, prés le Neubourg, qui étoit sur son dernier mois de grossesse, & éprouvoit, pour la troisieme

fois, une perte dont elle étoit baignée dans son lit, j'observai que l'enfant présentoit le siege : c'est pourquoi je cherchai & attirai les pieds à l'extérieur; mais il fut arrêté au passage par une masse charnue, située sur l'os *sacrum*, c'est-à-dire par un *spina-bifida*, gros comme la tête d'un enfant nouveau-né; ce qui m'engagea à y glisser mes doigts pour l'affaisser & faciliter sa sortie; ce que je n'obtins pas sans peine. Cet enfant étoit mort, livide, & même sphacélé; après quoi, je délivrai la mere de son arriere-faix, qui étoit détaché & se présentoit à l'orifice utérin, mais que je ne pus extraire sans peine, en ce qu'il contenoit encore le corps étranger, dont il sera parlé ci-après.

Après avoir donné les secours nécessaires à la malade, j'emportai chez moi l'enfant & l'arriere-faix, contenant ledit corps étranger (& ce, du consentement du mari) pour les examiner à loisir, en présence d'un Chirurgien, mon voisin; & j'observai ce qui suit.

1° L'enfant avoit sa tête & ses bras bien conformés, mais sa taille ou son tronc très-court; ses cuisses, jambes & pieds tournés en derriere; le cœur dans la cavité droite de la poitrine; l'estomac dans l'hypocondre droit, n'ayant aucune marque d'*anus* ni de parties distinctives d'aucun sexe.

Digitized by Google

Le *spina-bifida* ayant été ouvert, je remarquai qu'il étoit formé d'un kyſte preſque cartilagineux, corrodé en partie, & contenant beaucoup de glaires fétides, provenues de la moëlle épiniere détruite, ainſi que le canal vertébral, depuis le *ſacrum* juſqu'aux premieres vertebres cerviales.

Enfin le corps étranger (contenu dans l'arriere-faix) étoit compoſé de l'aſſemblage d'un coronal, deux pariétaux, deux temporaux, d'un occipital, & des os de la baſe du crâne, tous arrangés réguliérement, & formant une eſpece de tête recouverte d'une membrane ou peau livide & ſphacélée, renfermant une liqueur glaireuſe & fétide, & ayant une eſpece de face informe, plate, & ſans figure déterminée, c'eſt-à-dire ſans bouche, nez, oreilles ni yeux. Cette eſpece de tête, (par le moyen d'une eſpece de cordon gros & long comme le doigt, & ſitué en ſa partie inférieure) étoit adhérente au *placenta* dont elle avoit reçu l'accroiſſement, ſans être joint à aucun corps ni membre.

VI. OBSERV. *ſur un Enfant à face monſtrueuſe, & ſans crâne; par le même.*

J'ai accouché la femme N..... (d'Ecauville, entre Evreux & le Neubourg) d'un

enfant à terme, mais qui n'avoit point de crâne, dont la tête n'étoit composée que du panicule chevelu, & du cerveau, n'ayant que les os maxillaire, sphénoïde & etmoïde, qui lui servoient de base, la face applatie, le nez défaillant & marqué seulement par quelques traits bornant l'étendue qu'il devoit occuper : les globes des yeux hors leurs orbites, & soutenus par les pédicules des nerfs optiques, pendoient sur les *joues*. La bouche étoit fendue jusqu'auprès des oreilles: les mâchoires étoient rétrécies en devant, & s'avançoient en forme de gros bec, court & mousse, comme celui d'un oiseau, ayant le cri aigre & fort comme celui d'une chouette, &c. Je le baptisai, & il a vécu 24 heures, en dépit des parens, qui désiroient sa mort dès sa naissance.

VII. OBSERV. *sur une excroissance charnue, ou polype vaginal, au dernier mois de grossesse ; par le même.*

Le 18 Juin dernier, m'étant transporté à Saint-Mélin-du-Bosc (entre le Bourg-théroude & le Neubourg) pour y accoucher la femme Labbé, je fus informé par la Sage-femme qu'elle ne pouvoit extraire ce qui se présentoit au passage, parce qu'elle ignoroit si c'étoit l'arriere-faix, ou la tête de l'enfant, qui résistoit à ses attractions : pour-

quoi, ayant touché la malade, je connus aiſément que c'étoit une eſpece d'excroiſſance charnue, ou polype vaginal, gros comme le poing, qui rempliſſoit le vagin au point d'empêcher l'accouchement par les voies naturelles, & d'expoſer la malade à périr par la dangereuſe néceſſité de l'opération céſarienne ; ce qui m'engagea à faire la ligature de ce polype, qui étoit gros comme un petit œuf de poule ; ce qui le fit tomber entiérement, en huit jours, & a rendu le canal utérin libre ; en ſorte que l'accouchement s'eſt fait heureuſement & naturellement, vingt jours après la guériſon parfaite de ce polype, dont la réſorbtion putride a été combattue par des injections & lotions déterſives & vulnéraires, &c.

VIII. OBSERV. *ſur les accouchemens d'enfans hydropiques de la tête ou du ventre, par le même.*

Invité d'achever l'accouchement de la femme N..... (du Thilleul-Lambert, entre Conches & le Neubourg) dont l'enfant étoit déjà ſorti par les pieds, & demeuré étranglé & mort au paſſage, où il étoit arrêté par la groſſeur extraordinaire de ſa tête, & avoit même les bras fracturés par les tiraillemens inutiles de la matrône, je connus aiſément (par l'introduction de mes doigts) l'étendue & le volume extraor-

dinaire de la tête mollaſſe & hydrocéphale : c'eſt pourquoi j'en fis la ponction par le moyen d'un inſtrument délié & pointu, gliſſé entre mes doigts *index* & *medius* ; & j'en évacuai environ demi-pinte de féroſité, dont la ſortie facilita l'extraction de la tête, en appuyant ſimplement ſur les épaules, & ſans porter les doigts dans la bouche, &c.

Engagé auſſi d'achever l'accouchement de la femme M..... (d'Epreville, près le Neubourg) dont l'enfant étoit ſorti la tête la premiere, & même juſqu'au creux de l'eſtomac, où il étoit arrêté & mort au paſſage, par les tiraillemens violens de la matrône, qui lui avoit déjà arraché un bras pour l'extraire, je reconnus aiſément (par l'introduction de mes doigts contre l'*abdomen*) qu'il avoit une hydropiſie aſcite. Je fis la ponction (par le même moyen que ci-deſſus) ; & , après l'évacuation conſidérable des eaux y contenues, j'achevai aiſément l'extraction de l'enfant.

Ces deux obſervations ſervent à prouver qu'il périt beaucoup d'enfans (& ſouvent ſans Baptême) par l'ignorance meurtriere des matrônes de village. Mais combien d'autres abus ne ſe commet-il pas (en médecine & en chirurgie) par ces Charlatans & empyriques dont nos provinces ſont infectées, & qui (quoique ſans capacité ni qualité

Digitized by Google

requiſes par les loix) ſont encore protégés, ſous prétexte qu'ils exercent, ou *gratis*, ou à bon marché? Mais il eſt aiſé de donner à bon marché ce qui n'a coûté ni argent, ni études, ni peines; & il n'eſt pas permis d'empoiſonner ni tuer *gratis*, à bon marché, ou par charité.

OBSERVATION

Sur un ver ſorti vivant de l'oreille; par M. DAQUIN, Docteur en médecine de l'Univerſité de Turin, & Médecin de l'Hôtel-Dieu de Chambery.

Une petite fille, âgée de trois ans, avoit un léger dévoiement ſéreux, depuis quatre à cinq jours, ſans tranchées & ſans perte d'appétit, lorſqu'un ſoir elle ſe plaignit légérement d'une douleur dans l'oreille gauche. Le pere & la mere examinerent cette oreille; &, n'y découvrant rien, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, firent peu d'attention à ſa plainte. En effet, la petite s'endormit, & paſſa le reſte de la nuit aſſez tranquillement; mais, le lendemain matin, elle fut réveillée par un retour de douleur qui augmentoit à chaque inſtant, & qui devint ſi aiguë, que l'enfant faiſoit les hauts-cris, & avoit même des mouvemens con-

Digitized by Google

vulsifs. Le pere, ne sachant que faire ; imagina, pour adoucir la vivacité de la douleur, de lui faire injecter dans l'oreille le lait d'une nourrice du voisinage. Dès que l'injection fut faite, la petite jetta des cris perçans, qui, de même que la douleur, cesserent, presqu'à l'instant, par la sortie d'un petit ver vivant, qui surnageoit dans le lait injecté, & qu'on tira de l'oreille avec de petites pincettes. On coucha l'enfant sur le côté malade, pour faciliter l'écoulement du lait, & pour voir s'il sortiroit encore quelqu'autre ver ; mais, après que le lait fut écoulé, il parut sept à huit gouttes de sang, & tout fut terminé par-là. Ce ver, dès qu'il fut hors de l'oreille, se mut, pendant quelque tems, avec une célérité étonnante ; sa couleur étoit blanche, avec une petite raie noire le long du dos ; sa longueur d'environ six lignes ; & sa grosseur égaloit à-peu-près celle d'une paille de froment. En un mot, je ne pourrois mieux le comparer, en plus gros cependant, qu'aux vers que l'on trouve dans le fromage. Voulant éprouver si les remedes, qui causent la mort aux autres vers du corps humain, feroient à celui-ci le même effet, je le mis dans l'huile d'amandes-douces ; &, dans deux ou trois minutes, il fut sans mouvement & sans vie. Je l'en sortis, & il passa bientôt à l'état de putréfaction. La petite

Digitized by Google

fille, après la sortie de ce ver, a continué d'avoir le dévoiement pendant quelques jours, & a rendu des strongles mêlés avec beaucoup de matieres blanchâtres & glaireuses. Pour n'être point induit en erreur, je m'informai exactement du pere & de la mere, si cette petite ne couchoit point dans un lieu où il y eût des insectes qui eussent pu s'introduire dans l'oreille; &, non-content de leur réponse, je l'examinai moi-même, & ne trouvai rien qui pût me le faire soupçonner. La chambre est située au midi; & le lit de l'enfant, voisin de celui du pere, est dans un lieu propre, sec, & parfaitement sain.

Quelle explication peut-on donner d'un pareil phénomene? J'avoue que la chose n'est pas aisée; & bien d'autres l'avoueront avec moi. L'œuf de cet insecte a-t-il été porté avec l'air dans l'oreille de cet enfant? S'y est-il conservé jusqu'au tems qu'il lui falloit pour éclorre, & y vivre? C'est une conjecture; mais une conjecture ne donne rien de positif, ne satisfait pas, & laisse l'esprit en suspens. Le germe s'en est-il introduit dans le sang par les voies de la chylification? A-t-il circulé avec la masse des humeurs? & a-t-il été déposé dans l'oreille, où il s'est développé, & parvenu au point où je l'ai vu? Je n'oserois le hazarder. Cependant on lit dans les *observations de médecine prati-*

que (que je crois être par LA METRIE, 1743, *in*-12) une obſervation de vers ſortis par l'ouverture de deux ſaignées différentes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la petite fille a fait depuis, comme je l'ai dit plut haut, quantité de vers par les ſelles, qui nageoient dans des matieres vermineuſes ; que dès-lors elle s'eſt bien portée, & que l'organe de l'oreille n'a ſouffert aucune altération. Quoi qu'il en ſoit, ce fait préſente un beau champ à exercer l'eſprit des Naturaliſtes & des Phyſiologiſtes.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas !

OBSERVATION

Sur les effets de l'eau de Luce dans la morſure de la vipere ; par M. COSTE, Médecin de l'Hôpital royal & militaire de Verſoy, Médecin-Penſionné de la ville & du pays de Gex.

Sunt bona mixta malis, & mala mixta bonis.
MARTIAL, *Epigr.*

Il eſt dans ce monde une ſomme de biens & de maux dont la nature a dû faire la diſtribution inévitable à tout ce qui eſt ſujet à ſes loix. Hommes injuſtes ! nous murmurons ſans ceſſe, & nous nous croyons chacun les plus léſés dans cette répartition. Examinons les choſes d'un œil moins pré-

Digitized by Google

venu, nous ſerons de l'avis du Docteur Pangloſs. Ce que la nature nous a refuſé d'un côté, elle nous en dédommage de l'autre. Sans doute la compenſation a lieu, même à l'égard de ces biens & de ces maux imaginaires, légers enfans de l'opinion. La vertu, dont le ſage s'enveloppe, lui tient lieu de l'opulence qu'il mépriſe. Une ſanté athlétique, un corps ſain & vigoureux ne valent-ils pas à l'ignorant campagnard ce que les talens & les connoiſſances peuvent valoir au débile citadin? Celui qui a les jambes plus foibles, a les bras plus forts. La privation de l'ouïe eſt une cauſe de perfection dans l'organe de la vue. L'aveugle, de ſon côté, a l'ouïe beaucoup plus délicate; tandis que le muet & le ſourd ſont ceux qui poſſedent la faculté de voir dans ſa plus grande intenſité. Enfin il eſt dans la vie telle circonſtance où la privation de l'un des ſens a été ſalutaire par elle-même, & indépendamment de la perfection des autres. En voici un exemple, ſi je ne me trompe.

Jacquemier, pauvre manœuvre de cette ville perd les yeux par l'effet de la petite-vérole: le voilà devenu bûcheron par néceſſité, faute de pouvoir vaquer à d'autres travaux. Nous habitons le pied du Mont-Jura, la premiere de ces Alpes fameuſes, où la nature a prodigué ſes beautés horribles; des rocs eſcarpés, dont la cyme ma-

Digitized by Google

jestueuse se perd dans la nue, tandis qu'un affreux précipice leur sert de base; spectacle qui fait pâlir d'effroi le voyageur qui observe. C'est-là le théatre sur lequel notre aveugle ne craint point d'aller frapper d'un bras nerveux les bois destinés à lui fournir sa subsistance. En vain l'écho, répondant aux coups redoublés de sa hache, multiplie sur son tympan l'horreur qui ne peut se peindre sur sa rétine, l'heureuse sécurité l'accompagne dans tout le cours de sa tâche pénible. Noctambule en plein jour, il descend tranquillement, portant avec peine, mais avec satisfaction, le fruit pesant de ses fatigues. Ce spectacle est attendrissant; il n'est pas indigne des yeux d'un Philosophe. Je suis mon aveugle d'un œil attentif, & je partage avec émotion son contentement réel. Mais hélas! que le bonheur est de peu de durée! Un reptible, qui porte la mort, quittant sa sombre retraite, s'élance avec fureur, & imprime ses dents meurtrieres sur le doigt du malheureux aveugle, qui ne l'a point prévu, qui n'a point irrité l'animal par les efforts qu'un mortel ordinaire eût faits pour lui arracher la vie..... Par un instinct naturel à tout être qui souffre, l'aveugle, chez qui la douleur réveille la sensibilité, secoue la main avec force, fait lâcher prise à l'animal, & continue paisiblement sa route. Au bout d'une demi-heure, il sent

ſon doigt groſſir douloureuſement : l'enflure & la douleur ſe communiquent de proche en proche, & vont toujours en augmentant ; un vomiſſement bilieux, d'une amertume extraordinaire, ſurvient. L'aveugle, qui juſqu'alors avoit la conſtance de ramener à la ville ſa charge ordinaire, eſt obligé de l'abandonner : la douleur, l'impatience de trouver du ſoulagement lui font hâter le pas ; les anxiétés, les défaillances le retardent. Il arrive enfin à l'hôpital de Charité, où je ſuis appellé ſur le champ. Il y avoit près de deux heures que l'accident étoit arrivé.

Le malade, interrogé promptement ſur la groſſeur, la longueur de l'animal qui l'avoit attaqué, ne put fournir dans ſes réponſes aucune donnée pour juger quel il avoit été. Il ne ſe préſentoit à l'extérieur qu'une petite plaie ſimple, large de deux lignes, & longue d'un demi-pouce, ſur le côté interne de la premiere phalange du petit doigt de la main droite. Ce doigt étoit douloureux, très-gonflé, ainſi que la main & l'avant-bras, dont le volume étoit au moins double de celui de la main & de l'avant-bras du côté oppoſé. La ligature, qui avoit déjà été faite au-deſſus du coude, un inſtant auparavant, fut renouvellée & ſerrée de maniere à mieux intercepter le cours de l'enflure. La partie où elle exiſtoit étoit violette, douloureuſe & pri-

vée de chaleur. Je ſongeai d'abord à l'eau de Luce (*a*) ; mais, n'en ayant pas trouvé ſous la main, je fis délayer un gros de thériaque dans un peu de vin, qu'on fit avaler au malade. On baſſina la partie affectée avec de l'eſprit-de-vin camphré, dans lequel on avoit auſſi délayé de la thériaque. Cependant le vomiſſement continuoit, ainſi que l'oppreſſion, les anxiétés : le *pouls* devenoit petit, concentré ; la partie augmentoit de volume: *Annibal ad portas.* Le moindre retard des ſecours les plus efficaces pouvoit être ſuivi de l'effet le plus funeſte.

Ma détermination fut priſe en deux minutes. Je fis appliquer une ventouſe ſur le dos de la main, &, tandis que le Chirurgien

(*a*) Ce n'eſt qu'à l'alkali volatil, qui en fait la baſe, que l'eau du Luce doit la propriété qu'elle a de remédier aux accidens produits par la morſure de la vipere. Si M. de Juſſieu, auquel nous ſommes redevables de ce ſpécifique, ſe ſervit de cette compoſition pour le cas rapporté dans l'Hiſtoire de l'Académie, 1747, page 54, c'eſt qu'il n'avoit point d'autre alkali volatil ſous la main. Nous nous ſommes crus d'autant plus obligés à inſérer ici ce petit avertiſſement, qu'il nous paroît que M. Coſte n'a retardé l'uſage du ſpécifique, que parce qu'il a cru que c'étoit le mêlange de l'eau de Luce qui opéroit ces ſortes de guériſons, puiſqu'il tâcha d'y ſuppléer, en ajoutant du ſuccin préparé à l'eſprit volatil de ſel ammoniac, dont il fit faire uſage à ſon malade.

Digitized by Google

gien facilitoit l'écoulement du ſang, qu'il proeura par trois grandes ſcarifications faites à la levée de la ventouſe, je préparai galéniquement une ſorte d'eau de Luce avec l'eſprit volatil de ſel ammoniac, ſur chaque once duquel je fis ajouter une drachme de ſuccin préparé. J'en donnai vingt gouttes dans un demi-verre de vin au malade, & le vomiſſement ceſſa dès-lors, pour ne plus reparoître. Il ſortit des trois inciſions & de celle qui fut faite au lieu même de la plaie, environ trois poëlettes de ſang noirâtre, &, en même proportion, tous les aſſiſtans s'apperçurent d'une diminution conſidérable de l'enflure. Après un dégorgement ſuffiſant, je fis répandre une quinzaine de gouttes de la même liqueur dans chacune des plaies: on les recouvrit d'un appareil ſimple, dont tous les linges étoient imbibés d'eſprit-de-vin camphré, ſur chaque once duquel j'en avois fait ajouter trente gouttes.

Ceci ſe paſſoit, ſur les deux heures après midi, le 14 Juillet de cette année. On réitéra, dans de l'eau de ſcabieuſe, la doſe intérieure du même remede, deux heures après, & encore à celle du premier panſement qui fut fait, le même ſoir, en ma préſence. Le ſang, qui coula, parut beaucoup plus naturel, & la couleur du tiſſu cellulaire n'étoit point livide & bleuâtre,

comme elle avoit paru lors de l'inciſion. Il fut panſé deux fois, le lendemain, de la même maniere, & prit, dans la matinée, une troiſieme & même doſe à l'intérieur. Le troiſieme jour l'enflure étoit très-peu conſidérale : les levres des ſcarifications rapprochées, il ne s'eſt pas préſenté le moindre point de ſuppuration. Mon homme en a été quitte pour deux purgatifs, &, au huitieme jour de l'accident, il ne lui reſtoit d'autres marques que celles que les cicatrices des ſcarifications y laiſſeront pour le reſte de ſa vie.

Les Chymiſtes diront que ce n'eſt pas très-préciſément de l'eau de Luce dont je me ſuis ſervi, & je n'en croirai pas moins avoir fait là une des expériences qui conſtate le mieux ſon efficacité dans la morſure de la vipere ; car les ſymptômes ne ſont pas équivoques ; & le ſuccès du traitement vient à leur ſecours pour prouver que c'eſt bien le venin de ce reptile qui les avoit produits.

Le Docteur Méad, & tous ceux qui ont traité de cet objet, s'accordent à dire que le danger croît par le retard du ſecours. Ici il a été aſſez tardif, & cependant ſuivi d'un ſuccès aſſez prompt. Il peut avoir été dû, en partie, à la forte doſe du remede, tant interne qu'externe ; mais d'autres circonſ-

Digitized by Google

tances y ont contribué. Le jour où cela eſt arrivé eſt un des premiers où l'on ſe fût apperçu ici d'être en été. La veille, à deux heures après midi, le thermometre de Reaumur étoit encore au treizieme degré au-deſſus du terme de la glace ; & ce jour-là il n'étoit encore qu'au quinzieme ; de ſorte que la liqueur venéneuſe n'avoit pu acquérir une bien grande cauſticité : elle n'avoit pu être augmentée par la colere de l'animal, qui n'avoit point été irrité. Le bleſſé, qui ne l'avoit pas vu, n'en avoit pu être effrayé ; & une ſorte d'inſenſibilité qui accompagne le malheur, & qui lui ſert de remede, a auſſi concouru, ſi je ne me trompe, à diminuer tous ces dangers. Un homme à qui ſa naiſſance, ſes richeſſes ou ſes talents auroient prodigué tous les agrémens de la vie, eût tremblé pour des jours conſacrés aux plaiſirs, & cette crainte en eût rompu le fil. Dans celui-ci, les liens qui uniſſent l'ame au corps, fortifiés par l'infortune, ont peut-être mieux réſiſté à leur diſſolution.

Digitized by Google

OBSERVATION

Sur les bons Effets du Sublimé corroſif dans un ulcere ſcrophuleux ; par M. BARATTE, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi à Aumale.

Le nommé *Pavy*, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament fort & robuſte, demeurant au hameau de Sleuſil, paroiſſe du Val-de-la-Haye-Quinquempoix, étoit attaqué, depuis pluſieurs années, de tumeurs ſcrophuleuſes au col, aux aiſſelles & autres parties. Enfin, en l'année 1769, l'humeur ſe fixa ſur la jambe gauche, qui devint dure, gonflée & douloureuſe, ſurtout vers l'extrêmité. Il eut recours à un Chirurgien qui employa différens remedes ſans aucun ſuccès : au contraire, le mal faiſant tous les jours de nouveaux progrès, cet infortuné ſe trouva réduit à la mendicité, & obligé de ſe traîner à l'aide de deux béquilles. Il arriva à Aumale, au mois de Juin 1769. Des charlatans, qui lui promirent une guériſon radicale & prompte, le donnerent pluſieurs fois en ſpectacle au peuple, en le faiſant monter ſur leurs tréteaux, où ils lui frotoient fortement la jambe avec une huile qui m'eſt inconnue. Ce re-

Digitized by Google

mede fit, en effet, désenfler la jambe, & pallia le mal, au point que le malade marcha, pendant quelques jours, sans faire usage de ses béquilles. Bientôt l'humeur, qui n'étoit que répercutée, se réproduisit avec plus de fureur. La jambe devint d'une grosseur démesurée. Il se forma sur la malléole interne une tumeur livide, accompagnée de douleurs excessives dans toute l'articulation. Ce fut dans ce moment que je fut appellé. J'employai les cataplasmes anodins & résolutifs. Au bout de quelques jours, il se forma un ulcere dont il sortoit une matiere sanieuse & virulente. J'introduisis la sonde, que je portai jusques sur le *calcaneum*, qui me parut attaqué par la carie. Je mis en usage le digestif déterssif, accompagné de fomentations faites avec une forte décoction d'*hypericum*, de pervenche & de grande scrophulaire. Je purgeai avec les fondans : rien n'avançoit. Enfin, désespérant de pouvoir soulager le malade, je lui laissai de quoi se panser, & ne le vis plus. Quelques jours après, la mere vint me dire que la jambe de son fils étoit dans un état pitoyable ; que l'ulcere étoit tout rempli de vers. Je ne pouvois quitter pour l'instant. J'ordonnai à cette femme de bien laver la plaie avec une forte décoction d'absynthe, de tremper des linges dans cette liqueur, & d'en envelopper le pied de son fils. M. de

Beaulieu, Gentilhomme du voiſinage, dont on ne peut aſſez louer les ſentimens d'humanité, retira chez lui ce malheureux, & m'envoya chercher pour lui donner les ſecours néceſſaires. Le cas me paroiſſoit fort embarraſſant. Perſuadé que le mercure eſt le plus puiſſant fondant que nous ayons en médecine, je crus devoir tenter le remede de Van Swieten. Je convins avec M. de Beaulieu, qu'il nourriroit le malade de ſa table, & qu'il lui diſtribueroit lui-même le remede que je n'oſois confier à des perſonnes moins prudentes. Je commençai donc par purger le malade avec le jalap, le mercure doux, & le diagrede. Je fis diſſoudre avec beaucoup d'exactitude douze grains de ſublimé corroſif dans quarante-huit cuillerées de bonne eau-de-vie. J'en fis prendre, pendant huit jours, une cuillerée, le matin à jeun, dans un verre d'infuſion légere d'*hypericum*. Voyant que mon remede n'incommodoit en aucune façon le malade, je devins plus hardi. J'en fis prendre deux cuillerées, une le matin, & l'autre ſur les quatre heures après midi : enfin je pouſſai juſqu'à trois de jour à autre. On s'apperçut, au bout de trois ſemaines, que la jambe alloit de mieux en mieux : le gonflement diſparut ; le pus devint blanc, d'une bonne conſiſtance, & ſans odeur. Les bords de l'ulcere, durs & calleux, ſe

ramollirent : la plaie se cicatrisa. En deux mois & demi, la jambe reprit son état naturel. Le malade conserva son appétit pendant toute la cure ; il fut purgé, à différentes repriſes : enfin, depuis un an, il jouit de la meilleure santé.

NOUVELLE METHODE

De lier les Polypes de la Gorge ; par M. LEVRET, Accoucheur de Madame la Dauphine, &c.

Cette méthode n'eſt, à proprement parler, qu'une application aux polypes de la gorge, de celle que nous avons rendu publique dans le Journal de Juin dernier, pour les polypes utérins ; mais, comme la compoſition, la conformation, les uſages & la ſituation des parties, tant internes qu'externes de la bouche, ſont très différentes de celles qui entrent dans la compoſition des parties de la génération de la femme, ces différences exigent des changemens, non-ſeulement dans le manuel de l'opération, ainſi que dans ſes acceſſoires, mais même dans la maniere de conduire le malade, pendant tout le cours du traitement ; en ſorte que, quoiqu'au fond, l'étranglement du pédicule du polype utérin, & celui du po-

lype de la gorge, puiſſent également bien faire périr en place ces ſortes de tumeurs, il eſt abſolument impoſſible d'y parvenir, ſans que leurs traitemens ne ſouffrent des différences conſidérables dans tous leurs tems, &, par conſéquent, depuis le commencement juſqu'à la fin.

Or, comme le but principal de l'art de guérir eſt, ſans contredit, la guériſon radicale de la maladie que l'Artiſte entreprend de traiter, il convient, avant de décrire le manuel d'une opération propre à atteindre à ce but, d'entrer dans le détail de la théorie de la maladie que l'on ſe propoſe de détruire, ſans quoi on courroit les riſques de donner au hazard; ce qui ne ſeroit pas prudent.

Sur ce plan, que nous ne croyons point mauvais, il ſemble que nous devrions commencer par remonter aux cauſes déterminantes des tumeurs polypeuſes, & à la maniere dont ſe forment ces tumeurs; mais, comme nous nous ſommes aſſez étendus ſur ces deux choſes communes à toutes ces ſortes de tumeurs (*a*), nous paſſerons tout de ſuite aux différences tirées de la nature des lieux qu'occupent ces tumeurs, & où elles

(*a*) Voyez notre *Traité des Polypes de la Matrice, de la Gorge & du Nez*, page 244 & ſuivantes, de la ſeconde édition.

Digitized by Google

ont pris naiſſance. Pour y parvenir avec le moins de difficulté qu'il nous ſera poſſible, nous les mettrons continuellement en comparaiſon & en oppoſition, afin d'en tirer des indications curatives, propres à diriger, dans le cours du traitement, juſqu'à ce qu'il ſoit fini.

1° Les polypes utérins, & ceux de la gorge, étant ſenſés bénins, eu égard à leur eſſence & à leur cauſe (*a*), doivent être naturellement ſuſceptibles d'une cure radicale, au moyen de la ligature, en ſuppoſant néanmoins que ces tumeurs ſoient ſoumiſes aux conditions de la définition que nous avons donnée (page 2 du Livre ci-devant cité.) Mais, comme il n'y a point dans la gorge de parties naturelles qui puiſſent ſerrer l'attache de la tumeur, de même que le fait puiſſamment le col & l'orifice de la matrice, il en réſulte, d'un côté, que la tumeur gutturale n'eſt point ſujete à

(*a*) Si le polype avoit pour cauſe un des vices de la maſſe du ſang, qui pût être utilement combattu par un ſpécifique réel, il conviendroit de commencer par traiter méthodiquement le malade, avant que d'attaquer la tumeur polypeuſe par la ligature, afin de tenter de la détruire, ſans avoir beſoin de ce moyen, &, au cas que le polype eût réſiſté au traitement, qu'il devînt plus aiſé à le détruire radicalement, en ſuppoſant que, de toute la maladie, il ne fût reſté que ce vice local à combattre.

l'hémorrhagie inopinée, comme l'eſt la tumeur utérine; mais auſſi, à volumes égaux de tumeurs, le pédicule du polype utérin eſt ordinairement, en même-tems, plus long & moins gros que celui de la gorge; en ſorte qu'il faut communément beaucoup plus de tems, proportion gardée, à celui-ci qu'à celui-là, pour tomber par l'effet de la conſtriction de la ligature.

2° Lorſque le polype utérin remplit totalement le vagin, il eſt ſujet à gêner le paſſage des urines & celui des excrémens. Si le polype guttural remplit l'arriere-bouche, il gêne la reſpiration, tant en bouchant les foſſes nazales poſtérieures, qu'en appuyant plus ou moins l'épiglotte ſur la glotte, & en s'introduiſant, en plus ou moins grande partie, dans le pharynx; ce qui ne peut manquer auſſi de rendre la déglutition laborieuſe, de même que la reſpiration. D'ailleurs il eſt plus facile de faire uriner & d'aller à la ſelle par les moyens connus, que de faciliter la déglutition, & ſur-tout la reſpiration, ſi elle eſt gênée juſqu'à un certain point; ce qui fait que les fonctions léſées, dans ce cas, ſont bien plus à craindre que dans l'autre.

3° L'expérience multipliée m'a appris que la membrane qui recouvre le polype utérin, eſt ordinairement indolente, quoique ce ſoit une continuité de celle qui ta-

Digitized by Google

piſſe l'intérieur de la matrice ; tandis que cette même expérience m'a confirmé que celle de la gorge eſt ſouvent très-ſenſible, ſur-tout dans le lieu qui avoiſine le pédicule de la tumeur, & qui, par continuité non interrompue, tapiſſe tout l'intérieur de l'arriere bouche, les ſinus, tant de la face que de la baſe du crâne, les cavités des oreilles & des orbites, & enfin ſe confond avec le péricrâne ; en ſorte que, dans l'*uterus*, c'eſt une membrane preſqu'arachnoïde, qui tapiſſe un tiſſu ſpongieux, &c. ; au lieu que, dans la gorge & ſes environs, cette membrane ſemble avoir une connexion marquée avec le périoſte ; ce qui la rend d'autant plus ſuſceptible de divulſions douloureuſes, que les parties que cette membrane recouvre de tout côté, ſont inflexibles, étant oſſeuſes.

4° Plus le polype utérin croît dans le vagin, plus la gravité de ſon propre poids & la réſiſtance des parties oſſeuſes du petit baſſin tendent à le faire ſortir par la vulve ; & à mettre ſon pédicule à découvert ; ce qui en facilite ſouvent la ligature & ſouſtraction ſalutaire, ſans aucun délai. Au contraire, plus le polype de la gorge acquiert de volume, plus il met le malade en danger de ſuffoquer ; plus le pédicule groſſit auſſi alors, & plus il remonte, pour ainſi dire, puiſqu'on en a vu qui ont forcé la baſe du

crâne à les laiſſer entrer dans le cerveau (*a*); plus enfin il eſt difficile de porter la ligature ſur l'attache de la tumeur, d'y faire une ſtriction puiſſante, &, par conſéquent, d'en délivrer promptement le malade.

5° Lorſque, dans l'un & l'autre cas, on eſt parvenu à porter la ligature ſur l'attache de la tumeur polypeuſe, le corps du polype augmente de volume, ſur-tout s'il n'eſt point entamé, & continue d'augmenter, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à intercepter totalement le cours du ſang qui y aborde. Pendant tout ce tems, les déſordres de la preſſion, que le corps polypeux peut occaſionner dans les parties environnantes du vagin, ſont de peu de conſéquence. Il n'en eſt pas de même, ſi l'arriere-bouche eſt remplie de la tumeur polypeuſe; car celle-ci ne pourra augmenter, ſans mettre le malade en danger de ſuffoquer, ſi au plutôt on ne ſcarifie amplement la tumeur, pour la dégorger promptement, d'où il réſulte qu'à raiſon de la ligature, on

(*a*) Voyez les Obſervations de M. Manne, Chirurgien d'Avignon, dont nous avons fait uſage à la fin de notre *Traité des Polypes*, ci-devant cité. D'ailleurs ces Obſervations ne ſont pas les ſeules que je pourrois donner pour confirmer ce fait; mais celles que je pourrois ajouter ſeroient redondantes ici, où je ne me ſuis propoſé que de donner des eſpeces de réſumés de pratique, ſur-tout pour la théorie de ces ſortes de maladies.

Digitized by Google

arrête, dans le premier cas, le ſang qui menace la vie de la malade, par ſon effuſion inopinée, & que, dans le ſecond cas, il faut au plutôt produire artificiellement une hémorrhagie, pour éviter pire.

6° Lors de la mortification de la tumeur, les injections réitérées s'oppoſent à la réſorbtion, & diminuent la mauvaiſe odeur des liqueurs putrides, dans le cas utérin; au lieu que, dans le guttural, le malade ne peut ſe gargariſer qu'avec de très-grandes difficultés; & il lui eſt impoſſible d'empêcher qu'il ne s'introduiſe des matieres putrides dans ſon eſtomac; ce qui trouble toujours plus ou moins les fonctions de l'économie animale, d'où il réſulte ſouvent une eſpece de fievre putride, colliquative en apparence, qui, à la vérité, ſe diſſipe ordinairement avec ſa cauſe, lors de la chute du polype, mais qui alarme toujours avec quelque ſorte de raiſon.

7° Si-tôt donc que la ligature du pédicule du polype utérin eſt complétement ſerrée, c'eſt-à-dire que l'étranglement total eſt accompli, la malade commence à ſe mieux porter, à bien des égards; & cela va toujours de mieux en mieux juſqu'à la chute & l'extraction du reſte de la tumeur, après laquelle il eſt rare qu'il paroiſſe de la ſuppuration; ou au moins eſt-elle communément ſi peu de choſe, qu'à peine s'en apper-

Digitized by Google

çoit-on. Au contraire, la ligature du polype de la gorge n'eſt pas plutôt faite, que les accidens, qu'avoit le malade, augmentent ordinairement, & continuent d'augmenter juſqu'à la chute totale de la tumeur. Après celle-ci, la ſuppuration eſt plus ou moins abondante, & dure plus ou moins long-tems, proportion gardée au volume du pédicule de la tumeur qu'on a fouſtrait; ce qui eſt relatif à ce que nous avons expoſé au n° 4.

8° Il eſt très-rare que le vrai polype utérin ſe régénere d'aucune maniere, ſurtout ſi la cauſe eſt bénigne; & il ne l'eſt point tout-à-fait tant, que celui de la gorge ne ſe reproduiſe pas, ſoit de ſon pédicule, ſoit autrement, parce que celui-ci eſt plus ſujet à devenir carcinomateux que celui-là. J'en juge par comparaiſon, n'ayant pas encore vu un ſeul des vrais & légitimes polypes utérins devenir cancéreux, non plus que le pédicule d'aucun d'eux aient reproduit une nouvelle tumeur, quoique je puiſſe dire avec vérité avoir vu beaucoup de ces maladies; au lieu que, dans le petit nombre des polypes de la gorge, qui ſont venus à ma connoiſſance de diverſes manieres, il y en a eu pluſieurs qui ſe ſont trouvés dans les cas oppoſés.

9° A l'égard des moyens les plus propres à porter la ligature ſur le pédicule de

Digitized by Google

la tumeur polypeuſe de la gorge, ou arriere-bouche, nos deux tuyaux droits, avec leſquels on porte aiſément le fil d'argent ſur le polype utérin, ont beſoin d'avoir leur partie ſupérieure courbée, pour être appliqués à ceux de la gorge; &, lorſqu'elles le ſont, la torſion du fil d'argent ne peut plus ſe faire comme il faut, à cauſe de la courbure, dont la convexité, venant à tourner en haut, de toute néceſſité, lors de la torſion, force le bracelet de la ligature à deſcendre mal-à-propos; c'eſt au moins ce que j'ai éprouvé lorſque je m'en ſuis ſervi. Ce défaut, qui en eſt un très-grand, ſans contredit, m'avoit engagé à imaginer une autre méthode, au moyen de laquelle il falloit porter la ligature par les narines; méthode que j'ai démontrée, depuis longtems, à la fin de chacun de mes Cours d'Accouchement; mais le manuel de cette méthode étoit ſi compliqué, que je m'eſtime heureux de pouvoir faire une application avantageuſe de mes deux tuyaux croiſés aux polypes de la gorge, comme à ceux de la matrice & du vagin.

10° Il faut convenir que ſi, d'un côté, il nous devient facile de porter & de ſerrer une ligature ſur le pédicule du polype de la gorge, au moyen de la nouvelle modification que nous avons donnée à nos tuyaux, d'un autre côté, comme on ne peut point

Digitized by Google

laiſſer ici l'inſtrument continuellement en place, comme dans les cas utérins, & cela par des raiſons trop ſenſibles pour avoir beſoin de s'en expliquer plus au long, il n'eſt pas poſſible, par les mêmes raiſons, de ſe ſervir de ficelle ſeule, faute de pouvoir la nouer nulle part, &, par conſéquent, auſſi ſouvent que cela devient néceſſaire, en ſe ſervant de cette eſpece de ligature; il convient donc, en ce cas, de faire uſage du fil d'argent, afin que le bracelet de la ligature puiſſe être poſé convenablement ſur le pédicule de la tumeur, & que ce pédicule puiſſe être étranglé complétement à la faveur de la torſion réitérée, & autant de fois que les circonſtances l'exigeront; en ſorte que, quoique nos tuyaux ſoient courbés latéralement, près de leurs jonctions, juſqu'à leurs parties moyennes, ne l'étant point dans leurs extrêmités ſupérieures, la torſion eſt auſſi facile à faire, ſans que le bracelet de la ligature ſe déplace, que ſi ces tuyaux étoient droits. Nous convenons néanmoins que l'inconvénient de la rupture du fil d'argent ne ſeroit point levé, ſi on portoit ce fil tout nu, comme nous faiſions ci-devant, ſur les polypes utérins.

11° Pour éviter ce défaut, je joins parallelement au fil d'argent une bonne ficelle cirée, d'égal volume & d'égale longueur: je les aſſujettis enſemble par le moyen d'un

Digitized by Google

fil de chanvre bien ciré, qui les entoure en lignes ſpirales, mais à pas ſerrés les uns près des autres. Il faut, à la vérité, que ce fil ſoit menu, afin de ne point trop donner de volume à la ligature, & que chaque pas ſoit arrêté en point noué, pour que, ſi ce fil venoit à ſe caſſer, n'importe où, la ficelle ne puiſſe point ſe ſéparer du fil d'argent; &, pour que le tout ſe conſerve en bon état juſqu'à la chute du polype, je repaſſe de nouveau toute la ligature dans la cire fondue, dont j'ôte le ſuperflu avec un linge ſec & chaud; après quoi je la graiſſe pour qu'elle paſſe librement dans les tuyaux. Enfin, pour ce dernier motif, il faut avoir le ſoin de bien arondir les deux extrêmités du fil d'argent, avant que de le garnir. Moyennant cette nouvelle modification de la ligature, étant partie élaſtique, & partie ſouple & coriace, la portion métallique facilite de porter l'anſe de la ligature autour de la tumeur, juſqu'à ſon pédicule, & la ficelle de faire la torſion, & de la réitérer autant de fois que cela devient néceſſaire, ſans craindre que la ligature ſe caſſe.

12° La ligature étant donc ainſi préparée de la longueur d'un pied & demi au moins, on l'enfile dans les deux tuyaux, en faiſant paſſer également ſes deux chefs de haut en bas, & on détermine enſuite la grandeur de l'anſe de la ligature ſur le diametre tranſ-

Digitized by Google

verſal du corps de la tumeur. On ferme l'inſtrument, laiſſant libres les deux chefs de la ligature au dehors de ſes extrêmités inférieures; puis, après avoir plus ou moins relevé l'anſe de la ligature, ſuivant que le cas peut l'exiger, &, en conſéquence, lui avoir fait faire un angle mouſſe, plus ou moins ouvert à l'extrêmité ſupérieure des deux tuyaux, l'inſtrument, toujours fermé, eſt alors tout prêt pour en faire uſage.

13° Mais, afin de faciliter l'opération, comme il eſt utile d'empêcher que le malade ne ferme la bouche, pendant qu'on opere, je me ſers, depuis quelque tems, pour cet effet, d'un moyen bien ſimple, ſoit dans ſon aſpect, ſoit pour ſon effet. Il eſt compoſé de trois parties, dont deux ſont de bois d'ébene, & une de fer. Des deux de bois, l'une eſt eſſentielle, & l'autre n'eſt qu'acceſſoire. L'eſſentielle eſt cunéiforme; elle a dix-ſept à dix-huit lignes de long ſur dix à onze de baſe, dans un ſens, & huit à neuf de l'autre: ſa cyme n'en a que ſix à ſept de toute face; en ſorte que cette eſpece de coin, qui a quatre ſurfaces dans ſa longueur, en a deux d'une quatrieme partie plus large que les collatérales: les vives-arrêtes en ſont abattues en forme de petites facettes d'une ligne ou environ de largeur; & le tout eſt ſtrié en travers. L'autre piece de bois eſt, à proprement parler, un manche

à huit pans, dont quatre grands & quatre petits : ſa longueur eſt de deux pouces & demi, & ſa plus grande épaiſſeur de neuf à dix lignes. La tige de fer qui traverſe de part en part & en long ces deux pieces, a ſix pouces & demi dans toute ſon étendue : ſa figure eſt celle d'une manivelle de broche, ſur-tout étant conſidérée ſéparément. Son corps, qui eſt cylindrique, a deux lignes de diametre ſur neuf de longueur : la portion, ſortant du coin, n'en a que quatre ; mais celle qui appartient au manche, a deux pouces de tige. Les deux extrêmités de cette manivelle ſont quadrangulaires : ce ſont deux ſoies qui, après avoir pénétré les deux pieces de bois ſuſdites, ſont rivées à leurs extrêmités. Chacune de ces ſoies eſt renflée à l'endroit qui poſe ſur le lieu où elles ſont entrées dans les portions de bois qu'elles traverſent. Lorſque je me ſers de ce moyen, je garnis le coin de gros fil fort, bien ciré, & j'y en mets ſuffiſamment, tant pour en fixer le volume néceſſaire au cas qui ſe préſente, que pour éviter que les dents ne ſoient bleſſées, & enfin pour que l'inſtrument puiſſe être tenu ferme en place. Le dernier inſtrument eſt une cuiller à bouche, d'une grandeur ordinaire, mais un peu forte, & dont la matiere doit être d'argent. Voilà tout ce qui conſtitue l'appareil : venons

préſentement à ce qui doit précéder le manuel de l'opération & ſes acceſſoires.

14° On place le malade commodément dans un fauteuil, dont le ſiege doit être plutôt haut que bas, pour que le Chirurgien ne ſoit point gêné dans ſon opération. Il eſt bon auſſi que le doſſier du fauteuil ſoit aſſez élevé, afin que la tête du malade puiſſe appuyer contre, mais pas trop haut, pour des raiſons que l'on dira bientôt. Il faut encore que ce fauteuil ſoit ſitué obliquement au jour, pour que celui qui opere ne ſe nuiſe pas à lui-même, en ſe faiſant ombre. C'eſt pour la même raiſon qu'on doit préférer la clarté du jour à la lumiere artificielle. Deux aides coopérans ſuffiſent. Il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'il faut choiſir des perſonnes les plus intelligentes qu'il eſt poſſible, afin qu'en entrant dans les vues de celui qui opere, le tout en aille mieux; mais il eſt utile de décrire l'emploi de ces deux aides. Un de ces aides ſera placé derriere le fauteuil du malade, pour lui aſſujettir la tête au moyen de ſes deux mains, dont les doigts ſeront reſpectivement croiſés, & le dedans de ces deux mêmes mains appuyant modérément, mais ſuffiſamment, ſur le front du malade; en ſorte qu'avec ſes bras, cet aide embraſſe, en même-tems, la partie ſupérieure du fauteuil & celle de la tête du malade: voilà

Digitized by Google

pourquoi il eſt néceſſaire que le doſſier de ce fauteuil ſoit un peu haut, ſans l'être trop. Le ſecond aide doit être placé à la droite ou à la gauche du fauteuil, ſuivant la main dont ſe ſervira le Chirurgien pour porter la ligature, & cela afin que cet aide ne le gêne point dans l'opération. L'office de cet aide eſt d'obliger le malade à avoir la bouche très-ouverte, pendant tout le tems qu'on opere, au moyen du coin enmanché, dont nous avons parlé, qu'il place de champ entre les groſſes dents molaires, tandis qu'à la faveur du manche qu'il tient ferme, il empêche ce coin de ſe déplacer; ce qui ſert de *ſpeculum oris*, ou, ſi l'on veut, de bâillon. Tous ces acceſſoires au manuel de l'opération étant bien diſpoſés, on paſſe à l'exécution de ce manuel.

15° Le Chirurgien, placé debout devant le malade, après s'être bien aſſuré que le corps du polype eſt iſolé dans toute ſa circonférence, prend, 1° de la main gauche, par exemple, la cuiller d'argent, la poſe ſur la langue du malade, renfermant cet organe dans le vuide du cuilleron, pour en maîtriſer les mouvemens. 2° Tenant de l'autre main l'inſtrument fermé, comme ſi c'étoit des pinces à anneaux, ayant le dedans de la main en-deſſus ou en-deſſous, ſuivant comme cela lui peut paroître plus aiſé, il introduit d'abord preſqu'horizonta-

lement l'anſe de la ligature juſqu'au-deſſous & au-delà du voile du palais ; &, par un mouvement du poignet, il releve le bracelet de la ligature, pour, en avançant au fond de l'arriere-bouche, faire paſſer l'anſe de la ligature par la partie baſſe du corps du polype, afin d'enfiler celui-ci à travers celle-là ; ce qu'il facilite par le plus ou moins d'ouverture de l'inſtrument. 3° Il baiſſe enſuite le plus qu'il peut le poignet, releve les doigts, &, par conſéquent, l'inſtrument, pour aider le bracelet de la ligature à monter le plus haut qu'il eſt poſſible, vers l'attache de la tumeur : cette attache eſt plus ſouvent au *vomer* que dans ſes environs. 4° Parvenu à ce point, le Chirurgien ôte de la bouche la cuiller, la quitte, tire à lui également les deux chefs de la ligature, ferme tout-à-fait l'inſtrument, & prend garde de ne pas comprendre la luette dans le cercle de la ligature. 5° Puis il en fixe les chefs, chacun de leur côté, en les tournant pluſieurs fois entre l'anneau & le tuyau qui y répond ; ce qui eſt ſuffiſant pour les y bien aſſujettir. 6° Il n'y a plus alors qu'à faire la torſion des deux portions de la ligature qui terminent le bracelet, à l'extrémité ſupérieure des deux tuyaux, laquelle s'exécute facilement, & plus ou moins puiſſamment, ſuivant que le pédicule de la tumeur eſt plus ou moins ſolide. 7° La

Digitized by Google

torſion fixée pour ce moment, il n'y a qu'à dégager les chefs de la ligature du lieu où on les avoit tortillés chacun ſéparément, les redreſſer, les défiler du vuide des tuyaux, & ôter totalement ceux-ci de dedans la bouche, de même que le bâillon.

16° Il faut s'attendre que, quand la ligature paſſe au-delà du voile du palais, que le malade eſt provoqué aux nauſées, & même à pluſieurs fois, comme s'il alloit vomir, mais que, loin que cela doive inquiéter, à aucuns égards, ni faire ſuſpendre les tems de l'opération, au contraire, il faut ſaiſir ces inſtans pour faire paſſer & monter la ligature au plus haut poſſible; car, dans ces momens, tout eſt dans la plus grande dilatation. En effet, le voile du palais s'éleve & s'élargit au point que l'arriere-bouche & la bouche proprement dites ne ſemblent plus faire alors qu'une ſeule & même cavité. Ces inſtans étant très-utiles, il faut les ſaiſir avec célérité, ſans cependant rien bruſquer. Au reſte, il ne faut pas oublier d'en prévenir les aides, afin que, dans ces momens, rien ne ſe dérange, & prendre garde que le malade ne puiſſe pas ſe ſervir alors de ſes mains; ſans quoi il pourroit bien nuire machinalement au but qu'on ſe propoſe dans ces inſtans.

17° L'opération finie, on raſſemble les

deux chefs de la ligature, en les rapprochant l'un de l'autre dans toute leur longueur, pour les faire paſſer enſemble par quelque vuide d'entre les dents, s'il y en a de ſuffiſans, ou ſéparément, s'il n'y en a point d'aſſez grands, & que les cordons puiſſent ſe loger dans les eſpaces naturels d'une dent à l'autre, ou bien par-deſſus les couronnes des petites molaires de la mâchoire ſupérieure, pour enſuite, en pliant ces chefs de ligature, embraſſer l'une ou l'autre commiſſure des levres, les appliquer enſemble ſur la joue, du côté qu'on a choiſi, & enfin en fixer les extrêmités à un bonnet qui doit tenir ferme ſur la tête du malade, pour éviter les tiraillemens de la ligature.

18° Cette opération ainſi terminée, le malade peut reſter dans ſon fauteuil, pendant le jour : il peut auſſi ſe promener chez lui modérément ; mais il ne faut pas qu'il s'occupe à des choſes où il faudroit de la contention d'eſprit, ou qui puiſſent lui agiter le ſang. A l'égard de la nuit, le malade étant au lit, il doit s'y mettre dans une poſition propre à procurer aiſément la ſortie des liqueurs putrides, qui ne tardent pas à exſuder de la tumeur, & que la ſalive pourroit charrier au dedans de l'œſophage. Quant au régime, il doit être réglé avec ſagacité, ſuivant l'occurrence.

19°

19° Il devient inutile de dire que, pour resserrer le brasselet de la ligature, toutes les douzes heures, ou environ, il faut rendre ses chefs libres, les renfiler de nouveau dans les tuyaux de l'instrument, parce que cela doit être sous-entendu, sans avoir besoin d'une plus grande explication, comme d'y revenir autant de fois que cela peut être nécessaire; mais qu'alors on peut se dispenser de tortiller, comme la premiere fois, les chefs de la ligature autour des anneaux de l'instrument; qu'il est suffisant de les tenir fermes d'une main, près de l'extrêmité inférieure des tuyaux, pendant que l'autre extrêmité sera appuyée contre le bracelet de la ligature, pour en réitérer la torsion, en tirant un peu à soi, afin d'éviter, d'une part, les recoquillemens des portions déjà torses, l'un sur l'autre, &, d'autre part, de fatiguer la ligature, à force de la contourner, & la détourner d'autour des anneaux de l'instrument.

20° Si toutes ces petites remarques peuvent avoir leur mérite particulier, les réflexions que nous avons ci-devant exposées, depuis le n° 1 jusques & y compris le n° 8, ont aussi le leur. En effet, on a pu voir par le parallele que nous y avons établi des diverses circonstances accidentelles qui accompagnent la cure des polypes utérins,

& celle de ceux de la gorge, depuis le moment de la ligature jusqu'à la chute totale de la tumeur, & même à la fin du traitement, combien la différence eſt grande ; d'où il réſulte que, ſi l'on peut très-ſouvent entreprendre de lier un polype utérin, ſans y préparer le malade par aucune choſe préliminaire à la cure, & ſans accompagner celle-ci de régime auſtere, il ſeroit auſſi ſouvent imprudent de négliger les unes & les autres de ces précautions dans le traitement des polypes de la gorge.

21° Quoique nous ayions fait un tableau très-effrayant de la cure des polypes de la gorge, par le moyen de la ligature, nous ne prétendons point néanmoins qu'à la rigueur il ſoit toujours tel, à tous égards, mais que, dans le fond, il en approche ſouvent plus ou moins, ſans beaucoup s'en éloigner, & qu'en conſéquence on doit d'abord préparer ſoigneuſement le malade, tant par la ſaignée, les bains, les délayans, que par les purgatifs & un bon régime ; le tout, ſuivant l'exigence des circonſtances déterminantes, qu'il faut ſaiſir avec ſagacité.

22° Toutes ces précautions ſont, ſans contredit, très-bonnes à mettre en uſage ; mais elles ſeules ne ſont cependant pas ſuffiſantes pour que le malade ſoit à l'abri de la

Digitized by Google

plupart des accidens dont nous avons fait ſommairement l'énumération. Il convient donc de continuer la même conduite pendant tout le cours du traitement, en faiſant ſaigner du pied le malade, peu de tems après avoir fait l'opération, & y revenir même, ſuivant la néceſſité, mais ſur-tout tenir le malade à un régime auſtere, ſans cependant rien outrer.

23° Il faut de plus, que le malade ſe rinſe ſouvent la bouche, ſur-tout avant de prendre aucune nourriture; ce qui devient très-néceſſaire depuis le milieu de la cure juſqu'à la fin: on en a vu la raiſon ci-devant, n° 6. C'eſt auſſi pour la même raiſon que le malade ne doit point ſe coucher ſur le dos, mais ſur l'un ou l'autre de ſes côtés.

24° A l'aide de tout ce que nous venons d'expoſer, on devient en état de faire un pronoſtic conditionnel aux circonſtances qui peuvent ſe préſenter pendant le cours du traitement; circonſtances que nous avons détaillées d'après notre expérience, & avec le plus de clarté qui nous a été poſſible, quoiqu'elles aient été expoſées ſommairement, afin d'éviter de devenir prolixes.

25° Mais pour inſtruire les éleves en l'art de guérir, il eſt utile de leur rappeller

qu'ils ont appris, dans leurs princi
1° que les corps contondans qui détru
quelques portions de nos parties, n
font qu'en y abolissant totalement la cir
lation des fluides qui les vivifient, &
oscillations des canaux qui contienn
ces fluides; 2° que la chute de l'escarre
précédée d'inflammation dans le lieu q
doit séparer le mort du vif; 3° que cet
inflammation est le précurseur de la suppu
ration; 4° que, dans ces cas, la suppu
ration ne s'établit point sans plus ou moins
de fievre; 5° que, quand la suppuration
est parfaitement faite, la fievre cesse, &
que l'escarre tombe; 6° que c'est pendant
la durée de la suppuration que la partie se
dégorge, & que la cicatrisation commence
peu-à-peu à se faire; 7° que la consoli-
dation complete n'arrive qu'à la fin totale
de la suppuration sensée louable à tous
égards, d'où il résulte une bonne cicatri-
ce, & que c'est alors que l'on dit avec rai-
son que le malade est parfaitement guéri.

26° Or on voit, dans ces principes, qui
sont inconteſtables, la marche de la nature
copiée par art, dans notre méthode cu-
rative, pour détruire les tumeurs poly-
peuses quelconques. En effet, la ligature
est un corps contondant, qui détruit le po-
lype, à raison de ce qu'elle y fait cesser la

Digitized by Google

circulation des liqueurs, & les oſcillations des vaiſſeaux qui les contiennent ; d'où naît la mortification de la tumeur. On voit auſſi que la ſéparation eſt précédée de fievre ; que celle-ci eſt accompagnée d'inflammation, & ſuivie de ſuppuration réelle au-deſſus de la ligature, qui eſt le lieu du vif. On voit encore que le pédicule du polype ſe dégorge par le moyen de la ſuppuration ; ce qui opere peu-à-peu la cicatriſation, & enfin la guériſon radicale de la maladie.

27° Ainſi, puiſque ce méchaniſme eſt, ſuivant la marche de la nature, aidé de l'art, en lui procurant une cauſe déterminante, pour la débarraſſer de ce qui lui nuit, il en réſulte, mais par la raiſon des contraires, que, ſi quelque choſe dérange cette marche, il faut ſe méfier de la réuſſite. En effet, ſi, par quelque cauſe que ce puiſſe être, on ne pouvoit opérer la ſtrangulation parfaite du pédicule du polype, on ne peut raiſonnablement eſpérer d'obtenir la ſouſtraction de la tumeur par ce moyen, ou, ſi, l'ayant obtenue, il n'eſt point ſurvenu d'inflammation, &, par conſéquent, d'accès de fievre éphémere, inſéparable de la ſuppuration louable, il ne faut point compter ſur la guériſon ; car alors le pédicule végete indubitablement, & reproduit la

tumeur ſous la forme d'un chou-fleur ; ce qui arrive ordinairement aux polypes ſquirrheux, qui, échauffés par la compreſſion, ſe déclarent pour lors carcinomateux. Il étoit donc bien important que nous nous expliquaſſions bien clairement ſur tous ces points, puiſqu'ils conduiſent le Chirurgien méthodique, non-ſeulement dans la bonne voie qu'il a à ſuivre, mais auſſi à établir un pronoſtic ſage & éclairé, sûr garant de la réputation méritée.

Digitized by Google

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. & d. du matin.	Thermometre. A 2 h. & d. du soir.	Thermometre. A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	Barometre. A midi. pouc. lig.	Barometre. Le soir. pouc. lig.
1	12 1/2	16	12	28 2 1/2	28 2 1/2	28 3
2	9 1/2	14 3/4	10 1/2	28 3	28 3 1/4	28 4
3	7	14 1/2	10	28 3 1/4	28 3 1/2	28 3 1/2
4	7 1/2	15 1/2	11 1/4	28 3	28 3	28 2 3/4
5	9 1/4	16 1/2	12 1/2	28 2 1/2	28 3	28 3 1/4
6	12	14	12 1/4	28 3 1/4	28 3 1/2	28 4
7	12	15	13	28 4	28 4	28 5
8	11 1/2	14 1/4	12 1/4	28 4 1/2	28 4	28 4
9	13	16	13	28 4	28 3 1/2	28 3
10	9 1/4	16	12 1/2	28 1	28 1/2	28 1/2
11	10 1/2	14	8	28 2	28 2	28 2 1/2
12	8	13 1/2	7 1/4	28 2	28 1 3/4	28 1
13	5 1/2	9	6	28	27 11	27 10 1/2
14	4 3/4	11	5 1/4	27 10 1/2	27 10 1/2	27 10
15	2 1/4	11	8 1/4	27 9	27 6 3/4	27 6 1/4
16	8 1/2	12 1/4	8 1/2	27 5 1/2	27 6	27 6 1/4
17	8	12	7 1/4	27 6 1/2	27 7 1/4	27 8
18	7 2/3	12	7	27 8 1/2	27 8 1/4	27 9
19	7	8 1/2	5	27 8 1/2	27 7 1/2	27 8
20	3	9	8 1/4	27 8	27 7 1/4	27 5 1/2
21	4	6	5	27 6 1/4	27 5	27 5
22	3	9	5	27 9	27 7	27 4
23	5	9	6	27 2	27 4	27 4
24	5	9 1/2	5	27 5 1/2	27 8	27 9 1/4
25	3	10	8	27 10 1/4	27 10 3/4	28
26	8	8 1/2	8	27 11 1/2	27 11	27 10
27	5 1/2	7 1/2	6 1/2	27 10 1/2	27 10	27 10 3/4
28	5 1/2	8 1/2	7	28	27 11 1/2	27 11
29	8	9 1/2	4 1/2	27 8	27 10	27 11
30	4 3/4	8 1/2	4 3/4	27 10	27 9	27 9
31	3 3/4	8 1/2	5	27 9	27 10 1/4	28

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-N-O. br. n.	N-N-E. c. n.	Beau.
2	N-E. br. c.	N-E. nuages.	Beau.
3	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
4	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
5	N-E. beau.	N-O. beau. n.	Nuages.
6	O. c. pet. pl.	O. pet. pl. c.	Couvert.
7	N-O. couvert. pet. pluie.	O-N-O. pet. pl. couvert.	Couvert.
8	N-O. couvert.	N-O. nuages.	Nuages.
9	S-O. couvert.	S. couvert. n.	Beau.
10	S. nuages. b.	S. beau.	Beau.
11	N-N-O. nua.	N. b. nuages.	Beau.
12	O. nuages.	O. nuages. b.	Beau.
13	S. couvert. pl.	S-S-O. pluie	Nuages.
14	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
15	S. nuages.	S. nuages pl.	Couvert.
16	S-S-O. pet. pl.	S-S-O. nuages.	Nuages.
17	S. nuages.	S-O. nuag. b.	Beau.
18	S-O. couvert.	S-O. nuages.	Beau.
19	S. couv. pluie.	O-S-O. pluie.	Beau.
20	S. nuages.	S-O. pl. nuag.	Pluie.
21	O. couvert.	O-S-O. c. pl.	Couvert.
22	S. nuages.	S-E. couv. pl.	Beau.
23	S-E. nuages.	S-E. nuag. pl.	Gr. pluie.
24	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
25	S. couvert.	S S-O. vent. couvert. pluie.	Couvert.
26	S. couv. pet. pl.	S. pluie. cont.	Pluie.
27	O. couvert. pl.	N-N-O. pluie.	Couvert.
28	O-S-O. nuag.	O. pluie.	Pluie. vent.
29	O. nuages. v.	O-S-O. nuag.	Beau.
30	O-S-O. nuag.	O. nuages.	Nuages.
31	O. beau. nuages.	O. couvert. pluie.	Pluie.

Digitized by Google

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 16 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 2$\frac{1}{4}$ degrés au - deſſus du même terme : la différence entre ces deux points eſt de 13$\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a ſoufflé 1 fois du N.
1 fois du N N-E.
4 fois du N-E.
2 fois du S-E.
10 fois du S-E.
3 fois du S-S-O.
4 fois du S-O.
5 fois de l'O S-O.
10 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
3 fois du N-O.
3 fois du N-N-O.

Il a fait 17 jours beau.
2 jours des brouillards.
22 jours des nuages.
16 jours couvert.
15 jours de la pluie.
3 jours du vent.

Digitized by Google

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1770.

Les fievres intermittentes, & ſur-tout les rémittentes, qu'on avoit obſervées, dans le mois précédent, ont continué pendant tout ce mois. Les dévoiemens & les maladies éruptives ont ſubſiſté également.

Il y a eu, en outre, beaucoup d'affections catarrhales, qui ont porté principalement ſur le nez & ſur la gorge, & des toux plus ou moins opiniâtres. On a vu auſſi un très-grand nombre de douleurs rhumatiſmales, ſur-tout vers la fin du mois.

Digitized by Google

Observations météorologiques faites à Lille au mois de Septembre 1770, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Le thermometre a été observé, tout le mois, au-dessus du degré du tempéré : il s'est même approché, plusieurs jours, du terme de 20 degrés, & l'a passé. Le 26 il s'est élevé à celui de 22 degrés.

Le mercure dans le barometre, a été observé, pendant la moitié du mois, au-dessus du terme de 28 pouces. Le 2 & le 14 il s'est porté à celui de 28 pouces 3 lignes.

Nous avons eu plusieurs jours de pluie ; mais elle n'a été continue aucun jour. Les vents ont été *sud*, la plus grande partie du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27

pouces $6\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
1 fois du N. vers l'Eſt.
4 fois du Sud vers l'Eſt.
8 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Ou.
6 fois de l'O.
5 fois du N. vers l'Oueſt.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe au commencement du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Septembre 1770.

Les maladies de ce mois ont été des fievres catarrheuſes, des angines, & quelques pleuréſies, qui n'ont rien eu de particulier. Il y a eu auſſi des fievres tierces & double-tierces, mais plus dans la garniſon, que chez le bourgeois. Cette derniere eſpece de maladie étoit ſujete à la récidive; ce qui eſt aſſez ordinaire dans cette ſaiſon, lorſque le régime n'eſt pas obſervé ſévérement, & qu'on n'inſiſte pas aſſez long-

Digitized by Google

tems sur l'usage des fébrifuges : d'un autre côté, l'usage déplacé ou prématuré de ce genre de remedes est aussi fréquemment la cause des retours de ces fievres, ou des suites fâcheuses qui en résultent, telles que l'enflure, la cachexie, la fievre lente, &c.

Nous avons eu encore, dans le courant de ce mois, des personnes attaquées de la fievre putride-maligne. Ce genre de fievre, dans quelques-uns, a commencé d'une maniere fort insidieuse, ne s'annonçant presque que par un grand abattement ou prostration absolue des forces vitales, avec un pouls lent & débile. Il étoit essentiel de saisir d'abord les indications curatives, sans quoi le malade tomboit bientôt dans des disparates, le *coma*, le délire absolu, avec des soubresauts dans les tendons, des taches gangréneuses, &c. ; symptômes souvent funestes, & avant-coureurs de la mort.

LIVRES NOUVEAUX.

Précis de la Matiere Médicale, contenant les connoissances les plus utiles sur l'histoire, la nature, les vertus & les doses des médicamens, tant simples qu'offici-

Digitized by Google

naux, usité dans la pratique actuelle de la médecine, avec un grand nombre de Formules éprouvées, traduction de la seconde partie du Précis de la Médecine pratique, publiée en Latin par M. *Lieutaud*, Médecin de Mgr le Dauphin, des Enfans de France, de l'Académie royale des Sciences, & de la Société de Londres: nouvelle édition, corrigée, augmentée, & à laquelle on a ajouté un Traité des Alimens & des Boissons. A Paris, chez *Didot* le jeune, 1770, grand in-8°, deux volumes. Prix, relié, 11 livres.

Mémoire sur l'Insuffisance & le Danger des Lavemens anti-vénériens; pour faire suite aux Recherches sur les différentes Manieres de traiter les Maladies vénériennes; par *J. J. Gardane*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, Censeur royal, des Sociétés royales des Sciences de Montpellier, de Nancy, & de l'Académie de Marseille, avec cette épigraphe:

Tutissima res est nihil timere.

SENEQ. *Phil.*

A Londres, 1770, brochure in 8° de 40 pages.

Mémoire sur la Nature, les Effets, Propriétés & Avantages du Feu de Charbon de Terre, apprêté, pour être employé

commodément, économiquement, & ſans inconvénient, au chauffage & à tous les uſages domeſtiques; avec Figures en taille-douce. Par M. *Morand*, le Médecin, Aſſeſſeur-Honoraire du College des Médecins de Liege, &c. avec cette épigraphe,

Ignoti nulla cupido.

A Paris, chez *Delalain*, 1770, in-12.

L'Hiſtoire de l'Anatomie de M. *Portal*, que nous avons annoncée en cinq volumes in-8°, doit être compoſée de ſix volumes dont il ne paroît encore que cinq. Le prix de ces cinq volumes ſera de 21 livres en feuilles. Les perſonnes, qui voudront s'aſſurer le volume des Tables, qui ſera tiré en plus petit nombre, donneront 24 livres, & recevront les cinq volumes en feuilles, & une reconnoiſſance avec laquelle ils retireront le volume des Tables *gratis*, lorſqu'il paroîtra.

Ceux qui n'aſſureront pas le volume des Tables, le paieront 6 livres, lorſqu'il ſera fini.

Lorſque ce dernier volume paroîtra, le prix des ſix volumes ſera de 30 livres en feuilles; de 15 ſols pour la reliure de chaque volume, & de 3 ſols pour la brochure.

Digitized by Google

COURS D'ACCOUCHEMENT.

M. *Levret*, Accoucheur de Madame la Dauphine, &c. &c. &c. ouvrira un Cours d'Accouchement le Mardi 8 Janvier 1771, à neuf heures du matin. Ceux qui déſireront le ſuivre, ſont priés de s'inſcrire chez lui, rue des Foſſés-Montmartre, à côté du Notaire.

Fin du Tome XXXIII.

Digitized by Google

TABLE

GÉNÉRALE

DES MATIERES

Contenues dans les ſix derniers mois du Journal de Médecine de l'année 1770.

Livres annoncés.

Medecine.

Hiſtoire de l'anatomie & de la chirurgie. Par M. Portal, *Médecin*, page 378
Planches anatomiques en couleur, *de* M. Gauthier d'Agoty *pere*, 90
Premiere Diſtribution, *petit format*, *des planches anatomiques du* même, 378
Diſcours de réception à l'Académie de Nancy. Par M. Jadelot, *Médecin*, 376
De l'Expérience en Médecine, *traduit de l'allemand de* Zimmerman, 88

Digitized by Google

Dissertation sur les parties sensibles du corps animal. Par M. Houssset, *Médecin*, ibid.
Avis aux meres qui veulent nourrir leurs enfans. Par madame le R. 286
Lettre de M. Lansel de Magny, *Médecin, sur les présages de la vie ou de la mort dans les maladies*, 377
Nosologie méthodique, traduite en Latin de M. de Sauvages. Par M. Nicolas, *Chirurgien*, 478
Histoire des Maladies de Saint-Domingue. Par M. Poupé des Portes, *Médecin*, 378
Traité de l'apoplexie, paralysie, & autres affections vaporeuses. Par feu M. Marquet, *Médecin*, 379
Manuel des pulmoniques, ou Traité complet des maladies de la poitrine. Par M. Roziere de la Chassagne, *Médecin*, 190
Traité méthodique de la goutte & du rhumatisme. Par M. Ponsart, *Médecin*, 286
L'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes. Par M.** (Bourru) *Médecin*, 189
Lettre de M. Royer, *Chirurgien*, *à* M. Gardane, *Médecin*, 190
Mémoire sur l'insuffisance & le danger des lavemens anti-vénériens. Par M. Gardane, *Médecin*, 566

CHIRURGIE.

Manuel du jeune Chirurgien. Par M. Nicolas, *Chirurgien*, 478
Traité des lésions de la tête par contre-coup. Par M. Dupré de l'Isle, *Médecin*, 88

Digitized by Google

Traité des Maladies des yeux. Par M. des Hays-Gendron, *Chirurgien*, 191
Elémens de l'art vétérinaire. Eſſai ſur les appareils & ſur les bandages propres aux quadrupedes. Par M. Bourgelat, ibid.

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE, PHARMACIE.

Hiſtoire des poiſſons. Par M. Gouan, *Médecin*, 380
Mémoire ſur les argiles. Par M. Baumé, *Apothicaire*, 89
Traité des ſels, traduit de l'allemand de Stahl, 479
Mémoire ſur le charbon de terre préparé. Par M. Morand, *Médecin*, 566
Lettres périodiques ſur les végétaux. Par M. Buc'hoz, *Médecin*, 286
Lettres hebdomadaires ſur les minéraux. Par le même, ibid.
Dictionnaire raiſonné univerſel des plantes, arbres & arbuſtes de la France. Par le même, 377
Précis de la matiere médicale, traduit du Latin de M. Lieutaud, *Médecin*, 565

EXTRAITS.

Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie. Par M. Portal, *Medecin, Premier Extrait*, 387
——— ——— *Second Extrait*, 483
Aphoriſmes de Médecine ſtatique de Sanctorius, *commentés par* M. Lorry, *Médecin*, 99

Digitized by Google

La Médecine du Poüls, 195
Observations sur les Accouchemens laborieux. Par M. Levret, *Chirurgien*, 291
Inſtituts de Chymie traduits du Latin de Spielmann, Par M. Cadet, *le jeune*, *Apothicaire*, 3

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Réponſe de M. Deſcemet, *Médecin*, *à* M. Demours, *ſur la Membrane de l'Humeur aqueuſe*, 40
Nouvelles Réflexions ſur la Lame cartilagineuſe de la Cornée. Par M. Demours, *Médecin*, 427
Remarques ſur les Vaiſſeaux ſanguins pulmonaires. Par M. Portal, *Médecin*, 220
Obſervation ſur une mort ſubite, cauſée par la diſſolution du cervelet. Par M. de la Marre, *Chirurgien*, 508
——— *Sur un accouchement d'un enfant mal conformé, & d'une autre eſpece de tête attachée au même* placenta. Par le même, 525
Obſervation ſur une tumeur cancéreuſe, communiquée par M. **, *Médecin*, 228
Réponſe de M. Preſſavin, *Chirurgien*, *aux Objections de* M. Pomme, *ſur la Théorie des Maladies vaporeuſes*, 234
Hiſtoire de l'Inoculation en Alſace. Par M. Goëtz, *Chirurgien*, 247
Mémoires ſur les Eaux de Bourbonne-lès-Bains. Par M. Chevalier, *Chirurgien*, 17
Suite, 122

Digitized by Google

Réponse de M. Brun, *Médecin, à la premiere partie du Mémoire de* M. Chevalier, *sur les Eaux de Bourbonne*, 255
——— *à la seconde Partie du Mémoire de* M. Chevalier *sur les Eaux de Bourbonne*, 258
Lettre de M. Caziot, *sur la Réponse de* M. Brun, 443
Observation sur une Morsure de Serpent, guérie par l'alkali volatil. Par M. Bajon, *Chirurgien*, 146
——— *Sur les effets de l'eau de Luce dans la morsure de la vipere.* Par M. Coste, *Médecin*, 524
——— *Sur une Maladie singuliere, produite par les vers.* Par M. le Pelletier, *Médecin*, 347
——— *Su un ver sorti vivant de l'oreille.* Par M. Daquin, *Médecin*, 521
——— *Sur les bons effets du sublimé corrosif dans un ulcere scrophuleux.* Par M. Baratte, *Chirurgien*, 532
Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de Mai 1770, 85
Juin 1770, 186
Juillet 1770, 281
Août 1770, 372
Septembre 1770, 466
Octobre 1770, 562
Maladies observées à Lille, par M. Boucher, *Médecin pendant les mois de Avril* 1770, 87
Mai 1770, 188
Juin 1770, 283
Juillet 1770, 374

Digitized by Google

Maladies observées à Lille, par M. Boucher, *Médecin, pendant les mois de*
Août 1770, 468
Septembre 1770, 564

CHIRURGIE.

Réponse à la Lettre de M. Tilloloy *sur les Exfoliations des Os.* Par M. Martin, *Chirurgien*, 168
Observation Sur un Coup de Feu à la Tête. Par M. Pagés, *Chirurgien*, 177
Observations sur l'Extraction des Cataractes de naissance. Par M. Marchand, *Oculiste*, 263
Observation sur l'Extraction d'une Cataracte remontée à la suite de l'abaissement. Par le même, 268
Nouvelle Méthode de lier les polypes de la gorge. Par M. Levret, *Chirurgien*, 535
Observation sur un Eryſipele compliqué. Par M. Leautaud, *Chirurgien*, 180
——— *Sur la Réunion de la troiſieme Phalange du Pouce.* Par M. Boſſu, *Chirurgien*, 78
——— *Sur une Hernie avec gangrene, guérie ſans opération.* Par M. Paviot, *Chirurgien*, 175
——— *Sur une Plaie au périnée, avec ulcération de la veſſie.* Par M. Hercend-Vallandré, *Chirurgien*, 170
——— *Sur l'anus imperforé d'un enfant de ſix mois.* Par M. de Lamare, *Chirurgien*, 510
——— *Sur un accouchement précédé, accompagné & ſuivi de convulſions générales.* Par le même, 514
——— *Sur les accouchemens d'enfans hydropiques de la tête ou du ventre.* Par le même, 519
Observations ſur la clôture vaginale après l'accouchement. Par le même, 511

Digitized by Google

Réflexions sur l'Utilité du Forceps courbe. Par M. Levret, *Chirurgien*, 148
Lettre sur l'Uſage du Forceps courbe. Par M. Guiot, *Chirurgien*, 454
Autres Témoignages en faveur du Forceps courbe de M. Levret, 459
Obſervation ſur un Renverſement total du Corps de la Matrice. Par M. du Boueix, *Médecin*, 270
Addition à la derniere Méthode de porter des Ligatures dans les lieux profonds. Par M. Levret, *Chirurgien*, 350
Lettre de M. du Monceau, *Médecin, ſur l'Extirpation d'un Polype Utérin, faite par* M. Keck, *Chirurgien*, 358
Projet d'un nouvel Inſtrument pour porter la ligature ſur le pédicule des Polypes Utérins. Par M. Laugier, *Médecin*, 363
Sentiment de M. Levret, *Chirurgien, ſur ce Projet*, 449

HISTOIRE NATURELLE, ET CHYMIE.

Obſervations météorologiques faites à Paris pendant les mois de
Mai 1770, 82
Juin 1770, 183
Juillet 1770, 278
Août 1770, 369
Septembre 1770, 463
Octobre 1770, 559

Digitized by Google

Observations méthéorologiques, faites à Lille par M. Boucher, *Médecin, pendant les mois de*
Avril 1770, 86
Mai 1770, 187
Juin 1770, 281
Juillet 1770, 372
Août 1770, 467
Septembre 1770, 563
Examen des Eaux de Seydschuz. Par MM. Bertrand, Roux & d'Arcet, *Médecins*, 315
Recherches & Expériences sur la Congélation. Par M. Baumé, *Apothicaire*, 323
Suite, 410

AVIS DIVERS.

Extrait d'une Lettre de M. de la Fosse, *Médecin*, 94
Traitement public & gratuit des enfans attaqués de la maladie vénérienne, 284
Avis sur les leçons de chymie de feu M. Rouelle, 381
—— *Sur un Catalogue des Médecins & Chirurgiens du Royaume*, 382-469
Prix de l'Académie de Lyon, 473
Cours d'Anatomie, 470
Cours de Chymie & de Pharmacie, 471
Cours d'Histoire naturelle, 472
Cours d'Accouchement, 287-568

Fin de la Table générale des Matieres.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google